LA

TOURMENTE

DEUXIÈME PARTIE (1).

VII.

Il ne la suivit point, quand, après quelques momens perdus, on se fût souhaité le bonsoir. Pour lui laisser le temps de faire sa toilette de nuit, qui était toujours longue, il alla se livrer au soin méthodique d'ablutions glacées, sans friction, pour que l'évaporation se fît plus vite, et remplaça son plastron empesé d'habit par une chemise de soie russe et un flottant vêtement d'intérieur. Ces raffinemens de coquetterie lui étaient naturels; et bien qu'ils dussent plaire à Thérèse, ils étaient désintéressés; car, trop délicat pour exiger la reprise d'une intimité qu'elle semblait craindre, il continuait, depuis leur retour, à lui témoigner les mêmes égards qu'à Naples, lui abandonnant le grand lit commun pour qu'elle y dormît à l'aise, et se résignant à passer les nuits dans sa propre chambre. Toutefois il conservait l'habitude de venir s'installer à son chevet, comme au temps où il la veillait souffrante, et soit en causant, soit en lisant, d'attendre qu'elle s'endormît. En ce mo-

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet.

ment familier, où Thérèse n'appartenait plus aux soins du ménage, à ses toilettes, à ses visites, à d'autres que lui enfin, il avait le bonheur, nuancé de mélancolie, de voir tomber ce masque que l'usage du monde et le désir de plaire mettent au visage d'une jolie femme. Elle redevenait elle-même, et dût-elle en paraître plus maussade et plus fatiguée, il préférait cela, encore, à l'hypocrisie forcée des attitudes de la journée. S'il reprenait quelque influence, si la fermeté et la tendresse avaient chance d'agir sur elle, c'était à cette heure où elle ne pouvait plus s'appuyer sur rien ni se défendre, dans l'abandon du déshabillé et le retour à la faiblesse des enfans, en ce lit où il la bordait comme une pensionnaire, au milieu du silence de la maison peu à peu endormie. Cela ressemblait tant aux veillées d'Italie, rappelait ces longues nuits fiévreuses, pendant lesquelles, dans le demi-délire, elle apercevait, penchés sur elle, le regard et le sourire de son mari. Elle l'aimait pour sa bonté, alors! et il n'était pas en son pouvoir que, de la reconnaissance éprouvée pour lui en ces heures troubles et prostrées, il ne restât plus rien. Elle s'était alors montrée trop profondément changée, améliorée, avec un fond de tristesse trop touchante, pour que le simple contact énervant de Paris et l'influence d'une femme qu'elle ne reverrait plus détruisissent en elle tout retour au bien, à la haute tendresse, au calme d'une bonne conscience. Sans doute la crise qu'elle traversait avait ceci de très cruel, pour Jacques, qu'elle remettait en question leur bonheur; mais ce ne seraient, il voulait le croire, qu'un mal passager, les dernières convulsions de cette âme ombrageuse et fantasque, avant l'apaisement définitif!

Cet espoir, en dépit de l'irritation ou du découragement qu'il avait pu amasser dans la journée, ramenait en lui, chaque soir, un peu de confiance; et il ne passait jamais le seuil de la chambre de Thérèse, sans avoir élevé son cœur vers un désir d'abnégation, sans s'être haussé à l'effort de ne prononcer que des paroles tendres et bonnes, de résister aux petites hostilités nerveuses que suscitaient en lui la contradiction ou l'aigreur, et, quoi qu'il lui en coûtât, d'étouffer, par pudeur et scrupule, l'intime amour qui lui montait aux lèvres, brûlait la paume de ses mains, irritait et amollissait son être d'une ardeur de baisers et de caresses. Dans cette repossession de soi où l'homme, mécontent de sa journée, des heures perdues et des maladresses commises, fait un bref examen de conscience avant la demi-mort du sommeil, Jacques s'efforçait de réagir contre tout amoindrissement d'âme, toute sujétion de son esprit et de ses sens aux influences occultes, et de se placer, s'il le pouvait, dans les meilleures conditions de sincérité et noblesse morale. Ses pires ennemis, il le savait, étaient la faiblesse d'un

cœur tendre, facile à ulcérer, et l'intermittence d'une volonté qui, capable de grands efforts, se débandait ensuite par lassitude, telle que la corde lâche d'un arc. Il souffrait d'être ainsi, car il eût voulu pouvoir s'accorder, en son for intérieur, l'estime qu'il ne croyait pas usurper entièrement dans l'esprit de ses amis ; n'ayant point, d'ailleurs, l'appui d'une religion positive, privé du bonheur de croire, il se reconnaissait d'autant plus tenu à tirer de lui-même une foi énergique au bien et une infaillible rectitude. « Allons, se dit-il résolument, courage ! le bonheur se conquiert chaque jour ! Surtout sois calme, et méfie-toi de tes nerfs ! » — Il les sentait, en effet, étrangement vibrans, douloureux, inquiets, pendant que, par esprit d'ordre, se rappelant les billets de banque rendus par Guilhem, il les serrait dans un tiroir. Ce trouble précurseur l'immobilisa, une demi-minute, dans l'attente d'un homme qui, réveillé, épie peureusement le silence. Il écoutait ainsi son âme. — « N'y va pas ! » lui souffla une voix. Et il comprit qu'il allait souffrir, sans discerner d'où lui viendrait cette souffrance, prêt à la deviner pourtant, comme on cherche un mot qui fuit, qu'on avait sur la langue, une seconde auparavant. — « Eh bien, tant pis, je souffrirai, répliqua-t-il. D'ailleurs, ce n'est pas de moi seulement qu'il s'agit ; c'est d'elle, qui souffre autant, plus peut-être que moi. On ne boude pas, on ne s'aigrit pas, on ne se révolte pas sans motif. Je ne l'ai pas épousée pour la voir malheureuse ; autant qu'il est en moi, je dois alléger ses peines et ses ressentimens. Bien souvent, sans le vouloir, j'ai pu, j'ai dû la blesser ou la mortifier ; elle a beaucoup souffert auprès de ma mère jadis, par sa propre faute sans doute, mais en souffrait-elle moins ? — Allons ! se dit-il encore, et il se dirigea vers l'appartement de Thérèse. Au seuil, il l'entendit qui parlait à quelqu'un, et supposa qu'elle avait gardé Blanche ou Rose pour se faire dévêtir et coiffer ; mais ayant gratté à la porte et répondu à la voix sèche et aiguë qui criait :

— Qui est là ?

... Il vit en entrant, le verrou tiré, qu'elle parlait à Syb. Il caressa la fine bête, qui lui fit fête ; sa femme s'était rassise, silencieusement, devant la psyché ; un peignoir court aux épaules, elle lissait au démêloir ses cheveux d'un beau blond foncé. Une détresse enfantine, en dépit de son air froid et hautain, donnait à son visage une expression d'aigreur ; à chaque morsure de l'écaille descendant le long de sa soyeuse chevelure, si doucement qu'elle s'y prît, de grands fils de soie venaient aux dents du peigne ; elle les roulait avec un mouvement sec entre ses doigts et les déposait sur sa toilette : ils s'y amoncelaient en touffes fines pareilles à des cheveux d'enfant.

— Je perds tous mes cheveux, dit-elle amèrement.

Après la naissance de Fancy, il avait fallu les lui couper; ils étaient retombés à la suite de sa fausse couche et, après un arrêt dû à des frictions au quinine et au liniment de cantharides, leur chute reprenait.

— Si cela continue, fit-elle, on me rasera la tête, comme à une nonne!

Elle plaisantait, mais sans bonne grâce. Le coin de son peignoir, s'étant écarté, montrait l'échancrure de sa gorge qui paraissait plus maigre, sans corset. D'une coquetterie peureuse, elle s'effrayait déjà, à trente ans et en plein éclat, du risque de vieillir, se laissait aller à dire : — J'ai encore cinq ans, six ans à être jeune. Et après!.. — Elle avait là un geste significatif, qui donnait congé à la fraîcheur du teint, à la finesse des formes, à la pureté lisse de la peau, à tout ce qui rend la femme suave et désirable. Elle fit entendre une petite toux sèche, et dit :

— Je ne suis pas bien portante, je tousse toutes les nuits; il faudra que j'aille consulter le docteur Rousselot.

Jacques eût pu répondre :

— Mais il est venu trois fois pour te voir, tu n'as pas voulu qu'il t'auscultât. Tu prétextais toujours quelque affaire! Voilà quinze jours que tu te surmènes à courir Paris, et ensuite tu te plains! Cela, il le pensa, mais se garda bien de le dire, la vérité n'eût servi à rien qu'à l'irriter; et une plaisanterie, même discrète, l'eût humiliée, car elle détestait l'ironie, comme toutes les femmes.

Il apercevait, derrière la porte à moitié poussée du cabinet de toilette, une partie de la corbeille ouatée dans laquelle la chienne avait le privilège de dormir, toutes les nuits. Songeant au premier maître de Syb :

— Voici longtemps qu'il ne nous a écrit! dit-il, et ce mot de regret et d'affection échappé, il sentit qu'il aurait mieux valu le retenir.

— Qui ça? demanda-t-elle avec brusquerie.

— Mais, Philippe.

— Ah! — et elle fit d'un ton glacé : — Oui, c'est vrai.

Cette indifférence ne le frappait pas d'aujourd'hui; Thérèse avait appris le départ de leur ami pour Washington, sans manifester de grands regrets; et il l'avait attribué à l'indolence des malades, à l'affaissement de l'intérêt qu'ils portent aux êtres et aux choses. Depuis son rétablissement, elle n'évitait ni ne recherchait les occasions de parler de lui; il semblait ne plus représenter à sa mémoire qu'une de ces amitiés qu'improvise le hasard des villes d'eau, et qu'on voit se dénouer, la saison finie. Cependant elle l'aimait bien autrefois, se montrant familière, confiante, expan-

sive. Vers la fin de son séjour, quelques semaines avant qu'elle ne tombât malade, elle avait paru un peu refroidie; de son côté il avait espacé ses visites. Jacques avait eu, depuis, le soupçon, — était-ce même un soupçon? — le doute, — était-ce même un doute? — qu'il ne serait pas impossible que Philippe, dans leur intimité et au contact de Thérèse, se fût, en tout bien tout honneur, épris d'elle. Le lui aurait-il laissé deviner dans son silence, aurait-il même risqué un aveu? Sûr de son ami, il se refusait à le croire. Si cependant Destelle avait cédé à l'entraînement d'un moment, assurément Thérèse l'avait rappelé au sentiment de son devoir; et peut-être était-il parti à cause de cela; ou bien, par délicatesse, craignant de se trahir, avait-il cherché des chances d'oubli, dans l'éloignement. D'où partait cette supposition, Jacques eût été bien en peine de le dire; il n'en pouvait rattacher la certitude à un détail précis, car l'attitude de Thérèse éludait jusqu'à l'apparence du soupçon. Nul doute qu'elle n'eût aimé Philippe que d'amitié, et qu'elle n'eût regretté en lui qu'un ami. Mais, s'il en était si convaincu, pourquoi écartait-il cet ordre d'idées, au lieu de s'y arrêter, n'ayant jamais risqué une explication à ce sujet avec elle, comme s'il avait pu craindre de l'éclairer sur ses propres sentimens, ou qu'il se fût senti jaloux d'appeler son attention sur un autre? Le plus souvent, du reste, il doutait et souriait d'une pareille conjecture, comme d'une folie. Et cependant!.. Pourquoi y pensait-il plus intensément, ce soir? Est ce qu'à travers le temps, les petites germinations fantasques de l'esprit, cette idée avait mûri en lui, grossi au point d'éclore et de crever, en fleur bizarre et peut-être vénéneuse? D'où lui venait, en cette seconde précise, une si lancinante envie de savoir, dût il, en déchirant le calice, voir grouiller au fond quelque affreuse bête, mille-pieds ou araignée?

Il regardait tour à tour Syb, comme si elle eût pu lui apprendre quelque chose, et Thérèse, qui allait et venait par la chambre. Elle sentait bien peser sur elle ce regard insistant; et prévoyant un péril, elle marcha au-devant, avec cette tactique feminine qui frappe à côté:

— *Ta* Mme Rambert aurait bien pu arriver à l'heure exacte, cela m'apprendra à vouloir être agréable aux gens!

Il ne répondit pas, dérouté comme toujours par ces diversions agressives. Elle ajouta, après un silence:

— On s'habille bien mal en province, la robe d'Agnès ne lui allait pas du tout.

La fine piqûre, cette fois, porta un peu plus avant; tout ce qui touchait à Agnès le faisait souffrir; il avança le menton d'une façon qui semblait dire:

« Tu crois? C'est possible. Cela me laisse indifférent. »

— Elle rend sa fille trop précoce, ajouta-t-elle, elle ne lui parle pas assez en bébé, elle l'habille en femme avec ces robes anglaises, elle la gâte trop. Si Alyette était à moi, je ne l'éleverais pas ainsi!

Il réprima un sourire, la piqûre entrait, entrait toujours; voilà qu'elle s'en prenait à Alyette, à présent! Il savait que Thérèse éprouvait pour l'enfant une attraction dont elle se défiait elle-même et qui la rendait souvent injuste; son pouvoir sur elle était surprenant; Alyette, sous ce joli regard dur, tremblait de crainte et avait envie de pleurer; avec cela elle adorait sa tante: comment expliquer ces choses?

Elle avait passé dans le cabinet de toilette; derrière la porte presque refermée on entendait un bruit doux de porcelaine, de flacons de senteurs et d'eau. L'intimité, réservée à lui seul, de ces bruits familiers, presque voluptueux, amollissait toujours son cœur et ses sens. Celle qui se faisait ainsi belle, ainsi pure, telle une grande poupée à laquelle il n'avait pas le droit de toucher, mais qui ne lui en appartenait pas moins, dans le secret de ce corps voilé de fines blancheurs de batiste, c'était sa femme et sa maîtresse, l'élue, l'unique, celle avec laquelle il vivrait, souffrirait, jouirait, mourrait!

— Que voulait Guilhem? demanda-t-elle d'un air de fausse indifférence, en reparaissant.

Il leva les yeux:

— Tu ne t'en doutes pas?

Elle fit signe que non.

— Cependant, si tu as vu ton amie aujourd'hui?

— Justement, je ne l'ai pas vue! trancha-t-elle avec le petit triomphe de le prendre en faute.

— Hier, alors?

— Je ne l'ai pas vue (elle chercha) depuis cinq jours, oui, depuis samedi.

Il savait, il était persuadé qu'elle ne mentait jamais. Aussi, sans pousser plus loin, lui raconta-t-il la scène de Guilhem. Elle l'écoutait de son lit, accoudée sur le traversin, une lueur de défi incrédule dans les yeux.

— Et comment s'appelle ce jeune homme? demanda-t-elle avidement.

Curiosité éternelle d'Ève! De cette catastrophe intime, du désespoir de ce mari, de l'avilissement de cette femme, qu'elle aimait et devait plaindre, ce qui l'intriguait le plus, c'était le nom de l'amant! Il répliqua :

— Guilhem ne me l'a pas dit, et je ne le lui ai pas demandé. Ton amie a bien dû t'en parler, du reste?

Elle secoua la tête, et avec une violence contenue:

— En tout cas, un pareil malheur serait de la faute de Guilhem! Comment ose-t-il te raconter cela? Ce sont des mensonges, j'en suis sûre! Jamais Bell ne m'a confié ses secrets; elle peut être frivole, coquette, mais se mal conduire...

Il se borna à lui confirmer les faits, sans essayer de la convaincre; butée, elle répétait:

— Jamais Guilhem ne l'a comprise, c'est un jaloux et un brutal, il a l'air d'un bœuf; Bell ne supportera pas d'être emmenée loin de Paris, elle déteste sa belle-mère, elle divorcera plutôt!

Il s'était levé, et debout, de haut, la contemplait avec une pitié triste et tendre; il ne savait comment lui parler de l'argent rendu sans la gronder, et cependant il le devait:

— N'est-ce pas deux mille cinq cents francs que tu avais prêtés à M[me] Guilhem? demanda-t-il avec une négligence affectée, dont il perçut bien la nuance, car un dédoublement singulier lui faisait entendre d'avance l'intonation de ses paroles, lorsqu'il s'adressait, ainsi énervé, à sa femme.

— Oui, fit-elle prise au dépourvu et se raidissant déjà, pourquoi?

— Pour rien, Guilhem me les a rapportés.

Il vit alors de petites larmes rares qui lui perlaient aux cils, d'humiliation, et qu'elle essuyait seulement lorsqu'elles menaçaient de tomber.

— Tu regrettes Bell? dit-il en feignant de prendre le change.

Elle répondit sèchement:

— Non, cela m'est égal. Que je ne la revoie plus! Tout m'est égal!

Il lui posa doucement la main sur le front, ému d'une pitié plus grande; ce fut une faute, elle le crut faible et lança un sarcasme.

— Cet argent te rentre à propos, tu pourras l'employer à acheter à ta sœur une robe qui lui ira mieux.

— Oh! Thérèse! fit-il atrocement blessé. Il retira sa main et le sang lui montant aux joues: — Sotte, sotte et méchante! dit-il presque bas, âprement.

— Ah! ah! ah! repartit-elle d'un rire un peu fou, et elle le dévisageait bien en face, pour voir si elle le forcerait à sourire, de ce rictus de faiblesse nerveuse dont il était si humilié. Sentant le danger, il avait détourné la tête, se mordant les lèvres à vif.

— J'aurais bien voulu voir la figure de Guilhem, fit-elle.

Il se tourna brusquement vers elle, exaspéré par cet instinct diabolique, et perdant prudence:

— Et moi, j'aurais bien voulu voir ton amie avouant sa faute et

condamnée à brûler ses lettres; cet homme que tu bafoues a été plus généreux que d'autres ne le seraient à sa place.

— Quels autres? En connais-tu? Nomme-les!

Elle ricanait.

Un froid tomba. Ils eurent conscience qu'un mot de trop venait d'être dit; sans intention, il était bête et inutile, ce mot; et prenant un sens, il ouvrait aux doutes, aux suppositions de Jacques une voie dangereuse, trouée de précipices. Il eut peur et recula. La main de Thérèse, pâle et fine, sillonnée de veines bleuâtres, traînait dans les draps. Il la prit aux poignets.

— Ta main brûle, tu as la fièvre, Thérèse, dit-il repris par la bonté.

Malade, elle devenait irresponsable, excusable. Elle répondit d'un ton moins acerbe:

— Je souffre beaucoup de la tête; et de nouveau deux larmes lui montèrent aux yeux. Il lui remit la main sur le front; elle ne fit aucun mouvement pour le repousser. Elle le regardait seulement, toujours en face, d'un regard moins assuré, mais gros de pensées, équivoque et si tenace qu'il en fut tout remué.

« Est-ce le malheur qui s'approche? se demanda-t-il. Qu'y a-t-il dans l'eau profonde de ces yeux? Que signifie l'indécision redoutable de ces lèvres? Va-t-elle parler? » Un long silence s'écoula, qui pesait sur eux comme l'ombre d'un lourd nuage d'orage qui passe. Elle ferma les yeux, et il sembla à Jacques que le malheur en suspens s'éloignait.

— Veux-tu dormir?

Elle fit signe que oui, d'un lent battement de paupières.

— Dors, dit-il, mettant dans ce mot toute sa puissance de volonté tendre; il attendit un moment et se retira sans bruit, en la regardant par-dessus l'épaule. Elle avait ouvert les yeux et le contemplait fixement. Il attendit un peu sur le seuil, mais elle tourna la tête sur l'oreiller, et il sortit.

Dans sa chambre, il se coucha à regret et fut long à s'endormir. Du temps passa, des minutes inquiètes, des larves d'idées, incertaines et proches du cauchemar. Sa montre, qu'il fit sonner dans l'obscurité, sonna une heure du matin. Il se sentit alors couler peu à peu au néant; une lassitude tiraillait ses paupières, son corps s'affaissait dans le vide à l'écrasement du sommier. Halluys sombra dans le noir et le sommeil sans rêve.

VIII.

Comment s'étonner que les êtres qui nous sont le plus chers nous apparaissent d'un jour à l'autre modifiés dans leur essence

et jusqu'en leur apparence physique, quand nous-mêmes, nous cherchant au réveil, ne nous retrouvons plus? Cette instabilité de la conscience, ce morcellement du *moi* étaient depuis longtemps une souffrance pour Jacques. La difficulté qu'il éprouvait à se saisir, à se reprendre, à continuer sa propre identité, allait jusqu'à lui faire craindre de s'endormir, et prolonger fort avant dans la nuit son travail ou ses lectures, de peur que les divagations du rêve ou la fatigue de l'insomnie ne lui fissent perdre le fil de son idée, la volonté de se remettre, le lendemain, à la page commencée.

Il ne fut donc pas surpris, mais soulagé, d'échapper en se réveillant au sourd malaise de la veille, et goûta le plaisir de cette réaction si fréquente qui, lorsque le sommeil a suffisamment réparé nos forces, nous porte à voir la vie sous un jour propice, pour peu que les premières et insaisissables sensations, dont s'entoure la repossession mentale, soient agréables ou seulement sans hostilité. Se rappeler le malheur des Guilhem lui inspira une pitié résignée et l'espoir que le train les emportait, par cette belle matinée, à travers de frais paysages, vers une destinée moins cruelle. Penser aux chagrins d'Agnès ou à l'état d'esprit de Thérèse aurait eu, certes, de quoi l'attrister, aussi s'efforça-t il de n'y point trop penser, sans doute en vertu de cet égoïsme dont la lèpre nous ronge tous, les pires et les meilleurs, mais aussi parce que l'esprit trop bandé a besoin d'une détente, ne fût-ce que pour mieux résister à la souffrance, ensuite.

Il travailla toute la matinée; de son ancienne profession d'avocat et de sa science approfondie du droit, lui était resté un grand intérêt pour certaines questions sociales, telles que la réforme de la procédure, la liberté testamentaire, les extensions ou restrictions à apporter au divorce. M. Halluys le père avait laissé des ouvrages fort estimés sur le droit romain ; et Jacques tenait de lui le goût de l'étude et une disposition marquée à écrire, sans avoir pu d'ailleurs se résoudre à rien publier, soit méfiance de lui-même, soit modestie. Il n'avait vu jusqu'à présent dans ses travaux qu'une distraction à son oisiveté nouvelle, cette part de travail désintéressé que chaque homme, estimait-il, se doit d'accomplir, sinon pour les autres, du moins pour soi-même. Tout effort qui élève l'esprit portant en soi sa récompense, le premier bénéfice de cette matinée d'étude fut de lui donner la petite satisfaction d'avoir réalisé, si peu que ce fût, l'idéal de vie qu'il eût aimé, s'il avait su se plier à un emploi méthodique de ses facultés et de son temps. Mieux disposé envers les autres, parce qu'il était en paix avec lui-même, il ne garda pas trop rancune à Thérèse en la

revoyant, avant le déjeuner. Elle achevait de prendre, dans son petit salon, une leçon de chant avec son professeur, Guyant. Cet excellent musicien, long, maigre, sec, laid, avec un bec d'oiseau, des cheveux pendans, et des habits propres, mais râpés, ne se gênait pas pour la reprendre en grommelant : aussi était-elle très sensible à ses éloges, qu'il accordait rarement.

— Si tu étais venu un peu plus tôt, dit-elle, tu m'aurais entendue chanter les mélodies de Schumann que tu aimes. M. Guyant est content de moi ce matin.

Il hochait la tête, avec un vilain sourire, en reboutonnant son pardessus.

— Vous ne travaillez pas assez, dit-il.

Quand il les eut quittés, elle offrit à Jacques sa joue pour qu'il la baisât; et bien qu'elle eût l'air de lui faire une grâce, il perçut l'intention de se soumettre et de se réconcilier, dans ce joli mouvement d'un corps souple sous la robe lâche du matin. Toute prévenance le désarmait, et il oubliait volontiers le chagrin qu'elle lui avait fait, lorsqu'elle lui souriait avec le visage radouci et rasséréné de la Thérèse qu'il aimait, et qui savait si bien faire pardonner sa méchanceté, grâce à ses bons mouvemens et à son charme spontané.

— Tu vas bien? demanda-t-il, cherchant à se persuader qu'elle n'était mauvaise que sous des influences de santé, par crises, ainsi que la plupart des femmes. Était ce le cas? L'orage était-il passé ou à venir? Il tâchait de lire sur son teint, dans ses yeux cernés, pourtant vifs. Elle eut un mouvement de lèvres enfantin, indéfinissable, et avec une douceur mélancolique, se haussa vers lui et lui baisa le front.

— Thérèse, fit-il, pourquoi ne pas être heureux?

Elle ne répondit pas et, la tête basse, s'assit au piano, jouant à main distraite le *Der Ring an meinem Finger* de Schumann, et refusant de le chanter, quoiqu'il l'en priât. Agnès, sur ces entrefaites, entrait; Thérèse, n'attendant pas, contrairement à son habitude, le bonjour de sa belle-sœur, se leva pour l'embrasser.

— Qu'avez-vous? demanda-t-elle la voyant émue. Mme d'Elbé répondit :

— Lisette me désole. Cette enfant a un caprice de méchanceté inexplicable, elle ne fait que pleurer depuis une heure, il m'est impossible de la consoler. J'ai refusé de lui mettre la robe qu'elle voulait, elle va se rendre malade et je ne puis prendre sur moi de la corriger!

— Allons auprès d'elle! dit Thérèse.

Agnès n'osa s'y refuser, malgré sa répugnance à une interven-

tion étrangère; Jacques les suivit, pour s'opposer à une vivacité trop brusque de sa femme, car toute résistance, même chez les enfans, la rendait folle. En les entendant entrer, Lisette s'entortilla dans les plis d'un rideau et poussa des sanglots stridens.

— Tu me fais beaucoup de peine, Lise, dit la mère.

Mais ces mots, au lieu de calmer la petite, la poussèrent à un désespoir trépignant, convulsif; son joli visage avait fait place au masque crispé d'un vilain magot rouge. Thérèse l'arracha du rideau par le bras, si rudement que le frère et la sœur firent le même geste instinctif de protection.

— Tu vas te taire, dit-elle d'un accent glacé.

— Tu m'as fait mal, tante, tu m'as fait mal! se lamenta désespérément Lisette, en touchant son bras que M[me] Halluys serrait très fort.

— C'est exprès! Et je te fouetterai avec ma pantoufle si tu es méchante!

La grosse douleur s'affaissa, comme une eau qui bout à gros bouillons et qu'on retire du feu. Lise gémit moins fort :

— Tu m'as fait mal, tante! Et il y avait là une protestation navrée, humiliée, et la stupeur d'une diversion salutaire.

— Tais-toi tout de suite.

La petite poitrine se soulevait encore, mais les sanglots s'étouffaient, tout rentrait dans le calme.

— Veux-tu m'embrasser? dit Thérèse.

Lisette tendit les lèvres vers elle, en une caresse de petit animal dompté, mais tendre et sans rancune.

— Embrasse ta mère et ton oncle à présent.

Ce fut net et court, et jamais pouvoir sur un enfant ne s'attesta mieux; elle eut l'esprit de n'en pas triompher. Cinq minutes après, Lise, distraite par Jacques, souriait, puis riait aux éclats; mais Thérèse restait contrainte et Agnès triste, elle craignait de s'avouer injuste et jalouse devant cet ascendant immédiat, elle qui n'osait toucher à sa fille. Elles se parlèrent pourtant affectueusement, rapprochées par l'incident; et comme Agnès, dans son départ précipité, n'avait pas emporté suffisamment de linge ni de vêtemens, Thérèse offrit de la conduire en divers magasins; elle accepta. Leur entente momentanée fit plaisir à Jacques.

Il mit, sur les trois heures, les deux femmes et Lisette dans coupé, les vit partir. M. Forget était déjà sorti; ne gênant personne, il suivait ponctuellement ses vieilles habitudes; fureteur de boîtes sur les quais, de boutiques de bric-à-brac, il aimait chasser seul, pour son compte, rapportant parfois quelque exquis drageoir ou une assiette de prix. De vie très digne, ayant exigé de payer

pension chez ses enfans, il mettait à ces joies de collectionneur le superflu presque entier de son aisance. Le reste passait aux cadeaux : il avait donné à sa fille pour son retour un excellent Érard ; et Jacques avait trouvé sur sa table quelques volumes rares, surprise délicate pour le passionné de livres qu'il était. — Resté sur le trottoir, il regardait filer au grand trot le coupé, qui disparut au rond-point de l'Étoile. N'ayant rien de mieux à faire, il alla à l'ouverture d'une exposition de peinture, y salua plusieurs personnes et rencontra un ami, avec lequel il discuta des tendances d'art et leurs préférences pour divers peintres. Cette conversation remua ses idées, il la continua avec lui-même, en remontant allègrement les Champs-Élysées.

Mais rentré chez lui, et sans que rien dans cette journée très normale justifiât son spleen, l'accès lui revint, à la même heure qu'hier, sitôt repris à l'intimité du hall. Devait-il l'attribuer à la mollesse d'une grappe de lilas, que l'une des jeunes bonnes, sachant son amour des fleurs, avait renouvelée dans l'eau d'une cruche persane ? D'obscures, inanalysables associations d'idées lui rappelaient-elles l'amertume indicible éprouvée la veille, à respirer ces lilas dans le jardin, après la confidence de Guilhem ? N'était-ce que la fatigue entêtante d'une journée de printemps ? L'approche de la nuit, l'heure subtile et inquiète l'influençaient-elles ; et l'inexplicable hantise du décor, ce que cette pièce avait gardé de sa propre tristesse, au moment où il avait dû emmener Thérèse vers les pays de soleil ? Quoi qu'il en fût, voilà qu'il se reprenait à songer aux Guilhem, les suivait en esprit, arrivés à présent dans la famille du mari ; il se les représentait forcés de mentir, de paraître unis : triste comédie ! Le mauvais charme de Bell aurait-il déjà cessé d'agir sur Thérèse, puisque celle-ci semblait revenue à de meilleures dispositions ? Mais, en admettant un changement si prompt, pourquoi ne se montrait-elle pas plus triste ? Affectait-elle une indifférence qu'elle n'éprouvait nullement, ou n'aimait-elle plus véritablement son amie ? Il y pensait pendant le dîner et la soirée, en l'entendant parler chiffons avec Agnès, comme si rien de plus grave ne les préoccupait. Elle avait acheté à Alyette de beaux jouets, elle expliquait à Mme d'Elbé les modes nouvelles ; et devant cette frivolité apparente, il en venait à douter de tout sérieux et de toute profondeur chez sa femme. Non qu'il se plaignît, si elle n'était capable envers d'autres que d'affections sans racine ; et cependant il eût préféré sentir qu'elle regrettait Bell, si coupable que fût celle-ci. Mais il vit bien qu'elle était mortellement affligée au fond, quand on se fût séparé et qu'il l'eût rejointe dans la chambre conjugale. Le masque de grâce expansive qu'elle portait

tomba, et ce fut avec des yeux d'une mélancolie fatiguée, un pli de lèvres pensif, rien d'amer, mais beaucoup de chagrin contenu qu'elle vint à lui, mettre la tête contre son épaule, par besoin de consolation. Il lui dit :

— Je te remercie d'avoir été bonne pour ma sœur. Tu vois, ce n'est pas bien difficile. Je suis sûr qu'elle t'en est très reconnaissante.

Elle le regarda d'un air de doute, mais affectueux. Il ajouta :

— Elle est si à plaindre.

Thérèse dit, sans fiel :

— Elle n'est pas la seule!

— C'est vrai, dit-il, celles qui font le mal doivent être plus malheureuses; du moins elle n'a rien à se reprocher, c'est quelque chose.

Elle leva sur lui ses yeux profonds, tenaces; il reconnut le regard de la veille, l'indécision d'un silence gros de pensées; cela lui produisit un trouble inattendu :

— Pourquoi me regardes-tu ainsi?

Elle hochait tristement la tête en se mordant les lèvres, comme si elle méditait une dure vérité qu'il aurait dite sans le vouloir.

— Chérie, dit-il ému, de qui crois-tu donc que je parlais? Oh! ce n'est pas de toi. — Il ajouta tendrement : — Je sais bien que tu n'as jamais fait le mal volontairement; et quel mal? Rien de grave! Ce n'est pas toi qui...

— Qui?.. fit-elle tout bas.

— Qui agirais comme Mme Guilhem et qui déshonorerais un honnête homme? C'est abominable, cela, se fier à une femme, la croire pure et fidèle et découvrir qu'on a affaire à une...

— A une?.. répéta-t-elle si bas qu'il lui fallut deviner ce souffle au mouvement des lèvres.

— Le mot est aussi bas que la chose, pouah! Oh! je la plains! je la plains! fit-il à plein cœur. Je veux bien croire qu'elle n'a pas été jusqu'au bout de la faute, mais vraiment, à ce point-là, le reste n'est plus qu'affaire d'occasion. Oh! je la plains! Quel bonheur auront-ils? comment vivre, après cela? Qu'une femme puisse, sans s'en douter et sans songer d'abord à s'en défendre, subir une attraction pour un autre homme, surtout si elle a des griefs fondés contre son mari, s'il ne l'aime pas, s'il la rend malheureuse, si celui dont les égards respectueux la touchent est une nature d'élite, un grand cœur, assurément ce n'est pas moi qui lui en ferais un crime, surtout si elle avait le courage de lutter contre elle-même, de s'arracher au danger ou de forcer l'homme qui l'aime à s'éloigner d'elle et à ne plus la revoir! Une telle conduite serait noble, et le mari

qui l'apprendrait pourrait en souffrir, mais il devrait être fier de sa femme et lui conserver son estime. Malheureusement, les choses ne se passent jamais ainsi. Qu'as-tu donc? Tu souffres?..

Les traits tirés, les yeux meurtris, Thérèse souriait, prête à pleurer :

— Ma migraine d'hier soir, ces élancemens sont atroces!

— Ah! fit-il, peiné pour elle et pour lui, dans son espoir, toujours déçu, d'un rapprochement qui les unirait cœur à cœur; et il dit, voilant de bonté ce reproche délicat :

— Est-ce ma présence qui te fatigue? Si tu m'aimais, chérie, tu ne préférerais pas rester seule la nuit quand ton mari est là pour te soigner? Autrefois, tu oubliais tes migraines, mes baisers les guérissaient, ou la simple imposition de mes mains. Mais tu ne m'aimes plus, je le vois bien, tu ne m'aimes plus?

Il plaisantait, mais on doutait si son accent n'était pas sérieux :

— C'est toi, dit-elle plaintivement, qui ne m'aimes pas!

— Moi! pauvre Thérèse... Ah! non, je ne t'aime pas, en effet? Je suis bien dur, je te rudoie bien, je veux te faire souffrir, je me refuse à tous tes désirs, ah! quel vilain mari!

Et il la serrait en souriant et la berçait dans ses bras comme une enfant :

— Mais tu ne vois donc pas, fit-il en baissant la voix, que je t'aime ridiculement, chère femme? Si je ne t'aimais pas, est-ce que je souffrirais tant de tes froideurs, de tes sécheresses; mais quand tu veux être bonne, tu ne sais pas, certainement, combien un mari peut être épris de sa femme au bout de sept ans, autant qu'au premier jour, bien plus, car il la connaît, il peut se refléter dans ses yeux comme dans un miroir, elle est sienne par la chair et l'esprit! Pauvre amie, qui donc t'aimerait, si ce n'est moi? Tu m'es si chère, chère dans ton âme, dans ta beauté, dans ta personne! (Il lui baisait les tempes), — rien ne s'oublie de certaines tendresses; et la vie a serré entre nous de tels liens!.. Nous vois-tu nous séparant jamais, divorçant? Non, n'est-ce pas? On vit et on meurt ensemble, on s'aime, en dépit des froissemens journaliers et même à cause d'eux; c'est si beau, le mariage, quand on le considère d'un peu haut. Ne le penses-tu pas?

Elle fit signe que oui, d'une lente inclination de tête, en soupirant; ses bagues, qu'elle retirait de ses doigts blancs, tintaient une à une, avec un petit bruit triste, dans un baguier de cristal. Jacques devait se rappeler plus tard ces menus détails, et le vague et insolite frémissement de ses nerfs, à cette minute où, la voyant si pensive et si douce, si absente d'elle-même, il avait presque regretté les incidens de crise qui la faisaient paraître, hier au soir,

fantasque et mauvaise, mais si vivante! Elle l'inquiétait plus encore avec ce visage d'accalmie ; c'est devant l'eau qui dort qu'on songe aux prochaines bourrasques. Et, vraiment, quelques chagrins que leur eût causés la vie, il n'était pas naturel qu'elle fût tour à tour si révoltée et si soumise, passant de l'insolence moqueuse à l'humilité la plus affligée, changeant de visage et d'âme comme si un démon la possédait, tantôt vainqueur, tantôt exorcisé, toujours à craindre!

« Ah! pensa-t-il, si elle m'aimait seulement! » Il lui semblait que s'il pouvait retrouver ces mots magiques, qu'on balbutie dans la nuit, de la lèvre à l'oreille, il la reconquerrait plus et mieux qu'autrefois. Elle lui apparaissait si suavement, si mélancoliquement désirable, en ce renouvellement de vie et de chair frêle et neuve qu'elle devait à la convalescence! Ce serait presque un autre amour, de nouvelles fiançailles avec le bonheur, ce bonheur fuyant, presque saisi à certaines heures, évanoui tout de suite après, fluide à l'égal d'un fantôme, et qui cependant existait certainement! Que ne pouvait-on le prendre aux cheveux, ainsi que l'envie câline lui venait de prendre et de lisser entre ses doigts la chevelure soyeuse de Thérèse, qui se peignait devant la glace! Lut-elle dans ses yeux?

— Mes pauvres cheveux, dit-elle! S'il me faut les couper, c'est alors que vous ne m'aimerez plus!

— Ah! Thérèse, protesta-t-il ému; quand elle lui disait vous, il avait l'impression qu'elle s'éloignait de lui, se faisait étrangère. Hélas! ne l'était-elle pas trop souvent étrangère, ne le lui était-elle pas restée bien des fois au milieu des plus chers transports? Il se rappelait leurs meilleurs abandons, moins des ivresses de possession que des repos câlins du cœur, une douceur très chaste et incomplète. Car leur amour avait rarement connu l'égarement voluptueux, excessif, les fougues expiées de honte de la passion; et Jacques avait toujours reculé, soit pudeur ou prudence, devant le périlleux entraînement de traiter sa femme en maîtresse. Il en était même venu à se demander si elle n'était pas froide et de peu de tempérament, ainsi que tant de Parisiennes qui dépensent leur vie nerveuse dans les visites, les courses, les soirées? Cela l'avait rassuré et en même temps un peu déconcerté, au meilleur temps de leur jeune intimité, où il l'aurait préférée moins docile et plus vibrante. Un doute, en songeant au présent, le mordit douloureusement. Certes, nul mari n'avait témoigné à sa femme plus d'égards, nul ne lui avait imposé une tendresse moins gênante, ces derniers temps. Pourquoi, revenant à la santé, éludait-elle, oh! habilement et sans en avoir l'air, l'aveu suppliant qu'elle voyait suspendu à ses lèvres? Qu'elle craignît les risques d'une maternité, soit! Mais

cette raison, qui pouvait donner lieu à des scrupules délicats et d'ordre particulier, suffisait-elle à légitimer une existence nouvelle, anormale en somme? Est-ce que cela allait durer toujours ainsi? — Il préfera croire à un retour de grâce et d'amour qui viendrait à son heure, qui amènerait Thérèse à s'offrir d'elle-même. Ne devait-il pas tenir compte de la fragilité de ce cher et cruel être, ne pas oublier combien influaient sur elle des variations de santé fréquentes et prolongées? Il se devait de respecter ce qu'il y avait de touchant et d'enfantin sous tant de faiblesse. Tant pis pour lui s'il souffrait de trop l'aimer, tant mieux même : n'était-ce pas le plus sûr garant de sa propre constance pour l'avenir? — Raisons que tout cela!

« Si elle m'aimait,.. se répétait-il, et il ajoutait : — Elle m'aimait autrefois! »

Ce soir-là encore, il s'en alla d'elle le cœur gros d'affection inassouvie. Souffrance profonde, mal de désir étouffé, dont la langueur participait de ce léger somnambulisme, de ce songe fiévreux et éveillé que provoquaient chez lui, naguère, certaines fins de journées trop belles, à Naples, certains frissons de *malaria*. Il essaya de se secouer, s'interpellant avec une brusque familiarité : — Eh bien! quoi donc, qu'est-ce qui t'émeut? — Une douceur sensuelle flottait autour de lui, peut-être un parfum d'œillet blanc qu'aimait Thérèse et dont il avait dû, par distraction, manier le flacon sur sa toilette. De fluides évocations, des contours gracieux dansaient sous ses yeux, certaines ondulations de robes, certains sourires d'inconnues rencontrées en voyage. Des réalités plus précises, inavouables (il n'était qu'un homme, et, en ces longs mois, avait dû céder à de rares tentations, détestées aussitôt), se représentèrent, anonymes et banales, à son souvenir. Mais il les écarta d'un étirement de bras crispé; il n'avait aimé, il n'aimait qu'une femme; et le nom de Thérèse lui revint à la bouche avec le goût de fraise de ses lèvres. Le cœur noyé de mollesse et de regrets, est-ce qu'il allait s'attendrir, maintenant, jusqu'à une envie de pleurer? Pourquoi cette angoisse, faite de regret, de désir et de crainte, cette conscience qu'il vivait à faux et qu'un danger louche et imminent, planait?

IX.

Par à-coups brusques, des giboulées tièdes tombaient, suivies de soleil. Les bourgeons des marronniers, dans l'avenue, gonflés d'eau et de sève, crevaient, blancs et roses; les feuilles depuis huit jours semblaient grandir à vue d'œil. Leur vert tendre donnait une sensation d'adorable fraîcheur. Le précoce renouveau de Paris

s'épanouissait en serre chaude, aux bouffées de chaleur exhalées des maisons pleines, au feu des réverbères, au calorique dégagé par les foules. Jacques, au lieu de ressentir l'allégresse de ces effluves, l'ivresse de rajeunir et de savourer la flânerie, en respirant à pleins poumons, sentait s'accroître sa pénétrante détresse. Plus rien de l'âme de voyage, de l'âme que l'Italie et la Sicile avaient suscitée en lui, ne subsistait; les souvenirs même de ce séjour flottaient, à moitié évanouis, dans un songe. Comme un homme qui remet d'anciens habits, il reprenait vraiment l'âme trouble qu'il avait laissée, en partant. Poursuivi par l'obsession incohérente d'un malheur, il essayait de le déterminer, avec l'intuition qu'il saurait, s'il voulait, s'il osait pousser jusqu'à ses déductions extrêmes le problème qui s'imposait à lui, et qu'il écartait, parce qu'il y a dans le doute, pour certains hommes, un élément respirable, qui leur permet de vivre, oppressés, anxieux, moins malheureux pourtant que si l'inéluctable réalité leur apparaissait. Ce n'est pas tant lâcheté qu'appréhension nerveuse, peur d'avoir peur ; ainsi craint-on moins une opération chirurgicale que l'angoisse qui la précède ; les plus braves soldats connaissent cette horripilation, avant l'assaut. Enfant, Jacques, ayant peur dans l'obscurité, fermait les yeux. Ainsi faisait-il à présent. Toutefois, le doute n'est tolérable que jusqu'à un certain point, passé lequel, l'esprit, ébloui d'une demi-lueur de vérité, veut savoir à tout prix, dût-il mourir d'avoir su. Jacques insensiblement en arrivait là, et une voix insidieuse, ironique et colère lui criait : — Ose donc regarder en toi, pauvre homme ! Tu doutes d'*elle*, en dépit de toi-même ! Conviens-en seulement, on ne te demande que d'en convenir !

— Non, non, protestait-il, pourquoi douterais je d'*elle?* Est-ce parce que je suis envahi par l'amertume et le découragement ; mais n'en ai-je pas le droit, quand je pense à Agnès, à sa vie brisée, quand je songe que ce misérable, son mari, n'a donné aucun signe de vie, aucune preuve de repentir ou de regret, ne s'est pas même informé de ce que sont devenues sa femme et sa fille, et que c'est en pure perte que, par correction autant que par prudence, je lui ai annoncé leur arrivée chez moi, en quelques lignes sans commentaires, sans allusions à ce qui s'était passé ?

— Très bien, répondait la voix, mais n'essaie pas de te donner le change ! Tu aimes ta sœur, tu la plains, tu souffres de ses peines ; mais celle qui est au fond de ta pensée, c'est Thérèse ; si tu as peur, c'est pour elle, si tu doutes, c'est par elle ; si elle ne t'avait pas effrayée par sa révolte et plus encore par son retour de soumission et de tristesse, tu ne te débattrais pas dans une si mystérieuse épouvante de l'inconnu ! Allons, tu le sens bien, il y a quelque

chose, Dieu sait quoi ; tes yeux le soupçonnent, tes narines le flairent, tes mains le frôlent. Faut-il t'aider, tu brûles !..

— Eh bien, quoi ! répliqua-t-il irrité, vais-je soupçonner un ami ?

— Allons donc ! ricana la voix, tu y arrives, appelle-le par son nom, va ; aussi bien tu y penses assez : Philippe, Philippe Destelle !

Il balbutia, perdant pied :

— Admettons, il se... enfin, il aurait aimé Thérèse. Mettons les choses au pis : il le lui aura dit. Que se serait-il passé de plus, puisqu'il est parti. Et *elle ?*

— Elle ?...

— ... Ne l'a jamais aimé ! Je l'aurais vu, je l'aurais su. Mais non ! Elle était jalouse de mon affection pour lui, elle l'a vu partir sans regret, peut-être même avec soulagement ; elle ne s'est jamais étonnée de la rareté de ses lettres, de leur laconisme, car je l'ai toujours connu ainsi, il aime les gens, mais il écrit peu. Si Thérèse avait été troublée par sa présence ou par son départ, je m'en serais bien aperçu à quelque symptôme, à moins que... cette tristesse si disproportionnée, si suppliante, si honteuse d'elle-même...

— Tu brûles ! cria la voix.

— Oh ! comment pourrais-je croire cela ? Elle aimerait, ai-me-rait Philippe, purement, fidèlement quant à moi, en se défendant contre elle-même ; elle l'aimerait ? Fi, fi donc ! Je rêve... Est-ce que jamais elle m'a donné lieu ?.. Oui, je sais bien, on a dit.. — Oh ! le monde est plein d'ignominie ! — que Ferrand m'avait protégé parce que.. J'en ai ri, Thérèse a pleuré, Ferrand lui-même s'est moqué d'une si infâme calomnie ! Eh bien alors... Si cette idée de Ferrand amoureux et... aimé de Thérèse, — ah ! vraiment, c'est trop bête ! — nous a paru grotesque, comment pourrais-je supposer que, s'appliquant à Philippe, une ineptie pareille, que je suis seul ici à forger, serait, je ne dis pas possible, mais seulement vraisemblable ? Mais Thérèse ne l'aime pas, ne l'a jamais aimé, le pauvre garçon ! Elle est étrangement triste, je le vois trop, mais pourquoi ne souffrirait-elle pas de la vie mal faite, de notre entente instable ? Qui sait, aimer un être ne suffit pas pour le rendre heureux ; on se connaît peu soi-même, je crois être doux pour elle et ne fais souvent que l'irriter ; elle interprète mal mes silences et mes paroles, c'est de ma faute sans doute : il y a des incompatibilités d'humeur désolantes. C'est pour cela qu'elle est si triste, et puis, sa lente convalescence, sa faiblesse... elle a vu la mort de près, cela reste dans l'âme, elle craint que sa beauté ne se flétrisse tôt,.. la beauté des femmes, c'est leur vie, leur raison d'être... elle a peur de la mort, aussi. Voilà qui explique tout, qu'allais-je imaginer pour me torturer ? C'est cela, rien que cela ?

La voix se taisait, mal convaincue peut-être, mais réduite au silence. Halluys reprit :

— Le printemps m'étouffe, j'ai le cœur gros, l'insomnie me tourmente ; nos nerfs sont une pauvre et bizarre mécanique ! Du bromure à l'orange amère, de longues marches, l'air des Flouves seulement, et je n'aurais plus de pareilles pensées. Je hais Paris, avec son agitation éphémère : ah ! le grand horizon qui s'étale sous la terrasse du parc, le large cirque des prés et des bois, couronné d'épis, avec la rivière qui coule si lentement. Quand le soleil meurt, les cimes sont jaunes comme l'or, et l'on voit le ciel descendre dans l'eau verte et rose. Aux Flouves, je monterai à cheval, j'apprendrai à Thérèse à monter ; depuis si longtemps elle en a envie ; nous galoperons sur les allées de mousse des bois de Thièvres ; nous boirons du lait dans les fermes. Elle sera toute jolie sous son chapeau d'homme, le feu aux joues ; et avec la belle santé, la gaîté lui reviendra. Pauvre Thérèse !..

— A la bonne heure, nul doute en effet que l'air de la campagne ne lui convienne mieux, comme à... tiens ! (curieuse ressemblance !) comme à Mme Guilhem ! S'en remettre aux bienfaits des champs et à l'exercice salutaire, c'est ingénieux de ta part... et prudent. D'autres affronteraient une explication, sauraient au moins à quoi s'en tenir. Pourquoi ne regardes-tu pas Thérèse dans les yeux, ne l'interroges-tu pas ? Tu n'as rien à risquer, puisque tu es si sûr d'elle !

Et la voix ajoutait :

— Tu as donc peur ? Tu préfères souffrir ? A ton aise !

— Madame prie monsieur de vouloir bien descendre au salon, vint dire Blanche, très pimpante dans sa robe noire de caméristo avec un tablier brodé et de fins souliers. Plus coquette que sa sœur, elle semblait plus distinguée, plus au-dessus de sa condition, dont il la savait humiliée, au fond. Il demanda si quelque visite était là, à cette heure du thé. Elle répondit :

— Il y a Mme de Jonquiers.

Jacques, qui ne l'aimait guère, fit une moue d'écolier que la jeune fille n'eut pas l'air d'apercevoir, bien qu'amusée intérieurement.

— Eh ! venez donc, cher monsieur ! s'écria la dame dès qu'il fit son apparition dans le salon, venez rassurer votre femme qui a peur de vous déplaire, en me promettant de tenir de moitié avec moi un bar, à la fête de charité que nous donnons le 28 de ce mois. On se déguisera, Mme Halluys sera charmante ; je la vois très bien en costume de paysanne bohême, avec une coiffe d'or, veste brodée, la jupe courte sur de petites bottes rouges. Rappelez-vous quel succès elle a eu, il y a deux ans, en Javanaise !

Elle parlait très vite, la tête renversée en arrière, toisant les gens avec un regard acéré ; sa bouche mince ne lui donnait pas l'air bon ; elle devait une fausse jeunesse à ses frisons brunis de henneh ; mais de près, la peau de son visage sec et écaillé de poudre de riz la révélait sans âge ; elle avait d'ailleurs des enfans mariés. Jacques répondit en souriant :

— Mais que Thérèse décide, elle n'a à consulter que son plaisir.

— Oui, vous dites cela, et si elle accepte, derrière mon dos vous lui ferez une scène ! Oh ! tous les maris sont des tyrans ! Voyez ce Guilhem !

Et devant le haussement de sourcils interrogatif d'Halluys :

— Ah ! vous faites l'ignorant ; allons, vous savez mieux que moi que ce Guilhem menait une vie de polichinelle, il trompait sa femme ; et quand elle s'en est aperçue, il y a eu une scène épouvantable, elle voulait divorcer, il l'a battue comme plâtre, et il l'a emmenée chez ses parens pour que ceux-ci s'entremettent et la décident à se réconcilier avec lui !

Elle ajouta :

— Du moins c'est le bruit qui court, et cela ne m'a pas étonnée, car si la femme paraît un peu légère, lui a tout la mine d'un vilain homme ! Alors, c'est dit, je compte sur vous, n'est-ce pas ? — Et elle se tourna vers Thérèse, tandis que Jacques mentalement l'envoyait au diable, avec ses fêtes de charité, ces mascarades qu'il détestait, ces commérages à tort et à travers, cette rage de paraître informée, même sur des gens qu'elle n'avait jamais vus.

— Non, je vous assure, disait Thérèse, je ne puis vous promettre, c'est trop fatigant, ma santé ne me le permet pas. D'ailleurs, nous serons en pleins préparatifs de départ, peut-être même n'attendrons-nous pas les premiers jours de mai pour aller à la campagne.

— Comment, vous n'assisteriez pas au Grand-Prix ? s'écria M[me] de Jonquiers avec un étonnement réel ou simulé, on ne savait lequel, car elle jouait constamment la comédie, et souvent avec l'air de se moquer d'elle-même.

— Non, vraiment, ça ne m'amuse plus, dit Thérèse.

— Cher monsieur, surveillez votre femme, elle est plus malade qu'elle ne le dit. Les potins la laissent froide, le Grand-Prix ne l'amuse plus. Quelles distractions lui faut-il donc ? Alors sérieusement cela vous intéresse, la campagne, ma chère, ces grands arbres bêtes, ces paysans rapiécés, cette odeur de fumier, ces longues heures vides à attendre l'arrivée du facteur et les nouvelles ? A propos de nouvelles, qu'est-ce que j'ai appris ? Notre diplomate, l'homme aux yeux jaunes, comment donc, M. Destelle, votre ami, n'est-ce pas ? fit-elle en lorgnant Halluys.

Il répondit simplement :

— Oui, madame.

— Il se marie. Il épouse là-bas une Américaine millionnnaire, toute jeune, qu'il aura fascinée en la regardant comme ça! (Elle grimaça, d'un air d'indolence ironique, fronçant légèrement les sourcils et montrant les dents; c'était tellement la caricature de Destelle qu'Halluys sourit.) On en parlait hier au cercle, m'a dit mon mari. Après cela, on dit tant de choses! Ne prétendait-on pas qu'à son arrivée à Washington, il s'était mis à jouer avec fureur et à perdre tout son argent. Le petit Chambert nous contait aussi que M. Destelle fumait le haschich, un vice qu'il avait rapporté de son séjour à Constantinople. Enfin, s'il se marie, il aura tous les bonheurs, pas de beaux-parens, de belle-mère, une orpheline, belle au possible; quoique, vous savez, je me méfie de ces réputations de beauté toutes faites, moi. Et vous?

Thérèse ne répondit pas, occupée à décoiffer la théière de sa mitre de velours violet et à y verser l'eau du samovar.

— Non, non, ma chère, j'ai déjà pris deux tasses, je ne dormirais pas de la nuit!

Et Mme de Jonquiers ajouta :

— D'ailleurs, je me sauve, voici une heure que je bavarde. Alors, vrai, vous ne viendrez pas à notre fête? Ne dites pas non encore, vous viendrez et vous serez une des plus jolies!

On annonça une visite, Mme Alberti, femme d'un magistrat. Jacques, profitant de la diversion, prit congé de Mme de Jonquiers, qui resta afin d'épier la survenante, après l'avoir toisée à son entrée d'un de ces coups d'œil féminins qui embrassent tout, la toilette, le maintien, la position sociale, la fortune.

« La méchante femme! pensait-il en secouant les épaules, hors du salon. Pourquoi a-t-elle parlé de Destelle? Avait-elle quelque intention? » Il n'eût pas plus tôt songé à cela, qu'il fut effrayé des idées qui lui venaient: « Allons, je suis fou, quelle raison aurait-elle eu de le nommer? Elle n'est pas même méchante, elle est bête, sottement taquine et railleuse. (Des intonations d'elle lui revenaient et le crispaient.) C'est si facile, cette méchanceté-là, les enfans et les singes la pratiquent; l'indulgence, la bonté sont autrement difficiles. Philippe se marierait donc? Il doit y avoir quelque fondement à ces on-dit; pourtant il m'aurait écrit, ce me semble, oui, il aurait pu m'écrire, l'amitié a ses exigences, mais... il a toujours été si bizarre. Philippe marié, voilà qui le changera : une jeune femme, des enfans,.. eh bien! tant mieux, si cela est vrai, je m'en réjouis de tout mon cœur; qu'il soit heureux, pleinement heureux; cependant il aurait bien pu m'écrire! Bah! qu'il soit

heureux; si sa femme est bonne et tendre, si elle sait le comprendre... J'aimerais la connaître. Sans doute, il l'amènera en Europe! Philippe marié! Il croit donc maintenant au bonheur, ce nihiliste! »

Et il se répéta qu'il était très content; mais alors, pourquoi ce doute pénible sur l'oubli, l'ingratitude et l'insécurité des plus mâles affections? Pourquoi le mot triste et charmant du philosophe grec tout à coup revenu à sa mémoire : « Oh ! mes amis, il n'y a point d'amis? »

— Bah! bah! reprit-il plus gaîment, il a bien autre chose à faire, ce n'est que dans le malheur qu'on pense à ceux qu'on aime. En vérité, voilà une bonne nouvelle, est-elle vraie seulement?

Sans qu'il sût pourquoi, un allégement lui venait, il n'avait plus de poids sur la poitrine; un dîner qu'il avait accepté au restaurant, parce que Ferrand y serait, cessa de l'ennuyer d'avance et lui parut une distraction agréable. Il se surprit, quelques minutes après, à fredonner un air, et ses mouvemens avaient quelque chose de plus vif et de plus libre. « Ne pas oublier, se dit-il, de parler à Ferrand de la bourse du jeune Rambert dans un lycée de Paris! » Cela lui rappela un billet envoyé par M. de Malerte, demandant qu'on remît au surlendemain l'essai de l'attelage de Serboy. Il revit les visages des dames Dunlop et leur majesté opulente. Il repensa à son dîner, au menu gourmand, aux hommes qu'il y trouverait, d'abord le sénateur Baurin-Voise, qui les traitait, le banquier Zermann, Ferrand, le peintre Odels, et le comique Nicolet, de la Comédie-Française. Il achevait de s'habiller quand Thérèse entra. Il la regarda, elle avait une barre de souffrance au front, son air non plus de chagrin, mais de mécontentement irrité. Cela paralysa, d'un raidissement nerveux dont il n'était pas maître, l'effusion qui le portait à lui parler cordialement, à s'entretenir avec elle de Philippe. « Pourquoi est-elle ainsi? » se dit-il; comme toujours, il pressentit qu'elle allait s'en prendre à lui.

— Tu es prêt de bonne heure! dit-elle, il te tarde donc bien de quitter la maison?

— Je compte prendre Odels chez lui, en passant, nous descendrons à pied les Champs-Élysées.

Elle demanda, d'un ton indifférent :

— Quelles femmes y aura-t-il à ce dîner?

— Aucune, tu le sais bien, puisqu'il n'y a que Zermann de marié?

Il la connaissait si bien, la savait si méfiante, si jalouse de toute preuve d'indépendance qu'il donnait! Comme s'il en abusait, vraiment!

— Odels, qui sait tout, me dira s'il est vrai que Philippe se marie.

Il l'examinait attentivement, en disant cela. Elle ne le regardait pas, les yeux fuyans, sa mauvaise souffrance plus marquée sur les traits.

— Le dîner ne sera pas amusant pour moi, ce soir! dit-elle.

Et comme si elle avait honte de le faire souffrir par cette allusion au peu d'entrain d'Agnès, elle sourit avec effort, et dit :

— Ce n'est pas une raison pour que tu ne t'amuses pas. Nicolet vous fera rire.

Et elle-même eut un rire court et inquiet.

— Allons, va, dit-elle, et sois sage.

Cela le fit sourire. Il l'embrassa, la sentit dans ses bras vivante et se prêtant à son étreinte, puis, soudain morte et toute froide.

— Bonsoir, ma folle, ma chère folle, dit il en lui reprenant tendrement la main pour la quitter sur une impression affectueuse.

Elle lui sourit, en lui pressant faiblement les doigts et l'accompagna jusqu'au palier, le regarda descendre en lui souriant avec une expression de plus en plus vague; quand la porte du vestibule claqua, elle n'eut que le temps de gagner précipitamment sa chambre, là, suffoquée de sanglots, elle se jeta sur son lit et pleura amèrement.

X.

Halluys, rentré très tard, n'osa aller embrasser sa femme qui dormait, probablement. Il s'était couché, mais à peine endormi, une clarté l'éveilla. Dans un sursaut d'hallucination, il aperçut Thérèse au pied du lit; tout habillée, un bougeoir en main, elle le regardait fixement.

Une seconde de cauchemar suffit à susciter des péripéties innombrables, l'illusion de la durée et de l'espace agrandis comme une trame magique; entre son réveil et son haut-le-corps, se pressa un tumulte d'idées folles : le feu avait pris à l'hôtel, M. Forget venait d'être frappé d'apoplexie, Thérèse allait partir dans la nuit pour toujours; sans cela, se serait-elle habillée complètement? Mais à la lividité de son visage, à l'éclat de ses yeux brûlés de larmes, à son attitude humble et brisée, il comprit qu'elle n'avait fait que sangloter depuis qu'il l'avait quittée, et que le malheur qu'elle venait lui annoncer ne concernait qu'elle et ne frapperait que lui. Il murmura :

— Qu'y a-t-il? Tu n'es pas souffrante?

Elle continuait à le regarder, bouche close et rigide. Devant ce

silence, il eut tellement l'intuition que les affres d'une passion, qu'un calvaire se préparaient pour eux, que, sans parler il se vêtit, obéissant à l'intime pudeur qui voulait qu'il fût correct et en défense pour recevoir le coup, au lieu de l'attendre lâchement dans son lit.

Thérèse avait posé sur une table son bougeoir, qui, dans le tremblement de ses doigts, résonna contre un encrier de verre. De la voir si effrayée, avec une expression de désespoir, il oublia tout ce qu'elle lui avait fait souffrir, tant de jours et de soirs pareils, pour ne plus se rappeler qu'une chose, c'est qu'un lien fort et indissoluble l'unissait à cette femme, à laquelle entre toutes les femmes il avait juré protection et assistance, qu'il avait épousée volontairement, librement, pour le bien et le mal, la richesse et la pauvreté, la santé et la maladie, la vie et la mort. Nul autre que lui n'était son défenseur, son guide, son frère et son maître; quoi qu'elle eût à se reprocher, quelque faute qu'elle eût commise, elle ne pouvait se confier qu'à lui; seul, il devait l'absoudre ou la condamner. Une émotion presque religieuse, l'oubli des sensations inférieures, des trivialités de l'instant, ce lit défait, la pauvre clarté de ce bougeoir, ce qu'il y avait de misérable dans leur rhabillement au milieu de la nuit pour parler de choses terribles ou honteuses, — car c'était cela, oui, c'était cela! — cette émotion surhumaine souleva Jacques au-dessus de lui-même. Il s'arrêta devant sa femme, lui prit les mains, et les pressant pour qu'elle relevât les yeux sur lui:

— Eh bien, Thérèse...

Elle essayait faiblement de retirer ses mains, elle avait rentré sa tête dans les épaules, et son visage s'imprégnait d'une tristesse telle, qu'il lui semblait qu'elle maigrissait, pâlissait, se spiritualisait à vue d'œil; ce n'était plus la cruelle femme de tout à l'heure, mais la Thérèse humble des jours de convalescence; elle perdait corps et devenait une âme de mélancolie; et il avait la sensation qu'elle descendait, s'enfonçait avec lui dans un puits d'ombre, vers des limbes ou des ténèbres pâles. C'était très doux, et si pareil à une agonie qu'il se sentit mourir, eût voulu ne plus se réveiller. Mais le charme cessa, il se retrouva au milieu de la chambre, Thérèse devant lui, et le malheur imminent parlait dans ses yeux, pleins d'une pitié qu'il devinait être pour lui.

— Parle, dit il, en essayant de sourire.

Mais elle secoua doucement, lentement, la tête; de gros soupirs l'étouffaient, et de loin en loin une larme lui coulait sur le visage. Il lui pressa les mains plus fort, murmura:

— Aie confiance, je t'en prie.

Elle se taisait; ses mains, naguère brûlantes, étaient de glace; et elle avait l'air si frêle, si près encore de la maladie pendant laquelle il avait craint de la perdre, qu'une pitié l'attendrit. Pour qu'elle ne restât point debout, il l'attira vers le lit, la fit asseoir au bord du matelas, comme si l'intimité du lieu, le symbole de cette couche réservée au repos, aux tendresses, à l'orgueil des conceptions, à l'angoisse des maternités, au charme dolent des convalescences, comme si l'apaisement contenu dans la fraîcheur des draps et la mollesse des couvertures, douces au sommeil, devaient, par l'éveil d'une de ces mystérieuses correspondances qui s'enchevêtrent des choses aux âmes, dégonfler le cœur de Thérèse et ouvrir sa bouche à l'aveu qui l'oppressait.

— Chère femme, murmura-t-il, à qui te confieras-tu, si ce n'est à moi? Personne ne t'aime comme moi, ne voudrait davantage te savoir heureuse! Si je t'ai peiné, — on est maladroit, souvent, sans le faire exprès! — jamais, crois-le, ce n'a été sans le regretter. Nous étions jeunes quand nous nous sommes mariés; ignorant la vie, manquant d'expérience, notre apprentissage a été difficile, nous nous sommes heurtés sans le vouloir; mais presque tous les ménages ont passé par là, et les meilleurs sont ceux qui ont le plus souffert. Il n'est jamais trop tard, sois en sûre, pour tirer de la vie ce qu'elle contient de bon, de sûr, de vrai. Rappelle-toi, quand je t'ai épousée, malgré (il faillit dire: malgré ma mère!) qui m'y forçait, sinon que je t'adorais? Nous avons eu un grand malheur, Fancy...

Elle cacha sa tête contre son épaule; là, elle pouvait entendre battre, à grands coups, ce pauvre cœur d'homme. Il la crut amollie, vaincue, et frappant plus avant:

— Notre Fancy... Mais nous sommes jeunes encore, ma chérie; l'avenir nous reste, sains et forts comme nous sommes; n'avons-nous pas eu déjà l'espoir déçu, mais si doux, d'un second enfant? (Elle tressaillit.) Car les enfans seuls, vois-tu, complètent et sanctionnent le mariage; nous en aurons, et tu aimeras tellement cette autre Fancy, ou ce fils que nous désirons tant, oui, tu les aimeras tellement que tu ne comprendras plus que tu aies pu, pendant si longtemps, craindre de les voir naître!

— Oh! fit-elle, convulsive, raidie d'un spasme et gémissante, nous n'en aurons plus, oh! non... jamais. Si tu savais, oh! mon cher mari!..

Elle s'était rejetée sur lui, le tenant à pleins bras, enfouissant la tête plus avant dans sa poitrine; il avait ses cheveux à hauteur de ses lèvres et se détourna de leur parfum, car un soupçon sans forme, sans nom, pareil à un assassin invisible contre lequel on se débat dans les ténèbres, l'étreignait à la gorge.

— Pourquoi, demanda-t-il d'une voix altérée, dis-tu que nous n'aurons plus jamais d'enfans? Sans cette malheureuse fausse couche...

— Oh! tais-toi! cria-t-elle en s'arrachant de lui avec violence et se cachant la tête dans les mains.

Il la regarda, devenu extrêmement pâle, avec un sourire qui faisait mal à voir. Ses yeux étaient ceux d'un homme frappé de stupeur, qui cherche, qui va deviner! Il les referma, comme s'il venait d'entrevoir des monstres, et serrant les dents, il prit une expression si effrayante qu'elle ouvrit la bouche de saisissement, toute haletante; et elle le regardait fascinée, sans pouvoir détourner les yeux de cette torture qu'elle causait.

— *Maintenant*, dit-il avec un grand soupir, et la regardant à un pouce du visage, maintenant il faut parler, Thérèse!

Il dit cela d'un ton tout uni, mais décisif, maître de lui à présent: pendant une seconde, il avait failli se jeter sur elle, la violenter comme une brute, lui arracher les mots de force ou la tuer avant qu'elle ne parlât, tant ce qu'il avait imaginé était monstrueux; mais ce n'avait été qu'un éclair rouge; l'idée de la toucher, seulement du petit doigt, la sentant si faible, lui faisait horreur; il pouvait l'anéantir d'un coup de poing, l'étrangler entre dix doigts, précisément à cause de cela elle lui était sacrée. Qu'avait-il cru d'ailleurs? Qu'avait-il supposé? Il ne le savait plus, comme on oublie un cauchemar affreux, mais qu'on sait avoir été affreux.

— Parle, dit-il, je ne te regarderai pas si mon regard te gêne; préfères-tu me parler tout bas? Ne prolonge pas inutilement ma souffrance, je sens bien que tu vas me dire quelque chose d'abominable; qu'est-ce qui te retient? Est-ce la pitié? N'en aie pas, je t'en supplie, car le doute m'est à présent insupportable. Aurais-tu peur? Ne crains rien, tu m'es si chère... Allons, ne fût-ce que pour toi-même, du courage! Vide ton cœur, tu seras moins malheureuse après. Il y a de la noblesse dans certains aveux, et je t'estimerai au moins pour ta franchise!

— Mais tu ne m'aimeras plus, fit-elle avec désespoir.

— Eh bien?..

Elle fit un geste d'impuissance, alla vers la table, il crut qu'elle allait prendre son bougeoir et s'en aller, et il lui barrait déjà le passage; mais elle regardait l'encrier d'une si étrange façon, qu'il eut pitié d'elle:

— Aimes-tu mieux écrire?

Elle parut indécise, il jeta une feuille de papier sur le buvard:

— Écris, dit-il avec autorité.

Elle s'assit, resta immobile un instant, hypnotisée par la blancheur de la page, et tout à coup elle prit sa plume qui se mit à

courir avec un grincement insaisissable. Elle ne s'interrompait que pour essuyer ses yeux. Il s'était mis à marcher de long en large, les mains derrière le dos; il comptait machinalement ses pas et regardait son ombre sur le mur. Tel un homme à qui on va amputer un membre, il se disait: « Du courage, cela ne sera pas long! En même temps, il sentait au cœur ce froid paralysant de la terreur, pire que la mort. Il pensa: « Il me restera toujours la ressource de me tuer! » Et s'étant avisé que son pas, à travers le parquet, pourrait être entendu par M. Forget, dont la chambre était juste au-dessous, il s'arrêta net. La mèche de la bougie charbonnait, Thérèse écrivait toujours. Il la regardait tourner la page avec une curiosité mécanique, se demandait, par une préoccupation ridicule et bizarre, si elle aurait suffisamment de place pour ce qui lui restait à dire. Il pensait à des choses enfantines, de petits souvenirs de sa vie, il revoyait un coin obscur du vieux jardin de Lyon qui lui faisait peur, lorsqu'il avait six ans; de là, sa pensée remonta à son père et à sa mère; il revit celle-ci, grande et pâle, toujours vêtue de blanc et étendue sur une chaise longue. Son père lui témoignait des égards d'un autre temps, d'une grâce surannée et touchante, annonçant quand elle entrait dans le salon:
— Messieurs, voici la reine! — et il allait lui offrir le bras et la conduire jusqu'à sa place, où il s'inclinait devant elle en lui baisant la main. La belle chose que cet amour de deux êtres se respectant, n'ayant qu'un cœur, fidèles pendant trente années! Il les évoqua, avec leurs doux et sérieux visages, du fond de la mort où ils s'étaient effacés; et il avait honte pour lui et pour eux, dont il aurait dû préserver la mémoire de toute atteinte; heureusement, ils ne voyaient pas, n'entendaient pas, n'étaient plus...

Thérèse laissa tomber sa plume et sans se relire plia le papier. Jacques étendit la main; elle le regarda d'un air suppliant, navré et humble; et dans son hésitation, dans le geste par lequel elle obéit, ses yeux, qu'il regardait comme s'il y lisait un arrêt de mort, exprimaient une pitié si fraternelle, quelque chose de si tendre et de si noble la transfigurant, qu'il sentit descendre sur lui la vertu de cette pitié féminine qui le tuait, mais en le plaignant. Comme il allait lire, elle redevint femme, et cette pudeur, qui ne meurt jamais chez les plus avilies, lui fit dire, d'un accent irrésistible de prière :

— Pas devant moi, si tu m'as aimée!

L'instinct brut, la colère, l'orgueil outragé, allaient lui faire crier : — Reste là, jusqu'au bout! — et la ployer sous sa main rude, la retenir aux poignets, mais l'indicible pitié triompha encore, et aussi, pourquoi ne pas l'avouer, son horreur du mélo-

dramatique, son sens raffiné du ridicule et sa volonté de rester digne. Il la regarda allumer un des flambeaux de la cheminée, pour qu'il ne restât pas dans l'obscurité; en remplissant ce petit acte vulgaire et bêtement éloquent, — presque tous les actes de la vie le sont aux heures pathetiques! — elle secouait la tête, d'un mouvement vague et plaintif; elle sortit sans le regarder, et il la laissa aller, vit même se refermer avec soulagement la porte. Alors il aspira longuement l'air, d'une grande gorgée. Guilhem, il se le rappela, en avait fait autant, dans cet arrêt de bête ou d'homme traqué, qui prend un nouvel élan avant d'aller souffrir plus loin. Le papier satiné était doux sous ses doigts, et lui rappela la petite feuille d'arbre, si amère quand il l'avait portée à sa bouche! Si l'on croyait aux pressentimens!.. Il passa la main sur son front, tout comme Guilhem encore! Et il lut ces phrases, que la longue écriture de Thérèse avait hachés, en jambages enfantins qui descendaient, sombraient uniformément, comme si son cœur avait roulé, lui aussi, sur cette pente :

« Mon cher mari,

« Ce que j'ai à t'avouer est si affreux, et ma peine est si grande à la pensée de ce que tu vas souffrir, que je ne sais comment j'ai le courage de te faire cette confession. Pourtant il le faut, car je ne puis plus vivre; le remords m'étouffe et j'ai horreur de moi. Si je ne me suis pas tuée, c'est que je n'en ai pas eu le courage; du moins j'espérais mourir pendant ma maladie et cela aurait mieux valu pour nous deux. Tu m'aurais regrettée, tandis qu'à présent... mon sort est dans tes mains, et quoi que tu décides, ce sera bien. Pendant le séjour de M. Destelle à Paris, cet homme, que tu croyais ton ami, m'a détournée de toi. Comment cela s'est-il fait, je ne parviens pas à me l'expliquer, il me semble que c'est une autre que moi qui a agi. Ai-je été abusée par ses protestations d'amour? est-ce parce que j'ai cru qu'il souffrait réellement et qu'il se tuerait comme il le disait? est-ce parce que j'étais irritée contre toi, tout en t'aimant, à cause de notre mésintelligence, parce que tu venais de sacrifier encore à ta sœur une partie de ta fortune? je ne sais pas, je ne peux pas me rendre compte de l'entraînement auquel j'ai cédé. Pendant deux mois, j'ai vécu un cauchemar de fièvre, et quand je m'en suis réveillée, je n'étais plus digne de toi. Cet homme qui t'aimait, qui t'aime encore, qui était affolé du regret de sa faute, me méprisait, moi qui n'étais pas moins désespérée que lui! Ce que j'ai éprouvé n'a pas de nom,

car je n'avais jamais cessé de t'aimer, et c'est ce qui fait mon tourment, car tu ne le croiras pas; et si je te dis que je t'aime plus que jamais, tu me mépriseras davantage. Et pourtant c'est la vérité!

« Je voudrais m'arrêter, mon bien-aimé, mais je ne puis, il faut que j'aille jusqu'au bout de ma honte. Quand tu as pu croire qu'il s'était fait un grand changement dans ma santé, et que tu te réjouissais de l'espoir qui en résultait, le châtiment m'accablait déjà, et bien atroce, je te le jure, car je vivais dans un doute torturant; et préférant tout que de supporter une maternité dont l'origine aurait pu me laisser un soupçon, j'ai commis, à ton insu, les imprudences qui ont amené dès le début mon accident. Cette chute dans l'escalier n'a pas été involontaire; personne ne me voyait, j'ai fermé les yeux et suis tombée; je crois que j'espérais mourir. J'ai senti en essayant de me relever une grande douleur et je me suis traînée jusqu'à mon lit, où les pertes m'ont surprise et délivrée; que ne m'ont-elles emportée tout à fait! Que vas-tu penser de moi? Ah! si j'avais pu garder ce secret toute ma vie! Mais cela m'était devenu impossible, et quand je te paraissais si triste, à Naples, c'était de te voir si bon pour moi et de penser à mon ignominie. Vingt fois j'ai failli parler et j'ai reculé devant le mal que je te ferais; tu semblais si heureux de me voir revenir à la santé, tu me disais avec tant de tendresse que tu m'aimais et je t'aimais tellement, que cela me crevait le cœur de t'entendre, je repoussais la tentation qui me brûlait les lèvres; même, ma crainte était de me trahir dans mes nuits de fièvre, et cette idée m'effrayait au point que j'épiais ton visage avec angoisse, en me réveillant. Depuis notre rentrée à Paris, tu as pu me croire redevenue mauvaise, gâtée par l'exemple de Mme Guilhem, je cherchais à m'étourdir sans y arriver, et ce soir même, quand je suis venue dans ta chambre et que j'avais ces façons qui t'ont peiné, c'est que je souffrais d'être si indigne de toi. Ce que tu m'as raconté de Guilhem m'a bouleversée; à l'idée que tu pourrais découvrir de moi une chose pareille, quoique bien avant le départ de M. D... tout ait été fini entre nous, j'ai compris que je ne pourrais plus continuer à vivre dans un mensonge de tous les instans, et je me suis levée et suis venue à toi, résolue à tout te dire. Maintenant que c'est fait, je voudrais presque que tu ne m'aimes pas, que tu me méprises trop pour souffrir à cause de moi; car l'idée que tu souffres parce que tu m'aimes me tue, et cependant c'est ma seule consolation! Tu peux me renvoyer de la maison et tout dire à mon père; quand je pense à lui qui m'a tant gâtée, et surtout à toi, mon bien cher mari, je ne sais plus que devenir, je deviens folle.

Oublie-moi si tu peux, maudis-moi; quoi qu'il arrive, rien ne pourra m'empêcher de rester dans le cœur :

« TA THÉRÈSE. »

Jacques crut d'abord rêver. « Elle veut m'éprouver, pensa-t-il. Quel horrible jeu! » Et il frissonnait. A mesure qu'il poursuivait, le vertige lui tournait la tête et il se sentait trébucher dans le vide et tomber ainsi qu'en rêve. C'était la même horripilation et le même brisement imaginaire. Il se réveilla avec un rire inconscient, promenant sur la chambre, sur la table, sur le lit, là où sa femme se tenait un instant auparavant, un regard affreusement trouble. Et, cependant, il ne rêvait pas, non, il ne rêvait pas. Il se dit : — Eh bien! le malheur est tombé et je vis toujours! — Il s'étonnait de ne pas souffrir davantage; semblable à un homme qui, épargné par la foudre, se relève vivant et se tâte, il respirait encore, bien qu'un étau serrât ses tempes et sa poitrine jusqu'à la nausée.

— Mon Dieu! fit-il.

Il ne trouva que cela, puis un délire tourbillonnant et furieux se déchaîna en lui; il vit du sang! Un couteau, et il aurait tué Thérèse, tué, tué! en boucher ivre, en bourreau fou! Ah! misérable, odieuse femme, poupée sans cœur, boue vivante!.. Dans les bras de ce voleur, ah! de cet ami scélérat, de ce faux visage!.. Il l'avait baisée sur la bouche, ah! il lui avait ri de ses mauvaises dents, il l'avait tenue sur ses genoux, ah! ah!.. Et chaque fois il eût voulu crier sa torture, d'un long cri! — Mari stupide, niais, aveugle! Avoir cru que Destelle n'aurait osé lever les yeux sur elle qu'en tremblant, se serait éloigné généreusement plutôt que de la troubler, respectant l'ami qui l'avait accueilli sans méfiance. Pauvre dupe! est-ce que la loyauté, l'honneur, cela existait? Était-ce plus et moins que des mots? Destelle professait-il autre chose? Et elle, comme elle l'avait trompé, avec cet air de franchise qui lui faisait dire : — Ma Thérèse n'est pas vile! — Ah! ah! ah! (Il éclatait de rire.) Oh! non, pas vile pour l'épaisseur d'un cheveu, ah! ah! pour le claquement d'un ongle sous la dent! Prostituée, plus vile que celles qui se vendent pour du pain! Elle, créature de luxe, qu'il laissait s'épanouir dans l'oisiveté, parée de robes et de bijoux, tous ses caprices satisfaits, ne lui demandant en retour qu'un peu de fidélité et de pudeur. Ah! belle pudeur, vraiment, et qui ne permettait à l'esprit aucun doute absurde, aucun pauvre leurre : il ne s'agissait pas, oh! non! d'un de ces adultères romanesques et voilés qu'on lit dans les romans et de-

vant lesquels la délicatesse des lectrices s'efforce de garder quelque illusion! La faute, pas même déguisée, avait éveillé, dans l'impur mystère des boues charnelles, une vie. Le doute même dont elle s'accusait à cet égard la déshonorait cent fois plus que la plus flagrante certitude! Un partage inavouable, des lèvres humides encore qu'elle apportait à ses baisers, un corps tout froissé, et ce que la jalousie se représente de plus obsédant et de plus ignominieux, allons, c'était complet! Rien, jusqu'au demi-crime, n'y manquait, l'anéantissement furtif du péché, presque immédiatement il est vrai, et à cette limite devant laquelle l'expertise médicale et la casuistique judiciaire eussent hésité; mais, ignoré des hommes, devant la conscience absolue, cet acte désespéré en était-il moins honteux?

— Elle l'a expié, puisqu'elle a failli mourir? objecta une voix très humble, mais il la repoussa bien au fond de sa conscience. Ah! que Thérèse fût morte plutôt! Que n'était-il mort lui-même auparavant! Penser à cela était si affreux, et le supplice s'en accroissait de seconde en seconde jusqu'à un tel paroxysme, qu'il murmura, égaré :

— Bien, bien, j'aime mieux mourir! et il répétait : — Mourir! cherchant des yeux une arme pour se frapper. Il marcha vers la fenêtre avec l'envie de se précipiter, et la prescience singulière et ironique qu'il n'en ferait rien, non par lâcheté, mais par on ne sait quel inconcevable attachement à sa douleur, quelle fureur de se martyriser encore, quelle volupté amère d'épuiser tout ce qu'un homme peut éprouver, sans mourir! Ce qu'il ne prévoyait pas, c'était l'indicible amertume que lui inspireraient la nuit, le ciel étoilé, la fraîcheur de l'avenue déserte jusqu'à la monumentale assise de l'Arc-de-Triomphe. En bas, le jardin obscur lui envoyait l'odeur molle des lilas. Des réverbères, des vitres éclairées s'espaçaient dans le noir des rues et des maisons; des voitures de maraîchers, lointaines, roulaient vers les Halles. Il lui sembla qu'il était seul à souffrir dans l'immense ville endormie. Seul? Eh bien! et Thérèse? — Oui, elle souffrait aussi, mais pas autant que lui, certainement!.. Et pendant qu'il se penchait pour apercevoir les lilas dont le parfum évoquait une douceur de femme, son cœur défaillit, sa poitrine creva. Ne pouvant pleurer, il râlait, agonisant dans les ténèbres; et ses yeux, secs et brûlés, appelaient en vain les bonnes et chaudes larmes, dont le flot lave et purifie la douleur!

PAUL MARGUERITTE.

(*La troisième partie au prochain n°.*)

LE

TEMPÉRAMENT PHYSIQUE ET MORAL

D'APRÈS LA BIOLOGIE CONTEMPORAINE

I. Alex. Stewart, *Our temperaments;* Londres, 1892. — II. Bernard Perez, *le Caractère, de l'enfant à l'homme;* Paris, 1892. — III. Docteur Azam, *Hypnotisme et double conscience; le Caractère dans la santé et dans la maladie;* Paris, 1893. — IV. Docteur Féré, *la Pathologie des émotions;* Paris, 1893. — V. Docteur Letourneau, *Physiologie des passions;* Paris, 1878.

Les écrivains à qui l'on a donné le nom de moralistes et qui ont peint des caractères n'ont guère fait porter leurs observations, si fines et parfois si profondes, que sur l'homme en société. On a remarqué avec raison le fond « social » de la littérature, principalement en France : elle roule presque tout entière sur les rapports des hommes au sein du groupe dont ils font partie. La plupart des charmans tableaux de La Bruyère, par exemple, sont-ils autre chose que des portraits sociaux, tracés de main de maître, et peut-on dire qu'ils expriment de véritables « caractères? » — « Giton a le teint frais, l'œil fixe et assuré, il parle avec confiance... il est riche. » — « Phédon a les yeux creux... il semble craindre de fouler la terre, il marche les yeux baissés, etc.; il est pauvre. » C'est donc la hardiesse et la timidité résultant de la condition sociale que le grand peintre nous représente. « J'entends Théodecte de l'antichambre; il grossit sa voix. Arrias a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi... Troïle est utile à ceux qui ont trop de bien, il leur ôte l'embarras du superflu, il sauve la peine d'amasser de l'argent, etc. » Nous

sommes à la ville, à la cour, parmi les importans, les impudens, les flatteurs, les parasites, les bavards, les hypocrites, les beaux esprits ou les sots; ce sont moins de vrais caractères que des masques: c'est le paraître plus que l'être. Surtout, où est l'être organique? Descartes presque seul, avec son disciple Malebranche, y chercha l'origine profonde des passions et des mœurs.

En Allemagne, Kant, Schopenhauer, Lotze, Wundt et Bahnsen ont fourni les plus précieux élémens à la science nouvelle du caractère. En Angleterre, le dernier ouvrage que Stuart Mill voulait écrire était un traité sur ce sujet ; ce fut son ami Bain qui l'écrivit, avec un succès médiocre. Chez nous, récemment, M. Ribot, le docteur Azam, le docteur G. Le Bon et M. Bernard Perez, ont publié d'importantes études. Toutefois, est-on remonté jusqu'aux vrais principes, qui, selon nous, doivent être biologiques? Il ne le semble pas. Si nous ne nous trompons, la connaissance du caractère devrait avoir pour première base la détermination de ce que Bacon et Leibniz ont appelé le « tempérament moral, » lui-même inséparable du tempérament physique. Entre l'action des choses ou des hommes sur nous et la réaction par laquelle nous y répondons, il y a toujours un intermédiaire : notre tempérament qui produit ce qu'on a si bien nommé notre « indice de réfraction mentale. » Le même rayon de lumière, traversant un milieu différent, changera de direction et se colorera de nuances variées.

Les docteurs Laycock, Cullen, Maudsley, se plaignent avec raison du peu qu'on a fait pour rendre scientifique la doctrine des tempéramens. Ce mot même de tempérament, dit Maudsley, n'est guère jusqu'à présent qu'un « symbole représentant des quantités inconnues, plutôt qu'un terme désignant des conditions définies. » Nous croyons, malgré l'extrême difficulté du sujet, qu'on peut aujourd'hui définir au moins les conditions fondamentales, les élémens dont les « quantités » combinées impriment à l'individu sa marque propre. Demandons d'abord à la biologie les derniers résultats de ses recherches et de ses découvertes ; sans doute y trouverons-nous une base solide. Nous essaierons ensuite de fonder sur cette base une classification naturelle des tempéramens.

I.

Un progrès se produit de nos jours en biologie qui est digne de toute l'attention et que personne ne devrait ignorer. On sait comment naquit la grande et belle « théorie cellulaire, » qui considère

le corps comme une colonie de cellules. La découverte de la cellule semblait le dernier mot de la biologie, mais, aujourd'hui, il est impossible de s'arrêter là : l'analyse de l'être vivant doit franchir un nouveau pas, et les efforts les plus persistans, dans ces dernières années, ont été dirigés en ce sens. L'attention a passé de la « forme » des cellules à la « structure » intime de leur matière vivante, qu'on appelle leur protoplasme. De là une théorie nouvelle, plus radicale que la théorie cellulaire, et qu'on pourrait nommer la « théorie protoplasmique. » A ce niveau qui, jusqu'à nouvel ordre, est le plus voisin du fond même de la vie, l'anatomie ou étude des *structures*, la physiologie ou étude des *fonctions*, deviennent inséparables. Toutes les structures anatomiques, d'un côté, toutes les fonctions physiologiques, de l'autre, veulent être interprétées en « changemens constructifs et destructifs de la matière vivante elle-même; » car la vie n'est qu'une construction et destruction perpétuelle ou, en d'autres termes, une intégration et désintégration. Figurez-vous un jet d'eau qui ne s'arrête jamais; quoique à peu près constant dans ses apparences, il est formé par la montée et la descente des gouttes toujours renouvelées ; sa pointe, qui semble immobile, est dans une incessante agitation. Telle est la matière vivante, en montée et en descente continuelles. La série ascendante des changemens, étant synthétique et constructive, a reçu le nom de processus constructif (ou anabolique); la série descendante et analytique a reçu le nom de processus destructif (ou catabolique) (1). Les deux séries de changemens peuvent se combiner à divers degrés; ainsi se produisent les structures spécialisées et les fonctions spécialisées chez les êtres vivans, végétaux ou animaux. Toute l'anatomie et toute la physiologie consisteront désormais à découvrir, dans l'ensemble et dans le détail, les diverses relations des changemens assimilateurs et des changemens désassimilateurs, à établir ainsi le taux de la recette et de la dépense organiques, le bilan de la vie.

C'est, selon nous, le mode et la proportion des changemens constructifs et des changemens destructifs dans le fonctionnement de l'organisme qui produit le tempérament. Le tempérament est comme une destinée interne qui impose une orientation déterminée aux fonctions d'un être vivant, et il doit se formuler en termes de la constitution chimique prédominante, selon qu'elle donne la prépondérance à l'épargne ou à la dépense. La biologie entière

(1) Voir l'article *Physiologie*, du docteur Michel Forster, dans l'*Encyclopædia Britannica ;* voir aussi : docteur Burdon Sanderson, *Presidential address to the British Association*, 1889; Geddes et Thomson, *l'Évolution du sexe*.

deviendra, croyons-nous, la recherche du tempérament fondamental de chaque organisme ou partie d'organisme, lequel entraîne son mode spécial d'agir et de réagir. Le naturaliste poursuivra partout le rythme vital de l'intégration et de la désintégration, il devra tout interpréter en termes de changemens constructifs et destructifs. Du même coup, la science de la vie se trouvera rattachée aux sciences plus générales : mécanique, physique, chimie. L'intégration, en effet, a une direction centripète ; la désintégration est centrifuge ; l'une est un phénomène de concentration, l'autre d'expansion ; on retrouve donc dans le rythme de la vie l'antithèse plus générale des forces centripètes et des forces centrifuges, qui domine la théorie de l'attraction universelle et aussi la théorie de l'affinité. Le même contraste se manifeste dans toutes les phases et formes de la vie. Chaque cellule, par exemple, a des phases d'activité et de repos ; l'alternative de la veille et du sommeil en est la conséquence : la veille est une série de changemens centrifuges où la dépense domine, le sommeil est une série de changemens centripètes où la réparation domine.

Pour rendre sensible aux yeux l'importante théorie du protoplasme, les biologistes ont imaginé des tableaux qu'on peut résumer en quelques lignes. Divisez par la pensée le domaine de la vie en deux groupes de changemens fondamentaux : croissance et reproduction ; les changemens intégrateurs dominent dans la croissance ; les changemens désintégrateurs dominent dans la reproduction. Subdivisez à son tour la croissance en assimilation et désassimilation : les changemens intégrateurs dominent dans l'assimilation, les changemens désintégrateurs dans la désassimilation. Enfin, subdivisez la reproduction en élément féminin et élément masculin : les changemens intégrateurs dominent dans le premier, les changemens désintégrateurs dans le second. Vous avez ainsi, en résumé, l'histoire de la vie, et par cela même, selon nous, la classification naturelle des tempéramens, qui seule fournit la première assise d'une classification naturelle des caractères.

D'après ce qui précède, pour classer les tempéramens, nous devons considérer le rapport mutuel de l'intégration et de la désintégration dans l'organisme en général et dans le système nerveux en particulier. Nous aurons ainsi des tempéramens d'épargne et des tempéramens de dépense, les uns en prédominance d'intégration, les autres en prédominance de désintégration. Telle est, selon nous, la division fondamentale que commande la nature intime des changemens du protoplasme.

Du même coup, pour passer du physique au moral, nous rattachons à son vrai principe biologique la division ancienne des tem-

péramens *sensitif* et *actif*. Sentir, en effet, c'est recevoir et organiser une impression, par exemple, celle d'un coup, celle d'un éclair, celle d'un son subit. Dans les centres nerveux, où l'impression est recueillie et élaborée, il y a au premier moment une perturbation de l'équilibre des molécules, une usure et une dépense, mais cette perturbation est aussitôt suivie d'un réarrangement, par lequel tend à s'établir une harmonie entre l'intérieur et l'extérieur : grâce à cette élaboration, le dehors s'exprime dans le dedans et s'y imprime. C'est dire que, tout compte fait, les opérations constructives dominent dans la sensation et surtout dans la perception. Elles dominent aussi dans cette réaction générale qu'on appelle le plaisir ou la douleur, par laquelle l'organisme entier s'arrange pour s'adapter au nouveau milieu. Enfin, le résultat presque spontané des sensations et perceptions répétées, c'est une facilité acquise par le système nerveux à vibrer de nouveau de la même manière; là est le fondement de l'habitude, qui elle-même est le fondement de la mémoire. L'habitude et la mémoire sont encore des phénomènes de croissance et d'organisation, qui, en conséquence, se rattachent au pouvoir de sentir. Au contraire, la volition et l'action musculaire sont manifestement une dépense d'énergie : dans les nerfs comme dans les muscles dominent alors les opérations destructives. Nous retrouvons donc, au-dessous des deux grandes fonctions psychiques, l'antithèse fondamentale entre l'acquisition et la dépense, entre « l'anabolisme » et le « catabolisme. »

Maintenant, y a-t-il incompatibilité de nature entre sentir fortement et agir? Non sans doute. Chaque impression ressentie par la sensibilité, en effet, est un mouvement communiqué qui ne peut se perdre : il doit être restitué ou distribué d'une manière ou d'une autre. Or, la voie ordinaire que suit le mouvement de réaction, c'est celle de la détermination volontaire, se réalisant au dehors par le moyen des muscles. Nous sentons donc pour agir. Il n'en est pas moins vrai que, chez la plupart des individus, une des deux grandes fonctions l'emporte sur les autres. Par cela même, en vertu de la loi du balancement des organes, l'excès sur un point entraîne un manque sur d'autres points. Cela tient à ce que l'énergie totale de l'organisme est une quantité limitée. Cette quantité est-elle assez élevée et, de plus, partagée à peu près également entre l'intégration et la désintégration, entre les fonctions sensitives et les fonctions motrices, il y aura alors équilibre approximatif de la sensibilité et de l'activité. Mais si, à l'un des pôles, afflue un excédent considérable d'énergie, — par exemple au pôle sensitif, — il y aura chance pour qu'il y ait insuffisance d'énergie à l'autre pôle. L'organisme a son budget : obligé à

des crédits excessifs, le voilà dépourvu pour d'autres dépenses. D'où vient, par exemple, que les tempéramens trop sensitifs sont ordinairement peu portés à l'action? C'est que, outre la voie normale de l'action, il y en a deux autres par où peut se répandre et se distribuer l'énergie. La première est celle de la pensée : au lieu de se traduire en actions dans les membres, le sentiment peut s'employer à susciter des idées dans le cerveau. Quand Talma éprouvait quelque peine, il se mettait d'instinct, en vue de son art, à réfléchir sur les gestes par lesquels ses sentimens se manifestaient au dehors. Excellent moyen pour les métamorphoser en pensées froides! Mais, d'ordinaire, les pensées suscitées par nos joies ou nos peines sont elles-mêmes agréables ou pénibles, ce qui engendre de nouveaux sentimens. De sorte qu'à la fin la sensibilité se dépense à se nourrir elle-même. C'est une sorte de tourbillon, de cyclone intérieur. Chez Rousseau, tous les sentimens s'amplifiaient de la sorte. « L'épée use le fourreau, voilà mon histoire. Mes passions m'ont fait vivre et mes passions m'ont tué. Quelles passions? dira-t-on. Des riens, les choses du monde les plus simples, mais qui m'affectaient comme s'il se fût agi de la possession d'Hélène et du trône de l'univers. » — «Tout s'enrichit, disait aussi Diderot, tout s'exagère dans mes sentimens, dans mon imagination et dans mes discours. » Supposez un tempérament de ce genre, chez qui le système nerveux et le système musculaire ne soient pas en parfait équilibre, ou chez qui les fibres sensitives des nerfs aient plus de vitalité que les fibres motrices, vous aurez un homme plus porté à sentir qu'à agir et à faire effort. Son tempérament prendra une direction centripète plutôt que centrifuge; il sera intégrateur plutôt que désintégrateur. De là les deux grandes classes d'hommes qu'on appelle les sensitifs et les actifs.

II.

Le type sensitif et le type actif, à leur tour, doivent se subdiviser chacun en deux variétés. Cette subdivision n'est pas artificielle : elle découle nécessairement du principe même de notre classification. En effet, quoique le rapport mutuel de l'entretien et de la dépense dans l'organisme en général suffise à fournir les deux grands types fondamentaux, il est essentiel de considérer plus particulièrement ce même rapport dans le système nerveux. Ce système, en effet, est le régulateur destiné à maintenir dans tout le reste de l'organisme l'équilibre de la recette et de la dépense, comme aussi du sentir et de l'agir; il est le balan-

cier réglant les mouvemens de l'horloge. Mais ce balancier est lui-même plus ou moins bien réglé et proportionné : chez les uns, il est plus fort, chez les autres, plus faible ; chez les uns il va plus vite, chez les autres plus lentement; ici, il prolonge son battement dans telle direction, là, dans la direction opposée. Et ces qualités ou défauts tiennent encore à la proportion plus ou moins heureuse qu'il réalise en lui-même entre les deux travaux inverses de l'intégration et de la désintégration. C'est cette proportion, selon nous, qui donne aux nerfs ce qu'on appelle leur *ton*, c'est-à-dire un état de tension moyenne (variable avec les individus), où les nerfs se trouvent constamment, même dans les momens où aucune impression extérieure ne les sollicite. Ils sont en effet toujours excités intérieurement. Dans la lyre animée, les cordes reçoivent sans cesse de petits chocs non-seulement sous l'influence du dehors, mais encore sous des actions venues du dedans : un courant perpétuel les traverse et les fait tressaillir.

Selon Henle, les tempéramens dépendraient uniquement du *ton* plus ou moins élevé qui appartient au système nerveux. Mais Henle n'a pas vu que la doctrine du « ton nerveux » doit se rattacher à la théorie plus générale de l'intégration et de la désintégration. En outre, le ton des nerfs demeure une chose vague tant qu'on ne le ramène pas à deux qualités essentielles : la vitesse et l'intensité de la vibration. C'est ce que Wundt a reconnu ; mais, lui non plus, il n'a pas rattaché ces qualités à la théorie générale des changemens du protoplasme. A notre avis, c'est encore le rapport mutuel de l'intégration et de la désintégration, soit dans la partie sensitive du système nerveux, soit dans la partie motrice, qui cause l'intensité et la vitesse plus ou moins grandes des vibrations nerveuses, avec les avantages et les inconvéniens qui en résultent.

M. Perez, récemment, a encore rétréci la doctrine de Wundt, semble-t-il, en ne considérant la vivacité, la lenteur et l'énergie que dans les mouvemens extérieurs. Il a cru trouver dans « les manifestations motrices » le fond même du caractère, et il a divisé l'humanité en trois grandes classes : les vifs, qui ont les mouvemens rapides, les lents, enfin les ardens, qui ont les mouvemens énergiques. D'abord, remarquerons-nous, ce ne sont point là de vrais « caractères, » mais des traits de tempérament physique, et encore des traits extérieurs. En outre, la classification proposée par M. Perez nous paraît avoir un défaut capital : elle repose tout entière sur de pures considérations de quantité, abstraction faite de la qualité. A quoi jugez-vous une mélodie? Ce n'est pas seulement à l'intensité des sons et à leur rapidité ; il faut considérer leur rapport mutuel.

Même dans un son isolé, c'est le timbre qui est distinctif, parce qu'il enveloppe, comme on sait, une combinaison d'harmoniques, dont les unes sont des consonances, les autres des dissonances. De même, ce qui est caractéristique dans une individualité, c'est son timbre moral. Les observations de M. Perez et celles mêmes de Wundt sur les vifs et les lents nous paraissent donc stériles, tant qu'on ne sait ni sur quelles qualités portent la vivacité ou la lenteur, l'énergie ou la faiblesse, ni quelles en sont les causes, ni quels effets s'en déduisent nécessairement. Voyez les portraits, d'ailleurs si intéressans, que M. Perez a introduits dans son livre, tels que ceux de Marmontel ou de Jules Vallès; vous vous demanderez si les divers traits rassemblés là sont de vraies conséquences du caractère typique, ou de simples rencontres accidentelles. Par exemple, M. Perez décrit les ardens, — les Bonaparte entre autres, — comme ayant une forte sensibilité et une intelligence puissante, mais toujours avec une certaine tendance à « confiner leurs intérêts scientifiques dans la sphère des inclinations personnelles. » Ils sont nés pour l'action et la domination. Ils ont leur moi pour centre de toutes leurs actions. Ils sont impérieux jusque dans leurs tendresses : « voyez les billets de Bonaparte à Joséphine. » Bienfaisance, honnêteté, modestie ne sont chez eux que le voile d'une « personnalité irritable et vindicative ; » le foyer est incandescent et, « sous l'apparence tranquille et sérieuse, couvent de véritables orages. » — Mais comment, de l'ardeur, déduire tous ces traits, qui sont ceux de l'égoïste? Ne peut-on être ardent et énergique dans les passions généreuses, tout autant que dans celles qui ont pour centre le moi haïssable? De même on peut être un héros ou un gredin avec de la vivacité ou de la lenteur. Vos mouvemens ou vos actes sont-ils rapides, vous voilà classé parmi les vifs, qui, selon M. Perez, sont « légers. » Mais votre rapidité de mouvemens peut tenir à deux causes opposées : ou vous n'avez pas réfléchi, et alors vous méritez l'accusation de légèreté ; ou votre pouvoir de réflexion est rapide, vous avez du coup d'œil intellectuel, et vous n'êtes pas pour cela un homme léger. Le même résultat extérieur peut être produit par une qualité ou par un défaut de l'intelligence. On connaît ce compte-rendu laconique d'une séance du parlement anglais, que fit un homme d'esprit interrogé par la reine Élisabeth : « Que s'est-il passé? — Deux heures. » En y ajoutant même le nombre et la rapidité des mots prononcés par les orateurs pendant ces deux heures, vous seriez encore assez peu renseigné sur le fond des choses.

En fait de mouvemens, ce sont ceux mêmes de l'organisme qu'il faut étudier, et non pas seulement dans leur vitesse et leur inten-

sité, mais avant tout dans leur direction générale. Car c'est la direction qui importe : en toute chose, il faut considérer la fin. La direction générale de l'organisme, qui, nous l'avons vu, est ou intégrative, ou désintégrative, nous a donné les deux types primordiaux répondant aux sensitifs et aux actifs. Nous avons ainsi obtenu les deux « qualités » fondamentales du tempérament. L'intensité et la vitesse de la réaction interne ne nous fourniront que des subdivisions, mais naturelles et nécessaires. Une fois en possession de ce principe que la vitesse et l'énergie tiennent aux rapports de la dépense et de la réparation, tout peut s'expliquer et s'éclaircir. La direction, l'intensité et la vitesse des métamorphoses intimes de la substance vivante, et principalement de la substance nerveuse, deviennent alors les trois bases d'une classification naturelle des tempéramens.

Ces diverses qualités, en effet, ne se combinent pas au hasard : il y en a qui vont d'ordinaire ensemble. De là quatre combinaisons principales : en premier lieu, des sensitifs à réaction prompte, mais peu intense; en second lieu, des sensitifs à réaction durable et intense; en troisième lieu, des actifs à réaction prompte et intense, enfin des actifs à réaction lente et modérée. On verra tout à l'heure pourquoi ces combinaisons sont les plus simples et les plus fréquentes; elles le sont tellement que les physiologistes et les psychologues, dès l'antiquité, les ont remarquées. Wundt déclare avec raison que l'antique division des quatre tempéramens provenait d'une observation délicate. Certes, nous ne pouvons aujourd'hui admettre les principes faux sur lesquels reposait cette classification : nous ne croyons plus aux quatre humeurs : sang, flegme, bile et atrabile, ni aux quatre principes : chaud, froid, sec et humide. Il n'en est pas moins vrai que les résultats purement empiriques des observations d'Hippocrate et de Galien sur les tempéramens sanguin et mélancolique d'une part, bilieux et flegmatique de l'autre, méritent, avec les rectifications et interprétations nécessaires, d'entrer comme élémens dans une classification scientifique; mais il faut pour cela les rattacher par déduction aux principes fondamentaux de la biologie, qui peuvent seuls leur donner leur véritable sens.

III.

Un premier type de tempérament depuis longtemps admis et dont il est impossible de mettre en doute la réalité, quoiqu'il ne se présente jamais à l'état pur, c'est celui qu'on a nommé le sensitif

« sanguin. » Nous ne parlons pas du sanguin nerveux, mais de ces sanguins chez qui la réaction nerveuse, quoique prompte, est peu durable et peu intense. Dans la pratique, ce tempérament offre toujours quelque mélange et quelque correctif ; nous allons le déduire, en sa pureté tout abstraite, de nos principes généraux.

Chez le sensitif sanguin, les globules sont nombreux et rutilans dans les capillaires, tandis que chez le tempérament appelé par convention « bilieux, » qui est un type opposé et actif, les globules sont plus rares et d'une teinte plus sombre. Or, Claude Bernard a constaté que le degré d'avidité du sang pour l'oxygène résulte de la rapidité avec laquelle ses globules abandonnent leur oxygène aux tissus et se désintègrent ; en outre, cette rapidité plus ou moins grande se manifeste par la coloration plus ou moins noire du sang. Chez le sanguin, le sang n'est pas noir, mais rouge ; donc les globules n'abandonnent aux tissus qu'une portion restreinte de leur oxygène, et le sang reste fortement oxygéné. Donc encore, ajouterons-nous, il y a chez le sanguin prédominance de l'intégration sur la désintégration, qui demeure peu profonde.

On sait que le teint du visage et du corps est produit par la transparence du sang à travers la peau et par les pigmens, où l'on a reconnu des produits de désintégration. Un sang fortement intégré et oxygéné est rouge : le teint du sanguin doit donc être, en moyenne, rosé et fleuri. D'autre part, la désintégration n'étant pas active, les pigmens sont moins abondans et moins colorés : la peau doit donc être généralement blanche. La couleur des cheveux, pour la même raison, sera plus souvent claire que très sombre (nous ne parlons jamais que des moyennes). De même pour les yeux, dont le pigment peu foncé amènera de préférence la nuance bleue. Le cou sera plus généralement court et large, à cause de la forte nutrition et de la circulation abondante. La tête, pour la même raison, n'ira pas en s'amincissant par le bas, et elle sera plus souvent ronde ou carrée; le nez sera fort et large. Le corps tout entier aura l'apparence d'un organisme bien nourri et même trop nourri. On voit que nous rattachons tous les signes extérieurs au même principe de la prédominance d'intégration, qui, psychologiquement, entraîne la direction sensitive plutôt qu'active.

Maintenant, cet excès général de nutrition et de circulation ne peut pas ne pas retentir sur le système nerveux. Henle prétend qu'il y a chez le sanguin une tonicité des nerfs très élevée; mais il n'a pas distingué le ton des nerfs sensitifs et celui des nerfs moteurs. Cette distinction est pourtant capitale. En effet, l'excès même du mouvement nutritif dans l'organisme entier entraîne une réparation trop rapide dans les nerfs sensitifs, si bien que le mouvement de dépense,

trop tôt compensé par le mouvement de recette, ne se communique pas aux fibres motrices ou se communique affaibli. Il y a donc disproportion entre cette sensibilité qui est vive et cette réaction motrice qui est faible : la tonicité n'est pas égale des deux côtés. Le courant général de la vie demeure en excédent d'intégration, au lieu de réussir à être proportionnellement « désintégrateur. » Aussi les nerfs, comme des cordes bien tendues, vibrent facilement et rapidement, mais ils reprennent trop tôt leur équilibre, par une sorte d'élasticité exagérée. Le cerveau, à son tour, tend à se décharger tout de suite et à dépenser sur le moment même, par les voies les plus faciles, l'ébranlement que les nerfs lui ont communiqué. Or, quelles seront les voies les plus faciles pour un tempérament dont la direction générale est vers la réintégration, non vers la dépense? Ce seront les actes exigeant un effort peu soutenu; ce seront, de préférence aux actes, les paroles, les gestes, les mouvemens de la physionomie; ce seront enfin les émotions plus ou moins fugitives et peu profondes. C'est donc de ces côtés que réagira de préférence un tempérament plus porté à la réintégration de l'énergie qu'à sa dépense, et ayant de plus une trop grande rapidité de réaction. Chez un tempérament de ce genre, il n'y aura pas longue élaboration, ni, par conséquent, organisation très durable des phénomènes mentaux. Un certain temps est nécessaire et pour la pleine conscience et pour le souvenir. La « vitesse infinie de la pensée » est chose illusoire : la détermination de l'équation personnelle chez les astronomes avait déjà dissipé l'erreur; les méthodes récentes de la psychologie physiologique ont permis de mesurer la vitesse moyenne des actes les plus élémentaires de l'esprit. Leur durée ne doit être ni trop grande ni trop petite, mais elle doit être d'autant plus grande que le phénomène mental est plus complexe, qu'il exige une plus longue élaboration dans les centres nerveux. Le retard entre l'excitation et la réaction n'est donc pas du temps perdu, comme on pourrait le croire; il exprime l'élaboration subie le long du chemin par l'impression première. En interposant des résistances dans un circuit électrique, on peut obliger l'électricité à se traduire sous forme de lumière, de chaleur, de travail mécanique; ainsi les retards du courant nerveux entraînent des traductions diverses, sous forme de pensée, de sentiment, de volonté.

Chez le tempérament trop exclusivement sanguin, les retards sont insuffisans et la réaction est trop rapide : de là le peu d'intensité et de durée dans les résultats. C'est le pendant de ces mémoires promptes à apprendre et non moins promptes à oublier, parce qu'elles n'ont pas eu besoin de grands efforts ni de longue réflexion. En outre, une impression nouvelle chassera bientôt l'an-

cienne, si bien que la rapidité du premier changement aura son corrélatif dans la rapidité d'un changement nouveau. Ainsi s'explique, chez les sensitifs à réaction trop prompte et trop peu intense, la mobilité des sentimens, qui a elle-même pour conséquence de rendre ces sentimens superficiels. Ils n'ont pas le temps de pénétrer l'être tout entier, d'éveiller de proche en proche leurs harmoniques, de se propager ainsi au loin et de communiquer leur ébranlement à toute la masse. C'est là, selon nous, la véritable explication de la « légèreté. » Il y a toujours, chez le sanguin pur, quelque chose qui rappelle l'enfance et la jeunesse. L'enfant, ayant surtout besoin de croître, a un tempérament en prédominance d'intégration: son teint rosé, sa peau blanche et ses cheveux blonds en sont des signes visibles; il est donc avant tout sensitif. De plus, sa réaction est prompte, peu profonde et peu durable. Le tempérament sanguin est le tempérament normal de l'enfance.

Les autres traits classiques du type sanguin se déduisent des précédens. La vivacité de l'impression actuelle, jointe au peu de profondeur et de durée dans la réaction, fait que l'homme au « sang léger » vit surtout dans le présent. En quoi il ressemble encore à l'enfant et au jeune homme. Le passé est vite oublié; quant à l'avenir, il exigerait, pour être représenté dans l'esprit, une réflexion trop longue et comme une fixation de ces sentimens qui vont trop vite. Par rapport à l'avenir, l'attitude ordinaire du sensitif prompt et peu profond est plutôt l'espérance, quoique son premier mouvement puisse être un excès de crainte. Oublieux du passé, le sanguin est debout aussitôt qu'abattu, mais c'est par tempérament, non par « caractère. » L'espoir courageux qui se relève toujours au nom de la raison et de la force morale est bien plutôt le partage de ceux qui n'oublient rien, qui se redressent non parce qu'ils ont déjà oublié qu'ils étaient abattus, mais parce qu'ils se souviennent de s'être déjà relevés, — et cela, pour tels motifs qui les tiendront debout quand même, tant que ces motifs n'auront pas cessé d'être, à leurs yeux, légitimes.

Les impressions douloureuses ne laissent point chez le sanguin de trace profonde, et le besoin d'impressions agréables a bientôt dissipé tout nuage: il est donc optimiste d'instinct. Porté à prendre tout par la bonne anse, il dirait volontiers, comme l'Henri V de Shakspeare:

Dans toute chose mauvaise il y a une essence de bien,
Pour les hommes qui savent la distiller;
Ainsi nos mauvais voisins nous font lever de bonne heure:
Habitude salutaire et de bon ménager.

Il en résulte, chez les sanguins, ce fonds d'humeur enjouée qu'on a toujours constaté. Comme ils glissent volontiers sur tout et que tout glisse sur eux, le sérieux des choses leur échappe : ils n'en cueillent que la fleur.

Au point de vue de l'activité, le sanguin léger en a une généralement superficielle et mobile. Selon la fine remarque de Kant, le travail le fatigue et il est toujours occupé, mais à ce qui est pour lui un jeu, parce que c'est là un changement et que la constance dans l'effort n'est pas son affaire.

Mettez un homme de ce genre en relation avec d'autres hommes, quels sont les sentimens qui, abstraction faite de sa volonté et de son intelligence, tendront chez lui à prévaloir par nature : les bienveillans ou les malveillans? Tous les observateurs ont remarqué que les tendances bienveillantes dominent, pourvu qu'on entende par là une bienveillance un peu de surface, qui entraîne un bon mouvement instinctif, mais non, à elle seule, la bienfaisance durable et profonde. Quel en est le motif? C'est que l'homme aux sentimens prompts aura aussi une sympathie prompte, puisque la sympathie est la vive représentation de ce que sentent les autres, entraînant chez nous-même un sentiment analogue. C'est un phénomène d'induction nerveuse, et les nerfs du sanguin sont immédiatement électrisés par induction. Il est vrai qu'il aura aussi une antipathie prompte, mais l'antipathie est un de ces sentimens dépressifs qui obligent à se replier sur soi et qui, en somme, sont désagréables. Or, la pente du sanguin est vers les sentimens excitans et « dynamogènes, » qui font aller de l'avant et, en définitive, apportent des plaisirs. Il sera donc plus enclin aux mouvemens de sympathie qu'à ceux d'antipathie. Mais, s'il n'a pas fait l'éducation de son caractère, sa sympathie n'aura pas beaucoup plus de durée ni de consistance que ses autres sentimens; profitez-en sur l'heure : vous risquez de ne pas la voir se traduire plus tard en dévoûment effectif. Le sanguin léger ne se tourmente guère pour ses propres affaires; comment se tourmenterait il pour les vôtres? Il rejette volontiers les fardeaux de la vie. C'est pour cela aussi que, chez lui, les promesses sont faciles et magnifiques; il ne lui en coûte que de les faire et, au moment où il les fait, il en est pénétré : son imagination voit en tout le facile et l'agréable. Par malheur, il ne réfléchit pas s'il pourra tenir ce qu'il promet; quand donc il s'agira de l'accomplir, ce sera une autre affaire : nouvelles pensées, nouveaux soucis. Les mêmes raisons expliquent un autre trait de ce caractère : « il est mauvais débiteur et demande toujours des délais, » dit Kant; c'est qu'emprunter avec l'intention de rendre est facile; mais rendre, voilà qui exige un dessein sou-

tenu, dont est incapable l'homme toujours absorbé par l'impression présente.

En somme, les bonnes intentions tendent à dominer chez ce tempérament plus que les bonnes actions. Kant a encore raison de dire que le sanguin léger est un pécheur difficile à convertir : « Il se repentira vivement, mais ce repentir sera bientôt oublié. » Ce sera moins un remords de la volonté qu'un chagrin tout sensitif. Ces divers traits de physionomie sont donc reliés entre eux par un lien logique ; c'est partout la même qualité de sentiment spontané et rapide, expansif et diffusif, avec le même défaut de réflexion, de profondeur et de durée. Nous ne voulons pas dire que le sanguin soit fatalement voué à tous les défauts intellectuels et moraux que nous venons d'énumérer ; outre qu'on n'est jamais exclusivement sanguin, nous voulons simplement noter des dispositions instinctives qui, si elles ne sont pas contre-balancées par l'éducation, par une réaction constante de l'intelligence et de la volonté, feront verser l'individu du côté où il penche. C'est pour cela que nous parlons de « tempérament moral, » non de « caractère. » Le vrai caractère est œuvre d'intelligence et de volonté.

IV.

Le second type de sensibilité est celui qui, tout en ressentant très vite une impression, réagit avec plus de durée et d'intensité, de manière à reprendre plus lentement son équilibre. Supposez un sang moins riche que celui du sanguin vif, avec un système nerveux très développé et peu de force musculaire. Vous avez le tempérament « nerveux. » Le mouvement intime de réintégration prédominera encore sur celui de dépense ; seulement, ce sera par l'effet non plus d'un trop-plein, mais d'un manque de vitalité. Ce qui caractérise le nerveux, c'est que la réintégration de ses nerfs, avec le retour à l'équilibre qui en est la suite, est trop lente, tandis que celle du sanguin est trop rapide. Chez le nerveux, qui est généralement un sanguin moins nourri et dont le ton vital est abaissé, le teint sera plus pâle, le sang étant moins riche. La physionomie sera expressive et mobile ; le sommeil léger, agité, peu réparateur. Les produits de désintégration, c'est-à-dire les pigmens, seront faibles et peu colorés ; de là, ordinairement, la blancheur de la peau, la couleur plutôt claire des yeux et des cheveux, qui d'ailleurs, selon Laycock, quand ils ne blanchissent pas vite, brunissent avec l'âge chez les nerveux actifs. Le cou sera plus généralement délicat et long, au lieu d'être gonflé par

la nutrition. Le nez sera plutôt mince, avec des ailes très mobiles. Le corps sera svelte, souvent sec, rarement gras. Quant au visage, on a remarqué qu'il va parfois en s'amincissant par le bas, à partir d'un front large et élevé, ce qui peut donner à la figure une certaine ressemblance avec la forme d'un V. Cette forme s'accuse chez les nerveux qui vont jusqu'à la mélancolie. Selon nous, cette forme de visage tient à la prédominance des fonctions cérébrales, qui grossit le haut de la tête, et à l'affaissement des fonctions nutritives, qui en amincit le bas. On a donc bien ici un tempérament où la dépense extérieure est relativement faible et où l'intégration ralentie ne réussit pas à compenser assez vite la dépense interne.

Nous avons dit que, chez le nerveux, c'est un affaiblissement relatif et non plus, comme chez le sanguin, un excès de la nutrition générale qui est le point de départ. Cette différence entraîne des conséquences importantes. D'abord, les nerfs n'ayant pas autant de sang pour se réparer, il en résulte une diminution de l'énergie totale. Cette diminution fait que les excitations se dépensent presque entièrement dans les fibres sensitives, sans qu'il reste assez d'énergie pour passer aux fibres motrices, qui, d'ailleurs, ont perdu de leur ressort. En outre, dans les fibres sensitives elles-mêmes, les excitations atteignent plus tôt le point où la dépense n'est plus compensée par la recette; elles deviennent ainsi trop vite excessives, épuisantes, et s'élèvent rapidement au point du thermomètre intérieur où commence l'échelle des peines. Le changement de position dans les molécules du cerveau étant dès lors plus notable et plus durable, les impressions subsistent davantage et ont, par cela même, le temps de pénétrer une plus grande portion de l'organisme. De là des sentimens qui vont se multipliant et s'exaltant, pour ne se calmer qu'avec peine. Enfin ces sentimens, ne se dépensant point d'ordinaire par la voie de l'action, sauf dans les momens de surexcitation et d'activité spasmodique, se dépensent, — selon la loi plus haut énoncée, — à réveiller des idées ou à ébranler les organes internes, qui vibrent tous à l'unisson :

Mon cœur profond ressemble à ces voûtes d'église
Où le moindre bruit s'enfle en une immense voix (1).

C'est ce qui fait que ces tempéramens méritent par excellence le nom « d'émotionnels. »

(1) Guyau, *Vers d'un philosophe.*

L'émotion, en effet, est produite par la diffusion de l'onde nerveuse dans les diverses parties de l'organisme. Elle est l'effet du *consensus* de nos organes; c'est la conscience de l'enrichissement ou de l'appauvrissement de la vie collective en nous. Un tempérament sera donc d'autant plus émotionnel que ses sentimens auront plus de tendance à envahir non-seulement tout le cerveau, mais même tous les viscères. Et c'est ce qui arrive chez les nerveux. On sait que Malebranche, en lisant le *Traité de l'homme* de Descartes, ressentit un tel transport, « qu'il lui en prenait des battemens de cœur qui l'obligeaient quelquefois d'interrompre sa lecture. » Chez les nerveux, la sensibilité ne reste pas extérieure, comme chez le sanguin, mais devient toujours intérieure. De là un danger d'affaiblissement et de déséquilibre. Les sens externes, vue, ouïe, goût, tact, odorat, grâce à leur organisation raffinée et subtile, s'exercent sans entamer les réserves nécessaires à la vie et sont rarement réduits à emprunter au fonds commun; par cela même, ces privilégiés sont rarement une cause de douleur et peuvent, en revanche, nous donner une grande variété de plaisirs sans nous épuiser. C'est qu'en eux les opérations destructives de la substance nerveuse sont presque immédiatement compensées par les opérations constructives, grâce à la richesse et à l'activité de la circulation sanguine dans les organes des cinq sens. Au contraire, les sensations qui viennent de nos viscères, de nos organes nutritifs, de nos organes respiratoires, des troubles de la circulation, de la température, etc., ont un caractère en quelque sorte vital, puisqu'elles correspondent à l'exaltation ou à la dépression des fonctions mêmes de la vie. C'est pourquoi, dans les viscères, toute perturbation est grave : ils côtoient toujours la souffrance, nous ne prenons de chacun d'eux une conscience distincte et vive que par la douleur. « Il n'y a guère, dit Maine de Biran, que les gens malsains qui se sentent exister; ceux qui se portent bien, et les philosophes mêmes, s'occupent plus à jouir de la vie qu'à rechercher ce que c'est. Ils ne sont guère étonnés de se sentir vivre. La santé nous porte aux objets extérieurs: la maladie nous ramène chez nous. » Biran lui-même, qui était un nerveux, nous dit que, dès l'enfance, il s'étonnait de se sentir exister : « J'étais déjà porté comme par instinct à me regarder au dedans, pour savoir comment je pouvais vivre et être moi. » Ses traits fins et délicats comme ceux d'une femme, ses yeux bleus et son regard franc, son visage pâle et un peu amaigri, la distinction tout aristocratique de sa personne, annoncent une âme recueillie et bienveillante, un esprit méditatif. Il montre une tendance presque invincible « à se laisser vivre de la vie universelle, » à regarder « couler en lui le flot des impres-

sions, sans rien faire pour modifier le cours changeant des événemens. » Aux champs, où il vit le plus qu'il peut, à la chambre, où le retiennent ses fonctions de questeur, « il agit peu, il regarde agir. » Il erre, dit-il lui-même, comme un somnambule dans le monde des affaires. Il est heureux quand le ciel rit, découragé quand le ciel se voile. Ses impressions se succèdent mobiles et ondoyantes. C'est dans sa conscience qu'il « note les variations atmosphériques (1). » Cependant, ce sensitif contemplatif saura réagir contre son tempérament; il se fera stoïcien, il divinisera l'effort, pour aboutir d'ailleurs à une sorte de mysticisme moral qui était bien en rapport avec sa nature. Nouvelle preuve que le tempérament n'est pas tout le caractère.

C'est sous le nom de mélancoliques que les anciens désignaient les nerveux. Ils voulaient indiquer par là une simple prédisposition, non un état habituel. Les nerveux purs n'étaient pas à cette époque aussi nombreux qu'aujourd'hui : leur nombre va croissant par l'effet de la civilisation, des nécessités de la lutte économique (surtout dans les villes), de l'hygiène vicieuse, du surmenage intellectuel et professionnel, que ne compense point un suffisant exercice du corps. Remarquons en outre que les nerveux, étant des plus variables, sont presque impossibles à enfermer dans une formule unique, parce que les nerfs et le cerveau sont l'organe de l'intelligence, qui est la diversité même. Un sanguin ressemble à un sanguin, un flegmatique à un flegmatique ; mais un nerveux ne ressemble pas à un autre et ne se ressemble pas à lui-même. Le seul trait commun, nous l'avons vu, c'est l'intensité et la durée de l'ébranlement nerveux, une fois produit. Il y a donc des nerveux gais et des nerveux tristes ; seulement les nerveux gais ont généralement eux-mêmes des accès de tristesse ; en outre, pour peu qu'ils s'affaiblissent et s'écartent de plus en plus du type sanguin, ils sont exposés à finir par être plus souvent tristes que joyeux. Nous venons de voir, en effet, que, par son retentissement exagéré dans les viscères, une sensibilité devenue trop intense, jointe à une activité déprimée, favorise déjà la production des sentimens pénibles : la mélancolie est l'exagération viscérale du tempérament émotionnel. Mais il y a encore une autre raison du danger que le nerveux court de devenir mélancolique si sa vitalité s'affaisse. Rappelons-nous que les peines, considérées en général, surpassent les plaisirs en général sous le rapport de l'intensité. La cause physiologique en est que les peines sont ordinairement produites par l'excès d'une excitation nerveuse qui, à son degré moyen d'intensité, serait

(1) Voir M. Bertrand, *le Sentiment de l'effort;* Paris, 1889; Alcan.

agréable. Par exemple, une trop vive lumière blesse la vue, un son trop fort blesse l'oreille, une pression excessive, un coup, une blessure produit une perturbation violente, etc. La douleur correspond donc d'ordinaire à un degré d'intensité plus grand que le plaisir. Il y a sans doute aussi des peines qui naissent simplement d'un manque ou d'un besoin, et qui sont négatives. Mais ces sortes de peines, dans la vie de chaque jour, sont généralement moins fortes et moins fréquentes que les autres. Les plus vives de ce genre sont peut-être la faim et la soif, qui n'arrivent qu'exceptionnellement à produire des douleurs intenses. C'est donc l'usure excessive du système nerveux par des vibrations violentes qui cause les douleurs les plus vives et les plus tranchées. Dès lors, celui qui vit d'émotions, et d'émotions fortes, aura plus de chances d'avoir à la fin des souffrances que des plaisirs.

Ce n'est pas tout encore. Comme les sensations les plus vives sont celles qui s'associent le plus aisément entre elles, il en résulte que les souvenirs douloureux sont, toutes choses égales, plus faciles à réveiller et plus intenses que les souvenirs agréables. Un homme en pleine possession de ses forces, comme le sanguin, aura assez d'énergie pour faire affluer les courans nerveux dans les directions agréables et pour réagir contre tout ce qui le détournerait de cette voie ; mais, pour peu qu'il y ait dépression du système nerveux, cette dépression même étant déjà accompagnée d'un vague sentiment de malaise, ce seront les idées de même nuance qui tendront à s'éveiller, c'est-à-dire les idées grises ou noires. En outre, le courant nerveux déprimé prendra la pente la plus facile, vers les souvenirs des sensations les plus intenses, qui précisément ont été en général des peines. L'individu se déprimera donc de plus en plus, et le champ de sa conscience ira s'assombrissant. « Une expérience vieille comme le monde, dit M. Ribot, prouve que les sensitifs souffrent plus d'un petit malheur qu'ils ne jouissent d'un grand bonheur. » On en voit maintenant les raisons. Mais cette loi ne s'applique pas, selon nous, à tous les sensitifs, ni même à tous les nerveux; elle s'applique seulement aux nerveux dont la sensibilité est devenue excessive et dont l'activité vitale est faible. Quand cet état de déséquilibre est habituel, il en résulte que les nerfs se trouvent toujours disposés aux vibrations pénibles plutôt qu'aux agréables. En outre, la forme même et le rythme des vibrations étant altérés, on a des discordances au lieu d'harmonies, conséquemment encore une prédominance des sentimens pénibles sur les sentimens agréables.

C'est la conscience de leur tempérament dépressif qui fait que les nerveux alanguis et mélancoliques voient partout des difficultés,

des sujets de crainte, au lieu d'avoir la belle confiance et les espoirs toujours renaissans du sanguin. Dans la théorie comme dans la pratique, le mélancolique est volontiers pessimiste. Est-ce à dire que le pessimisme soit tout entier une affaire d'humeur et de tempérament, une projection sur l'univers de l'assombrissement qui se fait dans le *moi ?* On l'a prétendu ; on n'a vu dans le pessimisme que le désordre des fonctions intérieures érigé en explication universelle, « l'hypocondrie systématisée. » Leopardi protestait énergiquement contre ceux qui expliquaient ainsi par son tempérament sa doctrine pessimiste ; et il n'avait pas tout à fait tort. Que les déprimés et les malades tendent à devenir pessimistes par humeur, cela est évident : la perspective qui leur est alors ouverte sur le monde est du côté triste, non du côté riant. Mais il n'en résulte pas que les peines qui frappent l'attention du pessimiste philosophe ne soient point réelles, tout comme sont réelles, d'ailleurs, les joies qui attirent l'attention de l'optimiste ; et la question de savoir si, dans le monde, la somme des maux l'emporte sur celle des biens reste tout entière. La valeur du monde est un problème de philosophie et de morale, non de physiologie et de médecine.

Par rapport aux autres hommes, l'humeur mélancolique peut, dans certains cas, entraîner un penchant à la misanthropie. On a voulu encore identifier pessimisme et misanthropie, mais le pessimiste n'est pas nécessairement misanthrope. Sans doute il est naturel que celui qui ne voit pas l'univers en beau ne voie pas l'humanité en beau ; mais, précisément pour cette raison, c'est ce grand et insaisissable coupable, l'univers, que le pessimiste philosophe rend responsable de la laideur morale des hommes, au même titre que de leur fréquente laideur physique. Plus conséquent que le misanthrope, il n'est pas sans savoir qu'il a été fait de la même argile que les autres hommes : il ne se met donc pas au-dessus d'eux ; s'il ne les admire pas, il ne s'admire pas davantage lui-même ; s'il plaint son sort, il plaint aussi le leur. La conséquence morale peut être, tout au fond de lui, la douceur philanthropique, la pitié, la bienveillance universelle. Théoriquement, le pessimisme de Schopenhauer aboutissait à cette philanthropie ; mais, en vertu de son tempérament plutôt que de son système, Schopenhauer, personnellement, fut malveillant et misanthrope. Le misanthrope accuse les hommes, comme si c'était leur faute ; dans son orgueil, il s'élève au-dessus d'eux, il voit les travers d'autrui au grand complet et ne voit pas les siens. Conséquence : il s'isole dans son *moi.* Alceste veut fuir dans un pays bien désert,

Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

Si la gaîté des sanguins en fait plutôt des Philinte que des Alceste, c'est le contraire pour les nerveux tombés dans la mélancolie, qui tendent à se concentrer et à se fermer. Nous ne parlons, bien entendu, que des penchans ou mobiles sensibles, non de la misanthropie en action. Kant va jusqu'à dire à ce sujet : — « Celui qui se prive lui-même de la joie la souhaite difficilement aux autres. » — Goethe, à son tour, prétend que « la gaîté est la mère de toutes les vertus. » Le pasteur d'Hermas, un des vieux pères apostoliques, soutient que « la tristesse est sœur du doute, de l'hésitation et de l'irritation ; » que c'est la pire des dispositions et qu'elle afflige le Saint-Esprit. Il oublie, ainsi que Kant et Goethe, de distinguer entre les tristesses, qui, comme les joies, sont infinies en nombre et en qualité : il en est de désintéressées, il en est de hautes, qui n'en sont que plus poignantes. Celles-là sont sans doute capables d'affaiblir et parfois de briser ; mais, si elles tuent, c'est à la façon de ces maladies mortelles qui ne déshonorent point les malheureux qu'elles ont couchés en terre.

Maintenu dans de justes limites, le tempérament nerveux reste passionné et ardent sans être pour cela chagrin et malveillant. Joint à une intelligence supérieure, il fait le fond de la plupart des génies, surtout quand il s'associe soit à l'élément sanguin, soit à l'élément dit « bilieux. » Aristote a même prétendu que « tous les hommes éminens, soit dans la philosophie, soit dans la politique, soit dans la poésie et les arts, ont le tempérament mélancolique. » Il voulait désigner par là, non pas nécessairement la tristesse, ni l'humeur chagrine, mais une sensibilité profonde et grave, faite pour ressentir longuement les émotions, jointe à une intelligence capable de saisir le côté sérieux ou même sombre de la vie. Au monument d'Albert, à Hyde-Park, sont sculptées cent soixante-neuf figures de poètes et d'artistes fameux. Ils ont un air évident de parenté, surtout les poètes, les musiciens et les peintres : cerveau développé, front élevé, au-dessous duquel le visage va diminuant, long cou, corps svelte. Le portrait de Sterne, par Reynolds, nous montre également un visage large par en haut et aminci par en bas, des yeux gris, vifs, un cou long, les ailes du nez minces, le visage pâle et le corps fluet : — *A pale, thin person of a man*, — dit Sterne de lui-même. Le génie poétique et artistique comporte toujours une forte dose de tempérament émotionnel. Le sentiment artistique, dit Stendhal, est proportionnel à l'aptitude à se passionner. — « Un homme sans passion, disait Léopold Robert, est incapable de faire un artiste. » — L'inspiration n'est d'ailleurs qu'une émotion au service d'une idée. On sait comment Rouget de l'Isle composa la *Marseillaise* : — « Les paroles, disait-il à Monnier, venaient avec

l'air, l'air avec les paroles. Mon émotion était au comble, mes cheveux se hérissaient. J'étais agité d'une fièvre ardente, puis une abondante sueur ruisselait de mon corps, puis je m'attendrissais et des larmes me coupaient la voix. » — Écoutez Goethe lui-même, à qui l'on a fait une réputation de sérénité olympienne et même d'insensibilité, écoutez-le raconter comment il écrivait, dans le feu de l'inspiration poétique : — « Je courais quelquefois à mon pupitre sans prendre la peine de redresser une feuille de papier qui était de travers, et j'écrivais ma pièce de vers depuis le commencement jusqu'à la fin, en biais, sans bouger. A cet effet, je saisissais de préférence un crayon, qui se prête mieux à tracer des caractères, car il m'était quelquefois arrivé d'être réveillé de ma poésie de somnambule par le cri ou par le crachement de la plume, de devenir distrait et d'étouffer à sa naissance une petite production. » Mozart enfant avait une telle sensibilité auditive que le son d'une trompette lui donnait des convulsions. A chaque instant du jour, il disait aux personnes qui l'entouraient : M'aimez-vous bien? et une réponse négative l'affligeait beaucoup. Sa physionomie extrêmement mobile, jamais en repos, exprimait sans cesse la peine ou le plaisir. Depuis l'âge de trois ans, il fallut le surveiller pour qu'il ne s'oubliât pas au clavecin. Ce passionné était incapable de gouverner ses affaires et eut toute sa vie besoin d'un tuteur.

L'excès dans les émotions et leur disproportion à leur cause implique un manque d'équilibre dans les actions constructives et destructives du système nerveux. Grétry ne pouvait sentir l'odeur des roses sans en être malade. La femme d'un apothicaire tombait en syncope à l'odeur de l'ipécacuanha. Hippocrate parle d'un certain Nicanor qui s'évanouissait au son d'une flûte. Il faut bien distinguer cette surexcitation morbide d'avec la sensibilité normale et régulière, qui tient à la qualité et à l'abondance du sang. *Sanguis moderator nervorum.* Quand le système nerveux est trop surexcité, il s'affaiblit, et plus il s'affaiblit, plus il est surexcitable. Voilà le cercle vicieux où se débat le nervosisme : la « banqueroute physique » est au bout.

V.

Le tempérament actif est celui qui a tout ensemble la capacité et le besoin d'une grande dépense nerveuse et musculaire. Cette dépense étant une décomposition du protoplasme en élémens plus simples, le tempérament actif est celui qui est en prédominance de désintégration et qui peut suffire à ses dépenses. Selon que cette désintégration est rapide et intense, ou, au contraire, lente et

modérée, on a deux types de tempérament actif; et cette subdivision, on le voit, n'a rien d'artificiel. Ajoutons que, dans l'activité, la vitesse et l'intensité vont fort bien ensemble, tandis qu'elles se séparent souvent quand il s'agit de sensibilité. C'est que la sensibilité est l'action du dehors pénétrant en nous et n'y pouvant pénétrer très avant qu'à la condition d'avoir une certaine durée. Au contraire, l'activité motrice est notre propre énergie se détendant sur le dehors : plus la force qui lance la flèche est intense, plus son effet est rapide.

La grande énergie des échanges nutritifs chez les tempéramens dépensiers produit un afflux du sang dans toutes les parties de l'organisme, et avec le sang, un nouvel afflux de force motrice. En même temps, leur nutrition et leur circulation actives sont des « excitans » qui tendent à produire des décharges vers les muscles. Les cellules, étant sans cesse réintégrées et désintégrées, agissent et réagissent l'une sur l'autre, comme autant d'êtres vivans dont chacun tend à l'exaltation de sa fonction propre. Ce grand mouvement vital à l'intérieur diminue l'impressionnabilité aux choses du dehors, tout en portant à agir sur ces choses mêmes pour y dépenser le trop-plein de l'énergie.

Les actifs à réaction prompte et intense répondent assez à ce que les anciens appelaient le tempérament « colérique, » c'est-à-dire bilieux : mais il ne faut pas attribuer ici à la bile un rôle qu'elle n'a point. Chez les sanguins, le sang joue certainement un rôle dominateur; chez les prétendus bilieux, la bile joue un rôle secondaire. Chez eux il y a rapide consommation d'oxygène; le mouvement de nutrition intime est prompt et actif; la dépense prédomine, mais le système musculaire a l'énergie nécessaire pour y suffire. Le sang est moins riche en globules que chez le sanguin et il est plus désoxygéné. On dit que les bilieux ont le « sang chaud; » il est en effet naturel que l'intensité des échanges chimiques développe une certaine chaleur, qui se fait sentir surtout au cerveau. Carlyle, au lieu du mot *tempérament*, disait : *ma température*. Si la face du « bilieux » est d'ordinaire pâle, c'est précisément parce que son sang est vite désoxygéné par la prédominance de la désintégration ; si sa peau est souvent olivâtre et brune, c'est que le pigment, produit de désintégration, est abondant; le même motif entraîne la couleur généralement noire et brillante des cheveux et des yeux. Le corps est robuste, mais sec. Tout traduit aux regards le mouvement intense des échanges vitaux. Dans les pays chauds, l'influence d'une ardente insolation précipite encore le mouvement nutritif intestin : de là ce tempérament bilieux ou nervo-bilieux si fréquent parmi les peuples du Midi et de l'Orient.

Chez les actifs ardens, la rapidité des échanges nutritifs entraîne celle des fonctions digestives, ainsi qu'une respiration ample ; elle entraîne également le besoin d'un sommeil réparateur, qui ordinairement est profond. Les traits sont fortement accusés et mobiles; la physionomie est caractéristique : parfois la fixité de la pensée, attachée énergiquement à son but, donne aux yeux une expression spéciale d'ardeur. Le système musculaire est le plus souvent solide ; l'embonpoint est assez rare, grâce à l'activité dépensière de l'organisme. Les émotions déterminent de la pâleur plutôt que de la rougeur, et souvent aussi elles retentissent sur le foie. C'est ce dernier fait qui avait frappé les anciens.

L'activité ardente, quand elle est poussée à un haut degré, prend le caractère explosif, qui peut, en face d'obstacles, aller jusqu'à la violence : de là, dans beaucoup de cas, le penchant à l'irascibilité. Certains caractères irritables ressemblent à ces personnes qu'un physicien a chargées d'électricité et dont on ne peut toucher même le bout du doigt sans en tirer une étincelle. « Mon domestique, dit Alfieri, entre pour arranger mes cheveux, comme à l'ordinaire, avant d'aller me coucher ; en me serrant une boucle avec son fer, il me tire un cheveu assez fortement ; sans dire un seul mot, je me lève, plus prompt que la foudre, je prends un chandelier et le lui lance à la figure. » Alfieri ne savait pas contenir l'explosion de sa passion. Devenu amoureux fou, « je me trouvai, dit-il, dans la dure et ridicule nécessité de me faire attacher sur une chaise pour m'empêcher de sortir de chez moi et de retourner chez ma maîtresse. Les attaches étaient cachées sous un grand manteau dans lequel j'étais enveloppé, et elles ne me laissaient libre que d'une seule main pour lire, écrire et me frapper la tête. » Michel-Ange était bilieux, violent, énergique, indomptable. Passionné pour son art, il mangeait à peine, se relevait la nuit pour travailler, souvent se jetait tout habillé sur son lit. Et il travaillait avec une rapidité qui touchait à la frénésie. « Il était entraîné, dit Benvenuto Cellini, par certaines fureurs admirables qui lui venaient en travaillant. » Blaise de Vigenère raconte qu'il vit Michel-Ange, sexagénaire, abattre plus d'écailles d'un marbre très dur en un quart d'heure, que n'eussent pu faire trois jeunes tailleurs de pierre en trois ou quatre. « Il y mettait une telle impétuosité et force que je pensais que tout l'ouvrage dût s'en aller en pièces. »

Comme tout ce qui est explosif, l'activité des vifs trop impétueux est souvent d'une durée d'autant moindre que la décharge a été plus intense et plus rapide. Dans ces conditions, on conçoit que l'épuisement nerveux se produise bientôt, à moins qu'on ne soit doué, comme Michel-Ange, d'une constitution extraor-

dinairement robuste, et qu'on ne soit soutenu par la passion de son art.

Lorsque le grand mouvement des échanges intimes qui caractérise les ardens n'aboutit pas à se décharger sur les muscles, il est obligé de se dépenser intérieurement dans le cerveau et les organes; de là ces passions brûlantes et concentrées que l'on rencontre surtout dans le Midi; ces colères refoulées à l'intérieur qui attendent pendant des années l'occasion de se satisfaire; cet esprit vindicatif qui consume intérieurement et couve comme le feu sous la cendre :

Non sanguine and diffusive he,
But biliary and intense,

dit Carlyle.

En face des obstacles, les ardens ne sont pas hommes à céder, ayant toujours besoin de décharger leur énergie. Le courage de tempérament, — nous ne disons pas de raison et de caractère, — vient souvent de là. Il est dû, pour les neuf dixièmes, à la nature, et prend diverses formes selon les constitutions, mais il suppose toujours un ton élevé du système nerveux et une direction désintégrative plutôt qu'intégrative. Exhorter un homme naturellement lâche à être courageux, dit Bain, c'est perdre ses paroles. Vous pourrez bien, dans une circonstance donnée, l'animer en lui montrant qu'il n'y a aucun danger, et surtout en prenant vous-même un air d'assurance contagieuse, mais, dans le fond, il aura toujours peur. Chez les animaux, le courage est une qualité de nature, liée surtout au tempérament dépensier et moteur qui est la caractéristique des mâles.

En face des autres hommes, les ardens peuvent être enclins au despotisme. Il existe ce que Maine de Biran, songeant à Bonaparte, appelait des « despotes de nature, » qui, forts du sentiment qu'ils ont de leur grande « puissance radicale ou de tempérament, » dédaignent tous les moyens indirects d'agir sur leurs semblables : ils ne veulent ni convaincre l'intelligence, ni gagner le cœur; ils fascinent et maîtrisent, c'est l'animal qui parle à l'animal et le jette à ses pieds; dans tout tyran, il y a un dompteur. « Les genoux fléchissent naturellement lorsque le cœur se tait et se révolte; les ordres sont exécutés sans que l'esprit et la volonté aient part à l'exécution. » Ainsi parlait le sous-préfet de Bergerac, qui devait bientôt, courageusement, signer avec Laîné l'adresse *des cinq*. Il avait, lui, le courage du nerveux et du cérébral, fait d'idées et de sentimens intérieurs, non de force explosive.

Selon Kant, le tempérament « colérique » est le moins heureux de tous, « parce que c'est celui qui rencontre le plus d'opposition. » Mais cela est vrai seulement des volontés à forme violente et agressive. L'énergie intense de la volonté n'est pas en elle-même un obstacle au bonheur; tout au contraire. En permettant de réagir contre la sensibilité, elle permet de diminuer les peines et de détourner l'attention vers des idées qui rassérènent. Le sentiment même de l'énergie engendre naturellement la confiance et l'espérance : c'est un ressort que rien n'abat. Aussi les volontés fortes et actives sont-elles plutôt disposées à l'optimisme qu'au pessimisme. Quand on s'est donné une tâche, imposé une œuvre, on n'a pas le temps de s'attarder aux rêveries mélancoliques et aux méditations découragées : on va devant soi et, en vivant, on sent le prix de la vie.

VI.

Les anciens distinguaient un tempérament flegmatique fort, un autre faible. On peut, en effet, avoir de la volonté, mais froide et sans emportement; la constitution physiologique comporte alors une certaine lenteur, qui, sans enlever la force, laisse place à la réflexion et au calme. C'est ce genre de tempérament flegmatique que nous opposons à l'énergie explosive et ardente du colérique.

Chez le flegmatique, la modération des échanges vitaux, malgré la prédominance relative de la désintégration, s'exprime par la tendance du corps à un certain empâtement; le nez est large, le cou généralement court, le teint sans grande couleur et sans lustre; les cheveux sont d'ordinaire légers, blonds ou d'un brun clair; la barbe absente ou peu colorée; les yeux gris ou verts, sans éclat. Si la complexion est cependant robuste et le système musculaire développé, ou si le cerveau est bien doué, vous aurez un actif, mais lent, lourd et difficile à émouvoir.

La lenteur du flegmatique actif a pour cause la moindre rapidité dans la dépense nerveuse, une désagrégation moins soudaine qui permet une réintégration progressive et parallèle. Ce travail de réintégration favorise, au lieu des actions explosives, les « inhibitions » ou arrêts, qui, selon nous, s'expliquent encore par la proportion et la distribution des deux travaux de recette et de dépense. Aussi l'actif lent et doué de « sang-froid » possède-t-il une volonté à direction inhibitoire plutôt qu'explosive. C'est dire qu'il se domine

et est maître de lui-même. Le *tonus* moindre de ses nerfs fait, d'ailleurs, que leurs vibrations sont moins rapides et d'ondes moins courtes. Ainsi une corde de violon moins tendue a des oscillations plus longues et rend un son plus grave. Une certaine lenteur psychique, maintenue dans de justes limites, permet aux sentimens et idées antagonistes de se développer peu à peu par association et de contrebalancer l'impulsion du premier moment. Le flegmatique fort « s'échauffe doucement, dit Kant, mais garde plus longtemps sa chaleur. » Chez beaucoup d'hommes, ajoute-t-il, ce tempérament tient lieu de sagesse. Tous les projectiles qu'on lui lance en rebondissent comme d'un sac de laine. Le sang-froid joint à l'activité triomphe d'une foule d'obstacles. Même en ayant l'air de faire la volonté d'autrui, il met les autres d'accord avec lui. « Des corps d'un petit volume et d'une grande vitesse pénètrent dans ce qu'ils rencontrent ; d'autres d'une moindre vitesse, mais d'une plus grande masse, entraînent l'obstacle sans le briser. »

Emporté par son esprit de logicien, Kant se représente les divers tempéramens comme exclusifs l'un de l'autre. A l'en croire, si un tempérament était associé à un autre, ou bien ils se résisteraient, ou bien ils se neutraliseraient. Par exemple, le sang-froid du tempérament flegmatique est en opposition avec l'ardeur du tempérament colérique ; de même, l'humeur enjouée du sanguin léger et vif exclut le penchant aux idées sombres du mélancolique. Il n'y a donc pas, selon Kant, de tempérament composé ; « il y en a quatre en tout, comme il y a quatre figures du syllogisme déterminées par le moyen terme, » et « chacun d'eux est simple ; on ne peut dire à quoi serait propre un homme qui aurait un tempérament mixte. » Nous voilà donc tous renfermés dans quatre cases, comme les modes du syllogisme viennent se ranger dans les quatre figures ! Théorie artificielle qui provient de ce que la classification de Kant caractérise les tempéramens par leurs excès ou leurs défauts, sans remonter aux véritables causes physiologiques. Il est clair que la légèreté exclut le sérieux, que le calme exclut la colère, que la paresse exclut l'activité ; mais les qualités fondamentales dont ces défauts sont l'envers ne s'excluent point avec la même rigueur. S'il y a des combinaisons qui paraissent logiquement possibles et qui, psychologiquement ou physiologiquement, sont introuvables comme le dahlia bleu, il y en a d'autres aussi qui nous semblaient impossibles et que cependant la réalité nous offre : la nature n'est point esclave de notre logique incomplète et abstraite. De la sensation du bleu et de la sensation du jaune, la logique aurait-elle pu jamais déduire la sensation du vert ? L'étude des caractères a de ces surprises.

Loin de soutenir avec Kant qu'il n'y a point de tempéramens composés, nous soutenons qu'il n'y a point de tempérament simple. Ce qui est introuvable, c'est un pur sanguin, un pur nerveux, etc. Pour qu'il y en eût, il faudrait qu'il pût exister, par exemple, une sensibilité sans volonté, une volonté sans sensibilité ni intelligence, etc. Au point de vue physiologique, il n'y a pas de dépense sans recette, il n'y a pas non plus d'intensité absolue, ni de vitesse absolue dans les échanges ; tout est relatif. Chaque tempérament est donc, comme le nom même l'indique, un mélange en proportions variables. Il y a des sanguins nerveux bien supérieurs au pur sanguin et au nerveux ; il y a des nerveux bilieux, des nerveux lymphatiques, etc. Quoique nous ayons pris le bilieux comme type relativement simple de l'actif ardent, on peut aboutir à l'activité par une autre voie, qui est la combinaison du tempérament sanguin avec le tempérament nerveux et avec un système musculaire développé. Les actifs du Nord, surtout les Celtes et Gaulois, rentrent pour une bonne part dans cette catégorie. Souvent aussi leur activité est faite du mélange des tempéramens sanguin, nerveux et flegmatique : cette résultante abonde chez les Anglais, les Hollandais et les Allemands. Les traits mêmes du visage et l'aspect du corps offrent toute sorte de mélanges. Des cheveux noirs et des yeux bleus ou gris, par exemple, un teint rosé avec un corps svelte, etc., indiquent les résultantes de diverses hérédités, qui impliquent une fusion de tempéramens.

Le tempérament complet et harmonieux est l'équilibre d'une intégration suffisamment rapide et intense avec une désintégration suffisamment rapide et intense. Quand le système sanguin, le système nerveux et le système musculaire sont également bien constitués et en accord, on a le tempérament dynamique par excellence. Mais où l'on a vu un tempérament mixte, nous voyons le tempérament normal, réalisant la véritable unité de la nature humaine. Une telle constitution aura une sensibilité à la fois vive et durable, une intelligence également vive et capable de réflexion, une mémoire suffisamment rapide et tenace, la décision et la constance de la volonté, une activité débordante et cependant capable de règle. Idéal, sans doute, mais dont on ne peut se rapprocher. A l'opposé de cette santé physique et psychique, qui est la vie fonctionnant à haute pression, vous avez les flegmatiques faibles ou lymphatiques, dont le ton vital est notablement bas, qui sentent difficilement et d'une manière obtuse, dont la pensée est engourdie, pour lesquels tout travail de corps et d'esprit est une peine. Ce sont les apathiques. Ils ont, eux aussi, un tempérament complet en son genre, mais dans le sens négatif et

non plus positif. C'est l'insuffisance simultanée de la recette et de la dépense, sous le double rapport de l'intensité et de la rapidité. Leur existence se rapproche de la vie végétative (1).

VII.

Au point de vue pratique, la science des tempéramens aurait une incontestable utilité pour la morale et la pédagogie. Comme il est indispensable à l'hygiéniste de connaître les divers tempéramens physiques, pour adapter ses prescriptions générales aux constitutions particulières, le moraliste doit de même approprier ses préceptes à la diversité des tempéramens moraux. Il serait naïf de s'imaginer que ce qui réussit pour l'un doive produire les mêmes effets sur les autres, comme Kingsley qui prêchait à tous les hommes, pour faire leur bonheur, l'étude des animaux marins. L'éducateur ne saurait appliquer des règles identiques à des natures d'enfans très diverses : la sévérité agit sur l'un, l'indulgence sur l'autre; l'un a besoin surtout de craindre, l'autre d'aimer. Nous n'irons pas sans doute jusqu'à proposer, comme M. Stewart, de diviser les classes des écoles en quatre parties pour grouper ensemble les enfans de même tempérament et leur appliquer des méthodes spéciales; mais il est certain que les éducateurs ignorent trop la physiologie des caractères, tout comme ils ignorent l'hygiène du travail intellectuel. Si les premiers éducateurs, qui sont les parens, connaissaient l'intime relation du tempérament physique et du tempérament moral, ils commenceraient à déchiffrer le naturel de leurs enfans dès leurs premières années et apprécieraient de mieux en mieux leurs aptitudes. Ils ne tomberaient pas dans l'erreur de tant de parens comme ceux de Ruskin. Sa mère l'avait « voué à Dieu avant sa naissance, en imitation d'Hannah. » En conséquence, dit-il, « je fus élevé par mon père et ma mère pour l'Église. Des années et des années après, mon père disait encore avec des larmes dans les yeux (les plus vraies et tendres larmes que jamais père ait versées) : — Il aurait été évêque ! »

Le tempérament a, tout le long de la vie, deux grandes influences que l'on ne devrait pas négliger, l'une sur le bonheur, l'autre sur la moralité même. Voulez-vous tirer l'horoscope d'une existence

(1) On remarquera que la vraie classification doit être à divisions binaires au lieu d'être à divisions ternaires, comme la classification de M. Perez et celle même de M. Ribot. Chaque qualité fondamentale appelle son antithèse, et, par conséquent, la symétrie binaire s'impose.

humaine, ce n'est pas dans les constellations célestes qu'il faut lire, mais dans les actions et réactions du système astronomique intérieur; n'étudiez pas la conjonction des astres, mais celle des organes. La source des biens et des maux, disait Biran, est souvent en nous-mêmes (1). Chaque organe, en effet, contribue à constituer le « sens du corps; » chaque fonction contribue à le maintenir ou à le modifier; la faim, la soif, le trouble de la digestion, les palpitations du cœur, l'effort, la fatigue, le chagrin, l'inquiétude, l'attente, etc.; or, ce sont là les « coefficiens physiques » du bonheur. Leur faible intensité est compensée par leur nombre et par leur continuité : c'est le suffrage universel et perpétuel des organes et des cellules. Le cours de nos sentimens et celui de nos désirs sont déterminés, tantôt partiellement, tantôt entièrement, par la masse des petites sensations et impulsions internes qui constituent notre « disposition d'esprit, » permanente ou momentanée. L'influence du sens du corps, « moniteur indéfectible de la vie, » s'étend jusque sur notre intelligence et sur nos jugemens. Les psychologues et les moralistes, qui ne considèrent que les rapports visibles des idées entre elles pour expliquer leur succession, ressemblent à des physiciens qui ne calculeraient que le rapport des gouttes d'eau voisines dans un ruisseau descendant de la montagne : il faut mettre en ligne de compte la source qui alimente le ruisseau, la force qui l'entraîne dans telle direction, les rives qui l'endiguent, les obstacles qu'il rencontre. De même, la direction de nos pensées est déterminée par l'état général de notre sensibilité et de notre activité. Si vous ne considérez chaque idée qu'au point de vue intellectuel, vous verrez qu'elle peut s'associer à plusieurs autres, comme l'idée de Pierre Corneille peut s'associer à celle de ses tragédies, ou à celle de son frère Thomas, ou à celle de Richelieu, etc. Pourquoi donc, en fait, telle idée s'unit-elle à celle-ci, non à celle-là? qu'est-ce qui détermine le cours de notre imagination, la « pente de la rêverie » ou même de la méditation? C'est le lit de petites sensations organiques sur lequel coulent telles et telles perceptions distinctes, seules à la surface et seules éclairées :

Je rêve, et la pâle rosée
Sur les plaines perle sans bruit...
D'où viennent ces tremblantes gouttes?
Il ne pleut pas, le temps est clair.
C'est qu'avant de se former toutes,
Elles étaient déjà dans l'air.

(1) Voir M. Bertrand, la *Psychologie de l'effort.*

Et de même, ajoute le poète, « on a les pleurs dans l'âme avant de les sentir aux yeux. » C'est souvent au fond de notre organisme qu'il faut chercher la vraie cause de notre tristesse ou de notre gaîté; c'est dans l'intérieur de notre corps qu'il fait beau temps ou mauvais temps, c'est là qu'il y a des heures de sérénité et des heures d'orage. Nos diverses humeurs, dans l'obscurité des choses, nous les font voir de couleurs différentes, comme des feux changeans de Bengale dans la nuit; mais, sous nos humeurs diverses, il y a une sorte d'humeur constante qui provient de notre tempérament même, des gains ou des pertes réalisés par notre vitalité. Il existe ainsi un bonheur physique et un malheur physique, qui ont leur origine dans le sens du corps. Nous avons vu, par exemple, que la belle humeur du sanguin a sa source dans son organisme, et elle trouve jusqu'à un certain point sa justification en elle-même. Comme dit Schopenhauer, celui qui est gai a toujours un motif de l'être par cela même qu'il l'est. Qu'un homme soit jeune, beau, riche, considéré, il faudra encore savoir s'il est gai; en revanche, est-il gai, alors peu importe qu'il soit jeune ou vieux, bien fait ou bossu, pauvre ou riche. Ce que les Anglais ont exprimé par un truisme : « Qui rit beaucoup est heureux, et qui pleure beaucoup est malheureux. » L'homme de belle humeur ne se chagrine pas de l'insuccès et se réjouit de la réussite ; l'homme d'humeur morose, s'il réussit neuf fois sur dix, ne se réjouira pas des neuf succès et se chagrinera, dit encore Schopenhauer, pour la seule et unique fois où il n'aura pas réussi. Il est donc vrai de dire qu'il y a des élémens de bonheur qui dépendent de notre tempérament. Ce n'est pas une raison pour méconnaître l'incontestable influence du milieu et des circonstances, surtout celle de la raison et de la volonté, c'est-à-dire de ce qui constitue le vrai caractère.

Certains physiologistes sont allés jusqu'à soutenir que le tempérament détermine l'emploi qu'on fera de ses facultés cérébrales. C'est trop dire, et, ici encore, il faut faire la part des circonstances et du milieu; mais il est certain que les goûts tiennent en grande partie à l'action continue du tempérament général et des organes particuliers qui ont un développement prédominant. Tout organe, en effet, dès qu'il est stimulé, engendre le besoin de la fonction : les yeux engendrent le besoin de regarder, les oreilles le besoin d'écouter; et si l'organe est bien constitué, il fournit en même temps l'aptitude à la fonction. Telle partie du cerveau naturellement robuste entraînera donc tels et tels goûts naturels, tels et tels instincts, telles et telles capacités. De là les voluptueux de nature, les remuans et les indolens, les irritables et les patiens, les batailleurs et les pacifiques, les imaginatifs, les contemplatifs, les raison-

neurs, etc. Qu'un organe ou système d'organes domine chez un homme: cerveau, muscles, viscères de la nutrition, organes de la génération, etc., le voilà marqué d'un trait particulier de constitution, qui subit toujours l'influence dominante du tempérament général, mais qui peut produire de notables variétés dans le caractère. Par exemple, le crâne d'un lymphatique peut contenir le cerveau d'un Cuvier: on a alors un penseur calme et méthodique, qui n'est point distrait dans ses travaux par une puissante impressionnabilité. A cerveau égal et bien développé, a-t-on dit, l'actif froid trouvera son bonheur dans les recherches paisibles de la science ou de l'érudition; le nerveux s'occupera plus volontiers d'art, de poésie, de hautes spéculations philosophiques; le sanguin dépensera au dehors son activité mobile et sera enclin aux plaisirs de toutes sortes; le bilieux s'usera très souvent dans les âpres luttes de la vie, dans la recherche obstinée de la fortune ou des honneurs; il sera ambitieux, parfois fanatique, amoureux violent; s'il se consacre aux travaux intellectuels, il préférera fréquemment la littérature aux sciences: « il excellera à peindre en traits de feu, dans un style imagé, caractéristique, les passions souvent tristes qui l'ont agité (1). » Byron, nerveux et bilieux, en est un exemple. Certes, il ne faut pas se perdre dans des inductions hasardées, ni dans des prédictions puériles. N'a-t-on pas prétendu qu'en fait de religion, le sanguin sera libre penseur, le colérique orthodoxe, le mélancolique superstitieux et le flegmatique indifférent? Ce qui est vrai, c'est que la connaissance des tempéramens autorise certaines inductions, ou, si l'on veut, certains procès de tendance. On connaît le mot de César sur ses ennemis: « Je ne crains rien des hommes à embonpoint et à belle chevelure, je redoute bien plus ces hommes au teint jaunâtre et à la face maigre. » Ce furent en effet ses meurtriers.

Rien ne montre mieux l'étroite association des mêmes caractéristiques mentales avec les mêmes traits physiques de tempérament et de constitution que l'enquête bien connue de M. Galton sur les jumeaux, tantôt presque indiscernables même pour leur mère, tantôt aussi dissemblables qu'Ésaü et Jacob, tantôt complémentaires. Les jumeaux semblables ont le même tempérament, qui se développe de même. Ils aboutissent presque en même temps à contracter des maladies analogues, comme par une même évolution interne (2).

(1) Letourneau, *Physiologie des passions.*

(2) Moreau de Tours a soigné deux jumeaux physiquement semblables, atteints de la même folie, ayant des hallucinations identiques, avec les mêmes intervalles de répit aux mêmes époques. L'un était à Bicêtre, l'autre à l'hospice Sainte-Anne. Trousseau donnait

L'influence du tempérament sur la moralité est beaucoup plus indirecte que sur le bonheur, elle n'en est pas moins réelle. Si le caractère d'un homme offre les traits moraux d'un tempérament typique, vous pouvez en conclure qu'il en a les traits physiques et inversement. Étant connu le caractère d'un Tibère, d'un Loyola, d'un Calvin, d'un Bonaparte, on a pu affirmer qu'ils avaient l'empreinte bilieuse fortement accusée ; Louis XV devait être sanguin, Mozart est le type du nerveux, Gibbon celui du lymphatique (1). La sagesse des nations a toujours remarqué l'analogie si fréquente du tempérament et de la conduite (2). Le caractère est le produit

ses soins à un jumeau pour une ophtalmie rhumatismale : — « En ce moment, lui dit le patient, mon frère, qui est à Vienne, doit avoir une ophtalmie de même nature que la mienne. » — Trousseau se récrie. Quelques jours après, une lettre de Vienne confirmait le fait. Dans neuf cas sur trente-cinq, M. Galton a constaté une étonnante similitude en ce qui concerne les associations d'idées : — « Ils font les mêmes remarques dans les mêmes occasions, commencent à chanter le même refrain au même moment, et ainsi de suite ; ou encore, l'un commence une phrase et l'autre la finit. » — Dans seize cas sur trente-cinq, les goûts étaient tout à fait identiques ; dans les dix-neuf restans, ils étaient très analogues, mais avec certaines différences. Un jumeau, dit M. Galton, se trouvant par hasard dans une ville d'Écosse, achète un service de verres à champagne pour faire une surprise à son frère. Celui-ci, étant en Angleterre, achète à la même époque un service semblable du même modèle pour faire une surprise à l'autre. — Quant aux jumeaux complémentaires, il y en a des exemples curieux, comme ces deux frères dont l'un était contemplatif, poétique et littéraire à un haut degré ; l'autre pratique, mathématicien et linguiste : — « A nous deux, disaient-ils, nous aurions fait un homme convenable. » — Dans un autre cas, l'un des jumeaux est « tranquille, retiré en lui-même, lent, mais sûr ; de bon caractère, mais disposé au ressentiment quand on l'a blessé ; l'autre est vif, léger, va de l'avant, apprend et oublie vite ; il est d'un tempérament prompt et irascible, mais il pardonne vite. Ils ont été élevés ensemble et n'ont jamais été séparés. » A ces traits, on reconnaît que les deux jumeaux se sont partagé les divers types de tempérament : l'un a pris pour lui le nerveux lymphatique (c'est-à-dire l'anabolisme et le catabolisme lents) ; l'autre a pris le sanguin colérique (l'anabolisme et le catabolisme vifs).

(1) Letourneau, *Physiologie des passions.*

(2) Un brave sermonnaire anglais en a cherché un peu loin des exemples, qui ne laissent pas d'être piquans. Il commente le chapitre de saint Luc où Jésus, se rendant à Jérusalem, récolte sur son chemin des disciples. Comme on avait refusé au Christ l'hospitalité dans une maison, deux de ses apôtres s'écrient : — « Seigneur, veux-tu que nous commandions que le feu du ciel descende et consume ces gens ? » — « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes animés ! » — répond Jésus. Certes, c'était de l'esprit colérique. Plus loin, un homme plein d'enthousiasme et de confiance en soi prend la belle résolution de suivre Jésus au bout du monde : — « Seigneur, j'irai partout où tu iras. » — Voilà le sanguin, qui parle avant d'avoir réfléchi. Et Jésus, pour faire tomber cette ardeur, lui dit que les renards ont des tanières, les oiseaux des nids, mais que le Fils de l'homme, lui, n'a pas même où reposer sa tête. — « Suis-moi, » — dit-il à un autre. Et celui-là répond : — « Permets-moi d'aller d'abord dire adieu aux gens de ma maison. » — Cet homme peu pressé et attaché à ses habitudes, c'est le flegmatique. Enfin, un dernier répond à Jésus : — « Seigneur, permets-moi d'aller d'abord ensevelir mon père. » — A ce mélancolique affectueux, qui veut pleurer ceux qu'il a perdus, Jésus répond assez durement : — « Laisse les morts

de deux facteurs : l'action du tempérament et du milieu, la réaction de l'intelligence et de la volonté ; mais il y a tant d'intelligences et de volontés qui s'abandonnent! Aussi la parole bien connue de Descartes est-elle toujours vraie : « La médecine et l'hygiène sont le principal moyen de rendre les hommes *communément* vertueux. » C'est par elles, en effet, qu'on peut agir sur la masse de l'humanité, plier d'avance la machine aux bonnes habitudes, extirper les vices par leur racine organique. S'inspirant de la même idée, Rousseau avait formé le projet d'un livre qui serait intitulé : « La morale sensitive ou le matérialisme du sage. » Il voulait sans doute désigner l'éducation du tempérament en vue de la moralité, c'est-à-dire l'hygiène et la médecine appliquées à faire de l'organisme même le docile serviteur de la raison. En vain Mme de Genlis raillait ce projet : — « Je n'ai jamais cru, disait-elle, que la vertu dépendît d'une bonne digestion. » — Rousseau n'en était pas moins fondé à croire qu'on sauverait à la raison bien des écarts, qu'on empêcherait de naître bien des vices, si l'on savait forcer l'économie animale à favoriser l'ordre moral qu'elle trouble si souvent. « Les climats, les saisons, les sons, les couleurs, l'obscurité, la lumière, les élémens, les alimens, le bruit, le silence, le mouvement, le repos, tout agit sur notre machine et notre âme par conséquent ; tout nous offre mille prises presque assurées pour gouverner dans leur origine les sentimens dont nous nous laissons dominer. » Avec Descartes, Pascal et Rousseau, nous admettons la nécessité d'une morale appliquée à la vie sensitive et affective, agissant non par préceptes abstraits, mais par une influence concrète sur la partie matérielle de notre être. Incarner en quelque sorte la sagesse dans ses organes, ce serait là vraiment, croyons-nous, le « matérialisme du sage. »

ALFRED FOUILLÉE.

ensevelir les morts, et toi, va annoncer le royaume de Dieu. » — Tous les tempéramens peuvent fournir des apôtres, ou, tout au moins, des hommes honnêtes. Albert Dürer, très préoccupé des tempéramens et de leur expression extérieure, a donné un symbole de cette vérité dans sa dernière grande œuvre (à la Pinacothèque de Munich), qui représente les quatre tempéramens sanctifiés sous les traits de quatre apôtres. Saint Pierre, prompt à tout, même à tirer l'épée, prompt à marcher sur l'eau pour aller vers Jésus, — sauf à sentir ensuite sa foi tomber, et lui s'enfoncer à mesure, — prompt enfin à confesser son maître devant les juges, sauf à le renier bientôt après, saint Pierre pouvait assurément fournir le type du sanguin. L'ardent saint Paul, actif et volontaire, est un noble type de bilieux. Saint Marc fut-il vraiment flegmatique? Je l'ignore ; quant au nerveux mélancolique, avec son cerveau exalté et son cœur passionné, c'est bien saint Jean. Ainsi s'ouvre à tous les tempéramens le « royaume de Dieu, » mais il faut savoir se rendre maître de son naturel pour en faire l'auxiliaire de la moralité même.

LA

SOCIÉTÉ AU MEXIQUE

ET

L'AVENIR ÉCONOMIQUE DU PAYS

Au fur et à mesure que la civilisation occidentale s'étend, les pays qu'elle a appelés à une vie nouvelle cherchent à vivre au point de vue économique par eux-mêmes et à produire les objets manufacturés répondant à leurs besoins. La plupart prétendent hâter ce moment par le régime protectionniste. C'est une grande faute : l'exemple de l'Inde anglaise, où l'industrie des cotonnades, sous un régime de liberté absolue, s'est développée au point de faire une concurrence sérieuse à Manchester, le prouve surabondamment. Il n'en est pas moins vrai que la France, l'Angleterre, la Belgique, qui pendant les trois premiers quarts de ce siècle fournissaient le monde entier de leurs produits manufacturés, que l'Allemagne, entrée plus récemment en partage avec elles, ne pourront conserver indéfiniment leur monopole. Déjà il va en se resserrant. Quoique la valeur absolue des exportations de produits anglais continue à augmenter, la division de cette valeur par le nombre des habitans du royaume-uni ne donne plus que 160 fr. 10 pour la moyenne des années 1886-1890, au lieu de 174 francs en 1876-1880. La baisse du taux de l'intérêt est un fait qui frappe tout le monde aujourd'hui; mais la diminution des profits que l'on peut retirer d'une manufacture en l'exploitant soi-même et la res-

triction des emplois que l'industrie offre à l'élite de la jeunesse, par suite de la concentration des usines, sont des faits non moins réels et qui font sentir leur pression sur maintes familles françaises des classes moyennes et supérieures. Il reste et il restera longtemps à nos vieux pays une source très grande de richesses dans les créances qu'ils ont acquises en fournissant aux pays nouveaux les capitaux nécessaires à leur développement, soit en souscrivant leurs emprunts publics, soit mieux encore en y créant des entreprises agricoles et manufacturières. C'est par ce moyen seulement qu'ils peuvent compenser les pertes que l'expansion même de la civilisation fait éprouver à leur industrie et à leur agriculture. Il importe donc de connaître les conditions de développement des divers pays qui entrent en contact avec notre civilisation.

Nous avons dit dans une précédente étude la stabilité politique que le gouvernement sage et ferme du général Porfirio Diaz avait enfin assurée au Mexique et la transformation économique que les chemins de fer y avaient commencée.

Sa position entre l'Atlantique et le Pacifique, au point où la race espagnole et l'anglo-saxonne se rencontrent, lui donnera une grande importance le jour où un canal interocéanique, soit par le Panama, soit par le Nicaragua, sera ouvert. La côte mexicaine du Pacifique sera la première à bénéficier des nouveaux courans commerciaux qui s'établiront. C'est donc un des pays neufs ou arriérés, comme on voudra, dont le développement paraît le plus prochain. Pour l'apprécier, il faut tenir compte à la fois de ses ressources naturelles et de l'état social des populations qui l'occupent.

I.

Tous les métaux sont représentés dans les terrains du Mexique; mais jusqu'à présent les mines d'argent ont seules été exploitées sur de grandes proportions. Avec celles du Pérou, elles alimentèrent le trésor de la monarchie espagnole pendant trois siècles et aujourd'hui encore elles fournissent au pays son principal article d'exportation. Jusqu'en 1874 l'argent mexicain était exclusivement exporté sous forme de piastres que la loyauté relative du monnayage espagnol faisait rechercher particulièrement par les Japonais, les Chinois et les Annamites. On ne les exportait pas et on ne les exporte pas encore directement dans ces pays, parce que le Mexique ne fait aucun commerce avec eux, mais bien à Londres où le marché du métal blanc et le commerce de l'extrême Orient sont concentrés. Pendant longtemps les piastres mexicaines y faisaient prime sur les lingots, à cause de cet emploi. Les exploitans des mines,

malgré l'imperfection de leurs procédés d'extraction et de traitement du minerai, réalisaient des bénéfices considérables dont le gouvernement prenait sa part par des impôts de toute sorte. Il prohibait même l'exportation sous toute autre forme que celle de piastres, de manière à percevoir un droit de seigneuriage élevé. Mais la baisse du métal blanc, qui de 60 pence 1/2 a fait tomber l'once standard à 58 5/16 en 1874, à 52 1/4 en 1880 et finalement à 37 3/4 en mai 1893, a frappé d'une dépréciation de 39 pour 100 la principale exportation du pays. Le gouvernement a réduit considérablement les impôts qui grevaient sa production et il a permis l'exportation en franchise du minerai et celle des lingots moyennant un droit équivalant au seigneuriage perçu sur la frappe des piastres, soit 4,41 pour 100. C'est sous ces deux formes que les deux tiers de l'argent mexicain s'exportent aujourd'hui : les piastres ont cessé de faire prime depuis deux ans. Malgré cette énorme baisse, la production des mines mexicaines a été en augmentant constamment : de 1876 à 1881, leur moyenne a été de 23,632,326 piastres; de 1881 à 1886, de 31,565,495 piastres et de 1886 à 1891, de 39,811,640 piastres.

Ce résultat est dû surtout à la constitution de puissantes sociétés américaines et anglaises qui ont introduit une partie des progrès modernes dans l'exploitation et le traitement du minerai. Le même fait se produit aux États-Unis (1). Cela prouve le danger qu'il y aurait pour l'Europe à laisser de nouveau frapper librement le métal blanc. Ces mines, qui, même aux bas cours actuels, donnent des profits, augmenteraient leur production dans des proportions excessives, et il s'ensuivrait une dépréciation de la monnaie, une hausse des prix semblable à la crise monétaire qui troubla si profondément l'Europe au XVIe siècle. Il faut bien le reconnaître, il n'y a peut-être pas assez d'or, mais il y a certainement beaucoup trop d'argent dans le monde.

Le Mexique, qui cependant ne fournit que le quart de la production totale du métal blanc, sera un des pays les plus éprouvés par la crise vers laquelle on marche. C'est le grand danger de ses finances : le poids de sa dette extérieure payable en or s'accroît chaque année, et, pour échapper à la banqueroute, le gouvernement vient d'établir (mai 1893) des droits d'exportation très élevés sur les principaux produits agricoles, notamment sur le henequen et le café. Quand il aura été bien constaté que l'argent ne peut pas

(1) Ces faits ont été remarquablement exposés par M. Joaquin D. Casasus, délégué du gouvernement mexicain à la conférence de Bruxelles, dans deux volumes intitulés : *la Question de l'argent au Mexique* et *le Problème monétaire et la conférence monétaire de Bruxelles* (Guillaumin, 1892 et 1893).

recouvrer son rôle monétaire d'autrefois, les États-Unis rappelleront le Shermann bill, en vertu duquel le trésor en achète chaque année 54 millions d'onces; l'Inde anglaise finira par suspendre la frappe des roupies et alors on ne peut prévoir le prix auquel tombera l'argent. Les mines les moins bien outillées, les moins bien desservies par les voies de communication devront cesser leur exploitation. Un certain nombre sera certainement dans ce cas au Mexique. Aussi depuis quinze ans le gouvernement et tous les hommes intelligens cherchent-ils à reporter sur les mines d'autres métaux et sur l'agriculture les capitaux du pays et ceux qu'on peut espérer attirer de l'étranger. Une loi du 12 juillet 1892 a amélioré considérablement le régime légal des mines en donnant aux concessionnaires une pleine sécurité et en supprimant les déchéances qui autrefois pouvaient les frapper pour défaut d'exploitation.

En ce qui touche les mines autres que celles d'argent, tout est à faire. Le cuivre, le zinc, l'étain, le fer, sont en abondance; mais toutes ces richesses demeurent stériles, en dehors de quelques petites exploitations de zinc et d'étain et des gisemens cuprifères de Boléo dans la Basse-Californie. Ces derniers appartiennent à une compagnie française fondée par M. de Rothschild, et, malgré de grandes difficultés du côté de la main-d'œuvre, ils ont produit en 1892 6,415 tonnes de cuivre pur. Mais dans ce pays où se trouve la merveilleuse montagne de fer magnétique de Durango, il n'y a que quelques petites forges à bois; toutes les machines, tous les rails viennent d'Europe ou des États-Unis! C'est que, sans houille, les plus grandes richesses minérales ne servent de rien aujourd'hui. Le Mexique a-t-il des gisemens houillers, capables d'alimenter ses usines et ses chemins de fer? C'est la grande question, d'où dépend son avenir. Les géologues ont reconnu des bassins houillers dans la Sonora, dans l'État de Cohahuila au Nord, dans celui de Puebla et enfin dans les États de Guerrero, Oajaca, Michoacan, Hidalgo, situés dans le centre et le sud de la république. Mais jusqu'à ce que ces houillères aient été exploitées sérieusement, on ne connaît pas leur valeur réelle, et il ne peut être question de les exploiter tant que les chemins de fer ne les ont pas atteintes. Actuellement, deux mines près de Cohahuila sont en exploitation, grâce à leur proximité du *Central Ferrocarril;* mais leur éloignement du centre du pays fait qu'en dehors de quelques fonderies à Cohahuila même, elles trouvent leurs débouchés dans la région voisine des États-Unis. En attendant, dans l'intérieur, les locomotives sont chauffées avec du bois, ce qui achève la dénudation des hauts plateaux.

Quant à l'agriculture, la sécurité et la confiance en l'avenir que

l'on a aujourd'hui font que les propriétaires ne craignent plus de résider sur leurs terres et sont disposés à y engager leurs capitaux. Jadis, tous leurs efforts tendaient à se faire envoyer le produit de la vente de leurs sucres et de leurs cafés, à Londres et à Paris, et à s'y constituer, à l'abri des révolutions, des moyens d'existence qui leur permissent de vivre loin de leur pays. Cet état de choses est heureusement changé. Les agriculteurs mexicains ont des comices agricoles ; ils tiennent des réunions générales où ils s'occupent des améliorations à apporter aux systèmes de culture, où ils réclament surtout des droits protecteurs, encore plus élevés que ceux que leur accorde le tarif actuel. La vérité est qu'ils produisent le blé, le maïs et l'orge plus chèrement qu'aux États-Unis ; mais la raison en est dans l'imperfection de l'outillage et de l'organisation agricoles ainsi que dans le poids des impôts intérieurs qui grèvent la production et la circulation. Si le gouvernement écoutait leurs réclamations, il couperait court à tout progrès.

Les conditions de l'agriculture mexicaine varient du tout au tout, selon les régions de cet immense pays.

La plus grande partie de sa superficie est occupée par ce qu'on appelle la *table centrale*. Ce sont de hauts plateaux s'étageant entre 1,500 et 3,000 mètres d'altitude qui servent de base au prolongement des montagnes Rocheuses, la *Sierra Madre*. La pluie y est fort rare. Elle tombe parfois en masses énormes ; mais, comme la latitude ne permet pas à la neige de se former, si ce n'est sur des pics de 4,000 à 5,000 mètres, les cours d'eau et les sources y sont fort peu importans. Les neuf dixièmes des États de Cohahuila, de Chihuahua, de Nuevo-Leon, de Tamaulipas, de Zacatecas, de San-Luis de Potosi (658,546 kilomètres carrés), le tiers de toute la république, appartiennent à cette région. C'est le prolongement des *Staked-plains* du Texas, des déserts désolés de l'Arizona. En dehors des villes, qui, comme Zacatecas et San-Luis, se sont formées au centre des exploitations minérales, la population est très clairsemée. Les oasis qu'alimentent quelques cours d'eau torrentueux ont une riche végétation. Autour de Parras notamment, dans l'État de Cohahuila, la vigne réussit remarquablement et quand les procédés de fabrication du vin seront adaptés aux conditions du climat, il peut s'y former un centre de production capable de rivaliser avec la Californie. A part ces points privilégiés, cette immense région ne produit qu'une herbe rare et de maigres arbustes, cactus et mesquites (*mimosa nilotica*); elle ne peut être utilisée que pour l'élevage en libre parcours des chevaux et des bœufs.

Les progrès de l'agriculture et de la population rendent aujour-

d'hui aux États-Unis presque impossible l'exploitation des grands ranchs. Les plus mauvaises terres valent au moins 1 dollar et demi l'acre (13 francs l'hectare) ; aussi de plus en plus l'élevage du bétail dans des fermes sous clôtures, qui produit d'ailleurs de bien meilleurs animaux, remplace l'ancien élevage en liberté. Plusieurs grands *ranchmen* américains ont franchi la frontière. Là la terre n'a pas encore de prix. Le gouvernement mexicain vend l'hectare 30 *centavos* (sous), qui équivalent en fait à 0 fr. 90 et souvent à plus bas prix encore. Comme le centre du Mexique d'une part et les États-Unis du Nord fournissent des débouchés assurés, il peut y avoir encore de belles entreprises de ce genre à tenter, pourvu qu'on les aborde avec des capitaux suffisans pour pouvoir supporter les chances de dépérissement et de mortalité du bétail dans les années de grande sécheresse.

Une fois le tropique franchi, la table centrale s'élève et se resserre. L'on entre dans le cœur du Mexique et la population indienne devient compacte. En effet, les pluies sont abondantes dans la saison d'été, sauf certaines irrégularités très dangereuses pour les récoltes. Les cultures de blé, de maïs, d'orge, l'élevage de la volaille et des porcs par les Indiens dans leurs huttes, les troupeaux de bœufs et de moutons conduits par des bergers en font une région agricole qui rappellerait l'Europe méridionale, si le *maguey*, sorte d'agave, dont la sève, recueillie au moyen d'incisions, fournit le *vino de pulque* et, une fois distillée, l'eau-de-vie de *mezcal*, ne donnait un aspect unique aux paysages. Ce sont les *tierras frias*. Ce colossal escarpement, qui supporte lui-même des pics gigantesques comme le Popocatepetl, la Malinche, la montagne d'Orizaba, volcans aux neiges éternelles, s'abaisse à droite et à gauche par des escarpemens rapides vers l'Atlantique et le Pacifique. Ces pentes, où de petits cours d'eau torrentueux et des lacs sont assez nombreux, constituent la région idéale des *tierras templadas*. Les fruits du tropique s'y marient à ceux de l'Europe. Un printemps perpétuel y règne et il n'exclut pas une parfaite salubrité ; une trop grande douceur de vivre empêche seule les hommes d'être industrieux. Les terres sont déjà trop chaudes pour la vigne ; mais le tabac y donne de grands profits, le mûrier pousse et le ver à soie s'élève à merveille. Le gouvernement mexicain comprend quelle source de richesses ce peut devenir. Des subventions ont été accordées aux élevages de vers à soie et un atelier de tissage a été fondé par un Lyonnais à Guadalajara. C'est ainsi qu'il y a vingt ans ont commencé les fabriques du New-Jersey et des environs de Moscou qui font aujourd'hui une si redoutable concurrence à notre industrie lyonnaise.

On le croira à peine : le Mexique, dont les habitans sont presque exclusivement vêtus de cotonnades et où les Indiens tissent de temps immémorial leurs *rebozos* et leurs *zarapes* aux couleurs voyantes avec les soies floconneuses du petit arbuste, demande encore aux États-Unis, et particulièrement au Texas, une grande quantité de coton brut, surtout des qualités supérieures. Il y a dans cette région bien des terres propres à sa culture ; il s'agit seulement de les reconnaître et d'y adapter judicieusement les diverses variétés de la plante. Déjà des compagnies américaines ont fait des essais en ce sens. Ils ne peuvent manquer d'aboutir.

Les *tierras templadas* sont relativement peu étendues. Au fur et à mesure qu'on avance vers le sud, elles font plus rapidement place aux *tierras calientes*. Là le soleil est de feu et presque tous les jours les nuages qui s'amoncellent sur l'Océan et viennent se heurter aux *sierras* émergeant brusquement des plaines, à des hauteurs de deux à trois mille mètres, éclatent en orages. Sous cette double action, les cultures qui donnent la richesse, la canne à sucre, la ramie, le henequen, le café, le cacao, la vanille, s'épanouissent. Les forêts tropicales, par leur puissante végétation, laissent bien loin derrière elles nos forêts alpestres ; elles produisent le caoutchouc et les bois à la chaude coloration que recherche l'ébénisterie de luxe. Le Yucatan et le Campêche, qui s'avancent au milieu du golfe du Mexique et ont pu nouer des relations directes avec l'Europe, sont connus pour leurs richesses forestières et agricoles ; mais les États méridionaux de la côte du Pacifique sont non moins favorisés ; seulement ils sont presque inexplorés encore et ne seront guère accessibles que quand les chemins de fer les traverseront (1). En attendant, on peut y acheter des forêts magnifiques de bois de construction pour cinq francs l'hectare. Dans ces dernières années, des compagnies anglaises ont fait dans cette région des achats considérables. Ce sont des placemens de grand avenir.

Les terres chaudes du Mexique sont les mieux douées du monde, avec celles de Cuba, pour la production du sucre. Quand on compare leurs plantations avec celles de la Louisiane, par exemple, où la culture de la canne a été introduite artificiellement et ne s'est soutenue que par des droits protecteurs, aujourd'hui par des primes, on se rend compte de leur supériorité. Tous les domaines (*haciendas*) situés dans cette région ont une sucrerie. Seulement

(1) Dans l'État de Guerrero, tout entier couvert par des *sierras* et des *barrancas*, les Indiens ont conservé leur organisation en tribus et sont assez hostiles aux étrangers qui cherchent à s'établir au milieu d'eux.

la betterave fait au sucre de canne une concurrence très serrée sur le marché général. Les primes, que les planteurs louisianais ont obtenues, profitent surtout aux *farmers* de la Californie et des États du Nord-Ouest qui se sont mis à faire des champs colossaux de la racine robuste et apte aux climats septentrionaux. La conséquence est que, non-seulement en Louisiane, mais même au Mexique, les planteurs de cannes ne peuvent faire de bonnes affaires qu'à la condition de recourir au procédé de la diffusion et d'avoir des machines perfectionnées, importées d'Angleterre ou de Belgique. Plus encore que par le passé, la culture de la canne n'est accessible qu'à de gros capitaux et la transformation qui s'impose actuellement comporte de grandes mises de fonds.

Le café exige bien moins de dépenses. Ce gracieux arbuste, semblable au camélia, recherche les sols frais et légers : il veut être abrité contre les ardeurs excessives du soleil ; il pousse dans les forêts naturelles, si l'on a soin de supprimer le mort-bois pour ne laisser que les grands arbres, ou bien à l'ombre des bananiers qu'on plante en même temps, en sorte que l'on recueille une double récolte. Il remonte jusqu'aux premiers échelons des *tierras templadas ;* l'Européen peut donc le cultiver sans risquer sa vie, tandis que le cacao et la vanille ne viennent que dans les terres les plus basses et par conséquent les plus dangereuses. Le café est la culture du pauvre homme comme du riche capitaliste. Sur un demi-hectare, une famille d'Indiens en recueille assez pour acheter les vêtemens indispensables, et elle s'est nourrie avec les fruits des bananiers qui l'ont ombragée. Une grande plantation de caféiers donne d'autant plus de bénéfices que les frais de culture se bornent à deux ou trois binages à faire au pied de l'arbuste et à la cueillette des gousses ; au bout de trois ans, il les paie largement ; à cinq, il est en plein rapport et il peut durer jusqu'à quarante ans. Le café du Mexique est le meilleur du monde ; il vaut au moins ceux des Antilles et de Moka et est très supérieur à ceux du Brésil. S'il ne les a pas depuis longtemps supplantés, c'est que les révolutions avaient empêché le progrès agricole et les relations commerciales avec l'étranger. Le pays produisait à peine le café nécessaire à sa consommation. Depuis quelques années, un vif essor a été donné à son exportation. Elle a atteint en 1890-91 une valeur de 6,150,000 piastres.

Le café, après avoir été longtemps à des prix relativement bas, est depuis 1888 remonté à un niveau beaucoup plus élevé. On a attribué cette hausse à la spéculation et il est bien certain que le café est une des denrées sur lesquelles elle est la plus intense ; mais elle a aussi des causes économiques permanentes. M. Ca-

sasus l'attribue à ce que les prix en argent du café, comme de toutes les marchandises qui ont un débouché dans les pays à circulation d'or, se seraient élevés en proportion de la dépréciation du métal blanc. C'est possible; mais le grand développement de la consommation du café en Europe et aux États-Unis nous paraît expliquer suffisamment sa hausse.

Les profits à retirer de l'exploitation du caféier ont appelé l'attention des capitalistes. Des compagnies américaines et anglaises, des compagnies françaises même se sont formées pour acheter des terrains propres à sa culture. D'après le *Bulletin de la Société des études coloniales*, les dépenses d'une plantation de deux cent mille pieds de caféiers sur 100 hectares, y compris l'intérêt du capital pendant trois années, se montent à 148,818 francs. Elle doit donner la 3e année 60,000 francs; la 4e 111,000 francs; la 5e 165,000 francs; la 6e 225,000 francs et pendant plus de trente ans, elle continuera à donner un bénéfice net de 150 pour 100 du capital engagé. Dans ce devis, la terre n'est comptée qu'à raison de 2 piastres l'hectare (7 francs au change de 3 fr. 50). On peut trouver encore des terres à ce prix dans les parties du pays les plus reculées. Mais là où des compagnies américaines ont déjà commencé leurs opérations et dans le voisinage des chemins de fer, les terres à café ont atteint des prix exorbitans. Il s'en est vendu jusqu'à 3,500 francs l'hectare aux environs d'Orizaba. Ceci n'est pas pour décourager ceux de nos compatriotes qui voudraient se lancer dans des entreprises que nous croyons très lucratives; le tout est de choisir judicieusement son emplacement et de ne pas prendre la suite d'affaires déjà fortement majorées.

II.

Pourquoi les milliers d'immigrans qui quittent chaque année le vieux monde ne se hâtent-ils pas de s'établir dans ce merveilleux pays que les transatlantiques mettent maintenant à vingt jours à peine des ports de France et d'Italie? S'ils ne le font pas, c'est qu'ils ont à compter à la fois avec le climat, avec les populations qui occupent le sol et enfin avec la constitution de la propriété.

Les terres chaudes sont non-seulement exposées aux épidémies de *vomito negro;* mais encore le travail manuel y est à peu près impossible pour l'Européen. Les aborigènes même n'ont jamais pu s'y livrer aux rudes labeurs qu'exige la civilisation occidentale. Les Espagnols y avaient transporté comme esclaves des noirs d'Afrique qui y ont fait souche; mais, une fois libres, leurs descendans, d'ailleurs très mélangés avec les Indiens, se refusent à un

travail intensif. La population est très peu dense dans toute cette région. La même difficulté existe dans la Basse-Californie et la Sonora. Les Indiens yakis, que les troupes mexicaines ont soumis après des luttes acharnées, font de médiocres ouvriers et leur nombre est insuffisant. Des traitans américains ont commencé à introduire dans les terres chaudes des naturels des îles océaniennes qu'ils engagent comme travailleurs libres, mais qui sont exploités par les planteurs comme des bêtes de somme à la vie desquels personne ne s'intéresse. Si l'on veut vraiment développer l'agriculture, il faudra appeler les Chinois qui, repoussés de toutes parts, seraient heureux d'y trouver un débouché à leur population surabondante. Les chances de mortalité ne les effraient pas : ils l'ont prouvé aux travaux de Panama. Dans les terres tempérées et dans les terres froides, le climat conviendrait aux émigrans du Midi de l'Europe. Mais la présence d'une population considérable de travailleurs de race indienne, à qui leur genre de vie permet de se contenter d'un salaire infime, écarte l'Européen qui n'apporte que sa force physique.

D'une manière générale, il n'y a place au Mexique que pour un petit nombre d'ouvriers d'art dans la capitale et deux ou trois grandes villes, pour des commerçans et des capitalistes prêts à monter des usines ou à exploiter de grandes cultures dans le reste du pays. En ce moment, des vignerons du Languedoc pourraient trouver à Parras et autres centres, où l'on s'efforce de créer des vignobles, des conditions d'établissement avantageuses. Mais c'est un fait exceptionnel. Quelques petites colonies agricoles françaises ou belges, qui ont fini par réussir après bien des vicissitudes, ne prouvent rien non plus, et c'est avec raison que les grandes masses populaires se détournent du Mexique pour se porter au nord aux États-Unis et au Canada, au sud au Brésil, dans la République argentine et la République orientale. Beaucoup de Portugais vont en Californie. Même les émigrans de l'Italie du Sud, qui sont le peuple européen ressemblant le plus aux Mexicains, comprennent qu'ils trouveraient en eux des concurrens au milieu desquels ils ne pourraient se faire une place. Aussi, au prix de mille avanies, préfèrent-ils s'établir dans la grande république voisine où ils finissent par prendre pied.

Cette absence d'immigration européenne en quantité considérable différencie complètement le Mexique et les petites républiques voisines, démembrées de l'ancienne vice-royauté de la Colombie, des autres États de l'Amérique du Sud, du Brésil, du Chili et surtout des pays de La Plata. Là, les conquérans s'étaient trouvés en présence de tribus de chasseurs qu'ils exterminèrent ou refou-

lèrent : l'élément européen a été ensuite dans le courant de ce siècle fortifié par une immigration française, espagnole et italienne considérable (1). Dans le Mexique, au contraire, l'élément autochtone constitue la majeure partie de la population, et, quoique, pris dans l'ensemble, il ne détienne ni la terre ni le capital, et qu'il n'exerce pas en fait le pouvoir politique, il demeure un facteur économique prépondérant, puisqu'il représente le travail. Quelle est donc la condition économique et l'état moral de ces millions d'hommes?

III.

Les Indiens sont surtout nombreux dans les États du Centre et du Sud. Ils ont conservé leurs langues natives et forment des communautés compactes. En dehors des villes et de leur banlieue, ils n'entendent pas l'espagnol. Dans le nord, au contraire, il n'y avait guère que des tribus de chasseurs analogues aux Comanches du Texas. De nos jours seulement leurs dernières bandes, qui infestaient la Sonora et le vaste désert appelé *El bolson de Mapimi*, entre les États de Chihuahua et de Cohahuila, ont été détruites ou subjuguées. Les Indiens, que les Espagnols amenèrent avec eux du sud, appartenaient aux tribus les plus diverses; ils ont formé une race fortement métissée qui parle uniquement l'espagnol.

Les peuples que Fernand Cortès rencontra dans la partie centrale, dans l'Anahuac, étaient agriculteurs, et, sur le bord des lacs, ils utilisaient les marais en jardiniers habiles ; mais ils ne possédaient d'autres animaux domestiques que le porc et la volaille; ils laissaient sans les utiliser les terres immenses que le défaut d'irrigation ne rendait pas propres à la culture du maïs. Il est aujourd'hui de mode au Mexique de déplorer la conquête espagnole comme ayant détruit l'indépendance nationale. C'est le thème ordinaire des discours officiels du 5 mai et du 16 septembre. Ce langage est étrange dans la bouche de gens qui peuvent avoir du sang indien dans les veines, mais qui parlent exclusivement espagnol et doivent tout ce qu'ils savent à ces conquérans qu'ils maudissent.

(1) L'intéressant volume sur *la République orientale de l'Uruguay*, que vient de publier le comte de Sainte-Foix, ancien ministre de France dans ce pays (1 vol. in-18, Léopold Cerf), montre comment dans le cours de ce siècle les Indiens Charruas ont été absolument éliminés, tandis que les colonies italienne et française sont devenues les facteurs prépondérans de la politique. L'abominable guerre d'extermination faite par le Brésil et la République argentine au Paraguay, et qui a réduit un peuple de 1,337,449 âmes en 1857 à 221,079 âmes en 1865 (Levasseur, *Statistique de la superficie et de la population de la terre*, 1887, p. 173), a fait disparaître une population qui dans l'Amérique du Sud avait le même caractère que celle du Mexique.

Assurément le courage de Cuanhtemoc, de Cuitlahuac et de Cacamatzin, les défenseurs héroïques de Mexico, est toujours bon à honorer et leurs statues sont pour les places publiques un motif plus original de décoration que celles de bien des héros modernes de *pronunciamientos*. Mais, quelque interprétation que l'on donne au mystère des antiquités aztèques et mayas, leurs monumens ne peuvent être comparés, même de loin, à ceux de l'Égypte, de la Babylonie, voire à ceux des Khmers. Il est surtout absurde de mettre leur science, leur technique, leurs arts, lors de la conquête, au-dessus de ceux de l'Europe à la même époque. Le développement de quelques industries textiles de luxe et de l'orfèvrerie peut se concilier, — l'exemple de l'Inde le prouve, — avec un état très arriéré des arts utiles. Les rares travaux publics dus aux souverains indigènes, dont on retrouve la trace, étaient exécutés au moyen de corvées qui épuisaient les populations, comme ceux des empereurs romains.

Des savans de valeur, don Joaquin Garcia Icazbalceta et M. Payne, d'Oxford (1), entre autres, ont fait justice de ces fantaisies historiques et montré que les Espagnols ont amélioré considérablement la condition des classes inférieures malgré les violences inséparables de toute conquête. Elles étaient soumises à un régime seigneurial qui donnait aux caciques le droit d'exiger des services et des redevances arbitraires. Le grand défenseur des Indiens, Las Casas, reconnaissait lui-même que leurs *seigneurs naturels* étaient plus exigeans que les *encomiadores* espagnols. L'esclavage personnel existait ; des ordonnances du Conseil des Indes l'abolirent. Enfin c'était le peuple qui fournissait exclusivement les milliers de victimes humaines immolées chaque année (2). Cela explique la facilité avec laquelle il se convertit. Des masses innombrables réclamaient le baptême, détruisant avec enthousiasme les idoles et les temples à la voix des premiers missionnaires. Les prêtres et les nobles fut les seuls qui, en réalité, perdirent à la conquête. Sans doute le travail des mines que les Espagnols imposèrent aux Indiens fut la cause de grandes souffrances ; mais elles furent localisées sur certains points (3). L'introduction des

(1) *Don Fray Juan de Zumárraga, primer obispo de Mexico* (Mexico, 1881), p. 151 à 181. — *History of the new world called America* (Oxford, 1892, Clarendon press), t. I, VII, X, p. 263 et suiv.

(2) En 1487, la dédicace du grand temple de Mexico par Ahuitzotl, le prédécesseur de Montezuma, fut célébrée par le sacrifice de 72,344 victimes.

(3) D'après M. Icazbalceta, la diminution de la population indigène, qui se produisit après la conquête, doit être attribuée aux grandes pestes qui ravagèrent l'Amérique comme l'Europe dans le cours du XVI[e] siècle.

animaux domestiques, chevaux, bœufs et moutons, les compensa largement dans l'ensemble (1). L'*aztècomanie* actuelle n'est, au fond, qu'une arme de guerre aux mains d'un parti pour rendre le clergé odieux dans le passé, et exciter contre les grands propriétaires les défiances des communautés villageoises indiennes.

Vraisemblablement, sur bien des points, la condition des Indiens a empiré pendant les longues révolutions qui ont désolé le Mexique; la suppression du régime des *presidios* et des *missiones* leur a enlevé une tutelle qui leur était nécessaire et a amené une décadence morale dont leur état économique se ressent.

M. Romero, ministre des finances du Mexique pendant de longues années, a publié, dans la *North american Review* de janvier 1892, un tableau par État du *maximum* et du *minimum* des salaires agricoles qui peut se résumer ainsi :

Dans la région touchant les États-Unis et là où il y a des mines, dans la Sonora, la Basse-Californie, le Cohahuila, les salaires maxima montent à 75 *centavos* (sous) et à une piastre par jour. En dehors de là, le maximum de salaire est de 37 1/2 à 50 *centavos;* le premier chiffre de 37 1/2 est celui qu'on peut prendre comme la moyenne pour les parties riches du pays; mais les salaires minima, qui sont les plus fréquens dans l'ensemble, varient entre 18 3/4 et 25 *centavos;* la nourriture n'est pas fournie à l'ouvrier qui les reçoit. Voilà les trois chiffres qui donnent une idée de la condition des travailleurs agricoles au Mexique (2).

Étant aussi peu payés, ils ne peuvent avoir qu'une condition très misérable; ils ne trouvent pas en effet dans le bon marché de la vie une compensation suffisante à des salaires si bas.

Les objets importés d'Europe, tout ce qui est luxe, est plus cher au Mexique que partout ailleurs; cela touche peu les Indiens : mais les produits du pays susceptibles d'être exportés, le café, les peaux, la laine, le tabac, ont haussé incontestablement de prix sans que les salaires aient augmenté; la consommation que pourraient en faire les travailleurs est donc arrêtée. Quant aux alimens, le maïs, les *garbanzos* (pois chiches) et les *frijoles* (haricots)

(1) Des savans mexicains attribuent au pacage des moutons la destruction des forêts qui existaient autrefois sur le plateau de l'Anahuac. Ils font remarquer qu'au temps de la conquête la vallée de Mexico était recouverte presque complètement par des lacs, dont le niveau a depuis lors baissé considérablement. Si la cause en est réellement celle qu'ils indiquent, ce serait un exemple frappant des perturbations que l'intervention de l'homme apporte parfois dans l'équilibre des forces de la nature, sans qu'il s'en doute.

(2) Les chemins de fer commencent à faire sentir leur effet sur les salaires. Sur leur parcours, le salaire agricole s'est élevé généralement à 37 *centavos*.

sont très bon marché à la campagne lorsque la récolte a été abondante ; seulement dès qu'il faut recourir à l'importation, soit de l'étranger, soit même d'une province voisine, les frais de transport et les charges du commerce sont si élevés que les prix montent à un niveau très supérieur à celui des États-Unis et deviennent des prix de famine (1).

L'Indien vit grâce à la douceur du climat qui lui permet de se contenter d'une hutte en pisé (*adobe*) dans les *tierras frias*, et ailleurs d'une simple cabane de feuillages, de se couvrir avec des vêtemens de coton très légers, auxquels il ajoute seulement une couverture, *zarape*, et une sorte de voile faisant châle pour sa femme, *rebozo*. Sa nourriture est purement végétale. Jamais il ne mange de viande et il ne touche que rarement à la volaille qu'il élève en abondance. Sa vente lui procure les quelques *centavos* nécessaires à acheter ses vêtemens, des verroteries de fabrication allemande et surtout le *pulque* avec lequel il s'enivre. Cette boisson, qui contient 20 degrés d'alcool, est fort épaisse et constitue en même temps une nourriture. Malgré les droits fiscaux dont sa circulation et son débit sont chargés, elle reste très bon marché dans les hauts plateaux qui avoisinent Mexico. Dans la région qui la produit, l'ivrognerie atteint des proportions énormes ; mais il y a peut-être du vrai dans ce que disent les apologistes du *pulque*, c'est qu'il est nécessaire pour combattre les effets de la scrofule, développée par une nourriture insuffisante et les conditions malsaines du logement.

L'Indien se marie de bonne heure et a beaucoup d'enfans ; toutefois la mortalité dans le bas âge, par suite de mauvaises conditions hygiéniques, est telle que la population s'accroît fort lentement. La sélection n'en fait que mieux son œuvre, et, une fois adulte, l'Indien a une endurance, une capacité à porter des fardeaux et à faire de longues marches qui dépasse celle de toutes les autres races. Par la même raison, les cas de longévité sont très fréquens.

Mais aux champs ou dans une manufacture, il rend peu de travail. La cause en est morale autant que physique. L'Indien de race pure ne cherche pas à améliorer son sort ; eût-il des salaires plus élevés, ils passeraient à la *pulqueria*. Quand il a gagné de quoi se soûler et se nourrir de *frijoles*, il refuse de travailler davantage. Ce trait de son caractère est d'autant plus curieux qu'il

(1) Dans le travail que nous avons cité plus haut, M. Romero donne un tableau des prix des principales denrées dans la ville de Mexico ; ils sont très supérieurs à ceux des États-Unis ; mais il faut tenir compte de ce que Mexico doit s'alimenter par une importation considérable des parties éloignées du pays. La magnifique vallée qui l'entoure n'est pas assez grande pour le nourrir.

s'allie à une grande ouverture d'esprit pour les études lorsque l'occasion se présente pour lui de s'y livrer; il est particulièrement apte aux conceptions juridiques. Il est doux et soumis dans les relations du travail, pourvu qu'on ne blesse pas sa fierté; mais quand elle a été atteinte, sa vengeance devient d'autant plus dangereuse qu'elle se cache sous une longue dissimulation.

Ce qui frappe le plus l'étranger qui l'observe, c'est une tristesse contenue et une remarquable dignité d'attitude. Il y a au musée de Mexico une statue de grandeur naturelle représentant un Indien la tête appuyée dans ses mains. La pierre est grossière, la sculpture encore plus, et cependant, comme puissance d'expression, elle égale le *Gladiateur mourant* ou le *Napoléon* de Vera. L'*Indio triste*, tel est le nom donné à cette statue, date, croit-on, de l'époque de la conquête et personnifie la douleur muette de la race. Le même trait se retrouve chez toutes les tribus rouges, chez les Montagnais du Canada et les Sioux des États-Unis comme chez les descendans des Toltèques et des Aztèques. C'est un contraste frappant avec la gaîté, la facilité d'humeur et aussi l'absence de respect de soi-même du noir. Il chantait au temps de l'esclavage; une fois libre et citoyen, il n'a jamais la dignité mélancolique de l'Indien.

Les pratiques du culte et les fêtes de la religion sont sa seule joie. Les pompes du culte, la musique criarde des églises lui sont une source d'émotions sur lesquelles il ne se blase jamais. Les statues de saints bariolées, d'un réalisme violent, qui ornent les églises de village, semblent à ses yeux des êtres vivans avec qui il est en communication matérielle. Évidemment sa religion n'est pas suffisamment éclairée. L'absence de toute condition de moralité dans son logement l'indique bien. Ce n'est pas seulement par misère, mais par goût, qu'il couche pêle-mêle en un effroyable mélange de sexes et d'âges dans la pièce unique de sa cabane. L'inceste y règne comme sur le poêle surchauffé des isbas du moujik russe, et c'est à cette partie de la population que s'applique le proverbe d'après lequel, au Mexique, les fleurs sont sans odeur et les femmes sans pudeur. Des propriétaires éclairés, qui ont voulu construire des habitations partagées en plusieurs pièces pour les travailleurs de leurs *haciendas*, se sont heurtés à leur mauvais vouloir. C'était pour eux une tyrannie! Le défaut du respect d'elle-même chez la femme et par conséquent l'absence des sentimens qui pourraient épurer le foyer et relever la famille, voilà le secret de l'incurable infériorité économique de l'Indien.

En voyant quelle est aujourd'hui, et même depuis des siècles, la dignité de vie domestique de nos populations rurales, nous ne nous rendons pas assez compte de ce qu'elles doivent aux longs

efforts de leurs éducateurs. Et cependant quand on lit le *Querolus*, une comédie de mœurs écrite en Gaule au IVe siècle, on voit que les esclaves attachés aux grands domaines gallo-romains étaient alors dans un état moral à peu près semblable à celui des Indiens du Mexique. L'étude comparative de l'histoire peut seule donner une idée de la profondeur de l'élaboration morale qui s'est opérée dans ce moyen âge primitif que Montalembert a fait revivre en sa grande œure des *Moines d'Occident*.

L'Espagne catholique, qui au XVIe siècle a eu une si merveilleuse expansion, qui au siècle suivant a produit des scolastiques et des mystiques si puissans, n'a pas eu les nombreux ordres hospitaliers et enseignans qui à la même époque marquèrent chez nous la renaissance chrétienne et se personnifient dans les Filles de la charité et les Frères de la doctrine chrétienne. Aux premiers temps de la conquête, on comprit que c'était par la femme qu'il fallait commencer l'éducation morale de la race indienne, et une riche fondation, *l'Enseñança*, fut faite dans cette intention à Mexico; mais elle demeura isolée. Quand on rapproche de la triste condition morale et matérielle des Indiens mexicains les intérieurs *respectables* des descendans des Hurons et des Montagnais au Canada, on voit toute la supériorité du catholicisme français au siècle de Louis XIV; car toutes les institutions religieuses de notre ancienne colonie datent de cette époque. Qui fera aujourd'hui ce que les siècles passés n'ont malheureusement pas su faire?

L'église mexicaine actuelle, grâce à la réforme profonde qui s'est accomplie dans son sein et au zèle éclairé de son nouvel épiscopat, pourrait certainement accomplir cette œuvre à la longue. Mais son action est resserrée par une législation sectaire dans les plus étroites limites. L'école et l'assistance du peuple lui ont été enlevées. Le parti qui est au pouvoir depuis vingt-cinq ans, a édicté l'instruction laïque, gratuite et obligatoire; mais, malgré les déclarations optimistes du président Porfirio Diaz à l'ouverture du congrès le 1er avril dernier, il n'y a à attendre de ces lois que des places à donner à la *gente illustrada* qui se multiplie chaque jour dans la société mexicaine et meurt de faim.

D'autres administrateurs, quelque peu économistes, ont pensé qu'en créant des besoins nouveaux chez leurs administrés, ils les rendraient plus industrieux et les obligeraient notamment à acheter les produits des tissages que le gouvernement s'efforce de multiplier par le régime protectionniste. Les Indiens s'habillent à bas prix de cotonnades grossières dans lesquelles leurs femmes leur taillent des vêtemens amples, mais très suffisans. Entre ceux qui sont ainsi vêtus et les métis, qui ont au moins la partie indispen-

sable du vêtement européen, une grande démarcation sociale subsiste. Les Espagnols s'appelaient autrefois eux-mêmes, par opposition aux indigènes, les *gente de razon*. Aujourd'hui, les citoyens qui portent un pantalon sont des *gente decente*, et une foule de privilèges sociaux leur sont attribués en conséquence. Aussi dans quelques États a-t-on imaginé d'imposer aux Indiens le port du pantalon, estimant que toutes ces distinctions surannées s'effaceraient et que les manufactures marcheraient d'autant mieux. Malheureusement c'est un vêtement coûteux, et l'on n'a pas fourni en même temps aux pauvres Indiens les moyens de l'acheter. Ceux qui réussissent à s'en procurer un cherchent à le faire durer toute leur vie. Ils le portent soigneusement plié sous le bras et ne le mettent qu'aux portes de la ville, pour ne pas être jetés en prison par les gendarmes et les agens de police qui les traitent avec autant de brutalité que d'arbitraire.

IV.

La question vitale pour l'Indien est la question de la terre. Cela peut paraître étrange dans un pays où la densité moyenne de la population est de 5 habitans par kilomètre carré; elle atteint 30 à 35 dans les États de Puebla, de Mexico, d'Hidalgo, de San-Luis de Potosi qui ont de grandes villes, pour redescendre à 13 et à 10 dans le Jalisco et le Michoacan et à 1, 8 dans le Tamaulipas et le Campêche. Un coup d'œil rapide sur l'histoire de la propriété foncière est nécessaire pour s'en rendre compte.

Les Espagnols trouvèrent, là où l'irrigation était possible, des groupes agricoles très denses qui cultivaient la terre sous un régime de propriété villageoise collective, analogue à celui qui existe dans une grande partie de la Russie. Les terres étaient réparties entre les habitans moyennant des redevances payées les unes à la communauté, les autres aux caciques, seigneurs du territoire. Ceux-ci, outre leur pouvoir sur la personne de leurs sujets, possédaient à titre privé et héréditaire des domaines qu'ils louaient par parcelles aux habitans des villages voisins. Les seigneurs indiens disparurent, les uns ayant été exterminés, les autres, en plus petit nombre, s'étant fondus avec les grands propriétaires espagnols. La Couronne se trouva hériter de leurs droits coutumiers et de leurs propriétés; car, par le fait de la conquête, le domaine éminent de toutes les terres lui appartenait.

D'immenses espaces étaient d'ailleurs inoccupés, les indigènes n'ayant pas de bétail. Le pâturage des terres vagues, qui existe en Europe dès l'origine de l'histoire et a eu une si grande importance

sur la constitution de la propriété foncière, ne se produisit en Amérique qu'après la conquête. Les rois d'Espagne, désireux de conserver les indigènes et de les protéger contre les empiétemens des Européens, reconnurent formellement la propriété des *communidades de Indios*. Il leur fut interdit de vendre ou de concéder temporairement leurs terres aux Européens et elles furent placées sous la tutelle des *intendientes* royaux, comme les villes créées dans le pays le furent pour leurs biens communaux. Les Indiens ont sur bien des points gardé les terres dont ils étaient en possession de toute antiquité et, jusqu'à ces derniers temps, ils se les sont réparties selon leurs coutumes traditionnelles. Les rois d'Espagne cherchèrent même à augmenter leurs propriétés, d'abord en donnant aux *communidades* un droit de préférence sur les terres domaniales de leur voisinage quand elles étaient mises en vente (*composiciones*), puis en leur attribuant le domaine utile de terres de la Couronne à titre de *repartimiento* comme aux cités espagnoles; la Couronne se réservait en ce cas la *directe* et des redevances recognitives. Mais la population rurale a été aussi mobile au Mexique pendant les trois derniers siècles qu'elle l'avait été en Europe au moyen âge. Quand un village d'Indiens disparaissait par suite d'épidémies ou de disette, ce qui était très fréquent, les *tierras de communidades*, aussi bien que les *terrenos de repartimiento*, faisaient retour à la Couronne. En revanche, quand un nouveau centre d'Indiens se formait, en vertu d'ordonnances de 1567 et de 1573, il lui était attribué à titre de pleine propriété (*fundo legal*) un rayon de terre de 600 varas pour former son territoire agricole, plus une lieue (1) de large autour et à partir du *fundo legal* pour faire pâturer les bestiaux que maintenant ils possédaient en grand nombre: c'est ce qu'on appelait les *ejidos de los pueblos*. La propriété collective persista généralement chez les Indiens; les pâturages étaient utilisés en commun, les terres arables alloties entre les familles. Les lois espagnoles reconnaissaient bien la propriété individuelle du sol à leur profit; mais les caciques avaient disparu, et quant aux petits propriétaires, ils aimaient mieux confondre leurs biens avec ceux d'une *communidad* pour s'assurer sa protection (2).

Dans le nord où les Espagnols rencontrèrent presque exclusivement des tribus de chasseurs à demi nomades, ils les fixèrent au sol par la *mission* établie toujours à une certaine distance du

(1) La *vara* a $0^{m},838$, la lieue a 4,190 mètres.

(2) Voir un travail de don Emilio Velasco, ancien ministre du Mexique à Paris, *Terrenos de indigenas, su origen juridico*, dans *l'Annuario de legislacion y jurisprudencia*, Mexico, 1885.

presidio ou colonie militaire. Les Indiens, qui venaient s'établir autour de la mission, recevaient des terres aux titres divers de *fundo legal*, d'*ejidos* et de *realengas :* ces dernières étaient des terres arables, dans le voisinage immédiat du village, que l'on affermait pour faire face aux charges publiques (1).

En 1857, l'on a imaginé d'appliquer aux biens communaux des villes et des communautés indiennes le principe de la *désamortisation* et l'on a ordonné leur vente aux enchères ou leur partage entre les habitans. C'est un des exemples les plus caractéristiques du mal que peuvent faire les idées *a priori*. Cette loi a été exécutée complètement dans les villes qui sont ainsi privées d'un domaine auquel le temps aurait donné une plus-value certaine, et elles doivent depuis lors demander toutes leurs ressources à l'impôt. Quant aux communautés indiennes, elles ont opposé à cette loi une résistance passive qui, dans bien des localités, a été couronnée de succès. Là où elle a été appliquée et où l'on a partagé tout le territoire en propriétés individuelles entre les Indiens, les résultats en ont été généralement mauvais; car la plupart ne sont pas assez avancés économiquement. Dans la Sonora, par exemple, où l'on a partagé les terres des Yaquis, qui sont principalement chasseurs et pasteurs, ces malheureux ont vendu leurs lots à des spéculateurs américains sans savoir ce qu'ils faisaient. Ils ont ensuite voulu les reprendre par la force et cela a été l'occasion d'une insurrection, qui a abouti comme toujours à leur extermination (2).

Même là où le partage des terres a eu lieu, les Indiens ont toujours un sentiment communal très intense. Établis en villages au milieu des grandes *haciendas* qui occupent la plus grande partie du territoire, ils louent comme colons partiaires ou fermiers une partie de ces domaines. Ils désireraient avoir de plus grandes étendues de terres en pleine propriété, sauf à ne les cultiver que partiellement en transportant chaque année leurs cultures sur une terre nouvelle; car ce à quoi ils répugnent le plus, c'est à la culture intensive (3). Ils sont donc portés à regarder les grands propriétaires

(1) Voyez *Spanish colonization in the Southwest*, by Frank W. Blackmar (Baltimore, *John's Hopkins University*, 1890).

(2) Ailleurs, les Indiens se montrent très en état d'exercer la propriété individuelle. Dans le village d'Amatlan, par exemple, près de Cordoba (État de la Vera-Cruz), qui est connu par ses riches costumes traditionnels, les Indiens, quoique ne comprenant pas pour la plupart l'espagnol, sont presque tous de riches propriétaires fort capables de se défendre contre ceux qui essaieraient de les tromper.

(3) Encore une fois il ne faut pas trop généraliser et surtout ne pas faire intervenir la question de race. A la porte de Mexico, les Indiens de Santa-Anita ont créé au milieu de marais de merveilleux jardins maraîchers, qui, comme type de petite propriété, valent les *polders* conquis par les jardiniers flamands sur l'océan.

voisins comme des usurpateurs de leurs anciens domaines. C'est faux dans la plupart des cas; mais les déclamations des *aztècomanes* ne laissent pas d'arriver jusqu'à l'oreille des intéressés. Ce sentiment se traduit par des déprédations répétées dans les bois et dans les troupeaux des grands propriétaires; il aboutit rarement à des crimes contre les personnes, à moins que les agens de ceux-ci ne se montrent trop durs.

V.

La grande, la très grande propriété s'est développée au Mexique sous la domination des Espagnols et aussi depuis l'indépendance dans des proportions qu'on ne rencontre en aucun autre pays. Au lendemain de la conquête, les rois d'Espagne constituèrent au profit des *conquistadores* des bénéfices viagers qui leur donnaient droit aux services coutumiers des Indiens d'un certain territoire. Dans le cours de vingt années on vit se dérouler des événemens analogues à ceux qui, en France, sous les Mérovingiens, rendirent les bénéfices héréditaires et les transformèrent en fiefs. Une propriété viagère ne sera jamais considérée comme une vraie propriété; elle ne répond pas au sentiment qui attire l'homme à la possession de la terre. Aussi, malgré sa toute-puissance, Charles-Quint, en 1542, dut reconnaître aux *encomiadores* le droit de transmettre leurs domaines à leurs descendans.

En outre, la Couronne avait à sa disposition d'immenses espaces inoccupés. Les vice-rois en firent des concessions très étendues, au profit de particuliers ou d'établissemens religieux, concessions qu'il fallait en principe faire confirmer par le Conseil des Indes. Après l'indépendance, les États entre lesquels la souveraineté fut partagée continuèrent à faire des concessions de ce genre sans aucun contrôle. C'est l'origine des immenses propriétés que l'on trouve dans le Nord et aussi dans la partie du territoire de la République qui a été cédée aux États-Unis en 1847. Ces titres sont sujets à bien des contestations et les personnes qui achètent des domaines au Mexique ne sauraient se passer de l'assistance de légistes expérimentés et honnêtes.

La *désamortisation* des biens ecclésiastiques n'a pas, nous l'avons dit, changé cet état de choses : ils ont été achetés par des spéculateurs au lieu d'être morcelés.

Il y a des *haciendas* grandes comme un département français. Celles de la taille d'un de nos arrondissemens sont nombreuses. Quand elles sont situées sur les versans de la table centrale, elles comprennent souvent à la fois des *tierras frias*, des *tierras tem-*

pladas et des *tierras calientes;* elles réunissent les produits de tous les climats. Aussi les premières améliorations que font les propriétaires intelligens consistent en l'établissement de tramways à chevaux, de chemins de fer Decauville, de ponts tubulaires en fer, jetés sur les *barrancas*, pour rendre les transports possibles (1).

Quelque bas que soit resté jusqu'ici le prix de la terre, les *haciendas* représentent des valeurs considérables : 200,000 piastres est le prix d'une petite : une grande en vaut facilement un million, même sans que les systèmes de culture aient été transformés. Les exploitations moyennes qu'on appelle *ranchos*, et que les statistiques européennes rangeraient sans hésiter dans la très grande propriété, n'ont pu se constituer que dans la banlieue des villes ou dans quelques États plus peuplés et plus industrieux que les autres, comme celui de Guanajuato. Partout ailleurs, elles auraient été comme étouffées entre les grands domaines voisins.

Quoique les droits de l'homme et du citoyen soient inscrits en tête de toutes les constitutions et que les services coutumiers auxquels les Indiens étaient soumis du temps des Espagnols aient été formellement abolis, en fait, les *haciendas* mexicaines ont la même organisation économique que celle des *fisci* de l'époque carlovingienne, telle que nous la connaissons par le polyptique d'Irminon. On en jugera par les notes que nous avons prises sur deux d'entre elles.

La première, située dans l'État d'Hidalgo à dix lieues de Mexico en *tierra fria*, est consacrée à la culture du blé, de l'orge, du maïs, à l'élevage du bétail et surtout à la production du *pulque* auquel le voisinage de la capitale assure un débouché très lucratif. Elle comprend 20,399 hectares sur lesquels 5,164 plantés en agaves, 11,650 en terres de labour, 2,424 en pâturages ; 1,154 hectares de terrains arides complètent le chiffre total : deux ou trois barrages retien-

(1) Exploitées comme elles le sont généralement, c'est-à-dire selon une routine invétérée et en laissant une grande partie de leur contenance en friches, les *haciendas* se vendent à un taux de capitalisation du revenu qui représente le 8 ou le 9 pour 100. Des améliorations scientifiques et des incorporations judicieuses de capitaux peuvent élever ce rendement dans des proportions considérables. Mais la première condition est la résidence ou une surveillance très étroite du propriétaire. Des capitalistes européens éprouveraient, croyons-nous, des mécomptes à acheter des *haciendas* en *tierra fria;* car il est très difficile d'en tirer parti autrement qu'en se pliant aux coutumes des Indiens. Nous exceptons cependant les immenses espaces du Nord, qui ne valent actuellement presque rien et qui prendront forcément une certaine plus-value. Ce sont les grandes *haciendas* des *tierras templadas* et des *tierras calientes*, celles surtout où il y a des forêts, dont l'acquisition est en principe avantageuse aux capitalistes de l'Europe suffisamment riches pour, après les avoir payées, y incorporer les capitaux suffisans.

nent les eaux pluviales et permettent d'arroser quelques centaines d'hectares où l'on peut alors obtenir dans l'année une récolte de blé ou d'orge et ensuite une de maïs. En dehors de ces terrains irrigués, le reste de l'*hacienda* est exposé à la sécheresse comme tout le plateau central. La résidence manoriale avec la chapelle, les fabriques de *pulque*, la distillerie de *mescal*, les étables, les greniers, les habitations des gens de service et ouvriers d'arts nécessaires aux réparations, est située au centre du domaine. Des murailles élevées, percées d'une seule porte et de fenêtres grillées de fer, la mettent à l'abri d'un coup de main. Cent cinquante familles de travailleurs agricoles sont attachées d'une manière permanente à l'*hacienda* pour conduire les troupeaux et cultiver la partie complantée en agaves que le propriétaire fait valoir. C'est le *mansus indominicatus*, ce sont les *servi non casati* de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Chaque famille est logée, grâce à la générosité intelligente du propriétaire, dans de jolies maisonnettes de brique précédées d'une courette où elle élève un porc. Les travailleurs sont payés à la journée, à raison de 31 *centavos* (sous) par jour (les gamins, 18 *centavos* 1/4), et moyennant l'accomplissement d'une tâche déterminée. Ils ne sont pas nourris. Chaque semaine ils sont payés; l'intendant retient le prix des provisions qu'ils ont prises dans le magasin, *tienda*, établi dans la résidence manoriale. La *tienda* existe dans toutes les *haciendas*. Son exploitation est une occasion de gain pour les propriétaires : ceux qui sont honnêtes, qui appartiennent à d'anciennes familles, n'en abusent pas. Les travailleurs ne sont pas obligés d'y acheter comme dans le *Truck-System* anglais ou américain; mais, en fait, le grand éloignement des centres habités les force à s'y approvisionner. Dans d'autres *haciendas*, la partie du domaine qui n'est pas exploitée en faire-valoir direct par le propriétaire est partagée en tenures, moyennant des redevances et des corvées déterminées contractuellement ou par la coutume du domaine, qui correspondent tout à fait à celles des *servi casati* de notre vieux document. Ici elle est cultivée moyennant des redevances fixes en blé par des colons qui habitent trois gros villages situés au milieu de l'*hacienda*. Ces villages sont entourés de terres, les anciens *ejidos*, qui appartiennent en pleine propriété aux Indiens. Quelques-uns sont même assez riches; mais, comme leurs terres ne suffisent pas à les faire vivre, ils sont empressés à louer celles de l'*hacienda*, et le propriétaire, de son côté, trouve beaucoup plus de profits à faire exploiter de cette manière les champs éloignés du manoir et qui sont consacrés à la culture des céréales.

L'autre *hacienda*, beaucoup moins grande, est située près de Cor-

doba, en pleines terres chaudes. La partie boisée est de beaucoup la plus considérable. 1,344 hectares dans les bas-fonds sont complantés en cannes à sucre, et 1,100,000 plants de caféiers poussent à l'ombre de grands bois parfaitement nettoyés. Au centre, dans l'enceinte de la résidence manoriale, se trouvent une sucrerie à vapeur, une distillerie d'eau-de-vie, la chapelle, les *tiendas*, près de quatre-vingts-petites maisons en pierres pour les familles attachées d'une manière permanente à l'exploitation. En outre, plus de cinq cents manouvriers y sont employés habituellement. Ils vivent dispersés dans la partie montagneuse du domaine où ils cultivent le maïs nécessaire à leur nourriture sur des défrichemens temporaires faits dans la forêt. Nous n'avions pas trouvé cette combinaison dans l'autre *hacienda*. Un règlement visé par l'administrateur du district et affiché dans le bureau de l'intendant constitue la *lex terræ*. Il rappelle que personne ne doit s'établir sur la terre sans un titre écrit émané de l'intendant et qui n'est valable que pour un an. Tous ceux qui s'établissent sur le domaine doivent une redevance annuelle de 12 piastres pour l'habitation, de 30 piastres pour leur culture et de 4 piastres pour le pâturage de leurs bestiaux. En outre, ils doivent faire deux journées par semaine sur l'*hacienda* qui leur sont payées à un prix fixe correspondant, d'ailleurs, aux salaires courant; ils doivent réparer les chemins et se conformer à certaines règles pour le bon ordre du domaine. Ils ne peuvent prendre du bois de construction ou de chauffage sans la permission de l'intendant. Le règlement prévoit le cas où des individus viendraient s'établir sans titre sur les terres vagues du domaine et y feraient des défrichemens; il leur impose d'office dans ce cas les redevances fixées plus haut. Ne sont-ce pas les *hospites* et les *advenæ* des textes carlovingiens?

On appelle du nom générique de *peones* les travailleurs agricoles de toutes ces catégories. Ils sont essentiellement libres. Mais leur défaut de toutes ressources propres les place forcément sous la dépendance de fait des propriétaires. Ceux-ci ont nourri les Indiens qui travaillent sur leurs terres pendant la disette dont une grande partie du pays a souffert pendant les deux dernières années. Ce patronage peut quelquefois entraîner des abus. Il est arrivé que les autorités administratives ont obligé un cultivateur à rester au service d'un propriétaire jusqu'à ce qu'il se fût acquitté du montant des avances qu'il en avait reçues. Une servitude déguisée résulterait de cette pratique : elle est essentiellement illégale et donnerait ouverture pour celui qui en serait victime au recours devant les tribunaux fédéraux appelé *juicio de amparo*. Une coutume très différente en réalité et que l'on appelle le *peonage* existe dans d'autres États. M. Romero la décrit ainsi d'après son expérience

personnelle : « Les ouvriers agricoles qui travaillent dans les terres chaudes ont non-seulement des salaires plus élevés, mais encore ils obtiennent des avances des propriétaires dans toutes les occasions extraordinaires, mariages, naissances, décès, maladies... Dans plusieurs localités, il n'est pas possible d'engager un domestique ou un manouvrier agricole sans avoir auparavant payé la dette qu'il a contractée vis-à-vis de son employeur précédent : elle monte souvent de 100 à 500 piastres. On voit quel capital il faut mettre dehors avant de réunir un certain nombre d'ouvriers. Avec le temps, leur dette augmente au lieu de diminuer ; car généralement chaque semaine le travailleur demande plus d'argent ou de fournitures qu'il n'a gagné. Quand les ouvriers, pour une cause ou pour l'autre, ne veulent plus travailler sur une *hacienda*, ils sont parfaitement libres d'aller s'engager chez un autre propriétaire. Celui-ci paie volontiers leur dette pour s'assurer des travailleurs ; car personne n'en a jamais assez ; mais il arrive souvent que les *peons* disparaissent, quittent le pays et le montant de ces avances est perdu pour celui qui les a faites. »

Ces grandes *haciendas*, souvent fort éloignées de tout centre urbain, forment des unités économiques qui doivent se suffire complètement à elles-mêmes. Dans les régions forestières du Sud, là où les moyens de communication font complètement défaut, les intendans des propriétaires exercent de par la force des choses des fonctions judiciaires et administratives qui n'ont rien de constitutionnel. Là, au contraire, où les populations sont denses, l'existence de villages au milieu des grandes *haciendas* donne lieu à maintes difficultés. La législation érige de plein droit en municipalité toute agglomération d'habitans qui arrive à un certain chiffre, encore qu'ils soient établis sur la terre d'autrui. Ces municipalités civiles, constituées sur leurs terres, sont parfois fort gênantes pour les grands propriétaires ; aussi ils empêchent, autant qu'ils le peuvent, les agglomérations d'habitans d'arriver au nombre légal. La difficulté existe aussi au point de vue religieux. Les évêques actuels aiment mieux que leurs prêtres desservent des paroisses régulières que d'être chapelains d'*haciendas*, et ils ont de bonnes raisons pour cela. Des conflits du même genre se produisaient certainement dans nos campagnes durant cette période de notre histoire qu'on appelle le mouvement communal (1).

(1) Une autre analogie avec notre moyen âge nous a frappés. L'absentéisme des propriétaires, le manque des capitaux nécessaires pour constituer de nouveaux centres d'exploitation, font que, pendant plusieurs générations, certaines grandes *haciendas* n'ont pas été partagées, et que les personnes qui y ont des droits à titre successoral ou qui les ont achetés des héritiers sont fort nombreuses. Il s'est ainsi constitué des sortes de communautés de propriétaires non résidens qui rappellent un état de choses, que

Les grands propriétaires mexicains ne résident pas sur leurs domaines. Ils les font gérer par un régisseur et des employés inférieurs, ce qui n'est pas bon pour les rapports ruraux. Eux-mêmes vivent à la ville et les plus riches se font envoyer en Europe le produit de leurs exploitations. Longtemps, l'insécurité qui régnait dans les campagnes avait été un obstacle absolu à la résidence des propriétaires comme à toute amélioration. Aujourd'hui ils ne craignent pas d'employer des capitaux à construire des sucreries, des distilleries, à faire des tramways, à planter des caféiers ou des agaves, selon les climats. Ils vont même de temps en temps passer quelques semaines dans leurs *haciendas*. On ne saurait trop souhaiter que les habitudes de sport rural et la vie de château se développent au Mexique. Les populations en bénéficieraient à la longue. Malheureusement, les révolutions et aussi, disons-le, l'incapacité, la paresse, ont détruit beaucoup d'anciennes familles. Un grand nombre d'*haciendas* sont tombées entre les mains de nouveaux enrichis, d'usuriers espagnols, qui les exploitent sans avoir l'esprit charitable qu'avaient au plus haut degré les Mexicains d'autrefois. D'autres sont achetées par des compagnies américaines ou anglaises, qui réalisent de grands progrès agricoles, mais ne se préoccupent en rien du sort des populations qui leur fournissent le travail.

VI.

Une des causes du grand développement des États-Unis a été l'excellent régime de cadastration et de vente des terres non occupées par le gouvernement fédéral, régime qui, avec quelques modifications secondaires, remonte à 1787. Quoique la république mexicaine eût hérité de la Couronne d'Espagne le domaine de toutes les terres vacantes, elle n'avait pratiquement point de terres publiques à mettre en vente et à offrir aux colons jusqu'en 1883. Les concessions de propriétés faites par les gouvernemens successifs portaient souvent sur des étendues désignées d'une manière très vague. Puis les grands propriétaires, les villes, les communautés indiennes elles-mêmes avaient occupé les terrains adjacens pour le pâturage ou au moins élevaient des prétentions à leur possession.

M. Fustel de Coulanges a deviné avec sa grande perspicacité, dans le moyen âge primitif. Au point de vue économique, il ne peut pas y avoir de plus mauvais régime. Les lois ont facilité le partage de ces *haciendas* indivises, et, comme actuellement les capitaux augmentent et qu'un mouvement remarquable se produit dans les classes riches du pays pour l'exploitation des richesses naturelles du sol, les partages se sont multipliés et ont abouti à la division de quelques-uns de ces domaines immenses.

Une loi de Juarez, édictée au plus fort de la guerre civile, posa en principe que toute terre, dont le propriétaire ne justifierait pas de son droit par un titre, serait considérée comme terre publique, *terreno baldio*, et que le dénonciateur pourrait se la faire adjuger jusqu'à concurrence de 2,500 hectares, moyennant un prix déterminé et fixé fort bas. Cette loi n'avait donné que peu de résultats et le gouvernement était hors d'état de procéder lui-même à la cadastration générale du territoire. Une loi de 1883 a fait produire au principe posé par Juarez toutes ses conséquences en autorisant la formation de sociétés spéciales de dénonciation et de délimitation des *terrenos baldios* et en donnant à ces sociétés pour les rémunérer le tiers des terrains délimités par elles.

Les propriétaires menacés d'éviction peuvent faire confirmer leurs titres en payant le prix fixé dans leur État pour les terres publiques, selon la catégorie à laquelle elles appartiennent, avec un certain rabais. Ce prix, comme toutes les acquisitions de terres publiques, est payable en titres de la dette intérieure, que le gouvernement prend au pair, mais que l'on achète aujourd'hui à la bourse de Mexico à 30 pour 100. Le gouvernement poursuit un double but : l'extinction de la dette intérieure et la constitution d'un domaine public nettement délimité ouvert à la colonisation. Un certain nombre de sociétés de ce genre se sont créées et à la fin de 1889, elles avaient délimité 38,811,524 hectares sur lesquels 11,036,407 avaient été abandonnés aux compagnies et 12,642,446 hectares avaient été vendus par le gouvernement. Plus de 11 millions d'hectares restaient disponibles pour la colonisation. Les mêmes opérations se sont continuées et le discours de Porfirio Diaz, à l'ouverture du congrès le 1er avril dernier, nous apprend que 2,600,000 hectares de *terrenos baldios* ont été dénoncés dans le cours de l'année 1892-93 par les compagnies qui en ont gardé le tiers (1).

Seulement ces opérations entraînent une multitude d'injustices. Souvent les titres de possessions fort légitimes ont été perdus; puis la prescription acquisitive de terres vacantes est un mode naturel de constitution de la propriété. C'est une véritable iniquité de ces lois de ne pas l'avoir reconnue. Les grands propriétaires peuvent encore se défendre ou se racheter; mais ceux qui sont faibles sont souvent spoliés par les compagnies.

Quand il s'agit de propriétés provenant des communautés in-

(1) Dans la même année 1892-1893, les régularisations par des propriétaires pour les possessions qu'ils avaient au-delà de leurs titres ont porté sur 209,400 hectares, pour lesquels ils ont payé 110,308 piastres en titres de la dette publique intérieure. D'autre part, 1,024 titres individuels de propriété ont été expédiés gratuitement pour une superficie de 4,661 hectares provenant du partage d'*ejidos de pueblos*.

diennes, les jurisconsultes ont fait admettre que pour elles la possession valait titre. Malgré cela, les villages indiens, qui se considèrent comme propriétaires de toutes les terres vagues les entourant, sont le point de mire de ces sociétés et ils succombent généralement sous leurs artifices. Dans plusieurs États, leurs agens ont été assassinés et les compagnies ont dû renoncer à leurs opérations. Ailleurs, l'appui plus énergique des pouvoirs publics leur a permis de les continuer ; mais une profonde irritation à leur sujet règne dans l'opinion. Elle se manifeste peu au dehors ; car ces faits se passent dans des campagnes reculées et un petit nombre de journaux indépendans en parlent seuls de temps à autre.

Quant à la colonisation des terres entrées par ces procédés dans le domaine public, elle a été jusqu'à présent fort lente. Les concessions gratuites de 100 hectares, faites à l'imitation et avec les conditions de résidence de l'*homestead* américain, ne sont pas pratiques. Un cultivateur étranger isolé est écrasé dans ce pays, où malgré les progrès réalisés au point de vue de la sécurité matérielle, beaucoup reste abandonné à la propre défense individuelle.

Les compagnies de délimitation, en se transformant en compagnies de colonisation, peuvent obtenir, pour des prix purement nominaux, d'immenses étendues de terres en sus du tiers auquel elles ont droit. Jusqu'à présent, elles ont très peu fondé de villages. Leur but est surtout d'accaparer des terres et d'en faire matière à spéculation. Quant à la fondation directe de villages par le gouvernement, l'expérience de l'Algérie nous donne peu de confiance dans les succès dont se vantent les rapports officiels.

Ils nous apprennent qu'en 1887 dix-neuf colonies avaient été fondées soit par le gouvernement (1), soit par des compagnies, principalement dans les États du Nord. Depuis lors, il s'en est créé de nouvelles : récemment, le gouvernement a vendu à un capitaliste mexicain, don Rafael Dorrantes, 300,000 hectares de terres très riches, dit-on, dans les États de Tabasco et de Chiapas au prix de 1 piastre l'hectare, payable en cinq annuités en titres de la dette publique, et à charge d'établir une famille de colons par 200 hectares.

La colonisation vraiment féconde se fait d'elle-même ou par l'action de spéculateurs qui n'ont pas besoin de faveurs gouvernementales. C'est ainsi que le Nord-Ouest des États-Unis a été peuplé, que le Sud-Ouest est en voie de l'être aujourd'hui. Mais les États-Unis demeurent toujours le pays où la famille de robustes travail-

(1) Parmi les colonies de cette catégorie, la plus intéressante est la colonie de l'Ascension dans l'État de Chihuahua, formée avec 2,294 Mexicains des provinces cédées aux États-Unis en 1847.

leurs et le capitaliste disposant de quelques dizaines de mille francs ont le plus de chances de se créer un *home*. La constitution si complexe de la société au Mexique ne permet guère de se faire une place au soleil qu'aux riches capitalistes qui y arrivent organisés en sociétés et prêts à passer des contrats aux conditions usitées d'après les mœurs locales avec le gouvernement de la république et avec ceux des États particuliers. Il n'y a d'exception que pour les commerçans proprement dits.

VII.

Le Mexique conserve un des traits caractéristiques des pays d'ancien régime : le peu de développement des classes moyennes. Nulle part on ne rencontre de plus grands extrêmes de pauvreté et de richesse. C'est le propre de la liberté économique, quand d'ailleurs la justice est suffisamment observée, de multiplier les degrés divers de richesse, tandis que la violence matérielle et la tyrannie de la loi rejettent incessamment dans la pauvreté ceux qui commençaient à s'élever; seuls, les forts, qui peuvent lui résister, deviennent et plus riches et plus forts.

La petite et la moyenne propriété, nous l'avons vu, existent à peine sur quelques points. Les métiers n'occupaient jusqu'à présent qu'un petit nombre d'artisans, parfois très habiles, mais peu portés à chercher des voies nouvelles et à s'élever au-dessus de leur condition. La grande industrie était absolument inconnue et le commerce, sauf à ses degrés les plus infimes, était, comme il l'est encore, abandonné aux étrangers.

Les taux courans d'intérêt sont de 9 à 10 pour 100 pour les placemens hypothécaires, de 12 pour 100 pour les prêts commerciaux. Là où l'usure s'exerce, et ses ravages sont très grands, ces taux sont largement dépassés. Les richesses naturelles du pays sont telles que beaucoup d'entreprises agricoles et industrielles peuvent les supporter; mais ils témoignent de la rareté des capitaux.

Toutes les institutions qui, chez nous, développent l'épargne et le *self hep* sont à peine représentées par trois ou quatre caisses d'épargne. Le champ serait cependant immense pour elles et l'élévation du taux de l'intérêt rendrait leurs résultats très rapides comme pour toutes les institutions de prévoyance.

Des sociétés de secours mutuels se sont récemment formées à Mexico et dans quelques grandes villes sur la base professionnelle et en réunissant des hommes de toute race ; elles semblent sorties des vieux souvenirs de la civilisation aztèque où des corporations de métier existaient. Elles sont déjà une force politique que

Porfirio Diaz utilise, comme le faisait Napoléon III en ses beaux jours. Quoiqu'elles ne soient pas animées de l'esprit d'antagonisme au capital, elles exercent une heureuse influence pour le rehaussement si nécessaire des salaires.

Le grand obstacle à l'épargne et aux institutions qui la développent, c'est l'ivrognerie et le jeu. Le jeu se manifeste sous toutes les formes. Le gouvernement a une loterie publique organisée et, dans la plupart des États, les maisons de jeu sont patentées et ouvertes publiquement moyennant des redevances fiscales. Là où elles sont interdites par la loi, la connivence des autorités locales les rend encore plus dangereuses.

La classe moyenne se compose uniquement des professions libérales. Il y a parmi leurs représentans des hommes fort distingués; mais, comme dans tous les pays latins, le grand nombre de jeunes gens, qui dédaignent le commerce et l'industrie pour se jeter dans ces professions et surtout dans les emplois publics, fait que ces carrières sont encombrées et que l'immense majorité de ceux qui les ont embrassées est incapable de faire souche de familles solidement assises. Il y a au Mexique surabondance d'établissemens d'instruction secondaire, eu égard à la population apte à en profiter et les faméliques à demi instruits, qui ne peuvent vivre que des emplois publics, vont en se multipliant à chaque génération.

C'est surtout pour les femmes ayant reçu ce genre d'instruction, pour la *mujer illustrada* comme on dit, que le défaut d'assiette de la classe moyenne est sensible et ce ne sont pas les loges maçonniques spéciales à leur sexe qu'on a créées en ces dernières années qui y remédieront. A Mexico et dans les grandes villes, les institutions d'assistance, toutes strictement laïcisées, leur fournissent un certain nombre de places. On les a admises à suivre les cours de médecine, espérant leur créer de nouveaux débouchés. Des écoles normales ont été instituées pour les filles. Mais, dans un congrès d'instituteurs en 1891, les mâles ont brutalement réclamé le monopole de toutes les places payées dans l'instruction publique. L'on est loin du sentiment qui, aux États-Unis, fait une part de plus en plus large aux femmes dans les emplois publics et surtout dans l'intruction de l'enfance. D'un autre côté, les mœurs ne leur laissent pas occuper dans le commerce la place si considérable qu'elles ont en France.

VIII.

Les mêmes causes sociales, qui, en Angleterre, jusqu'à Élisabeth, livraient presque tout le commerce aux marchands italiens, fla-

mands et hanséates, qui, au XVIIe et au XVIIIe siècle, assuraient la même prépondérance aux Génois dans le royaume de Naples, les mêmes causes, disons-nous, font qu'au Mexique le commerce est presque exclusivement exercé par des étrangers. Les gens du pays le dédaignent ou s'y montrent peu aptes.

Des sociétés de bienfaisance nationales groupent les commerçans étrangers, et à Mexico ils ont, en outre, des casinos particuliers. Chaque colonie a sa physionomie propre (1).

Les Espagnols tiennent naturellement la tête. D'après une statistique faite par leur gouvernement, on en comptait, au 31 décembre 1887, 9,553; mais les femmes et les enfans n'étaient pas compris dans ce chiffre et l'on estime que beaucoup d'Espagnols n'ont pas eu cure de se faire inscrire à leur légation; les deux groupes les plus nombreux sont à la Vera-Cruz (2,628) et à Mexico (2,139). Ils viennent de la Catalogne, de l'Andalousie, des Asturies, de la Galice, et tendent à se grouper d'après leurs origines provinciales. Leurs commerces principaux sont l'épicerie et le prêt sur gages. Ils y font rapidement fortune et ceux qui ont quelque éducation épousent facilement des héritières. Le prestige du sang espagnol et la communauté de langage leur donnent un avantage considérable sur les autres étrangers. Les mêmes raisons sans doute les aident dans un genre d'entreprises particulièrement lucratives, les contrats avec le gouvernement fédéral, les gouvernemens des États et les municipalités. Parler la même langue est une condition favorable pour bien *s'entendre*. Par l'un ou l'autre moyen, les immigrans espagnols font de grandes fortunes: ils acquièrent la plupart des *haciendas* mises en vente, après avoir prêté de l'argent à leurs propriétaires obérés. Un sentiment populaire très vif existe contre eux, et, chaque année, les fêtes de l'indépendance sont l'occasion de manifestations contre leur casino à Mexico. Ce sont bien moins les souvenirs irritans du passé que des griefs économiques présens qui causent cette antipathie, fort analogue au fond à l'antisémitisme européen. Mais les fils de ces immigrans se fondent dans la population et la richesse légitime tout dans un pays qui sort à peine des révolutions et des confiscations.

La quincaillerie et la bimbeloterie sont restées l'apanage des Allemands. Dans la mercerie et le commerce des étoffes, ils ont été éliminés par les Français; malgré le bon marché de leurs produits, la mauvaise qualité et le manque de goût ont fini par leur nuire.

(1) Deux journaux sont publiés en français à Mexico et deux ou trois en anglais. Ces derniers servent d'organe aux intérêts de la colonie américaine. *The Mexican financier* a une valeur scientifique réelle.

Les Anglais et les Américains réussissent surtout dans les entreprises industrielles et les exploitations minières. Ils sont beaucoup moins aptes que leurs concurrens européens au commerce de détail, et, au Mexique, il faut toujours l'unir au commerce d'importation. Le pays n'est pas assez avancé pour que la différenciation entre le *gros* et le *détail* se soit encore produite. Les importateurs vendent eux-mêmes aux cliens dans les grandes villes ; les petits marchands mexicains des bourgades de l'intérieur viennent s'approvisionner chez eux en obtenant des crédits de six mois et d'un an moyennant le 12 pour 100.

Les Suisses et les Belges sont représentés par un petit nombre de maisons honorables ; ils se sont joints aux sociétés de bienfaisance françaises.

Nos 4,000 à 5,000 compatriotes établis au Mexique (1) forment une colonie dont nous devons être fiers et qui fait revivre l'esprit d'entreprise, les remarquables facultés d'adaptation autrefois propres à toute notre race. La moitié est à Mexico où l'élément cosmopolite tient une large place. Elle comprend un certain nombre d'industries de luxe, particulièrement de maisons de modes. C'est surtout dans le commerce des étoffes que nos négocians ont acquis une prépondérance incontestée. Ils ont imposé le goût français à la société. Un jour de fête, la salle du *teatro nacional*, à Mexico, a un aspect presque parisien. Un immense magasin bâti sur le modèle du *Bon Marché* et exploité selon ses méthodes, *El palacio de Hierro*, est aujourd'hui une des curiosités de la vieille capitale aztèque. Plusieurs générations de commerçans y ont fait fortune. Toutes les grandes villes, Guadalajara, Puebla, San-Luis de Potosi, Cohahuila, comptent des colonies françaises bien organisées et il est peu de villes de second ordre où l'on ne trouve quelque maison française.

La plupart des commerçans français établis au Mexique sont originaires de la vallée de Barcelonnette et on les appelle couramment les *Barcelonnettes*. En 1821, un nommé Arnaud, originaire de cette vallée, l'une des plus pauvres des Alpes provençales, alla chercher la fortune au Mexique et l'y trouva. Ses frères, ses neveux, ses voisins, vinrent l'y rejoindre les uns après les autres et un courant régulier d'émigration s'est ainsi établi peu à peu. Les jeunes gens arrivent comme commis chez leurs compatriotes chefs de maisons. Suivant un vieil usage malheureusement perdu en France aujourd'hui, ils logent et mangent chez le patron. Celui-ci intéresse à ses affaires les plus capables et il finit par choisir parmi

(1) Nous comprenons les femmes et les enfans dans ce chiffre.

eux un associé qui prendra plus tard la direction de la maison. Un certain nombre de *Barcelonnettes* se marient au Mexique; mais la plupart viennent chercher une femme au pays natal. Beaucoup, quand ils ont fait fortune, se fixent à Paris, mais surtout à Marseille. Ils aiment à restaurer la vieille maison paternelle dans la montagne et à y passer l'été. Le voyageur qui parcourt leur âpre vallée est tout surpris d'apercevoir de loin en loin une jolie villa à terrasse et peinte en couleur, suivant le goût mexicain. Ils répandent l'aisance dans le pays et leurs achats maintiennent aux terres un prix beaucoup plus élevé que celui comporté par leur peu de fertilité.

Le succès des *Barcelonnettes* est dû à leur âpreté au travail, à leur économie, à leur grande probité commerciale, enfin au soin avec lequel ils recrutent leurs collaborateurs parmi leurs parens et voisins. Ils évitent même de prendre pour commis de jeunes Français appartenant à d'autres provinces qui n'auraient pas les mêmes habitudes qu'eux. Cette puissance de travail et ces fortes mœurs, ils les doivent au régime domestique demeuré en vigueur dans ce coin perdu des Alpes. Un seul fils se charge du domaine paternel et ses frères et sœurs se contentent des soultes modérées que leur impose le testament des parens. Sous un pareil climat on ne saurait partager la maison, les étables et les pâturages qui forment un tout sans détruire le patrimoine. Les autres enfans émigrent soit à Marseille, soit au Mexique, sachant bien qu'ils y trouveront plus facilement le moyen de faire une carrière. Ils sont généralement récompensés par le succès, tandis que l'héritier associé poursuit une vie de rude labeur, n'ayant d'autre espérance que de voir un jour un de ses fils devenir l'associé de l'oncle du Mexique. Grâce à cette organisation domestique, une race saine se maintient dans la haute vallée; les familles ne sont pas tentées de limiter leur fécondité, les jeunes gens destinés à l'émigration apprennent de bonne heure l'énergie et l'économie; et la France compte à l'étranger un groupe de commerçans qui assurent un débouché régulier aux produits de ses industries de luxe.

Les *Barcelonnettes* sont très considérés. Quoique, par suite de leur éducation et de leurs mœurs un peu particulières, ils se mêlent moins que d'autres étrangers à la population, on leur sait gré de ne pas entrer en relations d'affaires avec le gouvernement, de ne pas être des *contratistas* comme les Espagnols et les Américains. La concurrence très vive, qui règne aujourd'hui au Mexique comme partout, la diminution des risques de toute sorte qu'entraînaient autrefois les dangers des communications et les troubles politiques, font que les profits commerciaux sont moindres, et que les

fortunes s'élèvent moins rapidement. Mais nos compatriotes ont pris assez solidement pied dans le pays pour profiter des avantages que l'industrie manufacturière offre dans les premiers temps du régime protectionniste. Plusieurs d'entre eux ont monté des fabriques de cotonnades. Celle de Rio-Blanco près d'Orizaba, qui utilise une chute hydraulique de 1,400 chevaux et est installée sur un pied égal à celui des grandes filatures européennes, a été fondée presque exclusivement avec des capitaux fournis par les *Barcelonnettes*. Déjà dans leurs magasins, les étoffes du pays, de qualités communes, se mélangent aux étoffes françaises. Le régime protectionniste, que nous encourageons dans le monde entier par notre exemple, aura pour résultat de restreindre nos exportations aux produits de grand luxe.

A Mexico, une société de bienfaisance très prospère groupe les Français et entretient chez eux le culte de la patrie. Elle soutient un hôpital où nos nationaux indigens sont soignés gratuitement. Elle a créé un cimetière qui est devenu le plus recherché de la ville, en sorte que la vente des concessions lui permet de faire face aux lourdes charges qu'elle a assumées. Sa prospérité est due en grande partie au dévoûment de son président, M. Diehl, un patriote alsacien, qui depuis de longues années dirige une des premières maisons de commerce sur la *Plazza mayor*. En 1883, après une longue interruption, les rapports diplomatiques ont été renoués entre la France et le Mexique. Nous avons un ministre plénipotentiaire à Mexico et des agens consulaires dans les principales villes. Malheureusement nos ministres, — il y a eu dans le nombre des hommes distingués, — se succèdent si rapidement qu'ils n'ont pas le temps d'acquérir une influence personnelle, la seule possible pour le représentant d'une puissance européenne. Notre colonie doit donc se suffire à elle-même et elle a appris de longue date à le faire. Pendant l'intervention française elle avait eu la sagesse de rester étrangère aux luttes des partis ; quand nos troupes se sont retirées, nos négocians n'ont été nulle part molestés et l'on ne vit pas se renouveler les scènes qui s'étaient produites à Puebla en 1863, au moment où la victoire éphémère du 5 mai avait grisé les têtes mexicaines. Aujourd'hui, quand nos compatriotes célèbrent la fête du 14 juillet, qui à l'étranger n'a aucun caractère de parti, ils reçoivent des témoignages unanimes de sympathie de la part de la population.

IX.

Il y a une vingtaine d'années, l'industrie manufacturière était uniquement représentée par les arts et métiers qui ne peuvent

s'exercer que sur place et par quelques fabrications de lainages et de cotonnades grossières dans les familles d'Indiens. Le cuir seul était travaillé avec un goût qui rappelait l'introduction des arts espagnols après la conquête. Guanajuato et Silao ont conservé des fabriques de cordouanerie très remarquables. La sellerie mexicaine n'a pas de rivale. La fabrication des cigares et des cigarettes, qui répond à un besoin national, répandu jusque chez les femmes, a été poussée aussi à un grand degré de perfection dans des ateliers où le travail manuel est presque exclusivement employé.

Mais le Mexique a la prétention de devenir aussi un État manufacturier et, embarrassé comme il l'est de trouver des ressources fiscales, l'élévation du tarif douanier se colore aux yeux des populations du prétexte de développer les industries nationales! Un certain nombre de manufactures de textiles se sont élevées là où des chutes d'eau donnaient la force motrice. C'est toujours par là que commence l'industrie. Il y avait en 1889 121 manufactures employant la laine ou le coton. Quelques-unes, comme la Compaña del Hercule près de Queretaro, la Estrella près de Parras, la Belem près de Durango, la Reforma près de Guanajuato, employaient de 500 à 900 ouvriers. Depuis lors il s'en est élevé de nouvelles. La grande majorité sont de petites usines hydrauliques occupant de 150 à 200 ouvriers, hommes, femmes et enfans. Ces manufactures ont généralement un outillage perfectionné venant de France, d'Angleterre, de Belgique. Elles sont aujourd'hui en état de fournir complètement à la consommation des classes populaires. C'est donc un marché à peu près fermé aux cotonnades communes de l'Angleterre et des États-Unis.

En dehors des fabriques de textiles, on compte une demi-douzaine de papeteries. Récemment, il s'est établi quelques fonderies de plomb argentifère et de fer dans les États du Nord.

Les salaires industriels dépassent sensiblement ceux de l'agriculture, mais restent très inférieurs à ceux des États-Unis et de l'Angleterre. Ils varient entre 75 et 37 *centavos* par jour pour les hommes, 75 et 25 *centavos* pour les femmes, 37 et 20 *centavos* pour les adolescens. Ces écarts considérables tiennent surtout aux provinces. Dans les États du Nord et dans celui de la Vera-Cruz, les salaires sont à peu près le double de ce qu'ils sont dans les États du Sud et sur la côte du Pacifique. Les ouvriers d'art, par exemple les mécaniciens attachés aux usines, ont naturellement des salaires plus élevés; comme les manouvriers, ils se recrutent dans la population indienne, pure ou métisse, qui a une grande aptitude à s'assimiler les procédés techniques et qui fournit avec empressement le personnel

de ces usines. Quelques directeurs de race ou d'origine européenne suffisent à le conduire. Les journées sont fort longues : quatorze heures et parfois davantage ! Heureusement, le dimanche et les fêtes religieuses sont rigoureusement observées et les usines, étant situées à la campagne, sont généralement salubres. Néanmoins, c'est trop compter sur la force d'endurance propre à la population indienne. Les grèves sont assez fréquentes, mais se terminent promptement et ne paraissent pas jusqu'ici avoir envenimé beaucoup les rapports entre employeurs et ouvriers.

L'exemple de l'industrie mexicaine actuelle montre l'erreur de voir dans des salaires inférieurs une condition de supériorité commerciale. Ils vont toujours avec un état économique arriéré et trahissent les défauts de l'organisation sociale. Actuellement, en raison du poids énorme des impôts qui grèvent l'industrie et le commerce, des frais élevés des transports et du tarif douanier, qui se retourne souvent contre son but par ses répercussions, tout est produit beaucoup plus chèrement au Mexique qu'en Europe et même qu'aux États-Unis.

Le développement manufacturier du pays a pour conditions, nous l'avons dit, la découverte et l'utilisation de gîtes de houille et l'établissement d'un réseau de voies ferrées dont les tarifs ne soient pas exorbitans. En attendant, comme tout l'outillage doit venir de l'étranger, et qu'en principe, il est frappé de droits de douane très élevés, les personnes qui veulent monter une manufacture doivent obtenir du gouvernement fédéral la dispense des droits de douane, parfois même la remise de certains impôts.

En outre, les États particuliers dont se compose la République étant absolument maîtres de leur système fiscal, quelques-uns, afin d'attirer des industries sur leur territoire, leur accordent pour de longues années l'exemption de tous les impôts locaux grevant les manufactures et les entreprises commerciales. Ils vont parfois jusqu'à donner des primes à des industries dont ils attendent beaucoup dans l'avenir. Cela crée, prétend-on, des inégalités économiques entre les diverses parties du pays. Puis, quoique formulées par des lois et d'une manière générale, ces exemptions s'appliquent en fait la plupart du temps à des manufactures déterminées. Nous n'avons pas à discuter ces griefs des économistes mexicains ; il nous suffit d'indiquer la manière dont se traitent les affaires et se fondent les entreprises nouvelles dans le pays.

En résumé, le Mexique présente aux capitaux européens et aux hommes d'initiative des champs variés et très féconds d'emploi. Peu de pays nouveaux en offrent aujourd'hui autant. Il faut seulement les choisir judicieusement et ne pas s'y engager sans tenir compte du climat et de la constitution sociale.

A la différence des États-Unis, qui cherchent maintenant à restreindre l'immigration des travailleurs manuels et qui dans beaucoup d'États de l'Ouest entravent l'acquisition des terres par les étrangers sous la pression d'une démocratie rurale aveugle, le Mexique fait des conditions exceptionnellement favorables aux industriels, aux commerçans, aux spéculateurs étrangers. La législation civile ne fait point de différence entre les nationaux et les étrangers (1). Comme le service militaire n'existe pas pour les *gente decente*, ceux-ci ne craignent pas de prendre la nationalité mexicaine ou au moins de la laisser prendre à leurs enfans.

Mais quelque aide que le Mexique reçoive du dehors, sa grande force consiste dans les idées nouvelles qui se font jour dans la classe des grands propriétaires et les poussent à faire valoir les richesses naturelles à peine exploitées dont ils sont les détenteurs. Elle réside aussi dans la vive aspiration au progrès qui travaille tous les hommes ayant reçu de l'instruction et qui, avec le temps, arrivera à constituer des classes moyennes solides, quand l'esprit industriel aura pris la place du goût malsain pour les révolutions politiques. Nous augurons favorablement surtout de la confiance que les Mexicains de tous les partis et de tous les rangs ont dans la prospérité future de leur patrie. C'est la première condition pour la réaliser. Ainsi que tous les peuples du Midi, ils s'assimilent promptement les élémens étrangers et comme, pour les raisons que nous avons dites, les grandes masses d'immigrans du vieux monde ne se porteront jamais au Mexique, il n'est pas à craindre que cette civilisation éminemment originale perde ses caractères distinctifs.

CLAUDIO JANNET.

(1) Voir un excellent travail de don Emilio Velasco sur *la condition des étrangers au Mexique* dans *le Bulletin de la Société de législation comparée* de 1892. Les études de droit international sont poussées fort loin. Les *Elementos de derecho internacional privado* de don Francisco Zavala (2e édition, Mexico, 1889) sont devenus classiques dans la science. Toutefois, la législation exige judicieusement que les sociétés faisant des opérations de banque, exécutant des travaux publics, exploitant des mines ou se livrant à des opérations de délimitation des terres publiques, se constituent conformément aux lois du pays et elle leur impose d'office la nationalité mexicaine.

L'ÉVOLUTION ACTUELLE

DE

LA LITTÉRATURE ITALIENNE

M. A. FOGAZZARO.

Malgré la séparation que la politique de ces dernières années a provoquée entre la France et l'Italie, le développement littéraire des deux pays continue à présenter bien des caractères communs. Fermées au commerce et à l'industrie, les frontières restent ouvertes aux idées, et les idées passent librement : dernier lien entre les peuples, plus solide peut-être que les autres dans sa ténuité, parce qu'il échappe en partie à la clairvoyance des hommes d'État et à la bonne volonté des diplomates. Alliée à l'Allemagne par les calculs de son gouvernement, d'une alliance, il faut bien le dire, que la nation a fini par accepter, grâce aux fantômes de Rome et de Tunis agités avec persévérance par la presse officielle, l'Italie actuelle, pays jeune ou rajeuni, subit tout naturellement l'influence du grand empire qui lui prête son appui. De cette influence, on pourrait trouver des traces facilement reconnaissables, entre autres dans le mouvement des études historiques dans la péninsule : la vaillante école dont l'initiateur fut Francesco de

Sanctis, et qui compte aujourd'hui tant de représentans distingués parmi lesquels un ancien ministre de l'instruction publique, M. Villari, l'école qui a défriché le moyen âge italien et renouvelé l'étude de la renaissance, procède presque tout entière, par la nature de ses recherches, par sa méthode, et même un peu par son style, des historiens allemands. Si de la littérature historique on passe à la littérature d'imagination, on sera forcé de reconnaître aussi que la poésie allemande a exercé une action incontestable sur la poésie italienne. M. Giosuè Carducci, qui joue avec beaucoup de solennité le rôle de poète national, doit peut-être autant à Chamisso et à Heine qu'à Horace, et la réforme métrique qu'il a inaugurée dans ses *Odes barbares* s'appuie aussi bien sur les principes de la versification allemande que sur ceux de la versification latine. D'autres poètes, M. Olindo Guerrini, M. C. Boito, M. A. Gruf, sont également assez imbus de germanisme ; et il y a, de l'Allemagne à l'Italie et réciproquement, un échange de traductions fort actif. Mais, si l'influence allemande l'a emporté dans l'histoire et même jusqu'à un certain point dans la poésie, l'influence française est restée prédominante dans le roman qui, en Italie comme ici, est le genre littéraire en tout cas le plus cultivé, et peut-être bien celui dans lequel il s'est produit les œuvres les plus importantes. On peut même dire sans exagération que, pendant ces quinze dernières années, l'évolution du roman italien correspond presque trait pour trait à celle du roman français, sans que cela signifie, bien entendu, qu'elle n'ait pas son originalité. Au triomphe momentané de nos *naturalistes*, a répondu celui des *véristes*, car de l'une à l'autre école, il n'y a guère que l'étiquette qui ne soit pas la même : M. Verga a commencé sa série de romans d'observation (*les Vaincus*) au moment où les Rougon-Macquart commençaient à s'imposer; ses nouvelles siciliennes, ainsi que celles de M. Capuana, font un joli pendant aux nouvelles paysannes de M. de Maupassant; M. Capuana dans sa *Giacinta*, M. Cesare Tronconi, aujourd'hui retiré de l'arène littéraire, dans plusieurs romans qui soulevèrent en leur temps de violentes polémiques, tout récemment encore Mlle Annie Vivanti, dans sa *Marion, chanteuse de café-concert*, peignaient avec une grande hardiesse les troubles les plus violens des sens et les perturbations sociales qui en résultaient. Mme Mathilde Serao empruntait presque son titre au maître de Médan, et donnait *le Ventre de Naples* comme tout exprès pour appeler la comparaison avec *le Ventre de Paris*. Le règne du *vérisme* a duré juste aussi longtemps que celui du naturalisme, et voici que, depuis quelques années, le roman italien paraît se transformer dans le même sens que le roman français. Peu à peu,

il s'est ouvert aux préoccupations psychologiques, que MM. Verga et Capuana, d'ailleurs, avaient toujours conservées; puis aux préoccupations morales, inséparables de celles-ci; puis aux préoccupations métaphysiques. Quelques-uns des chefs du mouvement vériste ont même été des premiers à entrer dans la voie nouvelle: M. Capuana s'est intéressé au spiritisme, tout comme M. Léon Hennique et avec plus de naïveté que M. J.-K. Huysmans. Les nouveaux-venus, qui étaient partis en campagne sur les traces de leurs aînés, se sont mis à chercher une forme d'art moins dogmatique et plus large, et quelques-uns d'entre eux, M. F. de Roberto ou M. G. d'Annunzio, se sont ainsi taillé de rapides succès. En sorte que, le succès du *vérisme* étant épuisé, on voit reparaître l'idéalisme, par une oscillation d'ailleurs naturelle de l'invisible balancier qui règle les mouvemens de la pensée. La renaissance de l'idéalisme est aujourd'hui le fait saillant de la littérature, du roman surtout, au-delà des Alpes aussi bien qu'en-deçà, un fait que ceux-là mêmes qui le déplorent sont forcés de constater. Ces mouvemens de la pensée ou ces caprices de la mode sont toujours le résultat de tendances générales, et, si j'ose dire, l'œuvre collective du public. Personne ne niera cependant que certaines individualités contribuent, dans des proportions difficiles à déterminer, à les former ou à les imposer : il est évident, par exemple, que la personne de M. de Goncourt et celle de M. Zola ont contribué pour une part très large au succès du naturalisme, et que la personne de M. de Vogüé a contribué pour une part qui n'est pas moindre à la renaissance de l'idéalisme. En Italie, le même phénomène s'est produit. MM. Verga et Capuana ont joué un rôle qui correspond assez exactement à celui de MM. de Goncourt et Zola. Et c'est, non pas un essayiste à vues d'historien, mais un romancier, poète à ses heures, M. Antonio Fogazzaro, qui est aujourd'hui le représentant le plus autorisé de l'évolution idéaliste, dont il a été aussi l'initiateur. C'est à ce titre qu'il nous a paru mériter d'être étudié ici : d'autant plus que son œuvre, peu volumineuse, mais très variée, présente en beaucoup de ses parties un très vif intérêt, et que l'intelligente et fidèle traduction de M. A.-M. Gladès vient d'offrir aux lecteurs français le meilleur peut-être de ses romans, le *Mystère du poète :* celui, en tout cas, qu'il a tiré le plus directement de son propre fonds, et celui dans lequel il a le plus librement exprimé sa personnalité intellectuelle et morale.

I.

M. A. Fogazzaro approche de la cinquantaine. C'est un homme de taille moyenne et bien prise, aux cheveux épais grisonnant à

peine, de physionomie ouverte, de politesse élégante. Il a cette grâce sans apprêt, cette simplicité d'allure, cette retenue correcte qu'on trouve assez souvent chez les Italiens des provinces du Nord, Lombards ou Vénitiens.

J'ai eu le plaisir de passer une journée avec lui, il y a quelques mois, dans sa petite villa d'Oria, sur le lac de Lugano : une délicieuse maison rose, qu'entoure un jardin en terrasse, où septembre semait l'exquise odeur de l'*olea fragrans*, d'une coquetterie si rustique, de couleurs si gaies, qu'elle semble dressée au milieu du féerique paysage qui l'entoure pour la poésie, pour le rêve ou pour le bonheur. Là, M. Fogazzaro se trouve au centre même du monde poétique qu'il a créé : sans quitter sa terrasse, il peut apercevoir la plupart des sites qu'il a chantés dans ses vers ou dans lesquels il a placé les scènes principales de ses romans. Ensemble, nous avons fait le tour du vallon de Valsolda, dont le nom a servi de titre à son premier recueil de vers. Je ne voudrais point me servir de cette conversation pour chercher à tracer de l'écrivain italien un portrait moral qui, d'ailleurs, serait tout à son avantage. Je puis dire pourtant qu'elle me montra une âme en harmonie avec les œuvres que je venais justement de lire, une âme douce et cependant capable d'exaltation, organisée pour le rêve, pour la contemplation et pour la création romanesque. Moins mystique peut-être que ses personnages de prédilection, M. Fogazzaro leur ressemble par bien des traits. Peut-être ces impressions personnelles, que la crainte d'être indiscret nous empêche seule d'étendre, nous aideront-elles à parcourir son œuvre, comme nous allons le faire avant d'en chercher les traits généraux.

C'est à Vicence que M. Fogazzaro naquit, en 1842, et c'est là qu'il fit ses études classiques, sous la direction de l'abbé Giacomo Zanella : un des poètes marquans de l'époque, qui rimait, selon la formule néo-classique, des vers très soignés, d'une élégance recherchée, que la finesse et la mesure propres à l'esprit vénitien empêchaient de tomber dans l'affectation. Après avoir fait son droit à l'Université de Turin, il passa ses examens d'avocat à la cour d'appel de Milan. Quoiqu'il n'eût pas l'intention de pratiquer le barreau, sa vie fut alors pendant quelque temps incertaine : des essais poétiques lui avaient inspiré le goût des lettres et le désir d'entrer dans la carrière littéraire ; mais il manquait de confiance en ses propres forces. Aussi, les poésies qu'il écrivit à cette époque trahissent-elles une tristesse découragée, une sorte de frayeur devant l'action qui cherche son réconfort dans des aspirations pieuses. Il se plaint de sentir sa pensée frappée à mort, son génie éteint, ses jeunes espérances trompées : « Épuisé, je me laisse tomber à terre, — parce que je ne sais pas la route, — et

que mon âme triste ne désire pas l'apprendre... (*Sconforto*). » Plaintes de jeune homme indécis, mélancolies que connaissent bien ceux qui ne sont pas entrés d'emblée dans une carrière déterminée, ceux qui ont tâtonné en cherchant leur voie, ceux qui, doués d'un talent encore inconscient de soi-même, ont payé leur tribut aux fatigantes oisivetés. Il en sortit en écrivant son premier livre : un petit poème intitulé *Miranda*, qui parut en 1874 et obtint tout de suite un certain succès, en partie à cause de son grand charme poétique et sentimental, en partie aussi grâce aux nombreuses relations que le père du jeune poète, alors membre de la chambre des députés, possédait dans le monde de la presse, de la politique, de l'art et du *high-life*.

Le plan, le ton, la qualité poétique de *Miranda* rappellent quelques-uns de ces poèmes familiers, issus d'*Hermann et Dorothée* ou de *Louise*, de Voss, qui, comme *le Trompette de Saeckingen*, de Scheffel, ou *le Preneur de rats de Hameln*, de M. Julius Wolf, jouissent d'une grande popularité en Allemagne. Le sujet en est d'une extrême simplicité.

Deux jeunes gens, Enrico et Miranda, s'aiment. Il n'y a nul obstacle entre eux : leur union, au contraire, réjouirait également la mère de Miranda, et le bon docteur qui est l'oncle d'Enrico. Mais Enrico est poète, il est ambitieux, il ne veut point engager sa vie dans un mariage bourgeois, borner son cœur aux étroites limites d'un premier amour. Il a le courage d'écrire ces choses à la jeune fille dont il a deviné l'amour dans une lettre d'ailleurs fort belle, qu'il lui laisse en partant. Puis il s'en va vivre la vie qu'il voulait, accidentée, aventureuse, riche de ces sensations violentes dont il croyait avoir besoin pour les changer en poésie. Un grand désir de toutes choses brûle en lui, et c'est avec toute l'ardeur d'une âme jeune et fervente qu'il s'avance vers l'inconnu promis à ses espérances :

« — Enfant, vers la lune — j'agitais mes petites mains, — et je demandais, je demandais des ailes, — pour monter de mon berceau, jusqu'au disque d'argent vagabond. — Enfant négligé, obscur, — un âpre feu me dévorait alors, — pour les ivresses du monde et ses splendeurs. — Et, maintenant, je me sens des ailes. — Et maintenant, monde, tu m'appartiens. — Par l'enchantement des vers, — je t'entraîne ; à moi la gloire ! à moi l'amour ! »

Hélas ! cette ivresse n'est pas de longue durée : bientôt le jeune poète, que ses premiers succès avaient grisé, en sent la vanité. Les louanges qui ont accueilli ses livres, les amours faciles que lui a valu sa gloire naissante, n'ont point rempli son cœur, et voici se lever en lui le souvenir de son premier amour.

Mais pendant les quatre années qu'Enrico a passées loin d'elle, Miranda n'a pas cessé de l'aimer, et, de temps en temps, elle note, dans son carnet de jeune fille, ses impressions monotones et tristes, ses souvenirs, ses regrets :

« — Ma mère, c'est vrai, — je ne sais jamais te dire de douces paroles. — S'il m'avait épousée, je les garderais — pour lui. De baisers mes lèvres sont avares, — mais ses mains chaque matin, chaque soir, — je les aurais baisées à tous les instans, — s'il l'avait permis. Et maintenant, meurent — en moi les baisers, les douces paroles.

« Souvent, à quinze ans, je me sentais, — le soir, si triste, que je pleurais. — Je ne savais pourquoi. A présent, je le sais. »

Peu à peu, cet amour sans espoir, auquel Miranda n'essaie pas de s'arracher, la dévore : sa tristesse devient maladie, elle se fane, elle se flétrit, elle meurt. Et Enrico, qu'une dépêche de son oncle a rappelé au moment même où se réveillaient ses anciens souvenirs, n'arrive que pour la voir mourir.

Ce petit poème est devenu très populaire en Italie. Écrit avec une extrême simplicité, il dégage une irrésistible émotion qui voile ce que la donnée a de sentimental et d'un peu factice. Le journal de Miranda surtout est d'un tel accent de vérité que, pour un instant, il vous fait oublier le mot sceptique de Shakspeare : « Des hommes sont morts et les vers les ont mangés ; mais cela n'a jamais été pour l'amour. »

Soit! On ne meurt pas d'amour dans la vie réelle, dont les détails, les distractions, les besoins atténuent tous nos sentimens et les empêchent de s'épanouir. Mais, en poésie, pourquoi non? Refuserons-nous au poète le droit de pousser nos émotions jusqu'à une intensité qu'elles n'atteignent guère dans l'ordinaire existence? C'est là une idéalisation, si l'on peut dire, dont il ne saurait se passer, qui est la condition même de son art : à lui d'avoir assez de force créatrice pour nous faire oublier qu'il nous transporte à côté ou au-dessus du monde réel, assez de force d'expression pour que ses fantômes nous semblent, quoique plus purs, de même étoffe que nous-mêmes. Et *Miranda* nous donne vraiment cette double illusion.

Je l'avoue, j'ai pour cette première œuvre de M. Fogazzaro une tendresse particulière et je ne crois pas que, dans la suite, il ait rien fait d'aussi complet, ni peut-être même d'aussi grand dans son genre que ce petit poème. Les vers, réunis deux ans plus tard sous le titre de *Valsolda*, restent à peu près dans les mêmes tons. Ce sont de courtes pièces lyriques qui expriment, pour la plupart, un état d'âme mélancolique, préservé pourtant d'une excessive tris-

tesse par des aspirations chrétiennes déjà assez consistantes. Quelques-unes de ces pièces sont d'une facture tout à fait personnelle; d'autres rappellent Heine et d'autres même les poètes trécentistes, dont M. Fogazzaro semble s'être à plus d'une reprise inspiré.

« Dans l'ombre du soir grandit — la chambre vide. Hors de chaque fenêtre, — sous la clarté des murs, le lac apparaît — comme un désert, infini comme la mer.

« Je voudrais sortir par cette mer déserte, — naviguer seul, naviguer loin, — et toute rive ayant disparu de ma vue, — m'abandonner à l'onde et à mes pensées.

« Alors sortiraient les fantômes, — que le cœur cache le plus jalousement; — je m'assoirais à la poupe, eux à la proue; — et, sans parler, nous nous regarderions. »

Les deux dernières strophes pourraient être signées, ou peu s'en faut, de Guido Cavalcanti; et même elles rappellent directement le fameux sonnet que Dante adressait à son plus cher ami :

Guido vorreri que tu, Lapo ed io...

Les deux derniers morceaux de *Valsolda* paraissent indiquer chez l'auteur ce conflit de sentimens, cette hésitation pénible que connaissent souvent les jeunes hommes qui ne sont pas entrés d'emblée dans une carrière déterminée, et qui, l'âge avançant, se trouvent pris entre leurs chères rêveries et les ordres de la réalité. L'une, écrite en face de la pointe hardie qui domine Oria, exprime avec puissance ce vœu de mort, ce désir de repos qui hante volontiers les imaginations oisives :

« Je voudrais dormir au sommet du mont, — où meurt le soir la dernière lumière, — sans pied insolent qui foule mon visage, — sans plainte inutile qui oppresse mon cœur... »

L'autre est, au contraire, une sorte d'appel à l'action : « Va parmi les hommes poètes!.. »

Cette seconde voie devait l'emporter. M. Fogazzaro ne se décida pas à courir les hasards de la vie littéraire : non pas par crainte des difficultés matérielles qu'elle comporte en Italie plus peut-être que partout ailleurs, car il avait l'avantage de jouir d'une fortune indépendante, mais plutôt, je pense, par une conception plus haute de ses devoirs d'écrivain. Dans une existence bien réglée, la littérature d'imagination, si dangereuse à ceux qui la cultivent, doit toujours demeurer une espèce de luxe, aux débordemens duquel d'autres préoccupations, d'ordre plus pratique, puissent opposer un frein. Le poète de *Miranda* voulut qu'il en fût ainsi pour lui :

il accepta donc de modestes fonctions dans l'administration municipale de sa ville natale. Le soin de ces fonctions a sans doute contribué, dans la suite, à retarder ses travaux littéraires, car en notre époque de production si active, les six volumes qu'il a publiés jusqu'aujourd'hui semblent une œuvre bien restreinte.

Le premier de ses romans, *Malombra*, passa presque inaperçu au moment de sa publication. Il devait avoir dans la suite un regain de succès assez vif pour qu'un critique le saluât comme « l'œuvre d'art la plus forte et la plus belle... qui soit apparue en Italie depuis *les Fiancés* (1). » En réalité, c'est là un enthousiasme dont il faut un peu rabattre, car le premier roman de M. Fogazzaro, quelque intéressant qu'il soit d'ailleurs, a les défauts d'un premier roman : c'est un livre trop long, trop touffu, trop complexe, dans lequel l'auteur a jeté trop de choses, comme s'il avait voulu manifester toute sa personnalité dans une seule œuvre qui va de l'humour au tragique, du blasphème à la sainteté. Deux ou trois intrigues parallèles se développent autour de l'étrange figure de dona Marina, une fantasque jeune fille que de mystérieux liens rattachent à une aïeule morte folle après de coupables amours. La malheureuse, après la mort de ses parens qui l'ont laissée sans fortune, est venue habiter chez son oncle, le comte César d'Ormengo, qui lui inspire une insurmontable antipathie. Une nuit, elle trouve dans une cachette de sa chambre une boucle de cheveux, un gant et un miroir, avec un court manuscrit. Ce manuscrit est le dernier cri de désespoir qu'ait poussé dona Cécilia Varenga, femme du comte Emmanuel d'Ormengo, dans la réclusion où la jalouse rancune de son mari lui faisait cruellement expier un sentiment qui l'avait offensé. Elle y rappelait, en termes obscurs, les souvenirs de sa passion, et terminait en demandant vengeance contre son bourreau : « Toi qui retrouveras et liras ces paroles, disait-elle, reconnais en toi mon âme malheureuse ! » Affolée par cette lecture, Marina s'imagine qu'elle a en effet hérité l'âme douloureuse de Cécilia, et que son existence est condamnée à reproduire les phases principales de celles de son aïeule. Elle croit alors reconnaître en son oncle César le mari de Cécilia, et bientôt, retrouver son amant de l'autre vie en la personne d'un jeune écrivain, que protège le comte d'Ormengo, Corrado Silla. Elle se prend pour lui d'un amour à base de haine, que Corrado serait prêt à partager, mais qui l'effraie, auquel il résiste, car il n'y croit reconnaître qu'une passion mauvaise et, dans sa lutte, il est soutenu par le chaste sentiment que lui inspire une autre jeune fille,

(1) *G. Scotti.* Romanzi et Romanzieri, Casalbadino, 1889.

toute simple et bonne, celle-là, Edith Steinegge. Alors, l'amour de Marina se change en haine; le désespoir achève de troubler son âme malade; et à travers des scènes où l'on côtoie la folie, elle arrive au suicide, après avoir causé la mort de son oncle et frappé mortellement Silla. — Ce sont là, ou peu s'en faut, les données d'un roman feuilleton; et quelque talent que déploie l'auteur dans la peinture des caractères, quelque largement qu'il remue les questions les plus hautes, l'intérêt de son livre en est diminué, ou plutôt baisse d'un degré. L'étrange, l'imprévu, l'illogique, prennent une place à laquelle ils ne sauraient prétendre dans une véritable œuvre d'art; et parmi les frissons qui vous secouent de page en page, il en est dont on rougit un peu. Le livre n'en est pas moins, dans ses meilleurs morceaux, profond et suggestif; et il présente cet intérêt particulier que, malgré la bizarrerie des incidens et les caractères très bien observés et très dissemblables des principaux personnages, il manifeste son auteur, avec sa sensibilité particulière et les opinions qu'il professe sur toutes choses. On reconnaît un croyant, un croyant combatif, dans l'épisode de la conversion du père d'Edith Steinegge, qui jusqu'au moment où un bon curé de campagne l'amène au catholicisme avait été « un exemple de rectitude morale unie aux opinions les plus fausses sur tous les sujets. » A le voir se jouer avec le mystère et le surnaturel, on le devine enclin au mysticisme. Il n'y a pas jusqu'à ses opinions politiques qui ne transparaissent à travers celles du comte César, en qui des aspirations démocratiques se mélangent aux ferveurs nobiliaires d'un grand seigneur maniaque et mécontent. Il n'y a pas jusqu'à sa nationalité que ne trahisse l'abondance avec laquelle il transcrit les conversations vénitiennes de la comtesse Fosca et de son fils Nepo, le fiancé de Marina. Du reste, il a évidemment incarné quelques traits de sa propre personnalité en Corrado Silla, dont il analyse volontiers les idées morales ou littéraires avec une sympathie toute partiale; et certaines des pages qu'il consacre à nous expliquer ce personnage semblent des fragmens de journal intime remaniés et mis avec effort à la troisième personne. Qu'on en juge par celle-ci :

« ... A peine eut-il écrit ces lignes, qu'il voulut couper par un travail tranquille cette agitation qui l'affaiblissait. Il recourut à un vieux manuscrit, son fidèle compagnon, qui se développait peu à peu parmi ses autres travaux, nourrie en partie de ses méditations, en partie de sa quotidienne expérience des hommes et de la vie. C'étaient des études morales sur le vif. Il semblait à Silla que la littérature moderne était extrêmement pauvre de ces livres comme ceux dans lesquels de grands écrivains d'autrefois ont dé-

peint l'homme intérieur avec une sévérité toute scientifique et un art exquis du style; et il lui semblait que dans une telle étude, les observations et les faits contemporains devaient se comparer aux faits et aux observations du passé, afin de mesurer la valeur morale, relative et absolue de notre génération. Pour lui, la valeur des transformations religieuses et politiques, même celle des progrès scientifiques et matériels, se résolvait dans la somme, non de vérité ou de prospérité, mais de bien et de mal moral qui en résulte; car si le bien en général est le but auquel tend toute la multiple activité humaine, le bien moral est sa loi même, la condition de sa durée; sans compter que, par son moyen, terme d'une équation mystérieuse, l'homme se rapproche de l'essence de la vérité et de la beauté beaucoup plus que par la connaissance de l'art. Quant à l'art, il le jugeait d'après le même critère, tout en méprisant, comme puérile et fausse, la théorie de l'enseignement moral direct. Il estimait qu'il y a vraiment des chiffres qui peuvent mesurer la valeur morale, mais qu'en cette vie ils échappent à l'esprit humain; il n'estimait guère, comme élémens de recherche, les chiffres des statistiques, dans lesquels les unités sont arbitrairement combinées par certains caractères communs, tout extérieurs et particuliers, qui aboutissent à des classemens artificiels... Il préférait donc à de grossiers calculs arithmétiques l'œuvre des observateurs moraux attentifs à rechercher dans les paroles et dans les actions humaines des motifs intérieurs, et l'œuvre des penseurs habiles à coordonner ces observations et à en déduire des jugemens presque scientifiques. Il voulait que les observations se fissent et s'exposassent avec la plus grande précision possible; aussi attribuait-il peu de valeur à celles qu'on trouve dans les romans. »

Il n'est pas besoin de beaucoup de clairvoyance pour deviner que, dans de tels morceaux, l'auteur se substitue à son personnage. En réalité, c'est tout un programme littéraire que M. Fogazzaro emprunte au manuscrit de Corrado Silla. Il le traduit dans une langue un peu obscure, un peu fumeuse, mais qui, pourtant, finit par dire ce qu'elle veut dire et par recommander une méthode qui unirait l'exactitude scientifique à la hauteur des tendances morales. On ne pourra s'empêcher de remarquer que *Malombra* s'éloigne beaucoup de cette méthode : si les tendances morales qui s'en dégagent, surtout la longue lettre de Silla contre le penchant pervers qui le pousse à Marina, possèdent ce caractère d'élévation que recherche M. Fogazzaro, en revanche, nous sommes très loin de l'observation exacte sur laquelle il faudrait toujours, nous a-t-il dit, appuyer ses jugemens et ses déductions. A plus d'une reprise,

son imagination l'entraîne hors des limites du vraisemblable, qui n'est pas la vérité absolue si l'on veut, mais qui est la vérité relative sans laquelle il n'y a plus d'art d'écrire et que lui interdit la singularité même de son thème principal.

Peut-être cette singularité fut-elle la cause de l'insuccès relatif de *Malombra*, qui, au moment de sa publication, fut à peine remarqué. M. Fogazzaro vit l'écueil, et l'évita dans son deuxième roman, *Daniele Cortis :* un livre puissant et solide, d'un vif intérêt romanesque, d'une grande élévation morale.

Cette fois encore, M. Fogazzaro s'est plu à nouer les fils d'une intrigue assez compliquée, qui met en mouvement, avec beaucoup d'habileté, de nombreux personnages. Mais le drame à trois qui se joue à travers ces complications et parmi ces comparses est des plus simples : c'est celui d'un amour illégitime entre deux êtres à l'âme haute, qui luttent contre leur passion et finissent par en triompher. Un drame éternel, toujours le même et toujours différent, plus fréquent dans la vie que dans la littérature où l'adultère est trop souvent traité comme un fait naturel; un drame de douleur et de vertu, qu'il faut quelque courage pour écrire, tant les combats du devoir ont été proscrits du roman ramené à la description des triomphes de l'instinct. Placer dans une conscience l'idée *qu'il faut* résister à la poussée du cœur et des sens ; montrer, à travers des péripéties qui augmentent l'intensité de la tentation, cette idée persistante et victorieuse ; finir par un sacrifice d'où les héros sortent ennoblis et pantelans, — c'est là, on le reconnaîtra, une véritable hardiesse. D'autant plus que M. Fogazzaro, loin de chercher, dans la vie pratique de ses héros, des intérêts ou des devoirs particuliers qui pussent les obliger au sacrifice, a réuni, au contraire, autour d'eux, les circonstances qui auraient pu leur servir d'excuses à leurs propres yeux ou à ceux du lecteur. La baronne Hélène de Santa Giulia appartient à une famille d'esprits légers, et c'est bien elle-même qui s'est, pour ainsi dire, fait son âme ; elle a pour mari un homme grossier, brutal et pis que cela, chevalier d'industrie à ses heures, menacé sans cesse de s'effondrer dans quelque scandale d'argent ; non-seulement il n'y a pas d'amour entre eux, mais il n'y a pas d'estime : car, si elle le méprise pour les grandes et petites infamies qu'il commet tous les jours, il la croit infidèle, et il en prendrait, à ce qu'il semble, assez allégrement son parti. Ajoutez qu'il n'y a pas entre eux le lien des enfans. Qu'est-ce donc qui la retient de s'abandonner à l'amour passionné qu'elle éprouve pour son cousin, le député Daniele Cortis? Qu'est-ce donc qui la poussera à suivre son mari, que la ruine oblige enfin à partir pour l'Amérique, quand même elle pourrait

rester au milieu des siens, auprès de celui qu'elle aime, sans que personne songe à la blâmer d'avoir séparé sa vie d'une vie indigne, perdue et condamnée? Qu'est-ce aussi qui empêche Cortis de chercher à profiter du sentiment qu'il inspire et qu'il partage, des heures de faiblesse qu'Hélène aurait peut-être, — car quelle femme aimante, vraiment femme, n'en a jamais? Ce n'est aucune considération d'ordre extérieur, aucune raison pratique, ce n'est que la qualité de leur âme, ce n'est que la vertu, — il faut bien employer ce mot quand bien même il fait parfois sourire, — la vertu appuyée, il est vrai, par la foi religieuse. Hélène et Daniele ne veulent entre eux rien qui les abaisse, et ne demandent à l'amour que sa plus noble essence, la part mystérieuse de sacrifice et de dévoûment qu'il renferme toujours : « Vois-tu, dit Daniele à son amie au moment où ils mesurent ensemble tout ce qui les unit et tout ce qui les sépare, j'ai besoin d'aimer et de souffrir pour ce que j'aime. Alors je suis heureux, alors je sens en moi comme une flamme de vie, comme une bénédiction de Dieu, je sens toute ma dignité d'homme, toute ma force... Et si je t'aime, Hélène, comment veux-tu que mon bonheur ne soit pas de continuer à t'aimer, en sacrifiant, à présent et toujours, tout ce qu'il faut sacrifier, mais en sachant bien que tu m'aimes aussi et que ton amour est aussi fort et aussi noble que le mien?.. » C'est ce haut respect d'eux-mêmes qui les sauve, tant qu'ils sont ensemble, des périls de l'intimité, qui leur impose leur conduite quand sonne l'heure de la séparation et que librement ils s'en vont loin l'un de l'autre, qui les console aussi en les exaltant sur une pensée orgueilleuse et stoïque.

Ce drame d'amour devient par momens d'une intensité saisissante. Nous l'avons dégagé de l'ensemble du livre dont il fait l'unité, mais qui, dans la pensée de l'auteur, est d'une portée plus générale. Daniele Cortis, en effet, est député. Il l'est par devoir plus encore que par goût, par ferveur de convictions, par zèle patriotique ; et dans l'accomplissement dévoué de ses fonctions, il trouve un contrepoids à la passion qui le ronge, une autre raison d'exister. M. Fogazzaro a donné un développement assez considérable à l'exposé des idées politiques de son héros, qui, on peut le croire, sont les siennes. Ce sont celles de la « démocratie chrétienne, » et l'objectif principal de l'honnête homme qu'un petit district de montagnes a envoyé, à quatre voix de majorité, siéger à la chambre, paraît être de chercher un compromis acceptable entre les exigences de l'Église et celles de l'État : « Mon idéal politique ne sera jamais, dit-il dans un de ses discours qu'on nous rapporte tout au long, celui du parti qui voudrait subordonner les

droits et les intérêts de l'État à une autorité peut-être plus grande et plus légitime, mais fondée sur une autre base, par d'autres moyens, pour d'autres fins. Je puis désirer, par une certaine conception d'équilibre politique et par désir patriotique de pacification intérieure, que ce parti accepte honnêtement l'actuel ordre des choses et entre utile et respectable à la chambre; mais si j'ai l'honneur d'y siéger à ce moment-là, je ne combattrai pas dans ses rangs, du moins jusqu'à ce que, s'étant transformé de parti essentiellement religieux en parti essentiellement civil, il ait profondément modifié ses vues sur les droits et les fonctions de l'État. » — Cette partie politique du roman, qui en diminuerait peut-être l'intérêt auprès des lecteurs français, contribua au contraire à en assurer le succès auprès du public italien. En Italie, en effet, bien plus encore qu'en aucun autre pays, la question civile et religieuse est la question vitale par excellence : depuis Dante, elle a toujours passionné tous les écrivains qui ont fait vibrer l'âme de la nation, elle s'est toujours mêlée, directement ou indirectement, à toutes leurs conceptions romanesques ou poétiques. Ces dernières années, les œuvres les plus populaires étaient d'habitude animées d'un esprit ardemment anticlérical : c'est à cet esprit, par exemple, que M. Carducci a dû une bonne partie de ses succès. L'attitude très franche prise par M. Fogazzaro dans *Daniele Cortis* est donc fort significative : elle correspond à un mouvement d'opinion dont on voudrait en vain méconnaître la portée; elle rattache la réaction idéaliste, que représente notre auteur, à l'évolution actuelle du catholicisme; elle établit une sorte de lien entre les livres de purs littérateurs, qui remuent des idées et ramènent au premier plan les préoccupations de la conscience, et les plus récentes encycliques de Léon XIII. Le grand succès qu'obtint *Daniele Cortis* est encore venu souligner cette signification, en montrant à quel point les dispositions du public qui lit répondent aux aspirations des écrivains soucieux de l'action de leur plume.

Le Mystère du poète, qui suivit *Daniele Cortis* à un assez long intervalle, n'est plus un roman d'idées, mais de pur sentiment. Il est écrit en forme de confession, de récit posthume; de place en place, la narration est interrompue par des pièces de vers qui l'illustrent. Le héros anonyme nous est présenté comme un écrivain « qui combattit non sans succès dans les lettres italiennes et qui est mort presque subitement il y a quelques années. » Cet écrivain, idéaliste comme l'auteur, romanesque comme lui, raconte la simple histoire d'un amour qui absorba toute sa vie. Il était à demi engagé dans une de ces liaisons mondaines, où il y a plus d'amour-propre et d'habitude que de sentiment, lorsque, dans une

villégiature sur les bords du lac de Lugano, il rencontra une jeune fille dont il reconnut la voix pour l'avoir entendue deux fois dans un rêve. Ce détail indique déjà quel sera le diapason de l'œuvre. Miss Violette Yves, qui connaît ce compagnon de hasard pour avoir admiré un de ses poèmes, partage bientôt l'enthousiasme qu'elle inspire. Mais elle n'est pas libre, elle est fiancée à un excellent homme, qu'elle estime sans l'aimer ; son mariage répond aux désirs des deux oncles qui l'ont élevée ; de plus, elle a dans son passé de précédentes fiançailles déjà rompues, et des fiançailles où tout son cœur s'était donné : elle ne veut pas faire parler d'elle une seconde fois, elle n'est pas même sûre de pouvoir encore aimer comme elle a aimé. Ajoutez qu'elle souffre d'une légère infirmité, une attaque de paralysie l'ayant frappée au côté gauche, et qu'elle est d'une santé toujours menacée. Pour toutes ces raisons, elle s'arrache au sentiment qui l'attire, et disparaît après de rapides adieux. Celui qui l'aime ne perd pas l'espérance : il découvre, grâce aux renseignemens d'une voisine de table d'hôte, que miss Yves, qui en ce moment voyage en Italie avec un de ses oncles, habite Nuremberg ; et quand il l'y suppose de retour, il va l'y chercher. Il la retrouve, elle continue à le repousser tout en l'aimant. Mais, servi par le hasard et par la sympathie d'une fillette de seize ans qui a l'*intelletto d'amore*, il réussit à faire savoir au fiancé de Violette que miss Yves se sacrifie à son engagement et s'obstine à tenir contre son cœur une parole qu'elle avait donnée lorsque son cœur était encore libre. Le fiancé, le professeur Topler, est un trop galant homme pour vouloir s'imposer dans de telles circonstances : il se retire. Comme Violette l'avait prévu, cette rupture la fâche avec ses oncles. Obligée de quitter leur maison, elle se réfugie auprès d'amis, qui sont fixés à Rüdesheim. C'est là que son mariage doit s'accomplir, et qu'il s'accomplit en effet; mais la rencontre subite de son premier fiancé, qui s'est remis à la poursuivre, provoque la nouvelle attaque qui la menaçait sans cesse : et elle meurt le soir même de ses noces, dans le train qui l'emportait.

Une telle analyse est tout à fait impuissante à donner l'idée d'un livre dans lequel les faits sont de peu d'importance. Que peuvent signifier les faits dans un roman d'amour? Ils sont toujours à peu de chose près les mêmes : la vieille histoire qui reste toujours nouvelle, comme dit le poète. C'est de la seule intensité des sentimens exprimés que dépend l'intérêt. L'intrigue du roman de M. Fogazzaro n'est ni meilleure ni pire que beaucoup d'autres : elle a l'avantage de nous promener dans des lieux poétiques, favorables aux descriptions et aux clairs de lune ; elle met en scène des figures de

second plan qui, comme celle de Topler *senior*, le frère du fiancé de Violette, sont dessinées avec caractère et introduisent un peu de variété dans l'action. Mais l'attention ne s'arrête qu'à demi sur les paysages, sur les incidens, sur les personnages secondaires : dès les premières lignes de l'ouvrage, on y sent un souffle de vraie tendresse, qui subsiste jusqu'à la dernière page, et qui en fait le charme profond : charme que rompent cependant, de-ci, de-là, des gestes un peu brusques, des expressions un peu outrées, une exaltation un peu démonstrative. C'est que, il faut bien le dire, la sensibilité italienne s'exprime autrement que la nôtre, et nous avons quelque peine à la comprendre : elle reste toujours, à ce qu'il nous semble, un peu extérieure dans ses manifestations ; elle ne recule pas devant certaines exagérations de mots ou d'attitudes qui nous froissent ; elle s'abandonne avec une liberté que nous serions volontiers disposés à taxer de sans-gêne ou d'indiscrétion ; elle déborde avec une abondance qui parfois frise à nos yeux le ridicule. Ce dernier trait est surtout décisif, car nous avons à un degré unique l'effroi du ridicule, et sitôt que nous l'apercevons ou croyons l'apercevoir, nous fermons notre cœur. Eh bien, j'en suis sûr, cette impression de repliement que produit l'approche du ridicule, on l'a éprouvée tout à l'heure, lorsque j'ai dit que le héros de M. Fogazzaro reconnaissait la voix de Violette pour l'avoir entendue deux fois dans des rêves. On la retrouverait de temps en temps encore au cours du livre, à des degrés plus ou moins forts. Parfois, c'est tout un fragment de scène, comme celle où les deux fiancés s'attendrissent jusqu'aux larmes en pensant à leurs parens morts, et se répètent l'un à l'autre : « Mon pauvre père !.. Ma pauvre mère !.. » sans qu'on puisse s'empêcher de songer à l'emphase d'acteurs de mélodrames. Tantôt c'est un mot seul, un mot que nous jugeons excessif et dissonant. Lisez, je vous prie, cette page qui termine l'introduction :

« ... C'est le jour des morts, le brouillard fume autour des fenêtres de la villa solitaire où je suis l'hôte de mes neveux, je m'enferme dans les souvenirs du passé. Quelqu'un répète au-dessous de moi, au piano, je ne sais quelle monotone musique d'exercices ; j'entends dans la chambre voisine les pas tranquilles des serviteurs. Personne ne songe à ce que je fais, à ce que je sens. Ma main tremble, *mon cœur n'est qu'une palpitation*, des larmes me montent à la gorge. Et mon récit me paraîtra peut-être si froid à moi-même ! Je voudrais parler, mais non avec la parole qui meurt, parler de l'autre monde inconnu avec la parole vive qui va, qui va d'atome en atome, ne repose jamais, est peut-être entendue dans les mondes inaccessibles à l'œil humain, s'il y a là des esprits capables de sentir toutes les vibrations. Je voudrais pouvoir parler non pas à la foule,

mais seulement aux cœurs généreux qu'une calomnie a pu contrister et aux cœurs pervers qui en auraient joui. Dois-je sur ce déposer la plume et me confier en Dieu? Je pense à elle, *à mon étoile*, et j'entends sa douce voix étrangère, la voix la plus douce, je crois, qui ait résonné sur des lèvres humaines, me dire tendrement : cher, écris ; *write*, *love*. »

C'est charmant; mais n'y a-t-il pas là plusieurs traits, — j'ai souligné les deux plus frappans, — devant lesquels un écrivain français aurait reculé? Qu'on ne croie pas que je les relève pour les reprocher à M. Fogazzaro : il est Italien, et il serait absurde de lui demander d'écrire autrement qu'en italien. Mais j'ai voulu marquer, à propos d'un livre que tant de qualités imposent, une des raisons pour lesquelles on aura toujours beaucoup de peine à goûter en France les œuvres étrangères, même choisies parmi les plus dignes d'intérêt. Les Français sont, je crois, le seul peuple de l'Europe qui possèdent le sens aigu du ridicule et soient ainsi préservés de toute exagération de sentiment, de toute enflure d'expression. Il ne faudrait pas qu'un défaut qui n'est un défaut qu'en France nuisît à des écrivains dont la pensée mérite d'être connue, dont l'effort doit être apprécié. Je m'empresse d'ajouter que ce défaut ne se sent pas fréquemment dans le *Mystère du poète*, et qu'il est bien racheté par la sincérité de l'émotion et par la puissance communicative que l'auteur a su lui donner.

II.

Nous avons examiné sommairement les principaux ouvrages de M. Fogazzaro, auxquels il faudrait ajouter encore quelques écrits de moindre importance : nous pouvons maintenant en marquer la place et en dégager les tendances principales.

Si d'abord on les examine à un point de vue purement littéraire, on trouvera qu'ils rompent franchement avec les traditions à la mode pendant ces dernières années. En Italie comme en France, en effet, une des conséquences du triomphe momentané du naturalisme a été de pousser les écrivains à la recherche de ce que je voudrais appeler le *style plastique*. Le monde extérieur étant devenu la matière principale de l'observation littéraire, il a bien fallu s'appliquer avant tout à en rendre les aspects et approprier la langue à cette destination : de là, la recherche des mots qui peignent, l'abondance des expressions techniques, la prédominance accordée aux adjectifs, la phrase solide, souvent harmonieuse, mais bornée, privée à la fois des aperçus de la suggestion et des élans de l'éloquence; de là, en un mot, le matérialisme de la forme moulant, parfois avec

beaucoup d'art, le matérialisme de la pensée. Mais peu à peu, le monde extérieur, tel qu'il se révèle à l'observation, a passé au second plan de la littérature, qui, comme nous l'avons déjà noté, s'ouvre de plus en plus à des soucis d'un autre ordre. A mesure qu'elle s'éloigne ainsi de l'idéal naturaliste, elle tend tout naturellement à s'éloigner aussi de ses traditions de style, avant tout pittoresques et descriptives. La langue s'idéalise avec la pensée : il lui faut maintenant des formes moins arrêtées, des phrases plus souples, dussent-elles pour cela sembler moins belles, moins d'adjectifs et plus de verbes, bref, un appareil plutôt expressif que plastique. Cette tendance est très frappante dans le livre de M. Fogazzaro. En vers comme en prose, il s'est émancipé des habitudes courantes : il est aussi loin de M. Carducci que de M. de Amicis. Ses descriptions, toujours brèves, visent plus à l'exactitude qu'à la splendeur : elles se contentent d'esquisser les fonds sur lesquels se détachent des figures très vivantes, qui accaparent l'attention ; et son soin principal paraît être de donner à ses figures toute l'intensité de vie dont elles sont susceptibles et de montrer, à travers les mouvemens qui les emportent, les mobiles intérieurs qui les dirigent.

C'est donc la vie intérieure que M. Fogazzaro observe avec prédilection et cherche à traduire. Mais on peut l'observer de l'œil désintéressé du psychologue dont le dilettantisme sagace se complaît en découvertes ingénieuses et sans conséquences. Étudier les jeux intimes de l'âme, en effet, c'est là une occupation pleine d'agrémens, propre à séduire ceux-là mêmes pour lesquels l'âme est un terme d'un sens incertain. Or, par la nature même de ses croyances, M. Fogazzaro se trouve en tout autre position. Je ne sais si son catholicisme est tout à fait orthodoxe : il a écrit une curieuse brochure dans laquelle il prend beaucoup de peine pour chercher un point de rencontre entre les théories évolutionnistes et la foi romaine (1) ; et je ne crois pas que les déclarations de Daniele Cortis, qu'il serait évidemment prêt à contresigner, suffiraient à des consciences résolument cléricales. Mais, enfin, il est en tout cas spiritualiste convaincu : l'âme est pour lui la partie divine de notre être, le souffle qui nous survivra ; elle est personnelle, réservée à l'immortalité, responsable des actes qu'elle a dirigés ou laissé commettre. Il ne peut donc se contenter de l'observer en simple curieux, que divertissent ses hésitations, ses bonds et ses caprices : il l'observe à la fois avec le parti-pris de la guider dans ses ascensions pour lui certaines, et cependant

(1) *Per un recente raffronto delle theorie di S. Agostino et di Darwin circa le creazione*. Milan, 1891.

à travers son tempérament particulier qui n'est peut-être pas autant d'un directeur de consciences que d'un artiste et surtout d'un amoureux. De là, des préoccupations un peu contradictoires de mystique et de moraliste, qu'il n'est pas très facile de concilier.

Le moraliste voudrait bien être sévère : il s'efforce d'arriver à une conception austère de la vie, que tantôt il développe à travers les discours de ses personnages, que d'autres fois il expose en nous initiant à leurs luttes intimes. Il nous les montre luttant en héros contre la passion, qui pourtant les domine, ou, de toute leur énergie, trempant leur âme et l'exaltant au-dessus des tentations. Le mal les guette sous ses formes les plus séduisantes : ils lui résistent, et généralement ils sont les plus forts. Dans *Malombra*, l'espèce de guerre amoureuse qui sévit entre Silla et Marina prend un caractère presque symbolique ; la femme, là, représente la chair, la chair maudite, avec ses tyrannies démoniaques, ses appels affolans, ses damnations fatales, ses humiliantes victoires, soudaines comme des orages d'été, avec surtout ce je ne sais quel halo mystérieux qui enveloppe et idéalise sa matérialité ; l'homme, lui, c'est l'intelligence, supérieure et vaincue, l'âme remplie de bonne volonté, mais que le corps oppresse, et qui, aspirant au bien de toute son essence divine, est toujours prête à tomber d'autant plus lourdement qu'elle a volé plus haut. Ces deux forces ennemies se sont réconciliées, dans *Daniele Cortis*, où, réunies, elles luttent ensemble contre le même ennemi, contre la pensée coupable qu'incarnait plus haut dona Marina : Hélène et Daniele, que l'amour rapproche, que le devoir sépare, sont d'accord pour mater leur chair et se réfugier ensemble dans un rêve d'idéalité qui les sauve de l'adultère, non de l'orgueil. Enfin, dans le *Mystère du poète*, l'amour et le devoir n'étant plus opposés l'un à l'autre, les deux êtres qui s'aiment arrivent tout près du bonheur : seule, la mort les en écarte ; encore, laisse-t-elle chez le survivant le sentiment consolateur d'une union surnaturelle, plus vraie que la réalité : « Dans mon être mortel tu vis, image éternelle... »

Comme on le voit, il y a une sorte de lien entre les trois romans principaux de M. Fogazzaro. Ils tournent, si je puis parler ainsi, autour d'un axe commun ; ils posent et discutent, à trois momens différens de la vie morale, et à travers des circonstances d'ailleurs dissemblables, ce problème éternel de l'amour. Ils le posent avec des inquiétudes qu'expliquent les aspirations pratiques d'un moraliste, ils le suivent avec toute la ferveur d'une âme tendre et mystique, ils ne le résolvent pas parce que, réduit à des termes aussi contradictoires, il est insoluble. Et l'on dirait qu'en présence de cette œuvre où il a mélangé toutes les nuances d'un sentiment qui va

de la plus basse concupiscence (dona Marina) à la plus pure tendresse (Violette Yves), M. Fogazzaro a été pris d'un doute, j'allais dire d'un remords. Il s'est demandé, il a dû se demander si l'intensité même de ses peintures de l'amour, si la violence des luttes qu'il décrit, au lieu de montrer au lecteur les dangers de la passion, ne leur en montraient pas plutôt l'attrait; et, un hasard l'aidant, il est arrivé à discuter lui-même la question générale que soulèvent ses romans, comme tous les romans d'amour. Nous le suivrons sur ce terrain, où il nous conduit avec un discours lu au Cercle physiologique de Florence, le 28 mars 1887, et publié sous ce titre: *une Opinion d'Alessandro Manzoni.*

Voici quelle fut l'occasion de ce discours:

M. Bonghi, dans une cérémonie de commémoration en l'honneur de Manzoni, avait insisté sur ce fait qu'en comparant le manuscrit original des *Fiancés* au texte imprimé, on pouvait remarquer que les scènes d'amour et les descriptions de sentiment avaient disparu du roman célèbre. Et il avait expliqué ces suppressions en lisant un fragment inédit de Manzoni, qui ne laissait aucun doute sur ses intentions. C'est une sorte de dialogue entre l'auteur et un personnage imaginaire. Celui-ci s'étonne de ces suppressions et en demande le pourquoi: « Pourquoi? répond Manzoni. Parce que je suis de ceux qui disent qu'on ne doit pas parler d'amour de manière à incliner l'âme des lecteurs vers cette passion... » Et plus loin: « Je conclus que l'amour est nécessaire dans ce monde: mais il y en aura toujours assez; il n'est donc pas nécessaire que les autres se donnent la peine de le cultiver, car, en voulant le cultiver, on ne fait pas autre chose que de le provoquer là où il n'y en a pas besoin. Il y a d'autres sentimens dont la morale a besoin et qu'un écrivain peut, selon ses forces, répandre un peu plus dans les âmes: ainsi la pitié, l'amour du prochain, la douceur, l'indulgence, le sacrifice de soi-même. Oh! de ces sentimens-là, il n'y en a jamais de trop, et gloire aux écrivains qui cherchent à en mettre un peu plus dans les choses de ce monde! Mais de ce qu'on appelle l'amour, il y en a, en faisant un calcul modéré, six cents fois plus qu'il n'en serait nécessaire à la conservation de notre honorable espèce. J'estime donc œuvre imprudente de le fomenter par des écrits, et j'en suis si persuadé que si un beau jour, par miracle, il me venait à l'esprit les pages d'amour les plus éloquentes qu'homme ait jamais écrites, je ne prendrais pas la plume pour en mettre une ligne sur le papier, tant je suis certain que je m'en repentirais. »

On sait que la littérature italienne contemporaine, — les *véristes* avec M. Verga, les poètes avec M. Carducci, qui a été jusqu'à

exclure l'auteur des *Fiancés* d'une anthologie destinée aux écoles, — a en grande partie échappé à l'influence de Manzoni. Mais ce n'est point le cas de M. Fogazzaro qui, au contraire, se rattache à la filiation de l'illustre écrivain par la simplicité et la clarté de sa forme aussi bien que par ses tendances très catholiques. Les paroles citées par M. Bonghi l'ont donc vivement frappé; et, en toute loyauté, il en a reconnu et tiré les conséquences. N'impliqueraient-elles pas, en effet, la condamnation de presque toute littérature, en tout cas des livres préférés, des pages les plus souvent relues, les plus universellement admirées? Plus qu'aucune autre, la littérature contemporaine tomberait sous leur sentence, quelle que soit son étiquette, quel que soit son programme. M. Fogazzaro l'a reconnu et il en a été effrayé: « Beaucoup d'écrivains, dit-il en commentant l'arrêt du maître, ont représenté la passion sensuelle sans autre intention que de reproduire la vérité, ou de plaire, ou de retirer de leurs livres gloire et profit, sans autre frein que les lois pénales. Leur succès a été douloureux pour la morale et pour l'art... Beaucoup se sont indignés d'une telle bassesse. Quelques-uns ont exprimé directement leur indignation; à d'autres, il a semblé que le meilleur moyen de combattre un art abject était de lui opposer un art élevé, et ils ont tenté de représenter l'amour dans une forme telle que « l'âme des lecteurs, » pour accepter l'expression manzonienne, y fût inclinée, mais en s'élevant, en se purifiant. Ceux-ci s'attendaient à être frappés de front, en pleine poitrine, par l'ennemi; et voici qu'ils sont frappés aux épaules, par un puissant qu'ils se glorifiaient d'avoir avec eux. C'est un homme de génie, un grand poète, le plus grand poète que l'Italie ait possédé depuis des siècles; c'est un profond connaisseur de l'âme humaine: il en a représenté, avec une égale puissance, de nobles et d'ignobles, de froides et de passionnées; il en a mis en lumière, avec un art incomparable, les mouvemens intimes. Même si la question pendante était une question d'art, son seul vote contre un plébiscite de tous les temps pourrait faire réfléchir. Mais il n'en fait pas une question d'art, il en fait une question de morale. Or, ce grand poète est un catholique non moins ardent que Rosmini, il met au service de la foi catholique une logique non moins aiguë, non moins inflexible que celle de l'illustre philosophe, une lucidité d'intelligence encore plus lumineuse. Cette foi lui enseigne la morale la plus sublime que le monde ait entendue. Il la possède comme son bien propre, il l'a infusée dans le roman comme une inextinguible flamme de vie, qui anime tout, qui se retrouve dans chaque parole; il l'a élevée, seule et haute, dans un livre pareil à une lumière de salut qui ne s'obscurcit pas. Si un

jugement d'Alexandre Manzoni a une immense autorité en matière d'art, il en a une bien plus grande encore en matière de morale. Et c'est là le cas du jugement qu'exprime la page rapportée par M. Bonghi... »

On le voit, M. Fogazzaro pose avec une parfaite loyauté le problème inquiétant qu'une page exhumée de Manzoni a suscité dans sa conscience de peintre de l'amour. Malgré le respect qu'il proclame pour l'auteur des *Fiancés*, j'aime à croire que ce n'est point parce que cette page est de lui qu'elle l'a si profondément troublé : car enfin, Manzoni n'est qu'un homme, et pour grande qu'est son autorité, elle n'est point infaillible. Mais le jugement rigoureux qu'elle exprime, peut-être bien qu'il venait prêter sa nette formule à de vagues scrupules encore inavoués qui flottaient dans l'esprit de M. Fogazzaro, comme ils flottent sans doute dans celui de beaucoup d'autres romanciers lorsqu'ils songent à l'action possible de leurs livres. Subitement il lui révélait la contradiction presque inévitable qui existe entre les aspirations d'un moraliste, c'est-à-dire d'un homme qui rêve de guider son prochain vers un certain idéal, et les exigences ou les habitudes de la littérature, qui, quoi qu'on fasse, est toujours prête à sacrifier le sens moral au sens esthétique. Une inflexible logique lui posait sans aucune atténuation ce problème inquiétant : ou bien contribuer à déchaîner parmi les hommes la passion de l'amour, toujours dangereuse, parce qu'ils y sont toujours trop enclins, ou bien renoncer à peindre l'amour et encourir le blâme de l'avoir fait. Comment échapper à ce redoutable dilemme?

M. Fogazzaro a tendu toutes ses facultés pour y parvenir. Dans les vingt pages qu'il consacre à réfuter l'opinion extrême de Manzoni, il a mis autant de talent, autant de tendresse, autant de charme que dans les meilleurs morceaux de ses romans. C'est toujours un spectacle intéressant que celui d'un écrivain qui se débat contre lui-même : ce spectacle, M. Fogazzaro nous le donne, et non sans candeur. Il se consume en efforts pour démontrer qu'une conception vulgaire de l'amour peut seule donner raison à Manzoni, et pour échapper à une telle conception. Mais là précisément est la difficulté. Dans *Daniele Cortis*, Daniele se séparait d'Hélène en lui traduisant des paroles latines qui les représentaient unis non par la chair, mais par le corps, comme s'unissent les astres et les planètes, par la lumière, ou les palmiers, par le front, non par la racine. Ici l'on emprunte à des saints des définitions de l'amour qui en font « la sublime unité idéale de deux êtres humains ; » on recourt à une belle image orientale, évoquée déjà dans *le Mystère du poète*, qui identifie l'amour avec la charité et avec la piété, tout comme les mystiques du XIIIe siècle se plaisaient à le faire; on cite Dante et

Shelley; on s'élève avec éloquence contre l'idée que la conservation de l'espèce est la fin suprême de l'amour; on croit trouver la réfutation de cet argument si schopenhauérien dans ce fait que l'amour, plus tenace que la vie, « grandit quand l'espèce n'y a plus d'intérêt, quand un des deux amans a été emporté par la mort; » à ce propos, on se demande, « avec une froideur positiviste, » si un tel sentiment n'est pas en opposition directe avec l'instinct de l'espèce, et l'on conclut enfin en s'inscrivant en faux contre la sentence de Manzoni. Il le faut bien, car autrement, qu'en adviendrait-il du *Mystère du poète*, de *Daniele Cortis*, de *Malombra*, ou même du délicieux petit poème de *Miranda*, et encore des romans d'amour et des poèmes d'amour que M. Fogazzaro écrira dans la suite, qu'il écrira, dis-je, qu'il le veuille ou non, parce qu'il a l'amour dans l'âme? Il le faut bien, parce qu'autrement il faudrait passer condamnation sur presque toute la littérature moderne, et que ce serait grand dommage! Il le faut bien; mais le lecteur, et, qui sait? l'auteur lui-même, ne conserveront-ils aucun doute, seront-ils délivrés de tous scrupules?..

On n'attend pas que nous tranchions ce grand débat. Sans doute, Manzoni, dans la courte demi-page où il se prononce avec une netteté saisissante, nous a paru d'une logique serrée qui, selon l'expression de M. Fogazzaro, fait réfléchir, et dans les argumens invoqués contre lui, il nous a semblé, pour dire les choses franchement, qu'on se payait un peu de mots. Hélas! oui, on citait trop de saints, trop de poètes, on nous donnait, d'après eux, une définition trop sublime de l'amour. Nous écoutions, et un vent de scepticisme nous emportait. Nous nous demandions si l'on trouve l'amour sublime ailleurs que dans la poésie. Nous nous rappelions que l'histoire des poètes est pleine de désillusions. Mille épisodes inquiétans hantaient notre mémoire : c'était Lamartine effaçant du *Lac* les deux strophes où montait la voix victorieuse des sens; c'était Goethe oubliant si vite Frédérique aux pieds de Charlotte, puis oubliant Charlotte à son tour, avant même de l'avoir remplacée, grâce aux seuls charmes du gai paysage qu'il traversait en la fuyant; c'était, pour abréger une nomenclature qui pourrait être infinie, c'était Dante lui-même, entrant d'un pas allègre dans la « forêt obscure, » au lendemain de la mort de Béatrix. Oui, ces exemples illustres, et combien d'observations faites sur des matières plus communes, sur ceux qui nous entourent, sur nous-mêmes, réfutaient douloureusement les argumens de l'orateur. Notre bon sens lui répondait qu'il n'y a qu'un seul amour, toujours le même, quelque grande part qu'il fasse à l'idéal, quelque divin qu'il soit ou qu'il se croie; que, dans un nombre infini de cas, cet

amour est contrarié par les lois, par les usages, par les convenances, par la morale; qu'alors il devient une force destructive si terrible, qu'elle est presque irrésistible et sème autour d'elle les ruines, les hontes, les désolations; qu'en conséquence, ceux qui prisent au-dessus de tout le bon ordre de la société et le bel équilibre de l'âme doivent se méfier d'elle et soigneusement éviter d'augmenter sa tragique puissance...

Mais peut-être que nous pensions ainsi parce que la question nous avait été posée un peu crûment, et aussi parce que, pour y répondre, M. Fogazzaro s'est placé sur un terrain, comment dirais-je? sur un terrain trop peu terrestre. On pourrait la prendre autrement. On pourrait accepter l'amour pour ce qu'il est, avec ses grandeurs et ses faiblesses, ses misères et ses beautés, sans parti-pris de pessimisme cynique, ni phraséologie idéaliste. Peut-être bien qu'on trouverait alors que, malgré les ravages qu'il promène à travers notre pauvre monde, malgré le sang et les larmes qu'il fait couler, il est encore ce qu'il y a de plus noble et de meilleur dans notre âme, comme il est le sourire de notre vie. Et l'on ne voudrait plus le proscrire, quelque périlleux qu'il soit; et l'on donnerait tort à Manzoni, quand même il a pour lui l'inflexible logique; et l'on relirait les romans de M. Fogazzaro, en y prenant un vif plaisir, non pas à cause de la résistance que ses personnages opposent à leurs sentimens quand ils sont coupables, mais tout simplement parce que les sentimens qu'ils éprouvent sont puissans ou délicats, profonds ou charmans, décrits avec talent, avec sympathie surtout, et, — que l'âme de Manzoni leur pardonne! — parce qu'ils « inclinent l'âme vers l'amour. »

ÉDOUARD ROD.

AU BAGNE

II[1].

LA COLONISATION PÉNALE.

I.

Ce qu'on nomme progrès n'est pas toujours, — ainsi que le voudrait l'étymologie, — une marche en avant; c'est souvent, au contraire, un retour vers une source de vérité abandonnée ou méconnue depuis des siècles: on croit s'être frayé un nouveau chemin, alors que l'on n'a fait autre chose que débarrasser un très vieux sentier des ronces qui l'envahissaient. Cela est vrai d'un grand nombre de nos théories modernes, parfois si infatuées d'elles-mêmes, notamment de celles qui ont trait au mode de répression des criminels et au moyen d'obtenir leur régénération.

Ces doctrines excellentes, fraîchement émoulues des congrès pénitentiaires et qui paraissent très *fin de siècle* puisqu'on commence à les appliquer aux environs de l'an 1900, datent, en réalité, de la chute de l'antiquité païenne. Que sont-elles, en effet, si ce n'est le développement d'une idée clairement et magistralement

(1) Voyez la *Revue* du 15 mai.

exprimée dans la belle légende évangélique du « bon et du mauvais larron ? »

Le mérite de nos contemporains, — et il est considérable, — consiste à avoir découvert cette idée sous la poussière du temps, à se l'être appropriée, à l'avoir complétée. Grâce à eux, le bon larron a cessé de figurer parmi les symboles pour devenir un personnage en chair et en os, très vivant, souvent fort intéressant.

C'est de lui que je vais prendre la liberté de vous entretenir, heureux de n'avoir plus désormais à écrire les mots prison, cellule, cachot et autres vocables d'aspect sinistre que je m'excuse d'avoir, dans la première partie de ce travail, si souvent fait passer sous vos yeux.

Notre forçat a su éviter ces écueils nombreux qui, pour beaucoup de ses compagnons, sont des étapes vers l'abîme final ; jamais il n'a franchi le seuil du « tribunal maritime spécial, » ni celui du « camp disciplinaire. »

Depuis longtemps déjà, il est de première classe, et sa conduite ne s'est pas démentie un instant. « Bon sujet, bon travailleur, » disent de lui les surveillans dans leurs notes.

Voilà dix ou quinze ans qu'il expie.

Supposons-le condamné à perpétuité ; on va le faire bénéficier d'une commutation de peine en vingt années de travaux forcés avec, pour corollaire, l'obligation de résider dans l'île jusqu'à la fin de ses jours. Si la récompense n'allait pas plus loin, il faut avouer qu'elle serait bien disproportionnée avec les efforts accomplis pour la mériter, car elle présenterait au criminel repentant cette seule perspective : sortir du bagne à soixante-dix ans pour s'en aller mourir de misère dans quelque fossé.

Un tel avenir ne serait évidemment pas de nature à enfanter le courage et la persévérance.

Aussi, les auteurs de la loi fondamentale du 30 mai 1854 ont-ils posé un principe fécond en décidant que des concessions de terrains pourraient être accordées aux transportés.

C'était résoudre à la fois deux questions de grande importance : l'utilisation des bonnes volontés au profit de la rénovation individuelle, l'utilisation de cette régénération au profit de l'intérêt général, c'est-à-dire du peuplement.

Malheureusement, la politique, — qu'allait-elle faire dans les galères? — est venue dire son mot, et ce mot, suivant son habitude, a été fâcheux. — J'expliquerai comment, tout à l'heure. Ses exigences ont été cause que le principe n'a pas donné tous les fruits qu'on était en droit d'en recueillir, sans cependant avoir été immédiatement atteint dans sa fécondité.

II.

En règle générale, le condamné jugé digne d'obtenir une concession n'est point transformé tout à coup de prisonnier en propriétaire (*concession rurale*) ou en artisan (*concession urbaine*): rien de plus dangereux, quand un homme a jeûné pendant longtemps, que de le laisser manger trop vite et trop copieusement. C'est pourquoi on a reconnu la nécessité de lui faire subir une dernière épreuve, de l'assujettir à une sorte de *surnumérariat*.

Deux systèmes ont été imaginés à cet effet et mis concurremment en pratique: l'un, excellent, et qui a donné les meilleurs résultats, c'est l'institution des « élèves concessionnaires; » l'autre fort mauvais à tous les points de vue, c'est « l'assignation » chez les colons.

On a abandonné le premier pour suivre le second avec la plus funeste exagération; de telle sorte que plusieurs centaines de condamnés sont actuellement détournés des travaux publics pour être mis à la disposition des habitans.

Ce beau chef-d'œuvre est dû à l'intervention signalée plus haut de la politique dans des questions où elle n'entend rien.

La Nouvelle-Calédonie a le bonheur, dont elle jouit en néophyte, de posséder des institutions parlementaires, dernier bienfait laissé par l'administration militaire au moment où elle cédait le pouvoir à l'administration civile; d'aucuns appellent ce cadeau une flèche du Parthe.

Les conséquences en ont été celles-ci: des circonscriptions où l'autorité est représentée par un maire, un adjoint, un garde champêtre et la population par trois citoyens composant trois partis politiques et faisant de l'opposition; un conseil-général muni de pouvoirs très étendus (chacun des sièges de cette assemblée est rembourré par une vingtaine ou une trentaine de bulletins de votes).

Ces divers personnages émanés du suffrage universel, quoique restreint dans ses manifestations, manqueraient à l'essence même de leur mission s'ils ne réclamaient pour eux et pour leurs électeurs les privilèges les moins justifiés; de son côté, l'administration violerait la plus sainte tradition si elle les leur marchandait un instant. On n'a pas eu de peine à lui persuader que le seul fait d'être venu tenter la fortune à cinq mille lieues de la métropole crée des droits à la bienveillance de l'État, — que dis-je? à son assistance monnayée.

A nous, s'est écrié, fort de cet axiome, le chœur des agriculteurs, des industriels, voire des « marchands de goutte, » à nous la main-d'œuvre économique ; que d'autres fassent, s'ils veulent, travailler les libérés qui ont l'audace de demander 3 francs de salaire par jour, ou les Canaques qui sont mous et paresseux. Parlez-nous des forçats qui nous coûteront douze francs par mois, qui ne pourront quitter notre maison et qui, de peur d'être *réintégrés* avec une bonne punition, ne s'aviseront jamais d'ergoter sur la qualité de la nourriture, ni de se plaindre qu'on abuse de leurs forces !

Les « vaillans pionniers de la civilisation » ont sainement apprécié la situation ; ils ont parfaitement compris que la manne administrative ne saurait avoir partout la même apparence ; chez nous, elle se distribue sous la forme de bureaux de tabac, places de facteurs, etc., en Nouvelle-Calédonie, elle est représentée par des forçats dont on gratifie libéralement le premier venu. Ceci tend à démontrer qu'on aurait tort d'en vouloir beaucoup au gouverneur si parfois il sacrifie l'œuvre toute philosophique et platonique de la régénération de quelques criminels au désir très naturel, très humain, de se rendre populaire. D'ailleurs, pour être juste, il faut bien reconnaître qu'on impose à ce fonctionnaire de posséder des qualités d'équilibriste dont fort peu de gens sont doués. Représentant du pouvoir central, il est tenu de faire exécuter dans leur lettre et dans leur esprit les lois, décrets et règlemens pénitentiaires ; représentant de la colonie qui ne vit que par la transportation, son devoir est de la nourrir de son mieux, — et elle a bon appétit. Cet homme infortuné ressent tous les embarras de maître Jacques : « Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier que vous voulez parler ? car je suis l'un et l'autre. »

Il est la victime des demi-mesures qui sont presque tout, et celles-ci sont enfantées par les fluctuations au gré desquelles ballotte depuis tant d'années la direction des colonies. Pour n'avoir pas osé faire de la Nouvelle-Calédonie un pays d'exception, où les colons se fussent trouvés dans la même situation que les propriétaires voisins d'une forteresse, autorisés à bâtir sur le périmètre de la *zone dangereuse* ; pour n'avoir pas osé dire sans ambages que la liberté politique ne saurait respirer l'atmosphère du bagne, on est arrivé à juxtaposer deux élémens dont le contact est un danger public.

Étrange accouplement, en effet, qui a produit des choses comme celles-ci.

En 1887, la colonie avait à sa tête un gouverneur très désireux de grouper autour de lui les sympathies passablement récalcitrantes des citoyens libres placés sous son égide ; jamais ceux-ci

ne virent une bouche officielle leur décocher plus de sourires, jamais oreille officielle ne s'ouvrit plus large et plus bienveillante pour écouter leurs revendications les plus absurdes, si bien, soit dit entre parenthèses, que l'absence de témoignages d'affection qui marqua le départ de ce gouverneur peut être notée parmi les traits qu'on cite de l'ingratitude des peuples. Entre autres mesures destinées à montrer jusqu'où pouvait aller sa bonne volonté, il avait imaginé d'ériger en commune le village de Bourail (je vous parlerai tout à l'heure de cet endroit curieux) dont la population est presque exclusivement d'origine pénale ! Invités à se choisir un maire, les « Bouraillais » n'hésitèrent pas à porter sur le pavois un sieur B... ancien forçat réhabilité (1) qui, faisant le métier d'usurier, obtint les voix de tous ses débiteurs, c'est-à-dire la quasi-unanimité des suffrages.

Pendant plusieurs mois, cet individu put ceindre l'écharpe tricolore, marier ses concitoyens, prendre des arrêtés, donner des ordres au commissaire de police (quel rêve!), requérir la gendarmerie (quelle douce réciprocité !), recevoir les hommages des autorités, etc. Ce qui rendait la chose plus piquante,— si on la prend du côté gai, — c'est que B... avait subi la plus grande partie de sa peine dans le pénitencier de Bourail où il comptait encore de vieilles et solides relations.

Pourquoi l'avait-on réhabilité ? Les jugemens sont parfois respectables comme des mystères.

Le « département » trouva qu'on avait un peu dépassé la note, et, ne pouvant supprimer le maire, il supprima la mairie. Depuis ce temps, le conseil-général a une corde de plus à sa guitare et ne manque pas, à chaque session, de flétrir cette nouvelle révocation de l'édit de Nantes. Ses doléances sont transmises à l'univers par les trompettes de la renommée dans lesquelles s'évertuent à souffler violemment trois ou quatre bouches de journalistes improvisés, car la liberté de la presse est, bien entendu, une de celles dont notre colonie pénitentiaire fait le plus large usage. J'aime beaucoup la Calédonie, mais je lui en veux de parodier et de travestir tant de choses que, nous autres républicains, avons toujours soutenues et préconisées : suffrage universel, décentralisation, liberté de parler et d'écrire. Ces mots-là ne devraient pas être prononcés par certaines lèvres.

La première fois qu'un hasard me fit pénétrer dans une impri-

(1) L'article 10 de la loi du 14 août 1885 permet au tribunal supérieur de Nouméa de remettre en possession de leurs droits civils et politiques les transportés libérés dont la conduite est bonne. On a beaucoup et très justement attaqué cette loi dont l'application devient de plus en plus rare.

merie de Nouméa, — c'était au commencement de mon séjour, — profonde fut ma surprise en apercevant des forçats tranquillement assis devant des casiers et occupés à composer le journal du lendemain. Un monsieur d'une cinquantaine d'années, élégamment vêtu, lorgnon sur le nez, figure intelligente, écrivait dans une pièce attenante à l'atelier, et, de là, envoyait sa « copie » que les typographes se distribuaient. J'eus, en passant, la curiosité d'y jeter les yeux; le gouverneur y était traité de voleur, les surveillans militaires de misérables, etc.

Peste! me dis-je, voilà un hardi compagnon, malgré sa physionomie douce et avenante. Ce gaillard-là risque gros jeu à redresser les torts d'une façon si rude! Mais, comme ce n'était pas mon affaire, je ne lui soufflai mot de sa polémique et me bornai à solliciter d'une voix timide la confection d'une boîte de cartes de visite. Il mit une courtoisie parfaite à choisir avec moi le meilleur « bristol » et je m'en allai en méditant sur la main de fer gantée de velours.

Peu d'heures après, je causais avec un officier dans la rue de l'Alma, qui est la belle rue de la ville; comme nous passions devant le café de la Cousine, cabaret à la mode, je fus salué d'un sourire aimable par un consommateur qui dégustait un *cock-tail;* je reconnus mon homme de lettres et soulevai mon chapeau avec empressement.

— Que faites-vous là? me dit le capitaine. Ignorez-vous donc qu'il n'est pas d'usage de rendre le salut aux libérés, n'allez pas les gâter!

— Comment! ce reporter du *** serait?..

— Un ancien comptable récemment sorti du bagne où il a purgé une condamnation à dix ans de travaux forcés. Vous en verrez bien d'autres, ajouta-t-il en riant de mon air ahuri.

En effet, j'en ai vu bien d'autres, mais pas beaucoup de meilleurs. Les condamnés typographes étaient des *engagés chez les colons:* ils accomplissaient un stage fortifiant. Mais, voyons les transportés de cette catégorie dans leur situation normale, chez l'habitant de la *brousse*, c'est-à-dire chez l'agriculteur. Dans les grandes exploitations, très rares malheureusement et dont la plupart appartiennent à des étrangers, tout se passe assez correctement et l'esprit de la loi est à peu près respecté. Les forçats assignés y font un apprentissage utile au point de vue agricole: les uns sont employés à la culture proprement dite et s'habituent aux procédés spéciaux qu'exige le climat des tropiques, les autres s'occupent de l'élevage du bétail qui constitue la principale res-

source des colons (1). Quand ils ont passé cinq ou six années dans ces conditions, ils peuvent, avec chance de succès, travailler pour eux-mêmes. Mais, comme je l'ai dit, les colons riches sont à l'état d'exception et pour dix condamnés loués à M. L.., grand éleveur anglais, ou à M. W.., un Australien qui cultive le café, il y en a cent qu'on met au service des petits propriétaires, parmi lesquels beaucoup d'anciens déportés de la commune et, pourquoi ne pas le dire, pas mal de libérés plus ou moins réhabilités.

Ici, pas de logemens séparés, pas de surveillance; l'uniforme de toile bise n'effarouche personne; maîtres et valets vivent sur un pied de familiarité et d'intimité complètes. Ces mœurs qui, ailleurs, seraient patriarcales, deviennent l'indice d'une véritable oblitération du sens moral. Le colon libre n'a plus au degré nécessaire la notion de la distance qui le sépare du forçat, et le forçat est bien près d'oublier son indignité.

J'admets et je désire, — c'est ma thèse, — que le malfaiteur, purifié par le baptême du repentir, puisse faire reprendre à la génération issue de lui un rang modeste parmi les honnêtes gens, mais à la condition expresse qu'il s'efforce de monter où ils sont, sans que ceux-ci aient fait un mouvement vers lui. Mais si, d'aventure, c'est le contraire qui a lieu, si le condamné attend l'homme libre au bas de l'échelle sociale pour fraterniser avec lui, la colonisation sans épithète est fort compromise, et la colonisation pénale, au lieu d'être un puissant adjuvant, risque de contaminer ce qu'elle touche.

Certains intérieurs campagnards présentent le spectacle d'un inconscient cynisme.

Lorsqu'on parcourt la *brousse*, on rencontre souvent le dimanche, par les chemins, des groupes ainsi composés : un colon, sa femme, ses enfans, deux ou trois condamnés. Ces gens se promènent d'un pas de flâneurs, causant et riant gentiment en bons bourgeois qui jouissent du repos hebdomadaire; les enfans gambadent, jouent avec les condamnés, les tirent par leurs vareuses, les taquinent, se pendent à leurs bras; et la mère contemple ces ébats d'un œil attendri. On est heureux et calme, la conscience est tranquille, et, en rentrant, on soupera de bon cœur à l'ombre du grand *kaori* qui abrite la maison.

Chez un tuilier des environs de Nouméa, c'était mieux encore. On se réunissait le soir, entre voisins; deux condamnés mélomanes,

(1) Les troupeaux, composés souvent de plusieurs milliers de têtes, vivent à l'état sauvage; plusieurs fois par an, on les amène dans des *paddocks* pour y être comptés et marqués. Ces rassemblemens, opérés par des hommes à cheval (*stockmen*), constituent un spectacle fort curieux. Il y a environ 100,000 têtes de bétail dans la colonie.

au service du maître de céans, s'armaient, l'un d'une flûte, l'autre d'un piston, et régalaient « la société » des plus jolis morceaux de leur répertoire. On chantait, on buvait et on dansait sous la coudrette, la musique adoucit les mœurs. A vrai dire, les virtuoses étaient médiocres, car tous les instrumentistes d'une certaine force sont accaparés par la fanfare de la Transportation (1), mais il faut profiter de ce qu'on a, et puis à la campagne... Par une juste compensation, si l'artiste est rare, le bachelier abonde et n'est pas moins apprécié. Rien de plus commode, en effet, pour un colon dégagé de nos préjugés continentaux, que d'avoir sous la main, dans ce pays à peu près dépourvu d'écoles, un professeur capable de faire pénétrer ses enfans dans les arcanes de la grammaire, de fortifier leur esprit et leur cœur par l'austère étude de l'histoire. Quelle singulière notion du bien et du mal auront plus tard ces pauvres petits créoles !

On peut juger par ces traits combien on a manqué de clairvoyance en essayant de faire fusionner, avant le moment psychologique, la population libre avec la population pénale. Il est très difficile, il est même impossible de reprendre certains dons funestes quand on a eu l'imprudence de les faire et on ne saurait songer à remettre en tutelle un pays émancipé trop jeune ; mais il faut veiller sur sa santé.

Ce ne serait porter atteinte, j'imagine, à aucun droit, à aucune liberté légitime, que de placer par la *réintégration* de leurs « engagés, » les colons néo-calédoniens dans la situation où se trouvent nos concitoyens de la Réunion ou des Antilles.

Qu'arriverait-il ? simplement ceci :

Chacun travaillerait soi-même au lieu de faire travailler les autres, en même temps que le *far-niente* cesserait de régner en maître, les marchands de « tafia, » voyant leur clientèle diminuer, boucleraient leurs malles, le niveau de la moralité publique hausserait de plusieurs degrés.

L'État continuerait son œuvre dans des conditions normales et logiques. Après s'être donné beaucoup de peine pour redresser quelques arbres tordus et déformés, il n'aurait plus l'ennui de voir des mains maladroites ou ignorantes couper trop tôt ses ligatures, enlever prématurément ses tuteurs et tout compromettre.

On reviendra, je l'espère, à l'excellente institution des élèves « concessionnaires. » Ce système, qui a été délaissé par les raisons que j'ai dites, consiste à réunir tous les forçats, jugés dignes d'ob-

(1) Cette fanfare, qui est remarquable, compte environ 40 exécutans, dont plusieurs ont figuré dans les orchestres les plus *select*.

tenir une concession, à les charger de préparer pour la culture, sous la direction d'agens techniques, les terrains qui seront alotis, de bâtir les cases, de tracer les chemins, etc., en un mot, de créer les villages qu'ils habiteront bientôt.

C'est une transition très heureusement imaginée entre le travail forcé et l'initiative individuelle. Rien n'est plus propre à encourager la discipline, garantie du bon ordre, et à faire naître l'esprit de solidarité, garantie du succès. Des notes mensuelles, données par les surveillans au point de vue de la conduite et par les agens de culture au point de vue de la capacité professionnelle, déterminent la longueur du stage imposé à chaque candidat.

Le groupe de concessionnaires actuellement le plus prospère a été créé de cette façon, alors que l'administration, dans un moment d'énergie, avait mis sur sa porte : « Le public n'entre pas ici. » Il y a, m'a-t-on dit, et je m'en réjouis, de bonnes raisons de croire que le sous-secrétaire d'État aux colonies dont tout le monde apprécie l'intelligence, la justesse de vue et la fermeté, ordonnera bientôt de replacer l'utile écriteau.

III.

Mais je ne veux pas m'attarder aux commentaires, et je tourne un feuillet de mon album de touriste : vous avez vu le forçat chez un colon, je vais maintenant vous présenter le forçat concessionnaire.

Lorsque le condamné-candidat a terminé son stage et qu'on a des lots de terrains disponibles, si, d'autre part, il est âgé de moins de cinquante ans, reconnu suffisamment valide par le médecin, et s'il possède un pécule d'au moins deux cents francs, il reçoit l'investiture d'un fief de quatre ou cinq hectares situé dans l'un des centres agricoles : *Bourail*, *Fonwary*, *le Diahot*, *Pouembout*. En guise de lettres-patentes, on lui délivre un titre provisoire de propriété ; il échange au magasin sa livrée grise contre un costume de toile bleue, et, pour achever la transformation, on lui permet de laisser pousser ses cheveux et sa barbe. Le voilà redevenu, d'aspect, un homme comme les autres : sa femme, ses enfans, n'hésiteraient pas à le reconnaître. Quel soupir de satisfaction doit gonfler sa poitrine quand on lui notifie la bienheureuse décision depuis tant d'années attendue !

Les premiers mois sont durs, néanmoins ; mais que ne supporterait-on pour posséder une parcelle de cette liberté dont une longue absence a révélé tout le prix !

Quelques-uns se voient attribuer un lot abandonné, trouvent, par conséquent, une case toute construite et un terrain déjà mis en culture; ils ne seront obligés que de réparer et d'améliorer : c'est une chance exceptionnelle sur laquelle on ne peut compter. Habituellement le concessionnaire est conduit dans un bois de *nigoulis* faisant partie d'un domaine pénitentiaire, on lui remet une hache, un sabre d'abatis, une pioche et une bêche, puis on lui tient ce discours paternel : « Vous avez devant vous trente mois pour défricher, piocher et semer votre terrain, pour construire une habitation ; pendant ce temps, vous toucherez une ration de vivres ; si, les trente mois écoulés, vos champs ne sont pas couverts de maïs et de haricots, si votre maison n'est pas bâtie, vous serez dépossédé. Ceci dit et compris, mettez-vous à l'œuvre, et du courage. »

En général, tout est prêt avant le délai fixé. Vous pensez bien que le cottage est d'une architecture primitive, mais il suffit pour abriter ses hôtes de la pluie et du soleil ; plus tard, si on réussit, on s'occupera d'y introduire un peu de confortable. La vente des récoltes a produit quelque argent; on achète des poules et un couple de *pocas* (cochons). Désormais, on peut se passer des vivres alloués par l'administration ; beaucoup de travail, une bonne santé, de l'initiative, un peu de chance et, s'il plaît à Dieu qui regarde même les forçats, on se tirera d'affaire. Oui, mais à une condition; ne pas vivre seul, faire venir sa famille de France ou se marier, retrouver ses dieux lares ou se créer une nouvelle patrie. Pour le condamné à perpétuité, qui ne deviendra jamais propriétaire, c'est un puissant encouragement que la certitude de pouvoir transmettre à ses enfans le coin de terre conquis au prix d'une rude expiation, défriché de ses mains, fertilisé par la sueur de son corps. Pour le condamné à temps, qui sera propriétaire quatre années après sa libération, il se sentira relevé aux yeux des siens toutes les fois que l'un d'eux prononcera les deux mots : « chez nous » dont peut-être auparavant il ne connaissait pas le sens.

Voilà, me direz-vous, qui est bel et bon; mais on ne saurait soutenir que les familles des forçats, fort suspectes pour la plupart, apportent de France avec elles une atmosphère de vertu : le fait même de venir partager la vie d'un criminel, de voir encore en lui un mari ou un père, ne prouve-t-il pas une absence de scrupules presque monstrueuse? Quant aux mariages conclus dans la colonie, c'est pis encore. Comment admettre que l'union d'un assassin et d'une empoisonneuse soit désirable ! N'est-il point immoral de souhaiter la propagation de pareille engeance?

Je ne sais pas bien comment un philosophe s'y prendrait pour

essayer de réfuter une aussi solide objection : n'étant pas philosophe, je me garderai de le tenter. Ce dont je suis certain, par exemple, et cela pour l'avoir constaté, — c'est que les faits donnent raison au paradoxe contre la logique, c'est que le phénomène suivant n'est pas rare : le mélange de mauvais élémens produisant un tout fort acceptable. Si bien que la majorité des ménages de concessionnaires peut être comparée à nos ménages de paysans au point de vue de la conduite.

En ce qui concerne la progéniture de ces accouplemens de parias, voici un renseignement que je garantis et qui déconcerte complètement la fameuse loi d'atavisme : depuis près de vingt ans que l'on met des forçats en concession, *pas un seul enfant d'origine pénale n'a été l'objet d'une poursuite correctionnelle*. Expliquera cela qui pourra.

Entendons-nous, cependant : je n'ai pas la prétention de prouver que les centres de concessionnaires soient habités par des aspirans au prix Montyon, et je sais fort bien que si l'honnêteté et la chasteté disparaissaient de nos villes, elles n'auraient vraisemblablement point l'idée de se réfugier à Bourail.

Ce qui est vrai, ce que je veux dire, c'est que l'influence des milieux est telle sur l'âme humaine qu'elle transforme non-seulement le condamné lui-même, mais encore, par un bienfaisant choc en retour, ceux qui vivent de son existence.

Et puisque j'ai prononcé le nom de *Bourail*, je ne résiste pas au désir de vous demander de vous y promener un instant avec moi. C'est une excursion qui en vaut la peine, d'abord parce qu'elle est unique, ensuite parce qu'on y rencontre à chaque instant des vérités qui ne sont pas vraisemblables.

IV.

Les bateaux qui font le « tour de côte » sont si horribles, que je ne vous engagerai pas à les prendre, même en imagination. Suivons donc la route qui longe le rivage ; elle est excellente et, de plus, fort pittoresque. Son point terminus est *Bouloupari :* gendarmerie, camp de condamnés, bureau de poste et de télégraphe, maison d'école, quatre débits, deux auberges, un maire, deux adjoints, quelques moustiques, beaucoup de puces.

Nota bene : Il y a quelques années, le gouverneur (1) prit, sur la demande de la municipalité, un arrêté aux termes duquel Bouloupari fut autorisé à ajouter une *s* à la dernière syllabe de son nom, en sorte que les quatre débitans jouissent officiellement du

(1) M. Pallu de La Barrière.

titre de *Boulouparisiens*. (Adorons une fois de plus les beautés de l'administration.)

A partir de Bouloupari, — n'oublions pas l'*s* de M. le gouverneur, — on ne trouve plus qu'un sentier muletier assez facile, quand les nombreux torrens qui le coupent n'ont pas grossi, — on traverse. *La Foa*, petite colonie libre (maire, adjoint, conseiller-général, nuées de moustiques), collée à un centre important de concessionnaires. Ceux-ci ont formé plusieurs villages : *Fonwary, Focola, Farino, Thia* : ils cultivent le café avec beaucoup de succès et font de l'élevage. Mais nous n'avons pas le temps de nous arrêter.

Encore une quarantaine de kilomètres et nous voici sur une haute montagne. A nos pieds s'étend une vaste plaine, dont la vue surprend et réjouit : des champs bien cultivés, des prairies, des bouquets d'arbres, le tout égayé par les méandres d'une rivière assez large : çà et là, éparpillées dans la campagne, des maisons dont on aperçoit les fumées. Tout au fond, adossé à un amphithéâtre de collines, un village groupé autour du clocher de son église : c'est Bourail, le centre le plus important de l'île après Nouméa. A mesure que nous descendons, le sentier s'élargit et se transforme bientôt en une jolie route carrossable, fort bien entretenue, ce qui nous indique que nous avons franchi la limite qui sépare le domaine colonial du domaine de l'État. Nous sommes parvenus sur un territoire dont les habitans présentent cette particularité, assurément peu banale, de sortir tous du bagne.

Bourail date de 1869 ; ce n'était alors qu'un simple pénitencier isolé au milieu de l'immense domaine que l'État possède dans cette partie de la colonie. On y envoya les premiers concessionnaires. Terres assez fertiles, arrosées par la *Néra* dont l'estuaire, distant de douze kilomètres, forme un port excellent. Aucun endroit ne pouvait être mieux choisi pour tenter l'expérience de la colonisation pénale. Aujourd'hui, 700 familles environ, composant une population de 1,650 personnes, sont installées, — concessionnaires « urbains » et concessionnaires « ruraux, » — dans le bourg et dans la plaine.

Une heure de chemin nous sépare du village proprement dit : nous croisons des voitures à bœufs, des hommes en blouse revenant du travail, leurs outils sur l'épaule, des amazones rustiques qui chevauchent dans une posture toute masculine, le fouet de *stockman* à la main (1).

(1) On voit souvent des femmes prendre part au rassemblement de troupeau et « courir le bétail » avec une hardiesse extraordinaire.

Le pavillon qui flotte au-dessus d'une élégante habitation dominant le village indique la demeure du commandant. Ce fonctionnaire ayant ici droit de haute et basse justice, il est, avant toute chose, nécessaire d'aller lui demander l'autorisation de visiter son mandarinat, ce qu'il accorde de fort bonne grâce, sur le vu d'une lettre d'introduction. Cette formalité remplie, il est temps de chercher un gîte. On le trouve à « l'hôtel de France, » immeuble de tournure assez engageante qui appartient à la veuve d'un condamné; la cuisine y est faite par une ancienne reclusionnaire, et on y est servi par deux libérés pleins de zèle. Un peu de couleur locale est très agréable en voyage.

Point n'est besoin de *Guide-Joanne*, pour se diriger dans Bourail. La topographie en est simple. Comme beaucoup de nos petits chefs-lieux de canton, il ne se compose guère que d'une seule rue, mais quelle rue!

Visitons quelques boutiques.

Voici un sellier-bourrelier assez bien approvisionné; c'est un Italien condamné par la cour d'assises de Versailles aux travaux forcés à perpétuité comme faux monnayeur. Très intelligent, habile dans son métier, — il se vante d'avoir travaillé aux harnais des équipages de Victor-Emmanuel, — D... a gagné de l'argent bien et dûment poinçonné; sa femme est élégante et pose pour la dame. Avant son « malheur (1), » il avait fiancé l'aînée de ses deux filles à un jeune homme employé dans un ministère. Survint la condamnation qui rompit brusquement les projets de mariage; mais l'amour ne voulut pas en avoir le démenti et se confia au hasard qui lui prêta son assistance. Pendant que D... était embarqué sur un transport à destination de l'île Nou, le jeune bureaucrate recevait l'ordre de servir son pays, en copiant des lettres à Nouméa. Quelques années se passèrent, pendant lesquelles D... travaillait dans les ateliers pénitentiaires, et M. X.., moulait de la ronde en soupirant. Le jour arriva où, D... ayant obtenu une concession urbaine, sa famille s'installa avec lui à Bourail. Vous devinez le reste : une rencontre, un feu mal éteint qui se rallume et le triomphe de Cupidon consacré par l'hymen. Quant à la seconde fille, on l'a casée de façon plus modeste : elle s'est bornée à épouser un concessionnaire en cours de peine. Le sellier de Bourail est un beau-père éclectique.

Plus loin, nous lisons: « Dunet, artiste capillaire. » Autrefois le plus bel ornement du boulevard de la Villette; il a une fort jolie

(1) Euphémisme qu'emploient toujours les forçats quand ils sont obligés de parler de leur crime.

femme et n'a pas perdu ses bonnes habitudes, à ce qu'on prétend : rase la gendarmerie et les fonctionnaires.

A côté de ce *peluquero*, une imprimerie et une photographie dans le même local. La littérature et l'art y sont personnifiés par un seul libéré ; cet individu, dont l'activité ne se contente pas d'un seul objectif, rédige l'*Indépendant de Bourail*, journal hebdomadaire, humoristique et satirique.

Voici une petite épicerie tenue par un ancien prêtre ; son commerce n'a pas l'air très florissant.

« Librairie, cabinet de lecture. » Cette boutique a pour titulaire un ex-notaire à la face rasée, au maintien très digne. Il est veuf, par cette bonne raison qu'il a tué sa femme. Signe particulier : joue du piano et excelle dans la chansonnette comique.

Son voisin est un horloger bijoutier, qui fit jadis des opérations d'un goût douteux sur les diamans. Je lui ai donné ma montre à réparer, et contrairement à l'usage il ne me l'a point abîmée, ce dont je lui conserve de la gratitude.

Citons encore un restaurant : « Au rendez-vous des amis ; » le patron est un Chinois, autrefois matelot au commerce, condamné pour rébellion ; il s'est marié à Bourail et parle avec l'accent de Marseille. On m'a assuré que ses pâtés sont tout à fait remarquables.

Marchands d'étoffes, tailleurs, boulangers, bouchers, tous les genres de commerce sont représentés d'une façon intéressante dans ce petit bourg.

Chaque dimanche, jour de marché, les concessionnaires s'y rendent qui à cheval, qui en voiture, et s'approvisionnent pour la semaine ; ils apportent, de leur côté, des légumes, des fruits, du laitage. Ample matière à réflexions que la vue de cet assemblage de gens dont chacun personnifie un drame et parfois un roman.

Tout à l'entrée de Bourail, est un pont fort pittoresque jeté sur la *Néra;* il conduit à l'usine à sucre *Bacouya* dont on aperçoit de très loin la haute cheminée rouge. Cette usine appartient à l'administration pénitentiaire. On y fabrique du rhum excellent et de la cassonade. Il va sans dire que l'exploitation n'en est pas rémunératrice, mais que voulez-vous? Après avoir encouragé les concessionnaires à planter de la canne, parce qu'on avait acquis une usine, il faut bien garder l'usine pour que les concessionnaires puissent écouler leurs cannes. L'État s'entend merveilleusement à ce genre de spéculation.

Autres monumens : l'église, d'un assez bon style roman ; l'hôpital, très mal installé, qui reçoit gratuitement les concessionnaires, deux médecins de la marine le dirigent. Ces officiers du

corps de santé sont en outre chargés d'assurer les soins médicaux à tous les habitans du centre, service extrêmement pénible et qui exige d'incessantes courses à cheval ; aussi, quand ces messieurs ont accompli leur période de résidence réglementaire, ils sont devenus d'intrépides cavaliers.

Beaucoup moins occupés sont les gendarmes. Étrange, n'est-ce pas? mais c'est ainsi : les crimes sont rares au pays des criminels. La maréchaussée se distrait de son inaction en allant à la chasse aux perruches et aux pigeons verts ; elle a de plus l'agrément d'être fort bien logée et de jouir d'une vue superbe.

Pas grand'chose à dire des écoles primaires, dirigées par des congréganistes : les « petits pays chauds » ne font guère plus de fautes d'orthographe que les Occidentaux. Pourtant, j'ai éprouvé une sensation désagréable en voyant les enfans du commandant assis côte à côte avec des enfans de libérés et de condamnés ; l'excès en tout est un défaut, même s'il s'agit d'égalité et de fraternité. A la vérité, ces jeunes écoliers n'étaient pas mêlés aux autres pendant les heures de récréation où une femme *reléguée* les surveillait.

J'ai gardé pour la fin le « couvent, » autrement dit, en style officiel, la « maison de force et de correction pour les femmes. » C'est une construction basse, irrégulière, d'aspect renfrogné, entourée d'un mur lézardé. On traverse, pour arriver à la porte d'entrée, une cour où s'étiolent quelques arbres rabougris et au centre de laquelle s'élève un kiosque en treillis vert dont je vous révèlerai tout à l'heure la bizarre fonction.

Une religieuse vient nous ouvrir et nous introduit dans un étroit parloir aux murs blanchis à la chaux : un crucifix, quelques images de piété, cinq ou six chaises de paille constituent le mobilier de cette pièce, la plus luxueuse de l'établissement.

Quelques instans après, la supérieure arrive, suivie de son fidèle chef d'état-major, l'excellente sœur Agnès. Malgré son âge avancé, elle est très alerte ; des yeux pleins de bonté et aussi, parfois, de malice éclairent son visage franc et ouvert qu'encadre la cornette aux larges ailes blanches. Quant à la sœur Agnès, c'est la gaîté en personne. Du reste, toutes les religieuses attachées au « couvent » de Bourail ont, — comment dirai-je? — l'air « bon enfant. » L'habit de l'ordre de Saint-Joseph de Cluny semble les avoir laissées femmes : elles ignorent les circonlocutions, les lèvres pincées, les yeux baissés et le ton doucereux.

Si j'étais chargé d'assigner un rang à toutes les héroïnes de l'abnégation qui consacrent leur vie, comme les petites sœurs des

pauvres et les filles de la charité, à soulager les douleurs humaines, je ne sais pas si je ne décernerais point le prix aux sept ou huit nonnes bien ignorées, réunies dans le « couvent » de Bourail.

Leur dévoûment s'est imposé une tâche plus étonnante encore à mon avis que celle qui consiste à panser des plaies, à respirer des miasmes empoisonnés, à soigner des infirmités répugnantes, c'est celle de contempler avec un regard pur des spectacles d'une immoralité révoltante, d'entendre avec des oreilles chastes les propos les plus orduriers.

Oculos habent et non videbunt ; aures habent et non audient.

La respectable supérieure veut bien nous faire elle-même les honneurs de la maison. Cet établissement abrite environ quatre-vingts femmes envoyées en Nouvelle-Calédonie pour réaliser les rêves matrimoniaux des concessionnaires célibataires ou veufs. Précisément, ces dames sortent du réfectoire et se promènent dans le préau. Notre apparition, — tant pis pour notre modestie, — cause parmi elles une sensation profonde : ce ne sont partout, sur notre passage, que révérences campagnardes ou prétentieuses, que sourires engageans ou pudiques, que des « oui, ma mère » pleins de soumission, adressés à la supérieure, mais en réalité destinés à nous faire entendre des voix qui se rendent humbles sans parvenir, hélas ! à paraître argentines.

La plupart de ces femmes sont laides et affreusement vulgaires ; cinq ou six seulement sont jolies. La plus remarquable est une brune dont la tournure élégante, les traits réguliers et distingués contrastent avec les allures communes et les figures flétries de ses compagnes.

— C'est une fameuse coquine, nous dit la supérieure. Venue ici comme condamnée à perpétuité pour meurtre, elle a consenti, pour sortir de cage, à épouser un Arabe, Mohammed ben Turquia, concessionnaire ; quelques jours après son mariage, elle avait disparu, emportant les hardes et tout l'argent du bonhomme. A peine était-elle remise sous clé, que son mari vint la réclamer : on la lui rendit ; le soir même, ben Turquia était de nouveau sans femme et sans argent. Vous croyez que l'Arabe en a eu assez ? Pas du tout. Plusieurs fois la comédie s'est renouvelée, et hier encore ben Turquia est allé supplier le commandant de lui rendre l'infidèle, mais on la lui a refusée. Elle va donner du fil à retordre !

A propos de caractères indomptables, continua-t-elle, il faut que je vous montre ce que nous avons de mieux en ce genre.

On nous ouvre la cellule n° 2 occupée par une femme jeune, fluette, pas trop laide. Cette reclusionnaire purge une punition d'un mois de cachot pour avoir commis le délit *d'outrages à la force*

armée : elle était montée sur le toit et, de là, envoyait des baisers aux gendarmes!

Pandore est farouche en ses pudeurs.

A mesure que les prisonnières, la cloche sonnée, défilent devant nous pour se rendre, qui à l'ouvroir, qui à la cuisine, nous interrogeons sur leur compte la vénérable supérieure. Ses réponses sont parfois très amusantes :

— La grande là-bas, qui prend un air sainte Nitouche, elle *faisait la cocotte* à Paris.

Cette autre a été condamnée pour avoir tué son amant à coups de bouteille.

— Quant à celle-ci, mon cher monsieur, quelle gaillarde! je croyais bien, voyez-vous, *tout connaître en fait de vice*, eh bien, elle m'a appris des choses que j'ignorais.

Ce quartier disciplinaire est intéressant, mais, en somme, il n'offre rien d'absolument inédit.

Le vrai *clou* (sans jeu de mots) du couvent de Bourail, c'est la partie de l'établissement réservée aux femmes en instance de mariage.

Voici comment les choses se passent.

Quand un concessionnaire, las de vivre seul, songe à se donner une compagne, il adresse une demande à ses chefs. S'il est bien noté et que l'administration ait des femmes disponibles, on l'autorise à « faire parloir. » Muni de sa permission, il se rend, accompagné d'un surveillant, au couvent où on le met en présence du gracieux essaim, plus ou moins nombreux suivant les circonstances. Il regarde, compare, réfléchit et lorsqu'il a fait son choix, désigne à la sœur gardienne l'objet de ses préférences.

— Revenez tel jour, à telle heure, lui dit-on.

La seconde entrevue, qui sera décisive, a lieu dans le kiosque dont j'ai parlé plus haut. Le kiosque a deux issues, l'une sur la place qui précède le couvent, la seconde en face de la porte de la prison.

Le prétendu entre par l'une, tandis que la rougissante promise est introduite par l'autre : du côté *cour*, un surveillant militaire se promène de long en large; du côté *jardin*, une religieuse observe en égrenant son chapelet. Il importe que le dialogue ne prenne pas tout de suite un tour trop vif et que les interlocuteurs gardent, pour le jour de leurs noces, quelque chose à se dire.

La sœur tousse quand le diapason s'élève, et le surveillant se tient prêt à faire irruption si besoin est, au nom de la morale.

Il paraît que le duo commence toujours par quelques questions préjudicielles de Juliette à Roméo :

— As-tu des poules? as-tu des porcs? as-tu une moustiquaire? Si la réponse est favorable, un regard bienveillant prouve à l'amoureux que son cœur ne l'a pas trompé et qu'il a bien trouvé son âme sœur. On cause, on forme des projets d'avenir, on parle de la prochaine récolte de haricots, on en arrive à quelques tendres bourrades... — si bien que la religieuse tousse discrètement et que le surveillant interrompt sa promenade.

Plusieurs visites se font; c'est la période des petits cadeaux; une paire de bretelles avec chiffre brodé, et par réciprocité, un litre de vin qu'on réussit à passer en cachette. Le kiosque en treillis vert entend de doux aveux.

Les mariages sont, la plupart du temps, célébrés par séries : j'ai vu dix-huit couples réunis dans la petite salle qui sert de mairie. Chacun attendait, en se tournant les pouces, le moment d'être appelé. Quelques dames n'avaient pas craint d'orner leur corsage de fleurs d'oranger contre lesquelles semblaient protester les dossiers empilés sur la table du magistrat municipal (1).

Dès que les trente-six « Oui, monsieur, » eurent été prononcés sur des tonalités diverses, tout le monde s'en alla bras dessus bras dessous à l'église : il ne serait pas *comme il faut* de se passer de la bénédiction nuptiale.

L'attitude des conjoints pendant la cérémonie était fort plaisante : les hommes, très gênés, se levant, s'asseyant, s'agenouillant, très embarrassés de leur chapeau qu'ils tiennent à la main, qu'ils laissent tomber, qu'ils mettent sur leurs genoux; les femmes prenant un air de componction, les mains jointes, remuant les lèvres, feignant de marmotter des prières.

C'était tellement drôle, qu'au beau milieu du speech attendri du pauvre aumônier, un jeune officier qui se trouvait là fut pris d'un fou rire et obligé de sortir.

Et pourtant, cette scène, malgré ses côtés comiques, avait un fond bien sérieux. Qu'allait-il advenir de ces dix-huit ménages? Apporteraient ils un élément de force ou de faiblesse à l'œuvre de la colonisation pénale?

Il est probable que, subissant la loi psychologique que nous avons constatée, la majorité de ces unions aura bien tourné.

Un gouverneur prétendait avoir chiffré exactement la moyenne des ménages modèles, et il l'évaluait à 66 pour 100. J'ignore sur quelles bases il avait édifié son calcul, mais j'ai lieu de penser que cette proportion, fort enviable partout ailleurs qu'en pays de bagne, est très optimiste. Qui veut trop prouver ne prouve parfois qu'un zèle inconsidéré.

(1) C'est un employé de l'administration qui remplit cet office.

Contentons-nous de la réalité, déjà fort satisfaisante : à savoir que les scandales conjugaux ne sont pas plus fréquens à Bourail que dans n'importe quel endroit du globe, pourvu toutefois que l'administration ne cesse d'assainir, de surveiller, d'encourager.

Quand l'aisance pénètre dans l'une de ces cases rustiques, elle apporte, avec le sentiment de la propriété, le goût de l'épargne et, par conséquent, le besoin de l'ordre et de la régularité. Si les choses en sont déjà là lorsque naissent les enfans, il y a fort à parier qu'ils trouveront établie autour d'eux la notion du *tien* et du *mien* qui a manqué à leurs parens. On leur apprendra qu'il faut fermer sa porte pendant la nuit, par crainte des voleurs; en voyant à quel point chacun est jaloux de sa clôture, de son fossé, de son droit de passage, ils seront convaincus que l'on commet un attentat en franchissant la haie mitoyenne. De cette idée en découlent beaucoup d'autres qui eussent fait ouvrir autrefois de grands yeux à leurs père et mère.

La femme et les enfans venus de France auront presque toujours sous ce rapport, — je l'ai déjà indiqué, — une éducation à refaire et de vieilles habitudes à vaincre. Voilà pourquoi, tout en reconnaissant la nécessité de faciliter largement l'exode des familles de condamnés, j'ai beaucoup plus de confiance dans les mariages conclus à l'aide du kiosque octogone que dans la réunion d'époux séparés depuis de longues années.

Je ne parle, bien entendu, que des unions entre Européens : les mariages entre femmes françaises et transportés arabes sont pires que tout, je les ai dépeints en vous racontant les mésaventures de Mohammed ben Turquia. Quant aux mariages de condamnés avec des femmes indigènes, ils sont tellement rares que ce n'est pas la peine de les mentionner.

Il résulte de ce qui précède que, pour obtenir la régénération du forçat par la vie de famille, il ne suffit pas de le réunir aux siens et de le marier. L'administration a une tâche infiniment plus complexe et plus délicate : elle doit développer chez le condamné l'instinct de la propriété, elle doit s'occuper des enfans.

Quelques mots sur ces deux points.

J'ai dit que pendant une période de trente mois à partir de son installation, le concessionnaire reçoit une allocation de vivres. Ce temps écoulé, l'homme est livré à lui-même : il doit, dès lors, gagner assez d'argent non-seulement pour « joindre les deux bouts » et éviter ainsi d'être frappé par l'usurier qui le guette, mais encore pour faire des économies, augmenter son modeste train de culture et se préparer à pouvoir nourrir plusieurs bouches. Aussi a-t-on placé sous les ordres du commandant du centre un agent technique, ancien élève de Grignon, dont la fonction consiste à parcourir inces-

samment les concessions, se rendant compte des progrès de chacun, de l'état des récoltes, distribuant ici des encouragemens et des conseils, là des avertissemens et des reproches. Juge-t-il qu'un lot de terrain est mauvais ou insuffisant, il propose une échange ou une augmentation ; si l'inondation, le cyclone, la sécheresse, une invasion de sauterelles viennent détruire ou compromettre la moisson, il évalue les dommages et sollicite un secours en vivres ou en semences. Chaque semaine il présente son rapport.

Les renseignemens de l'agent de culture sont contrôlés, non-seulement par le commandant, mais encore par les inspecteurs de la transportation, chargés de faire des tournées dans tous les établissemens pénitentiaires.

On a ainsi des données assez sérieuses sur la production des centres de colonisation pénale ; grâce à ces indications on peut aider les concessionnaires à écouler leurs produits. L'administration en achète un certain nombre, car il est assez naturel que le bagne nourrisse le bagne, mais elle ne peut prendre que ce qui entre dans l'alimentation du forçat. Pour le reste, manioc, bananes, maïs, etc., comment le concessionnaire isolé sur son petit lot de terrain, étroitement attaché à sa glèbe par sa situation pénale, presque toujours, d'ailleurs, talonné par la *res angusta domi*, parviendra-t-il, sans une efficace protection, à éviter les fourches caudines des marchands?

C'est afin de remédier à ce danger qu'on a créé des *syndicats de concessionnaires* dont le plus important est celui de Bourail. Les concessionnaires désignent, pour les représenter, un certain nombre d'entre eux. Ce bureau, qui doit être agréé par l'administration, reçoit d'elle la faculté de faire certaines opérations commerciales et on met à sa disposition de vastes magasins qui serviront d'entrepôt à tous les produits de la circonscription. Cela permet au syndicat de résister, si besoin est, à la pression des négocians de Nouméa, car ces derniers, qui ne trouvent point à s'approvisionner chez les colons libres, se verraient réduits, s'ils ne s'entendaient pas avec les syndicats, à faire venir toutes leurs denrées d'Australie et à payer un fret élevé. Chacun trouve donc son compte à se montrer raisonnable.

L'association des concessionnaires de Bourail et celles qu'on a créées sur le même modèle fonctionnent parfaitement et rendent de très grands services. Les abus y sont très rares et ce fait est digne de prendre rang parmi les paradoxes en action que j'ai notés déjà ; car on ne doit pas perdre de vue que le trésorier et le secrétaire du syndicat sont, le plus souvent, d'anciens faussaires émérites. Toujours l'influence des milieux! Voilà de bonnes mesures destinées à

seconder d'une façon intelligente le développement de la colonisation pénale et à empêcher le *drainage* de l'argent français par nos bons voisins les Australiens. J'aborde le second point : la question si intéressante des enfans.

Il me paraît, dans mon modeste bon sens de voyageur impartial, que l'État est resté de ce côté fort au-dessous de sa tâche. Ce qu'il a fait pour les garçons est rudimentaire, et il n'a rien fait pour les filles.

A quelques kilomètres de Bourail, dans le voisinage de trois petites tribus canaques qui n'ont pas, comme les autres, émigré vers le nord, on a construit un bâtiment assez vaste auquel on a donné le nom un peu ambitieux de « ferme-école. »

L'établissement est placé sous la direction de frères maristes (1); on ne songe pas à le laïciser pour beaucoup de raisons dont la meilleure devrait être ce mot si juste de Gambetta, « nous ne faisons pas d'exportation ; » mot que le clergé semble s'être approprié, car évêque et missionnaires font, là-bas, très bon ménage avec la république, bien que n'étant pas vis-à-vis d'elle placés sous le régime du concordat.

On y reçoit la progéniture mâle « d'origine pénale » à partir de six ans et jusqu'à seize ans. Lorsque j'ai visité la ferme-école de *Néméara*, elle comptait environ soixante-dix pensionnaires, et c'était, paraît-il, un beau chiffre. Comme je m'étonnais de la modicité de cet effectif :

— Que voulez-vous, me dit le frère directeur, nous ne pouvons agir que par persuasion et n'avons aucun moyen d'obliger les concessionnaires à nous confier leurs fils.

Ce respect pour la puissance paternelle m'a paru, je l'avoue, très intempestif. On fera difficilement comprendre à qui n'est pas légiste de profession ou bureaucrate que des individus privés de leurs droits civils et politiques demeurent en pleine possession de la plus sacrée peut-être de toutes les prérogatives : l'autorité du père de famille. Mais écoutez ceci, qui est mieux. La loi sur l'instruction obligatoire force tous les parens français à envoyer leurs enfans à l'école : seuls les forçats concessionnaires sont dispensés d'y obéir, — parce que ladite loi n'a pas été promulguée en Nouvelle-Calédonie. Peut-on concevoir chinoiserie administrative à la fois plus absurde et plus dangereuse ?

Revenons à *Néméara*.

Les enfans, proprement vêtus d'un uniforme de toile à petites

(1) Ces frères ont passé un contrat avec l'État : ils entretiennent et nourrissent les enfans à forfait.

rayures, la tête couverte d'un large chapeau de paille, avaient des mines de prospérité qui m'ont donné confiance dans la cuisine de l'établissement et dans le climat des montagnes calédoniennes. J'ai cherché vainement sur leurs visages le sceau de la fatalité et n'ai trouvé que physionomies rieuses et joues rebondies ; j'aime mieux cela, bien que mes convictions en fait d'atavisme soient de plus en plus ébranlées.

Les maîtres m'ont assuré qu'ils seraient, en France, classés dans une bonne moyenne, et je le crois sans peine ; car, ayant fait au hasard des questions sur l'histoire, la géographie, l'arithmétique, j'obtins des réponses fort satisfaisantes.

Deux heures de classe le matin, une heure d'étude dans l'après-midi, suffisent pour atteindre un degré d'instruction convenable. Et dire que la Nouvelle-Calédonie, qui possède déjà tant de choses, n'a pas encore d'inspecteurs d'académie ni de délégués cantonaux! Le reste de la journée est employé à des travaux agricoles.

Le programme est, à mon avis, très critiquable. Que ferez-vous, messieurs, de tous ces agriculteurs ? Je veux bien que quelques-uns continuent à exploiter le lot paternel, et cela est même tout à fait indispensable ; mais ce lot n'a pas plus de cinq hectares et ne suffira pas à occuper trois ou quatre robustes ouvriers. Prenez garde que vos jeunes gens, faute d'avoir été pourvus d'un métier, n'aillent grossir le nombre des marchands de vin qui pullulent et, malheureusement, gagnent tous de l'argent.

Une école professionnelle eût rendu, à mon humble avis, bien plus de services que cette « ferme-école » qui ne justifie pas même son titre, puisqu'on n'y professe pas d'enseignement spécial. Il n'y a peut-être pas, sur toute l'étendue de la colonie, trois cordonniers, maréchaux-ferrans, maçons, etc., qui ne sortent du bagne.

Que la transportation disparaisse, et voilà les colons libres fort empêchés de se procurer les choses les plus nécessaires. Il y avait donc, de ce chef, un *pont* tout indiqué à jeter entre les deux élémens de peuplement ; et les élèves de *Néméara* sont fort bien placés pour le construire.

Faire des ouvriers serait excellent : préparer des ménagères ne serait pas de moindre importance. Si on y a songé, on n'a rien tenté jusqu'à présent. Quelques fillettes vont à l'école primaire de Bourail et pendant si peu de temps qu'elles n'y apprennent presque rien ; les autres croupissent dans l'ignorance absolue et vivent en vraies petites sauvages au fond de la concession paternelle. Si régénérés que nous supposions les parens, ils ne peuvent leur apprendre que le langage qu'ils parlent eux-mêmes.

Ceci me rappelle une anecdote que m'a racontée un chef de centre. Il venait d'être nommé et visitait pour la première fois ses administrés, s'arrêtant à chaque concession pour bien connaître son monde. Dans l'une d'elles, il avait trouvé toute la famille réunie : les enfans le considéraient avec une attention profonde, car le passage d'un étranger constitue pour eux un événement tout à fait extraordinaire. Comme il allait tourner bride, la plus hardie de la bande, gamine d'une dizaine d'années, lui dit, avec le plus grand sérieux : « Alors comme cela, c'est vous, monsieur, qui êtes notre nouveau *singe?* (1) »

J'ai eu l'honneur de rencontrer pendant mon voyage en Océanie une demi-douzaine de « chargés de missions, » députés laissés pour compte par le suffrage universel, jeunes savans bien apparentés, etc. Ces messieurs étaient pour la plupart des hommes charmans qui nous mettaient au courant des derniers succès dramatiques, mais j'ai comme une vague idée qu'ils ne se sont jamais préoccupés des simples questions que, sans avoir leur haute compétence, je me suis permis d'effleurer. J'oserai même avancer cette énormité : si on avait consacré à bâtir un internat pour les filles de transportés, les sommes émargées par les missionnaires civils, le budget de la métropole ne s'en porterait pas plus mal, et, dans dix ou quinze ans, notre colonie s'en porterait certainement beaucoup mieux.

V.

Quand on veut rendre un jugement équitable sur l'avenir d'un système et mesurer la valeur utile des efforts qu'il provoque, il faut tout d'abord chercher à savoir exactement au milieu de quels élémens favorables ou défavorables il se meut.

C'est pourquoi les indications qui précèdent étaient nécessaires à donner avant de montrer le concessionnaire rural *at home*. Elles serviront de préface indispensable aux documens humains recueillis dans mes excursions à travers le territoire occupé par la colonie pénale et dont vous me permettrez de détacher, en guise de conclusion, quelques-unes de mon calepin.

Une des premières cases que l'on rencontre en quittant le village de Bourail est habitée par deux frères, les nommés *Th...*, qui, ayant été mis en concession le même jour, ont obtenu des terrains contigus. Vivant en fort bonne intelligence, — bien que mariés

(1) En argot de prison, singe veut dire : chef, maître, patron.

l'un et l'autre, — ils ont réuni leurs deux lots, ce qui leur a permis de disposer d'une quinzaine d'hectares, étendue suffisante pour entreprendre des essais sérieux. Leur première tentative fut l'acclimatement du blé ; elle réussit, mais que faire de ce blé sans moulin pour le transformer en farine ? et on ne peut songer, sans capitaux, à installer la moindre minoterie. Ils cherchèrent autre chose et bientôt, l'aîné des frères, qui a été « pion » dans un collège, s'écria : *eurêka !* Son idée, en effet, se trouva bonne parce qu'elle était simple et que personne ne l'avait eue : c'était de fabriquer du tapioca. Tout le monde sait que le tapioca est du manioc pulvérisé et préparé de certaine façon ; or, cette plante pousse si vigoureusement en Nouvelle-Calédonie, qu'on la donne en nourriture au bétail.

Après avoir couvert de manioc leurs quinze hectares, les frères *Th...* construisirent avec des morceaux de niaoulis (1) un outillage d'abord très rudimentaire, qu'ils perfectionnèrent peu à peu. Ils sont parvenus maintenant à fabriquer un produit de bonne qualité ; afin de bien m'en convaincre, ils me forcèrent à emporter de chez eux un échantillon. J'acquitte donc ma dette en déclarant qu'ayant confié mon petit paquet au chef cuisinier de l'*Océanien*, ce praticien me confectionna un excellent potage. Si quelque jour vous apercevez dans une vitrine des sacs en papier jaune portant ces mots : « tapioca de la Nouvelle-Calédonie, » rappelez-vous que c'est une industrie créée par deux forçats mis en concession.

Encore deux frères, les nommés *Nur..;* jadis employés de manufacture à Marseille où ils furent condamnés pour vol qualifié, voilà plus de vingt-cinq ans. Leur conduite au bagne a été parfaite et, depuis dix années déjà, ils sont concessionnaires. Ils ont mis ce temps à profit en vrais fils de la Canebière. Dès qu'ils eurent, grâce à leur travail et à leur économie, de l'argent dans leur escarcelle, ils bâtirent à côté de leur case une sorte de hangar, achetèrent aux éleveurs voisins des peaux d'animaux abattus et commencèrent, avec cet embryon de mégisserie, un commerce qui ne tarda pas à devenir lucratif. Bientôt le cuir de Bourail fit une timide apparition à côté des cuirs australiens, seuls en usage dans le pays, et la comparaison lui fut d'autant plus favorable qu'il coûtait beaucoup moins cher. Les commandes affluèrent. Les frères *Nur...* prirent rang parmi les industriels sérieux ; ils eurent

(1) Essence d'arbre très répandue en Nouvelle-Calédonie, qui appartient à la famille des eucalyptus. Le niaouli a l'écorce blanche du bouleau et la feuille de même nuance que celle de l'olivier. Il se travaille assez mal et ne peut être utilisé que pour faire des charpentes.

du crédit sur la place de Nouméa, et comme leurs traites étaient régulièrement payées, les commerçans ne leur ménagèrent pas dans leurs lettres les formules de politesse en usage.

Au moment où je quittais la Nouvelle-Calédonie, je lus dans un journal local l'annonce qu'ils avaient été déclarés adjudicataires de la fourniture de souliers pour les forçats. Vingt mille paires de chaussures par an, c'est quelque chose. Vous le voyez, mes Marseillais sont tout simplement en train de faire fortune. Mais ce qui est plus intéressant, c'est ce fait : sans eux, cette importante fourniture aurait été donnée à des Australiens, car il ne se trouvait *personne* dans la colonie qui fût en mesure de soumissionner.

Voilà donc deux industries restées jusqu'ici entre les mains de l'étranger que des colons pénitentiaires ont introduites dans notre colonie. Il y a bien des officiers d'académie sur terre qui n'en pourraient pas faire autant.

Continuons.

Une avenue de beaux arbres, longeant un ruisseau, m'amène dans une cour de ferme qui présente le spectacle animé d'une importante exploitation rurale. C'est la concession *Guil..*, le titulaire de cette concession, ancien assassin, a épousé une femme libérée qui lui a donné quatre enfans. Comme, sur un petit espace, il est indispensable d'obtenir une culture rémunératrice, cet homme n'a pas hésité à transformer sa propriété éventuelle en caféière, s'en remettant à la Providence du soin de le nourrir pendant les trois ans qui sont nécessaires au café pour atteindre l'âge adulte. Au bout de ce temps, ces dix mille plants, ayant bien réussi, lui ont rapporté 5,000 francs, un vrai capital. Au lieu de s'endormir dans les délices de Capoue, il acheta la concession d'un « définitif » et doubla ainsi l'étendue de sa terre.

Guill... doit être actuellement libéré; il portera une jaquette, ses fils iront au collège de Nouméa et deviendront des *messieurs*. Pourvu qu'ils aient le bon sens de ne pas quitter le pays !

L'impression laissée dans mon esprit par cette opulence relative était bien faite pour servir de contraste à l'aspect misérable d'une petite case située de l'autre côté du chemin et sur laquelle l'aimable médecin de marine, qui, me faisant profiter de sa tournée, voulait bien me servir de cicerone, attira mon attention. Un homme assis devant sa cabane se leva à notre approche et nous salua gravement. Il était jeune encore, de haute taille, et portait une longue barbe blonde.

— Vous venez de passer devant une célébrité du bagne, me dit mon guide, c'est Berezowski.

Il m'expliqua que, depuis plusieurs années, Berezowski vit dans

sa thébaïde, très solitaire, ne se liant avec personne, cultivant juste assez pour se procurer de quoi manger, très scrupuleux observateur des règlemens et fort soumis à ses chefs. Son seul luxe consiste en un petit cheval qui lui sert à aller de temps en temps à Bourail vendre des légumes. On le traite avec bienveillance. Chaque courrier apporte à son adresse une liasse de journaux et de revues dont la lecture est sa principale occupation. D'ailleurs, jamais une plainte, jamais une allusion aux faits pour lesquels il a été condamné. La physionomie de ce « régicide » me rappela celle d'un jeune nihiliste avec lequel j'ai eu l'occasion de naviguer. Il était ingénieur et se rendait dans le centre Amérique. Lui aussi avait un visage très doux et un maintien timide, si bien que les passagers l'avaient surnommé « la jeune fille. » Or, un jour que les hasards de la conversation avaient amené l'entretien sur la dynamite et que l'on blâmait les applications de cette substance détonante à la politique, notre ingénieur s'écria d'un accent passionné : « C'est une chose sainte, la dynamite ! » Et il faillit prendre au collet le contempteur de son procédé de gouvernement. Les grands yeux bleus n'avaient plus rien de séraphique en ce moment. Ces Slaves sont vraiment difficiles à comprendre.

En pénétrant dans la concession *Bernar..*, on ne se douterait guère que la flore calédonienne est à peu près nulle, et en voyant sa jolie maisonnette devant laquelle s'étend un parterre de roses, de camélias, de géraniums, d'œillets multicolores, etc., on se croirait chez quelque fournisseur de Labrousse ou de Vaillant-Rouzeau.

Ce *Bernar...* était un jardinier-fleuriste fort habile et bien achalandé; malheureusement, il pratiquait aussi le braconnage. Surpris par un garde, il le blessa d'un coup de fusil : de là, son départ pour la Nouvelle-Calédonie avec vingt ans de travaux forcés comme viatique. Dès qu'il fut mis en concession, sa femme vendit sa maison et s'embarqua pour le rejoindre. C'est chez *Bernar...* que les colons amateurs de fleurs s'approvisionnent de boutures. Pas de dîner un peu élégant qui ne soit égayé par ses orchidées, pas de mariée dont il n'ait composé le bouquet.

Bernar... a donc le droit de se dire un spécialiste et, comme tel, mérite une mention parmi ceux qui contribuent au bien-être de la colonie.

Le transporté *V..*, marié au « couvent » de Bourail, est aussi un novateur. Il a, sinon introduit, du moins développé la culture de l'orge, de l'avoine, du tabac et du lin. Sa tentative, qui plus tard sera sans nul doute féconde, est digne d'encouragement.

Saur... est libéré; il a épousé une fille de concessionnaire, laquelle, par conséquent, appartient déjà à la génération de l'avenir. Cet

homme possède un troupeau considérable. Il m'a fait visiter le « paddock » où sont enfermés ses chevaux dont plusieurs ont gagné des courses. Le cambrioleur de jadis a fait place au *handicaper* convaincu; on ne saurait que le féliciter d'avoir aussi heureusement changé de sport.

Ce rival des Lagrange et des Delamarre a pour voisin un ancien héros de cour d'assises, le pharmacien Danval, qui n'est pas, malheureusement, le seul délégué en Calédonie de la corporation des apothicaires (1). Sa spécialité était de se marier et d'empoisonner ensuite sa femme avec de l'arsenic. J'ai constaté avec plaisir que ses antécédens ne l'ont point empêché de trouver en arrivant à Bourail une troisième Mme Danval, une gaillarde celle-là. Son mari ne se frottera pas, je crois, à essayer de jouer avec elle les Barbe-Bleue. D'ailleurs, quinze ou vingt ans de bagne ont bien de l'action sur le tempérament d'un pharmacien ; aussi, Danval n'a-t-il d'autre désir désormais que d'employer à l'amélioration de ses terres les connaissances chimiques dont il faisait jadis un si fâcheux usage. Les essais d'engrais artificiels ne sont pas sans utilité dans un pays où la couche du terrain végétal est le plus souvent fort mince et assez pauvre.

Une physionomie bien curieuse est celle de cet homme aux cheveux blancs qui, le dos voûté, pioche péniblement un champ de haricots. Quel roman que le sien et suivi de quelle chute! Fonctionnaire d'un rang élevé, il se laissa aller un jour, emporté par la passion, à un acte de violence et le voilà vivant tout seul dans sa hutte, après avoir subi pendant des années la promiscuité du bagne. De jour en jour il s'affaiblit, et bientôt viendra le moment où on sera forcé de lui enlever son coin de terre et de le réintégrer à l'île Nou, section des impotens.

Je lui souhaite de mourir auparavant. Ce malheureux autant que misérable X. appartient à cette très petite minorité de condamnés qui ont dû leur envoi en concession plutôt à un sentiment de pitié qu'à leur valeur professionnelle au point de vue agricole.

Dans le même cas se trouve un ex-officier-payeur. Son odyssée se devine : c'est la vulgaire histoire du caissier infidèle et faussaire. Il ne travaille pas beaucoup, mais on a bien fait, je crois, de l'isoler au fond de la petite vallée où il végète.

Ces deux exceptions sont les seules que j'aie vues dans ma course à travers champs, où j'ai constaté tant d'exemples d'initiative indi-

(1) Le dernier a été le célèbre Fenayrou. Il remplissait les fonctions de passeur de bac (ce qui devait lui rappeler la Seine aux environs de Chatou). Un beau jour, il s'est jeté à l'eau et s'est noyé.

viduelle comme ceux que j'ai cités déjà et comme les trois suivans que j'aurais tort de passer sous silence. Le premier est celui du concessionnaire *G..*, ancien distillateur; ses économies passèrent à l'achat et à l'installation d'un alambic au moyen duquel il est arrivé à tirer de certaines écorces d'arbres et de certaines plantes des essences, des parfums et des liqueurs. Ses essais ont figuré à l'Exposition universelle et ont valu une médaille à l'administration.

Le second est celui de *B...* Ce concessionnaire est l'un de ceux qui, avec les frères *Th..*, dont j'ai parlé, entreprirent la culture du blé. Si je ne me trompe, c'est à lui qu'on doit le premier pain qui ait été fabriqué avec de la farine calédonienne. Il y eut même à cette occasion une cérémonie. L'évêque se trouvait à Bourail lorsque *B...* apporta son pain pour être distribué à la grand'messe. Non-seulement le prélat l'accepta, mais il monta en chaire et félicita le « Bouraillais » de ce résultat, avant-coureur d'un grand progrès.

Mon troisième exemple m'est fourni par un vieux paysan du centre, ancien incendiaire, demeuré, au milieu de toutes ses aventures, fervent disciple de Parmentier.

Il s'est lancé à corps perdu dans la pomme de terre; il en a de toutes les espèces et c'est avec plaisir que l'œil de l'Européen, fatigué de contempler les ignames canaques, se repose sur les cinq hectares cultivés par le père *Mun...* Depuis cette visite, les pommes de terre australiennes, qu'on me servait au cercle de Nouméa, me semblaient moins bonnes.

Ainsi donc, dans une chevauchée de quelques heures, j'ai pu me convaincre que les colons pénitentiaires de Bourail ont apporté en dot à leur terre d'exil : l'industrie de la mégisserie, la fabrication du tapioca, celle des parfums, essences, liqueurs, extraits de plantes du pays; la culture du tabac, du chanvre, du lin, de l'orge, du blé, des pommes de terre, des fleurs et des fruits d'Europe, etc.

Les mêmes causes produisent les mêmes effets ; on le vit bien lors d'un concours agricole qu'on organisa en 1890 dans une localité dont j'ai cité le nom, la *Foa-Fonwary*. Le concours devait tout d'abord être uniquement pénitentiaire, mais la colonie libre réclama le droit d'y prendre part. Entendre, c'est obéir, dit l'Oriental; aussi s'empressa-t-on de mettre tout en œuvre, non plus pour constater les progrès réalisés par les concessionnaires, mais pour démontrer la supériorité de l'élément électeur et éligible sur l'élément *convict*.

On fréta des bateaux, on les pavoisa; gouverneur en tête, les élus, les notables et beaucoup de curieux s'embarquèrent pour aller

assister à ce tournoi pacifique entre nobles et vilains. Trop de zèle! Jamais déconfiture ne fut plus lamentable. L'élégant pavillon réservé à la colonisation libre était à peu près vide; en revanche, les hangars destinés à la colonisation pénale étaient bondés de produits variés et remarquables. Il fallut bien se rendre à l'évidence et accepter la « leçon de choses » qu'on avait provoquée soi-même; elle prouvait, par un argument sans réplique, que l'avenir de la Nouvelle-Calédonie est intimement lié à celui de la colonisation pénale.

Et nunc erudimini. Cela vaut la peine qu'on y réfléchisse et que l'on consente à voir ce qui crève les yeux, c'est-à-dire qu'on a fait fausse route en assimilant une colonie pénitentiaire à une colonie quelconque, peuplée d'émigrans ordinaires; qu'on s'est trompé lourdement en négligeant ou en combattant l'œuvre de la régénération des criminels.

C'est cependant grâce à elle, — on ne saurait trop le redire, — qu'en moins d'un demi-siècle on a fait de cinq ou six cabanes de pêcheurs perdus au fond d'un golfe la superbe capitale de Victoria, Melbourne, qui compte aujourd'hui quatre cent mille habitans. En employant une méthode analogue, ne pourrions-nous pas, nous aussi, de cette petite île qui figure sur les atlas soulignée d'un trait bleu ou rouge, créer, — toutes proportions gardées, — une seconde Australie?

Je pense avoir prouvé que nous possédons tous les élémens de succès; il ne nous manque, pour les mettre au point, qu'un peu d'énergie et la volonté d'accomplir quelques réformes. Et c'est pourquoi, lorsqu'on a vu les choses de près, on ne saurait s'empêcher d'enrager en pensant qu'il faudrait relativement peu de temps pour qu'une ville florissante prît la place de ce village très laid, mais admirablement situé, appelé Nouméa, dont les édifices publics sont des cabanes, et dont les maisons, couvertes de zinc, jetées comme au hasard, ressemblent, comme on l'a dit, « à des boîtes à vermout; » pour donner de la vie à son magnifique port; pour voir s'élever des usines au milieu des landes que parcourent, seuls, les troupeaux sauvages... Voilà qui serait fait pour procurer à notre commerce d'immenses avantages, résultat assurément digne de tous les efforts. Mais l'épanouissement de ce beau pays aurait une conséquence d'une portée bien plus haute encore : je veux parler de notre influence politique et de notre puissance militaire.

Actuellement, notre marine ne possède plus en Océanie un seul port où elle puisse ravitailler et réparer ses vaisseaux : une hélice vient-elle à se fausser, une pièce de machine à se briser, il faut

avoir recours aux ateliers anglais et aller prendre son tour pour entrer dans un bassin australien.

Lorsque la rade de Nouméa, — assez grande pour contenir plusieurs flottes et défendue contre les tempêtes et contre l'ennemi par sa double ceinture de récifs, — sera pourvue de warfs, de cales de radoub, et d'un arsenal, nous aurons dans le Pacifique un poste d'observation invulnérable et le point de repère le plus enviable.

Croyez-vous que les hommes à qui on devra cette transformation n'auront pas rendu plus de services à la République qu'en se mettant, pour obéir à je ne sais quel scrupule de faux libéralisme, à la remorque d'une poignée de politiciens d'exportation?

Si je ne me trompe, le programme peut se résumer ainsi:

Comme règle générale, employer les forçats au profit exclusif de l'État; les soumettre à une gradation raisonnée de sévères épreuves qui permette d'opérer, parmi eux, une sélection; transformer en colons tous ceux qui auront donné des témoignages irrécusables d'amendement et qui satisferont à certaines conditions de capacité, d'âge, de vigueur physique; leur faciliter les moyens de se constituer un foyer; exercer avec le plus grand soin le droit de tutelle sur les nouvelles familles; instruire les enfans et leur apprendre un métier.

En un mot, garder une puissante main-d'œuvre en utilisant les dix mille transportés maintenus au bagne et, par un large développement donné à la colonisation pénale, fournir au pays des habitans qui lui manquent.

Paul Mimande.

LE VOYAGE

DE

L'IMPÉRATRICE CATHERINE II

EN CRIMÉE

D'APRÈS UNE RELATION INÉDITE (1)

Grâce au prince de Ligne et au comte de Ségur, peu de faits mémorables du règne de l'impératrice Catherine II sont plus célèbres, en France, que son voyage de Crimée en 1787. Si nous exhumons aujourd'hui un troisième récit de cette marche triomphale à travers des contrées, alors si récemment soumises, ce n'est point que leur auteur, lui aussi témoin oculaire, ait eu la prétention de rivaliser, la plume à la main, avec ses spirituels amis. Écrivant, chaque soir, à sa femme, en hâte et sans nul apprêt, pour elle et pour lui seuls, ce qui l'avait frappé dans la journée, il ne prévoyait certainement pas que le public dût être jamais admis dans ses confidences. Il n'est donc point question ici d'une composition plus ou

(1) Les pages qui suivent font partie d'un ouvrage qui paraîtra prochainement sous le titre : *le Prince de Nassau-Siegen*, d'après sa correspondance originale inédite de 1784 à 1789.

moins complaisante, ou de mémoires rédigés après coup, mais bien d'un reflet immédiat d'impressions réellement reçues. Les incorrections, en ce cas, sont presque un mérite de plus, puisqu'on doit y voir une garantie de la spontanéité, de l'abandon, et par conséquent de l'entière sincérité de celui qui, en se relisant à tête reposée, eût sans doute introduit bien d'autres modifications dans sa rédaction primitive.

Le prince Charles de Nassau-Siegen, à qui nous allons emprunter cette nouvelle relation, n'est guère connu du lecteur français que par quelques aventures de sa jeunesse ou par son rôle actif, — singulièrement dénaturé par plusieurs, — dans les affaires de l'émigration.

Assez justement surnommé par ses contemporains : un paladin au XVIII[e] siècle, compagnon à vingt ans de Bougainville dans son fameux voyage autour du monde, un des héros du siège de Gibraltar, prince allemand, né sujet français, officier-général en France et en Espagne en attendant qu'il devienne amiral russe, cinq fois victorieux à la tête des escadres de la grande Catherine, la plupart des écrivains qui ont eu à parler de lui, en passant, en ont fait, — à vrai dire, — un portrait de fantaisie où les singularités incontestables de son caractère et celles de sa vie sont surtout mises en relief. Vu de plus près, jugé du moins sur sa correspondance jusqu'à ce jour inédite et où il se livre absolument, puisque, pendant près de cinq années des plus importantes de sa carrière, il a écrit presque chaque jour, on trouvera peut-être qu'il mérite mieux. La seule partie de cette correspondance qui nous ait été conservée ne commence, malheureusement, que lorsqu'il a déjà trente-neuf ans et à l'époque de sa vie où, attiré en Pologne par suite de son mariage et, depuis, en Russie, il ne fit plus en France que de rares et courts séjours.

Introduit par l'amitié subite — on serait tenté de dire par l'engouement — qu'il inspira au prince Potemkin dans la faveur et dans le cercle intime de l'impératrice, la Russie devint pour lui une nouvelle patrie, du moment surtout où il eût été assez heureux pour acquitter par des services éclatans sa dette de reconnaissance. — Mais son dévoûment exalté pour Catherine ne lui fit jamais oublier ni ses sympathies pour la Pologne où il s'était constitué bénévolement le champion de l'autorité méconnue de Stanislas-Auguste, longtemps son ami, ni son attachement pour la France.

Convaincre la Pologne qu'elle a tout à redouter des convoitises de la Prusse, et qu'un rapprochement sincère, alors possible, avec la Russie lui permettrait seul de mener à bien la grande œuvre de ses réformes intérieures ; détacher la France de ses liens séculaires

avec la Turquie dont un récent voyage à Constantinople lui a laissé mesurer la décrépitude, à ses yeux, incurable ; voir substituer aux systèmes alors adoptés par les cours de l'Europe une quadruple alliance de la France, de la Russie, de l'Autriche et de l'Espagne ; et, enfin, comme couronnement de ces beaux rêves, trouver pour lui-même, dans la conflagration qui n'eût pu manquer d'être une des premières conséquences de pareilles révolutions politiques, une illustre occasion de se signaler et d'acquérir de la gloire, cette passion de sa vie ; tels sont les vœux ardens, — ses idées fixes, — dont sa correspondance porte sans cesse l'expression. Il mettra à leur service toutes ses facultés, toute sa rare ténacité, d'accord, du reste, comme nous le verrons, sur la plupart de ces vues, avec M. de Ségur, son intime ami de tout temps, alors ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg.

A ne point se rappeler ces indications sommaires, on risquerait de ne pas bien saisir certains passages du récit qu'on va lire, de même qu'on aurait, sans doute, quelque peine à s'expliquer la situation absolument exceptionnelle de son auteur auprès de l'impératrice, si nous n'ajoutions quelques mots encore pour indiquer les motifs et l'origine d'une si étrange faveur.

Quand le prince de Nassau vit pour la première fois le prince Potemkin, c'était au commencement de décembre 1786. Potemkin n'avait alors qu'une pensée : son grand coup de théâtre. L'entreprise, à la vérité, n'était pas ordinaire. Il ne s'agissait, on le sait, de rien moins que de faire voir à l'Europe l'immense steppe qu'on croyait à peine conquise se peuplant tout à coup et se civilisant comme par enchantement pour acclamer ses vainqueurs. L'impératrice qui, sur la foi de son ministre, n'avait pas hésité à convier à ces fêtes invraisemblables non-seulement les ambassadeurs de France, d'Angleterre et d'Autriche, le comte de Ségur, lord Fitz-Herbert et le comte de Cobentzel, mais l'empereur Joseph II lui-même, devait partir de Czarkoe-Selo dans les premiers jours de janvier. Potemkin n'avait donc plus que le temps de jeter un dernier coup d'œil, dans une rapide inspection, sur tous les préparatifs de cet audacieux voyage, et il était déjà en route pour cela quand le prince de Nassau l'atteignit à Krementchul.

Celui-ci, inconnu personnellement de Catherine, tenu même par elle en suspicion depuis sa course à Constantinople, n'avait aucun titre à être admis dans son cortège, honneur que venait d'obtenir un autre de ses amis, le prince de Ligne. Il n'y prétendait pas. Mais ayant reçu, depuis peu, du gouvernement russe, grâce à l'amicale intervention du comte de Ségur, un privilège relatif à l'écoulement de certains produits de ses terres de Podolie, il profitait

tout simplement du passage à sa portée du prince Potemkin pour aller le remercier. Il était bien aise, d'ailleurs, d'un prétexte qui, en lui permettant d'entrer en relations directes avec le tout-puissant ministre, lui donnerait peut-être quelques chances d'être employé, un jour, si la seule guerre alors probable en Europe, celle des Russes et des Turcs, venait à éclater. Mais une telle faveur impliquait au préalable la conquête à un haut degré d'une confiance et d'une sympathie connues pour se prodiguer peu, surtout vis-à-vis d'étrangers; or, dans son dévoûment pour Stanislas, le prince de Nassau n'avait pas su, quand il avait parlé au roi de la visite qu'il projetait, se refuser à une mission particulièrement délicate et la moins faite, selon toute probabilité, pour lui valoir un bon accueil.

L'année précédente, son heureuse intervention auprès de Joseph II, en éclairant Stanislas sur les sentimens réels de ce prince, avait suffi pour déjouer les intrigues des factions polonaises qui se prévalaient de l'appui de l'Autriche. Ces mêmes factions, maintenant, se prétendaient assurées de celui de la Russie, depuis surtout qu'elles étaient parvenues à intéresser à leur querelle le comte Branicki, neveu par sa femme et l'un des favoris du prince Potemkin. L'attitude de la Russie justifiait, à la vérité, leur confiance. Elle mettait dans la position la plus fausse le malheureux roi qui, rivé par ses antécédens à la politique de sa redoutable voisine, tenu en tutelle par son ambassadeur, menacé par ses armées dont un régiment occupait encore une de ses provinces, au grand scandale des patriotes, souffrait de tous les inconvéniens de cet écrasant patronage sans obtenir, comme compensation, tout au moins des égards.

Au cours de son voyage, Catherine devait longer la frontière de Pologne. Stanislas s'était empressé d'annoncer son intention d'aller la saluer à son passage. Sa lettre était restée sans réponse. Fallait-il renoncer à un projet déjà public ou s'exposer à courir au-devant d'un affront? Question capitale pour le roi, mais non moins palpitante pour les principaux chefs de l'opposition, réunis, à ce moment, chez le comte Branicki à Bielacerskief, où Potemkin, — ils avaient soin de le dire bien haut, — leur avait promis de s'arrêter au retour de son inspection.

Comment le prince de Nassau, en quelques jours, sut-il gagner à la fois et sa propre cause et celle de Stanislas au point de pouvoir complètement rassurer celui-ci, et de s'être fait pour lui-même du fantasque et ombrageux ministre de Catherine plus qu'un protecteur, un véritable ami? Nous n'avons pas à le demander, ici, à sa correspondance. Qu'il nous suffise de dire que

Potemkin lui a tout accordé : et la promesse du retrait immédiat du régiment russe cantonné en Pologne, et celle du meilleur accueil pour le roi, jusqu'au sacrifice personnel de la visite à Bielacerskief qu'il ne fera point pour éviter les interprétations fâcheuses. Bien plus ; telle est l'intimité qui s'est tout de suite établie entre eux et pour longtemps, que les voilà partant tous deux sur le même traîneau pour aller visiter ensemble les lieux qu'ils doivent revoir quelques semaines plus tard, car le prince de Nassau sera, lui aussi, du grand voyage. C'est Potemkin qui le veut ainsi; et quand, toujours inséparables, ils rejoignent l'impératrice déjà parvenue à Kief, c'est lui qui, présentant à Catherine son nouvel ami, la dispose si bien en sa faveur qu'elle fait plus que de l'inviter à l'honneur de l'accompagner; elle lui laisse à peu près entendre que, si la guerre survenait, un commandement important lui serait donné.

Le long arrêt à Kief, — arrêt qui se prolongea près de deux mois et demi, — fut la partie la moins intéressante de cette fameuse excursion digne des *Mille et une Nuits*. Comme, à partir de Kief, on devait naviguer sur le Dniéper, force était de se résigner à attendre la fonte des glaces. Seule, l'opposition polonaise se réjouit, tout d'abord, d'un retard lui donnant le temps de préparer à sa façon l'entrevue qu'elle n'avait pas pu empêcher entre l'impératrice et Stanislas, puisqu'il était maintenant décidé qu'à la reprise du voyage les deux souverains devaient se rencontrer à Kanief. Le brusque changement des dispositions du prince Potemkin ne permit pas, il est vrai, à ceux qui jusque-là s'étaient crus le mieux fondés à compter sur sa protection, de s'illusionner bien longtemps sur la portée de leurs intrigues, ni sur la nouvelle influence qui les annihilait. Mais Potemkin n'admettait de personne, — ses plus proches le savaient bien, — la moindre manifestation de résistance à ses volontés, et ce ne fut pas une des jouissances les moins piquantes du prince de Nassau, pendant ce long arrêt, que de voir les prévenances, à son égard, de ceux qu'il contrecarrait et irritait au plus haut point, forcées de redoubler avec leur dépit. Pour lui, charmé de son début, présage de succès meilleurs encore, si bien traité par l'impératrice qu'il s'est vu admis, presque immédiatement après sa présentation, au rare honneur de dîner chaque jour avec elle, « à cette petite table ronde, écrit-il à sa femme, où il n'y a jamais plus de dix à douze personnes qu'elle met à son aise, » la patience à Kief fut donc probablement assez facile, d'autant plus qu'il retrouvait ses deux intimes amis, Ségur et le prince de Ligne. Mais pour la souveraine, pour sa cour, comme pour les ambassadeurs invités à l'accompagner,

on conçoit qu'ils aient moins goûté cette halte interminable dans une ville de province, malgré les fêtes de tout genre qui s'y succédaient chaque jour, et l'on devine la satisfaction générale quand, le Dniéper dégelé, le cortège impérial peut enfin reprendre sa marche, monté, cette fois, sur sept galères merveilleuses, étincelantes de soie et d'or, suivies de plus de quatre-vingts bâtimens ; « la flotte la plus pompeuse, — selon M. de Ségur, — qu'un grand fleuve ait jamais portée. »

« Nous partons décidément le 22 (vieux style), lendemain de la fête de l'impératrice, s'empresse aussitôt d'écrire le prince de Nassau. J'ai fait partir aujourd'hui mes gens, ne gardant qu'un valet de chambre, car je vais sur la galère du prince Potemkin, où nous serons très serrés. Nous aurons avec nous Branicki et sa femme avec Scawronski et la sienne. » — La comtesse Scawronska et la comtesse Branicka étaient toutes deux nièces du prince Potemkin. — « Mais j'aime mieux être moins bien avec le prince qui m'aime vraiment, malgré mes compagnons de galère qui me détestent bien. »

Et le lendemain : « Nous partons décidément le 3 mai (nouveau style). Nous serons, je crois, le 5 à Kanief. Il n'est pas encore décidé, le temps que l'on y sera ; je ne crois pas que cela soit bien long. L'impératrice est très embarrassée de l'entrevue, mais les affaires iront bien. »

Quoique le voyage en Crimée proprement dit ne débute réellement qu'au départ de Kerson, nous laisserons le prince de Nassau commencer ici son récit. Ses lettres, on l'a déjà dit, sont toutes adressées à la princesse, sa femme, alors à Varsovie.

« Ce 21/2 mai 1787.

« Nous partons demain, ma princesse ; je n'ai que le temps de vous écrire quatre mots parce que c'est aujourd'hui fête de l'impératrice et qu'il faut prendre congé du maréchal Romanzof et de tout ce qui reste ici. Adieu, je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur. »

« Kief, 3 mai.

« A midi, l'impératrice sera sur sa galère. L'on ne regrette pas Kief. Moi je regrette la table ronde qui m'a mis à même de connaître l'impératrice comme je n'aurais jamais pu le faire partout

ailleurs, et, en vérité, je l'admire tous les jours de plus en plus; car l'on ne peut se faire une idée de la simplicité qu'elle met dans toutes ses formes. Sa conversation est charmante et, lorsque l'on parle de choses sérieuses, alors, sans le vouloir, elle laisse échapper des traits qui caractérisent toujours l'étendue de son esprit et sa justesse. Cela serait un des particuliers les plus aimables qu'il n'y eût eu. Le prince Potemkin nous quittera à Kanief pour aller attendre l'empereur à Krementchul; mais c'est l'heure d'aller à la cour pour le départ. Adieu, ma princesse. Je vous écrirai de Kanief où je verrai le roi sûrement très content, car son entrevue doit lui assurer un règne plus heureux que par le passé. Tout est bien disposé pour lui, je n'en puis pas douter. »

« Il est huit heures du matin. Je viens de me lever pour vous écrire pendant que tout le monde est occupé : le prince à dormir, Branicki et Scawronski à en faire sans doute autant, et Stackelberg à réfléchir sur la bizarrerie des choses de ce monde. Il est vrai que notre réunion dans cette galère est une des choses les plus singulières. Nous y sommes très bien, mais si ensemble qu'il faut beaucoup d'intimité pour ne pas se gêner. Voici la distribution de nos appartemens avec le dessin. Vous verrez que tout le monde doit passer par la chambre du prince et par la mienne, et que Branicki et sa femme sont obligés de passer par chez moi pour communiquer; aussi sommes-nous, pour le moment, les meilleurs amis du monde. Le prince A; moi B; Branicki C; Stackelberg D; la Branicka E; la Scawronska et son mari F. Notre galère, qui est la plus grande et la plus ornée, est celle que devait monter l'impératrice qui a choisi celle qui était destinée à l'empereur.

« Nous nous embarquâmes hier, à midi, après avoir visité trois églises. Nous arrivâmes à la salle à manger où nous trouvâmes une table de cinquante couverts et un très bon dîner avec une musique à vent excellente que l'impératrice a fait venir de Pétersbourg. Le canon de la place, les cris du peuple, qui était sur le rivage, des femmes, des musiques dans des bateaux, le plus beau temps du monde, tout se réunit pour nous donner un superbe spectacle. A trois heures, on leva l'ancre et nous nous arrêtâmes à six heures. Nous nous rendîmes à la galère de l'impératrice où nous restâmes avec elle jusqu'à neuf qu'elle alla se coucher, et, nous à la salle à manger où nous trouvâmes un souper égal au dîner. De là nous revînmes chez nous causer et nous coucher. Je vous manderai demain matin les détails de la journée. Le prince est éveillé, je vais entrer chez lui avant qu'il n'y ait personne; c'est le moment où nous causons et c'est toujours intéressant.

« L'on s était mis en marche à quatre heures du matin, tandis que nous dormions, et, comme il y avait quelques bâtimens en arrière, l'on mouilla à neuf heures, étant à vingt-trois verstes de Kief. J'entrai chez le prince à dix heures. A peine y étais-je qu'il y eut signal de chez l'impératrice qui nous demandait. Le prince poussa sa toilette pendant laquelle il parla de la Pologne et du roi dans les termes que nous pouvons désirer. Stackelberg y était. Nous arrivâmes chez l'impératrice qui était fort gaie. A midi, nous montâmes en canot pour aller dîner. Après, l'impératrice rentra chez elle, et j'allai avec Ligne et Ségur à leur galère où Ligne nous lut sa conversation avec le feu roi de Prusse. Nous lûmes aussi « le dialogue de Jupiter et du cynique » de Lucien. L'on nous fit, à six heures, le signal d'aller chez l'impératrice, mais les cuisines étant restées en arrière, elle avait envoyé tous les bateaux pour les remorquer, et nous restâmes aux arrêts jusqu'à huit heures que nous pûmes arriver chez l'impératrice qui avait un peu d'humeur de ce que, les cuisines étant restées en arrière, l'on se passerait de souper. A neuf heures, l'on se retira. Tout le monde se rendit chez le prince Potemkin, excepté Branicki, Cobentzel et moi à qui Momonof proposa de rester pour faire un whist et le mauvais souper qu'il se procurerait. A peine étions-nous à jouer dans le petit salon de l'impératrice qu'elle entra déshabillée, décoiffée, et prête à mettre son bonnet de nuit. Elle nous demanda si elle ne nous gênerait pas. Elle s'assit près de nous, fut très gaie et d'une amabilité charmante. Elle nous fit des excuses sur son déshabillé, qui était cependant des plus galans; il était de taffetas abricot avec des rubans bleus. De n'avoir rien sur la tête lui donnait l'air plus jeune; elle était très fraîche. Je lui dis que je n'avais vu aucun habit lui aller si bien. L'on vint avertir que la chaloupe portait le dîner de M. Momonof, elle en fut enchantée; elle resta avec nous jusqu'à dix heures et demie que nous nous mîmes à table où nous eûmes un très bon souper. Je suis rentré chez moi à une heure et demie, il en est neuf. Je vais me lever, car l'on commence à se remuer. Je veux voir le prince seul, car nous arrivons, ce soir, à Kanief, et j'ai mandé au roi que j'arriverais avant les autres pour pouvoir lui dire ce que je ne lui aurais pas écrit, quoiqu'il ait eu bien des lettres de moi qui, toutes, étaient telles qu'il pouvait les désirer, car je n'ai eu que des résultats heureux à lui annoncer. Il fera tout ce qu'il voudra. Adieu, ma princesse; à demain.

« Il est cinq heures du matin; je m'habille pour aller à Kanief

dans un petit bateau qui me fera arriver trois heures avant les galères. Ligne y vient avec moi. Je fais des vœux pour que l'impératrice ne puisse pas y arriver pour dîner; car elle y passerait alors la journée de demain. Le prince Potemkin me le disait hier soir et faisait les mêmes vœux que moi. Mais l'ambassadeur de l'empereur est, toute la journée, à dire que son maître part aujourd'hui de Léopol, et cela fait presser l'impératrice qui l'a déjà fait attendre longtemps. Comme elle veut aller par eau jusqu'à Kerson et passer les cataractes, elle sera plus longtemps en chemin qu'elle n'avait compté. A sa place j'en ferais bien autant, car je n'ai rien vu de plus charmant que cette manière de voyager. C'est vraiment une fête continuelle et des plus superbes: une société charmante, — car Ligne et Ségur y font grand bien, — voyager sans s'en apercevoir que par les changemens de tableaux, bonne chère, l'impératrice plus aimable que jamais, passant avec elle depuis onze heures jusqu'après le dîner et depuis six heures jusqu'à neuf. Hier, je n'allai pas chez Momonof parce que je voulais causer avec le prince relativement au roi que je vais voir. Il sera reçu avec le plus grand cérémonial; les galères seront en bataille et le salueront du canon. Tous les canots iront le chercher avec les grands officiers de l'impératrice. L'on a fait préparer des tables pour toute sa suite. Tous les seigneurs qui sont avec lui dîneront avec l'impératrice. L'on a mis pour cela la suite de l'impératrice à une autre table, et, malgré l'ambassadeur de l'empereur, je ne désespère pas que, si même l'on arrive aujourd'hui à dîner, l'on ne reste demain. Cela dépend de l'aise où le roi la mettra. D'ailleurs il fera pour ses affaires à peu près ce qu'il voudra. Je vous écrirai après l'entrevue. Adieu, me voilà coiffé; je vais vite partir.

« Quoique l'impératrice ait vu le roi avec grand plaisir, elle n'en a pas moins été embarrassée. Le cérémonial la fatigue, et la séparation s'est faite aujourd'hui même; mais les affaires du roi iront bien. Il a dans le prince Potemkin un ami et n'en doute pas. Il est deux heures du matin. Nous venons de Kanief où nous avions été souper. Le prince Potemkin est déjà parti pour Krementchul, et, nous, nous partirons à quatre heures du matin; mais, moi, alors je dormirai; car je n'en puis plus de fatigue. Bonsoir. Il est temps de dormir; je n'en puis plus; je n'ai plus que la force de vous embrasser.

« *P.-S.* — L'impératrice a envoyé l'ordre de Saint-André au roi, comme elle l'a donné au roi de Suède lorsqu'il a été à Saint-Pétersbourg. »

La correspondance du prince de Nassau s'interrompt brusquement ici, soit que les lettres suivantes aient été égarées, soit qu'il n'ait pas écrit de quelques jours. Son récit ne reprendra qu'au moment où Catherine entrera en Crimée. Plus rien donc sur l'entrevue de Kanief, cette rencontre préparée avec tant de zèle et où, en somme, Stanislas, comme le remarque le prince de Ligne, qui lui rend du moins le service de relever ses jolis mots, a dépensé trois mois et trois millions pour voir l'impératrice pendant trois heures.

En atteignant Krementchul, on quittait le gouvernement du maréchal Romanzof pour entrer dans celui du prince Potemkin. Pas un mot sur les féeries qui, dans le plan de l'organisateur de cet étrange voyage, devaient surtout commencer là.

Rien non plus sur l'arrivée inopinée de Joseph II, — ou plutôt du comte de Falkenstein ; — et, ici, la lacune est d'autant plus regrettable que le prince de Nassau eût pu nous donner des détails plus curieux. Joseph II, n'ayant pas trouvé Catherine à Kerson, part presque seul à travers la steppe comptant la surprendre à Kaydac. Mais, avertie à temps, l'impératrice a quitté sa flottille et, montant précipitamment dans une voiture où elle n'emmène avec elle que le prince Potemkin, le comte Branicki et le prince de Nassau, elle accourt au-devant de lui. C'est près de la cabane isolée d'un cosaque, en plein désert, que se rencontrent les deux grands souverains ; puis, revenus ensemble à Kaydac, ils auraient dû, dit M. de Ségur, grâce à un accident qui empêche leur escorte de les y rejoindre avant le lendemain matin, se passer de souper, « si Potemkin, Branicki et Nassau ne leur avaient fait, comme ils le purent, un repas qui fut très gai, mais aussi détestable qu'on pouvait l'attendre de si nobles cuisiniers. »

Rien enfin sur un incident qui dut cependant, à son heure, préoccuper singulièrement le prince de Nassau, puisqu'il faillit arrêter son voyage dès Kerson, en coupant court bien mal à propos à la bienveillance, de jour en jour plus sensible, affectée par Catherine pour tous ceux qu'elle savait souhaiter un rapprochement plus marqué de la Russie et de la France : disposition toute nouvelle chez elle et, peut-être, la meilleure explication du succès si subit du prince de Nassau.

Quand M. de Ségur avait quitté Czarkoe-Selo avec l'impératrice, tous deux venaient de signer un traité de commerce. Dans la pensée de M. de Ségur, ce n'était là que le premier pas vers une alliance complète et formelle des deux nations. A ses yeux, comme aux yeux du prince de Nassau, une guerre entre la Russie et la Porte était inévitable, sinon imminente, et, convaincu d'avance, sur des rensei-

gnemens d'ailleurs exagérés, de l'infériorité des forces de la Turquie et aussi de l'impossibilité où se trouvait la France, à ce moment, de secourir efficacement son antique alliée, il en était venu à cette conclusion singulière que le meilleur moyen, le seul à notre portée, de sauvegarder au moins les intérêts essentiels de l'empire ottoman, c'était de l'abandonner, une union intime avec la Russie pouvant seule nous donner le droit de lui faire accepter, au lendemain d'une campagne heureuse, des conseils de modération. Joseph II, quelque désireux qu'il fût de s'étendre un peu, lui aussi, aux dépens des Turcs, se disait prêt à nous seconder le jour où, liés aussi avec lui, et sans nous être opposés *a priori* à voir la Russie ajouter quelques complémens nécessaires, — Oczakof, par exemple, — à ses récentes et définitives conquêtes de Crimée, nous prétendrions l'empêcher de s'approcher trop près de Constantinople.

Malheureusement le cabinet de Versailles, tout à ses difficultés du dedans, n'était guère en situation de changer ainsi l'orientation de sa politique extérieure et de s'arrêter résolument à tout autre parti qu'à celui de laisser les choses aller à l'aventure. De là, des hésitations, des contradictions rendant parfois bien délicat le rôle d'un ambassadeur qui n'avait point, comme aujourd'hui, de fil télégraphique pour le tenir au courant des variations de son gouvernement. On était à Kerson depuis quelques jours, quand l'impératrice annonça tout haut son intention de pousser jusqu'à Kinburn en traversant le golfe du Liman, vaste embouchure du Dniéper. C'était passer presque sous les murs d'Oczakof et opérer, en quelque sorte, une reconnaissance du territoire turc. La tentative était hardie ; mais l'empereur avait applaudi, et M. de Ségur, encouragé par ses instructions à continuer ses avances, n'avait rien objecté non plus, quand on apprend tout à coup que, probablement sur les conseils d'un autre ambassadeur de France, non moins autorisé que M. de Ségur, — M. de Choiseul-Gouffier, alors ministre à Constantinople, — une escadre ottomane est venue, dans la nuit, mouiller au milieu du golfe, barrant ainsi le passage à Catherine et l'obligeant à revenir sur sa résolution. Mais laissons le prince de Ligne, témoin de ce contre-temps, qui eût pu tourner au tragique, nous le dépeindre à sa manière :

« L'impératrice nous a permis, au prince de Nassau et à moi, comme amateurs et peut-être connaisseurs, d'aller reconnaître Oczakof et dix vaisseaux turcs qu'on est venu placer très malhonnêtement au bout du Borysthène comme pour arrêter notre navigation au cas où Leurs Majestés Impériales voulussent aller par eau jusqu'à Kinburn. Quand l'impératrice eut vu la position de cette

flotte sur la petite carte qu'on lui présenta, Nassau lui offrit ses services pour l'en débarrasser. L'impératrice donna une chiquenaude au papier et se mit à sourire. Je regarde cela comme un joli avant-coureur d'une jolie guerre que nous aurons bientôt, j'espère...

« ... Vous savez, dit l'impératrice, que votre France, sans savoir pourquoi, protège toujours les musulmans. » Ségur pâlit; Nassau rougit; Fitz-Herbert bâilla; Cobentzel s'agita et je ris... Quand je parle de mes espérances à ce sujet à Ségur, il me dit: — Nous perdrions les Échelles du Levant. Et je lui réponds: — Il faut tirer l'échelle après la sottise ministérielle que vous venez de faire par votre confession générale de pauvreté à l'assemblée ridicule des notables. »

Mais puisque la correspondance du prince de Nassau ne reprend qu'à son entrée en Crimée (ou plutôt en Tauride, comme on disait alors pour plaire à Catherine, de même que le Dniéper était redevenu autour d'elle le Borysthène; le prince de Ligne allait même jusqu'à changer Kief en Kiovie), arrivons tout de suite à ce moment-là.

« Comme le gouvernement de Tauride est la partie de notre voyage la plus intéressante, je vais en faire le journal afin, ma princesse, que vous sachiez ce que nous faisons dans ce beau pays.

« Nous avons déjeuné avec l'impératrice et je suis parti avec le prince Potemkin. Après avoir passé le Borysthène, nous trouvâmes les enfans des principaux Tartares qui venaient pour complimenter Sa Majesté. Nous leur parlâmes, puis nous continuâmes jusqu'à trente verstes du pont de pierre où nous devions coucher. Trois mille Cosaques du Don avec leur ataman nous attendaient là. Nous passâmes d'abord devant leur front qui est fort long, leur ordre de bataille étant sur un seul rang. Dès que nous les eûmes dépassés, ces trois mille hommes partirent à toute course, passèrent notre voiture en poussant leurs cris à leur manière. La plaine se trouva couverte en un instant et forma le spectacle le plus militaire et le plus susceptible d'animer que j'aie vu. Ils nous conduisirent jusqu'au relais, c'est-à-dire une douzaine de verstes, et ils s'y remirent en bataille. Dans le nombre, il y avait un poulque de Kalmouks ressemblant exactement à des Chinois. Arrivés au pont de pierre, nous y trouvâmes une jolie maison bâtie dans un petit fortin fait en terre situé au bout du pont, bâti par les Grecs, et trente tentes plus belles les unes que les autres pour nous loger. L'impératrice arriva escortée, comme nous l'avions été,

par les Cosaques. Comme nous la voyons venir de six verstes, cette plaine, couverte de cette fourmilière d'hommes qui couraient à toute course en conservant dans leur désordre leur manière d'attaquer et de se soutenir, formait ce que j'ai vu qui ressemble le plus à une bataille. L'impératrice arrivée, l'empereur ne cessait pas de dire le plaisir que les Cosaques lui avaient fait. L'impératrice, qui ne s'attendait pas à les voir, dit au prince : — Voilà un de vos tours. Il voulut leur donner une représentation de ce que nous avions vu. Les Cosaques, qui avaient déjà fait trente verstes à toute course, reprirent encore la petite guerre devant l'impératrice et l'empereur qui vinrent sur le rempart pour les voir. Il ne fut question, toute la soirée, que des Cosaques. L'empereur fit beaucoup de questions à l'ataman, qui lui dit, entre autres choses, qu'ils faisaient ordinairement soixante verstes par jour, en voyageant, ce qui fait quinze lieues de France. Il n'y a pas d'autre cavalerie, en Europe, qui puisse le faire.

« A neuf heures, l'impératrice et l'empereur se retirèrent et nous allâmes souper. L'empereur était enchanté et disait du prince Potemkin tout ce qu'il mérite qu'on en dise ; mais j'aurais trop à écrire si je vous le rendais ; il est trop tard et vous savez ce que j'en pense. Le prince Potemkin est venu un moment dans la tente où Ligne et moi logions, et, de là, nous avons été causer une heure dans la sienne. »

« Ce matin, je me suis levé à six heures ; et, à sept, nous nous sommes rendus dans le salon de l'impératrice où les officiers de cosaques étaient déjà. La femme de l'ataman arriva un moment après avec sa belle-sœur et sa fille qui est fort jolie. Elles étaient habillées de brocart d'or et d'argent. L'habit est très long et comme une soutane de nos prêtres qui se croiserait, au lieu de se boutonner. Le bonnet est de martre zibeline, le fond couvert de perles. Trois doigts de perles sur le front et une bande large de quatre doigts qui pend sur les joues jusqu'à la hauteur de la bouche, forment une coiffure des plus extraordinaires que j'ai vues. Elles avaient encore un grand collier de perles qui pendait jusqu'à la ceinture et attaché par-dessus l'habit qui couvre le col, et encore des bracelets. Elles furent présentées par Mme Branicka. Les officiers et deux cents vétérans, des cosaques à barbes blanches, baisèrent ensuite la main de l'impératrice, et nous partîmes.

« Nous trouvâmes les cosaques en bataille sur le chemin, et, avec le prince, nous prîmes les devans. Nous nous arrêtâmes, à Pérékop, dans la maison du commissaire du sel, où il y avait un bon déjeuner prêt. L'empereur y arriva ; il était parti, à trois

heures du matin, pour visiter les lignes. Il les suivit depuis la mer Noire jusqu'à la partie de la mer d'Azow, appelée mer pourrie. Il y reconnut le lieu où le maréchal de Lascy y avait fait passer sa cavalerie lorsqu'il était entré en Crimée en 1737. Il revint très content de son voyage, et nous entretint avec sa facilité ordinaire jusqu'au moment où l'impératrice arriva. On lui fit voir toutes les espèces de sel dont une sent la framboise. De là nous remontâmes en voiture pour aller à la dînée ou l'on avait établi des tentes charmantes, après quoi, nous repartîmes tout de suite pour nous rendre à la couchée où il y avait des tentes à la tartare, mais très jolies. L'impératrice avait une maison en tentes dont elle a été enchantée. Nous avions tous chacun la nôtre ; cependant j'ai logé dans la même avec Ligne avec qui j'aime à causer. Nous y soupâmes avec Ségur. Mon cuisinier nous fit quelques petits plats. Le prince Potemkin, ne nous ayant pas vus à souper, vint nous y trouver. Nous allâmes encore causer un peu chez lui et, de là nous allâmes nous coucher. D'où nous sommes, l'on voit déjà les montagnes et, demain, nous allons entrer dans le beau pays. »

« Ce 30, Batchi-Séraï.

« Je sortis de ma tente à six heures et demie. L'empereur, qui se promenait depuis quatre, était avec le prince Potemkin. Il passa des chameaux attelés à des charrettes qui portaient des Tartares. Je me promenai une heure avec l'empereur, à voir et à parler aux Tartares qui étaient venus pour voir l'impératrice. A huit heures et demie, nous partîmes, c'est-à-dire le prince Potemkin et Branicki. Il y avait à la dînée des tentes situées dans un lieu charmant ; nous y déjeunâmes. Au moment où nous allions partir, l'impératrice arriva. Nous restâmes un quart d'heure avec elle, et nous repartîmes par un chemin qui, de pas en pas, devenait plus agréable. Nous trouvâmes une troupe de Tartares destinés à escorter l'impératrice et à la garder. Je n'ai rien vu de mieux monté. Elle était suivie d'un régiment tartare fort beau aussi. Et voilà ces mêmes Tartares qui se révoltaient contre Zimguerrai, parce qu'il voulait les enrégimenter et les discipliner! Les voilà au point que l'on leur confie la garde de l'impératrice et qu'elle est au milieu de mille Tartares prêts à la défendre!

« Le palais m'a paru bien plus agréable que lorsque j'y gelais de froid. Les fleurs, la verdure, tout le rend bien plus extraordinaire et plus charmant. L'impératrice arriva deux heures après nous. Elle était enchantée de tout ce qu'elle avait vu, et elle le fut aussi

de son palais. Nous parcourûmes tout le sérail où elle habite. De là l'empereur voulut voir le harem où je loge avec le prince Potemkin, et Ligne. Comme je connais tous les détours de ce palais, je l'y conduisis, puis je l'accompagnai chez lui. Il occupe la maison d'un frère du khan, où il est bien logé. Je ne pus m'empêcher de faire remarquer combien il était singulier que je me trouve mener l'empereur des Romains dans le harem du khan des Tartares. C'est, en effet, bien extraordinaire. Après un peu de toilette, nous allâmes voir les hurleurs qui s'étaient rassemblés à la mosquée. L'impératrice était trop fatiguée, mais l'empereur y vint; tout cela nous parut bien fou. Nous revînmes ensuite chez l'impératrice, qui fut très gaie. Elle était dans une grande salle très richement ornée, avec une devise en lettres d'or qui en fait tout le tour et qui dit en arabe : « les jaloux et les envieux auront beau dire : ni à Ispahan, ni à Damas, ni à Stamboul, on ne trouvera la pareille. » Dans cette salle sont des fleurs et des fruits en cire que fit M. de Tott, pendant son séjour en Crimée, auprès de Crim-Kéraï. Il en parle dans son livre. L'impératrice, à qui je les montrais, dit à l'empereur : « C'est assez extraordinaire que tout ce qu'a fait M. de Tott soit destiné à me revenir. Il avait fait deux cents canons à Constantinople, je les ai tous. Il a orné ce palais de fleurs, je les ai. Il est des destinées singulières. » Ségur entra. Elle se tut, rit beaucoup, et, se tournant vers moi, me dit : J'étais sur mon beau dire. L'empereur parla beaucoup du caractère qu'il y avait à s'être mis au milieu de mille Tartares et combien ceci devait contribuer à avancer l'entière civilisation de ce pays. Il est certain qu'il est fort beau de s'être fait escorter par des gens qui, autrefois, battaient l'armée russe et qui viennent à peine d'être vaincus.

« La nuit étant venue, toutes les montagnes qui entourent la ville furent illuminées de plusieurs cordons de lumière, ainsi que les maisons qui sont en amphithéâtre, ce qui fit un très beau spectacle. Nous soupâmes, et, me trouvant à côté du gouverneur, je lui parlai de l'accident qui avait manqué d'arriver à l'impératrice, et que l'empereur m'avait conté. On avait oublié d'enrayer la voiture; les chevaux, ne pouvant plus retenir, emportèrent le cocher qui fut au moment d'être culbuté. Comme c'était une calèche où l'on était huit, au train où l'on allait, tout aurait été tué ou estropié. Le gouverneur me dit que, de sa vie, il n'avait eu si peur. Les Tartares, qui croyaient la perte de la voiture inévitable, criaient : Que Dieu la sauve! Que Dieu la sauve! Quand l'impératrice saura cela, cela la dédommagera de l'inquiétude qu'elle a dû avoir, quoique l'on dit qu'il n'y parût pas sur son visage. Nous séjournons demain,

jour du prince Constantin. Je vais me coucher dans une des plus jolies chambres du harem que j'occupe avec Ligne. Je crois que nous parlerons un peu de celles qui ont dû habiter cette chambre avant nous. »

« Mon réveil a été charmant! Le plus beau temps possible, des arbres bien verts, des buissons de rosiers prêts à fleurir, des quantités de muguets, qui donnent, sous ma fenêtre, une odeur charmante, rendaient le divan sur lequel était mon lit délicieux! Cependant, je me suis levé de bonne heure. J'ai été voir le prince Potemkin et, de là, chez l'impératrice que j'ai suivie à la messe. Après quoi, nous avons baisé sa main avec les mirzas, les muftis, et les officiers tartares. L'on a dîné. De là j'ai conduit Ligne, Ségur et autres, voir les bois, un café et tout ce qu'il y a d'intéressant. Nous sommes revenus chez le prince qui a fait venir des danseuses arabes qui ont dansé des danses bien dégoûtantes, selon moi. Nous avons été ensuite chez l'impératrice, et, quand elle s'est retirée, l'empereur s'étant approché de l'endroit où Ségur, Ligne et moi étions à causer, nous avons eu une conversation politique bien intéressante. Il y a, en ce moment, une illumination superbe tout autour de la ville, et, demain, avant neuf heures, l'on monte en voiture pour aller dîner à Inkermann et coucher à Sévastopol : aussi la journée sera sûrement intéressante. »

« Ce 1er juin.

« Partis à neuf heures du matin, nous sommes arrivés, à midi, à Inkermann, où nous trouvâmes une jolie maison qui avait, en face, la rade de Sévastopol où l'armée navale était en bataille. L'empereur fut frappé, en arrivant, de voir un régiment tartare en bataille et derrière, une belle armée navale créés, tous deux, d'une manière presque magique. L'on dîna. L'escadre arbora le pavillon impérial que l'impératrice a donné au prince Potemkin. Il est le troisième particulier qui l'ait eu. A l'instant où l'escadre tira, l'impératrice se leva et but à la santé de l'empereur, en disant : « Il faut que je boive à mon meilleur ami. » Elle était auss heureuse qu'elle devait l'être en voyant sa puissance dans ces mers. L'on sortit de table ; j'embrassai le prince Potemkin de tout mon cœur. Ses succès me font autant de plaisir que si c'était moi qui les aie. Quand l'impératrice sortit, j'étais près d'elle ; je lui dis que, si j'osais, je lui baiserais la main, tant j'étais ému de tout ce que

je voyais. « C'est le prince Potemkin, à qui je dois tout, — me dit-elle, — qu'il faut embrasser. » Pendant le dîner, elle avait dit à Stackelberg, devant qui j'étais, de me demander si je ne croyais pas que les vaisseaux que nous voyions fussent les mêmes que ceux que j'avais vus devant Oczakof. Je lui avais répondu que, bien loin d'être les mêmes, je croyais que ceux-ci mettraient les autres en poche, si elle l'ordonnait, et qu'ils y auraient d'autant moins de peine que, comme par la position qu'ils avaient prise, ils s'étaient empochés, l'impératrice n'aurait qu'à ordonner à son escadre de sortir pour les y enfermer. Elle avait ri. Après dîner, elle m'en reparla, et me dit : « Vous croyez donc que ce ne sont pas ces vaisseaux turcs que vous êtes allé voir? — Ce sont ceux, — lui dis-je, — qui n'attendent que vos ordres pour aller chercher ceux d'Oczakof. » Elle rit encore et dit à Ligne : « Croyez-vous que j'oserais? Oh! non, ce sont des gens bien redoutables! » L'empereur riait; mais tout cela ne me fait pas encore croire à la guerre pour le moment, quoique je croie que l'on en a bien envie ici.

« L'on monta en chaloupe. Nous passâmes devant l'escadre qui est composée de trois vaisseaux de 66 canons, trois frégates de 50 et dix de 40. Ils saluèrent l'impératrice de trois salves, ce qui était superbe, et nous arrivâmes à l'entrée du port. Vous ne pouvez pas vous peindre l'étonnement où l'on était de sa beauté et de tout ce que l'on y avait fait. J'étais dans la seconde chaloupe avec Mme Scawronska, Mlle Protasof, le grand-chambellan, Ligne, Ségur; notre premier mouvement fut d'applaudir. Un superbe escalier en pierre de taille se trouve au débarquement. De là, l'on arrive par une superbe terrasse à la maison de l'impératrice où nous arrivâmes avec elle. Elle ne cessait pas de dire qu'elle devait tout cela au prince Potemkin. Elle disait : « L'on ne dira plus, j'espère, qu'il est paresseux. »

« Après être restée une demi-heure avec nous, elle entra chez elle avec l'empereur avec qui elle fut seule, pour la première fois, depuis son arrivée. Un demi-quart d'heure après, l'on fit appeler le prince Potemkin. Ils furent tous trois un quart d'heure; après, l'officier du génie chargé de fortifier la place étant venu avec des plans qu'il avait été chercher, l'impératrice, le prince et l'empereur rentrèrent chez elle avec l'officier du génie et ils y restèrent une demi-heure; puis ils ressortirent et chacun alla ôter sa poussière.

« Ligne et moi revenions chez l'impératrice, lorsque nous fûmes passés par l'empereur qui y allait aussi. Il fit arrêter sa voiture, descendit, et, étant venu à nous, nous dit : « Allons faire un tour. »

Nous allâmes du côté du port marchand, qui est à l'entrée de la rade. Nous parlâmes beaucoup de la beauté de la position, de l'escadre, du prince Potemkin qu'il regarde comme un homme extraordinaire par son génie actif. Il me faisait beaucoup de questions et me disait souvent : « Vous qui êtes dans le secret. » Je riais, et je lui répondais. Il ne revenait pas de voir seize vaisseaux armés. Il me disait : « Je crois bien qu'ils ne seraient pas prêts à faire une longue campagne ; peut-être n'ont-ils pas leurs vivres et tous leurs équipages. Je l'assurai qu'ils étaient prêts à tout entreprendre, et qu'ils étaient entièrement armés. Il disait : « En vérité, il faut être venu ici pour croire ce que je vois. C'est en trois ans que tout ceci s'est fait, c'est incroyable! Si l'on m'avait bandé les yeux et que l'on m'eût amené ici de Vienne, sans voir l'impératrice et rien autre que ceci, je trouverais que cela aurait valu la peine de faire ce voyage, tant je suis enchanté de ce que je vois! — Moi, dis-je, je suis bien aise que monsieur le comte voie que je n'ai pas exagéré, lorsque je lui ai parlé de Sévastopol. » Enfin, notre promenade fut fort intéressante. Un vaisseau triestin, ayant reconnu le comte, tira du canon, ce qui lui déplut fort et lui fit ressouvenir d'aller joindre l'impératrice. Mais, comme elle n'était pas sortie, le prince Potemkin nous donna une chaloupe avec le commandant de la marine pour aller à bord des vaisseaux. Ségur y vint aussi, ainsi que le comte Kinsky qui accompagne l'empereur. Nous trouvâmes les vaisseaux beaux et bien armés, et par les questions que je fis au commandant, je fis répéter au comte Kinsky les mêmes choses que j'avais dites à l'empereur. Nous revînmes et nous trouvâmes l'impératrice. Elle était très aimable, et cependant elle avait l'air bien occupé. Dieu veuille qu'il en résulte quelque chose qui me donne occasion de faire... Je disais à l'empereur que si je voyais sortir l'escadre pour aller chercher les vaisseaux qui sont devant Oczakof, je mettrais un habit gris et j'irais, en envoyant, en même temps, un courrier à Versailles et à Madrid pour en demander permission. Il me disait : je conçois cela, d'ailleurs vous avez votre habit tartare. L'impératrice retirée, l'on se promena sur la terrasse qui ressemble à celle de Versailles où l'on se promène l'été. Une grande tente illuminée où nous devions souper, de la musique, tout donnait l'air d'une superbe fête. Mais, après avoir soupé, nous nous sommes retirés, les uns pour dormir, et moi pour vous écrire. Ligne, avec qui je loge toujours, ronfle bien fort. Il me disait tout à l'heure : Je ne conçois pas pourquoi et à qui tu as tant à écrire. Mais bonsoir, ma princesse. Il est une heure et j'ai bien envie de dormir. »

Mais voilà que, le lendemain, une occasion imprévue s'offre au prince de Nassau de faire parvenir son courrier à sa femme par une voie tout à fait sûre. C'est un Polonais de leurs amis qui, venu en Crimée pour ses affaires, se voit obligé de repartir le jour même pour Varsovie. Le prince n'a que le temps de lui confier, tel qu'il est, le journal que nous venons de lire et qu'il a commencé en entrant en Crimée : « J'apprends que X... va partir. Je n'ai pas le temps de vous écrire, mais il vous portera ce que j'écrivais, tous les soirs, à moitié endormi. Je partirai toujours de Pultawa, et je serai à vos pieds dans les premiers jours de juillet. Tâchez que je puisse vite partir pour où vous savez; mais je crois qu'il faudra que je passe par Paris pour causer avec Montmorin et voir le nouveau ministre des finances, l'archevêque de Toulouse, que vous connaissez. Adieu, je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur. »

Pultawa où le prince de Nassau, — à ce qu'il vient d'écrire, — prendra congé de l'impératrice, devait être effectivement la dernière étape de cette partie du voyage de Catherine dont le prince Potemkin s'était plus spécialement réservé la direction. Comme couronnement à la longue ovation qui, depuis Krementchul, saluait le passage de la souveraine à travers ses conquêtes si récentes, lui ménager la revue d'une véritable armée où vainqueurs et vaincus d'hier confondraient leurs acclamations, et, cela, sur le champ de bataille, cher à la Russie, où Charles XII avait été arrêté par Pierre le Grand; l'imagination de l'organisateur de ce féerique triomphe n'aurait pu vraiment trouver mieux!

Nous n'avons pas à demander ici à d'autres lettres du prince de Nassau ce que signifie cet « où vous savez » que la faveur dont il jouit ne lui fait pas oublier ni où il a si grande hâte de pouvoir se rendre, après être passé par Varsovie. Hâtons-nous donc de revenir à la suite de son récit, puisque le soir même du jour où il s'est dessaisi de la première partie de son journal, il s'est empressé d'en commencer une seconde.

« Ce 3 juin (nouveau style).

« La journée de Sévastopol n'eut rien d'intéressant. L'on suivit l'impératrice à bord de l'escadre. Elle visita le port et, le soir, on bombarda un petit fort construit exprès et auquel on mit le feu à la sixième bombe; il était plein d'artifices et un fit bel effet. L'empereur parla à l'impératrice des nouvelles qu'il avait reçues des Flandres.

Il désapprouva fort la conduite de sa sœur et de son beau-frère. Son projet est de faire marcher six régimens. Il y a six jours que je le savais, mais il n'en a parlé à l'impératrice qu'aujourd'hui qu'il lui est arrivé un courrier avec des détails. Cela doit lui donner beaucoup d'humeur ; mais il ne le fait pas paraître. Cela nous assure la paix pour le moment, et, en conséquence, il est parti aujourd'hui un courrier pour Paris et les points d'arrangement que l'on propose aux Turcs sont si justes qu'il faudrait qu'ils fussent bien Turcs pour s'y refuser. Mais cela n'est reculer que pour mieux sauter.

« Aujourd'hui nous avons été dîner à une terre du prince Potemkin dans les montagnes. Elle est si bien placée qu'il appelle cette vallée *Tempé*. Mais la journée était si forte que, quoique l'impératrice soit montée en voiture à 7 heures du matin, nous ne sommes arrivés à Batchi-Séraï, où nous couchons, qu'à minuit. Aussi elle est si fatiguée que l'on séjournera ici demain. Mais le prince de Ligne et moi nous partirons pour aller voir nos terres qui sont sur le bord de la mer, de l'autre côté des montagnes. » — Au cours de leur précédent voyage, quelques mois auparavant, le prince Potemkin n'avait pas donné au prince de Nassau moins de sept terres, situées sur divers points de son commandement. On sait avec quelle prodigalité il les distribuait alors à tous ceux qu'il pouvait croire en mesure et en disposition d'en tirer un parti quelconque immédiatement. — « C'est une excursion qu'il faut faire à cheval, car il n'y a pas de chemins ; nous rejoindrons l'impératrice dans deux jours au Vieux-Crimée. Adieu. Il est deux heures du matin. »

« Partis à midi de Batchi-Séraï où l'impératrice devait séjourner à cause de la fatigue de la veille, nous nous acheminâmes vers les montagnes, le prince de Ligne et moi. Nous avions pour conducteur un jeune Italien, major de chasseurs, qui avait levé le plan de toutes ces montagnes. Nous avions pour escorte douze Cosaques et douze Tartares du régiment, et mon valet de chambre pour tout domestique. Après avoir marché par des précipices, nous nous trouvâmes, à la nuit, au haut de la plus haute montagne appelée *la Chétarda*, et, comme les chemins ne sont pas encore faits dans cette partie, nous ne suivions que des sentiers plus ou moins fréquentés. Les bois sont superbes dans cette partie; aussi la nuit, qui était naturellement très obscure, le devint-elle au point de ne plus reconnaître le sentier, et nous nous perdîmes. Plusieurs fois, nous fûmes au moment de nous précipiter dans des abîmes que nous ne reconnaissions qu'au bruit que l'eau faisait en tombant. Ligne avait mis pied à terre. Pour moi, je restais sur mon cheval

accoutumé aux montagnes et qui avait plus d'instinct que moi pour éviter de se précipiter. Nous fîmes douze verstes ainsi et nous trouvâmes heureusement un village tartare où le cuisinier de M. Ribas nous prépara un très bon souper. Les Tartares nous reçurent avec la plus grande hospitalité. L'on trouve, chez tous, des divans avec des coussins très propres. Après avoir dormi tout habillés, nous nous mîmes en route à quatre heures du matin. Pendant que l'on préparait les chevaux, j'allai de maison en maison pour tâcher de voir quelques femmes, mais dès que j'approchais, sur-le-champ la maison se fermait. J'en surpris cependant une qui était à faire de la toile. Sa figure, qu'elle cacha vite, me parut assez jolie ; elle avait les cheveux frisés et peints comme ceux des femmes turques.

« Nous avions passé les hautes montagnes et nous entrions dans un très beau pays. Après avoir passé plusieurs belles vallées, nous arrivâmes au cap Parthéniza qui est à Ligne. Il était trop fatigué pour aller plus loin ; je le laissai avec des Albanais qui gardent la côte et dont l'un lui servit d'interprète, et, avec M. de Ribas, je continuai ma route jusqu'au Massoudre qui m'avait été donné. Le pays s'embellit à chaque pas que l'on fait depuis Parthéniza, et, si jamais Iphigénie desservit le temple qui était au cap, elle allait sûrement souvent au Massoudre qui est le plus beau lieu des environs. Les jardins de Massoudre sont baignés par la mer et s'élèvent en amphithéâtre jusqu'à 200 toises au-dessus de son niveau que se trouve le village, autrefois considérable, mais dont toutes les maisons sont abandonnées. Les jardins, ou plutôt les vergers, continuent encore en s'élevant à 100 toises perpendiculaires toujours en pente jusqu'au tiers de la montagne que l'on trouve des terres labourables, des prés, et, plus haut, des arbres de toute espèce entremêlés de rochers qui couronnent la montagne de la manière la plus pittoresque et majestueuse. Les plus belles eaux en sortent de toutes parts et vont donner à toutes les maisons de quoi arroser les beaux vergers qui les entourent. L'arbre le plus commun est le noyer. Ils sont, la plupart, assez gros pour que quatre hommes ne puissent les embrasser ; jamais je n'en ai vu autant ni de si gros ; les cerises, les prunes, les poires et pommes y abondent. L'on y trouve des figuiers, des mûriers, des oliviers, des grenadiers. Je n'ai vu dans aucun pays la nature plus vivace. Les vergers de ce pays doivent donner une idée des jardins d'Éden ; la nature y est superbe. J'y ai choisi un lieu charmant où je vais faire bâtir un kiosque. C'est là où, lorsque j'aurai cessé d'être, je désire être porté. J'y serai à jamais près de la mer que j'aime dans un lieu bien délicieux.

« Après avoir pris toutes mes dispositions pour tirer parti de ce

charmant séjour, je me suis embarqué sur un petit bâtiment grec qui s'y trouvait et je suis revenu à Parthéniza pour reprendre le prince de Ligne qui s'était impatienté et était allé m'attendre où nous devions coucher. Je le trouvai faisant des vers pour mettre sur les monumens qu'il veut faire élever pour l'impératrice et le prince Potemkin. Il était enchanté de ses Tartares, qui, cependant, veulent tous quitter Parthéniza. Pour moi, qui, grâce à Dieu, n'en ai que dix familles trop riches pour avoir suivi l'exemple de ceux qui ont abandonné leurs maisons, je ne peux trop me louer de leur réception. A mon arrivée, l'on tua l'agneau le plus gras, l'on me servit des noix, seul fruit du moment, de la crème bien douce, du lait aigre de vache et de jument, enfin tout ce que les Tartares aiment le plus. Aussi ne fis-je pas grand honneur au souper que Ligne avait fait préparer. Le vent était favorable pour aller à Soudac, où j'ai des vignes et où il était incertain si l'impératrice ne viendrait pas dîner le lendemain. Je proposai à Ligne de partir sur-le-champ, mais il voulait se coucher. Je consentis à l'attendre jusqu'à trois heures du matin que nous nous rendîmes au bord de la mer. Il pleuvait à verse ; la mer n'était pas très belle. Ligne prétendit alors que nous courrions risque de ne pas arriver. J'eus beau lui dire que, de lieue en lieue, l'on trouvait des villages sur le bord de la mer où nous aurions des chevaux en cas de vents contraires ; que nous irions à la rame comme à la voile ; comme il n'est pas du tout marin, je ne pus pas le convaincre. Il renonça à voir Soudac et il reprit le même chemin qu'il avait suivi en venant. M. de Ribas alla avec lui. Je ne gardai que mon valet de chambre et un interprète avec deux Tartares.

« Je suivis la côte jusqu'au cap Coup (?) qui n'est éloigné de Soudac que de quinze verstes. Les Tartares me donnèrent de bon lait et des chevaux excellens. Celui que je montais était si bon que je voulus l'acheter. Jamais cheval ne m'a fait autant de peur. A peine fus-je dessus qu'il partit à toute course pour rejoindre le Tartare qui me servait de guide et qui avait pris les devans, pendant que l'on arrangeait ma selle. Nous avions une grande descente près d'un précipice ; il partit à toute course. Le Tartare, qui me vit venir, se mit au galop, de sorte que, le chemin étant trop étroit pour arrêter mon cheval qui voulait aller et qui, en se renversant, aurait pu me précipiter, je pris le parti de le laisser faire. Je volais ; jamais je n'ai rien monté de plus léger et d'aussi sûr. Aussi achetai-je ce bon petit cheval tout ce que l'on voulut, c'est-à-dire cent francs, et je l'ai laissé à l'homme qui dirige mes vignes jusqu'à ce que j'aie une occasion de le faire venir. Sur le chemin je fus arrêté par une noce tartare ; la femme, qui était

seule dans une petite charrette couverte et bien fermée, était précédée par une cinquantaine de Tartares, tous bien mis et bien montés. Dix-huit femmes bien mises, mais couvertes de manière à ne laisser voir que le bout du nez, suivaient le char qui menait la mariée dans le harem de son mari. Elles étaient montées sur de jolis chevaux et la marche était fermée par une cavalcade de Tartares plus âgés. Je trouvai à Soudac (1) M. Fabre qui dirige les jardins de la Couronne et les miens. Je visitai mes vignes et il compte que, cette année, j'aurai dix-huit mille bouteilles de vin. Il fera commencer nos plantations cet automne. Je soupai à Soudac et je dormis jusqu'à trois heures du matin que je me mis en marche pour visiter toutes les vignes. Comme le prince Potemkin n'avait pas pu venir et qu'il s'y intéresse beaucoup j'étais bien aise de pouvoir lui en rendre compte. A neuf heures, j'arrivai au Vieux-Crimée et j'en repartis à dix avec l'impératrice pour Caffa. Je parlai beaucoup, pendant la route, des belles positions que j'avais vues. Ligne était enthousiasmé de Parthéniza et, moi, j'assurais que Massoudre valait beaucoup mieux. Le prince était de mon avis. Nous trouvâmes à Caffa, — qui s'appelle actuellement Théodosie, — l'empereur qui y avait été de grand matin pour tout voir. C'est le seul endroit de la Tauride où l'on voie des monumens conservés. A la monnaie, l'on avait frappé une médaille que le prince Potemkin présenta à l'impératrice, et tout était préparé pour en frapper d'autres, mais l'impératrice passa sans s'arrêter et la donna au général Momonof pour qu'il la mît dans sa poche; je la vis le soir; il y avait d'un côté l'impératrice et,

(1) Le prince de Nassau était déjà venu à Soudac dans son premier voyage avec le prince Potemkin : « Si jamais je veux fuir le monde, écrivait-il alors, le 13-24 janvier, c'est à Soudac que je me retirerai. Je ne connais pas un plus beau ni meilleur pays. Ce canton ressemble singulièrement aux environs de Valence; et, comme vous savez que le royaume de Valence est le plus beau pays des Espagnes, vous pouvez juger de la beauté de celui-ci. La vallée de Soudac est couverte par de hautes montagnes au nord, à l'est et à l'ouest. Elle ne s'ouvre qu'au vent du midi, ce qui change totalement le climat de ce charmant endroit. Aussi laissâmes-nous la gelée à 15 verstes de Soudac et il y faisait chaud au point de dîner sous une tente sans qu'aucun de nous ait gardé de pelisse ni redingote. La mer, des montagnes escarpées, des rochers, un vieux château, des bois, la richesse de la vallée, pour laquelle tout a l'air d'avoir été placé, doivent donner à tous ceux qui verront ce séjour enchanté le désir de s'y établir. J'ai choisi le meilleur emplacement; je suis à côté du prince Potemkin, et, comme c'est la meilleure partie pour la culture de la vigne, des mûriers et des oliviers, je vais écrire à Constantinople pour que l'on m'envoie, cet automne, un vaisseau chargé d'oliviers et de ceps de vigne; et j'écrivai à Mme Rénier pour faire venir de Champagne un homme pour faire le vin, car il ne manque que la façon au vin de Tauride pour qu'il soit excellent. Nous sommes venus coucher ici; nous allons partir pour aller dîner à Caffa... »

de l'autre, qu'elle avait bien voulu venir à la monnaie accompagnée du comte de Falkenstein. Nous revînmes coucher au Vieux-Crimée. »

« Nous partîmes le lendemain pour venir dîner à Karasbazar où l'impératrice avait déjà passé pendant que j'étais dans les montagnes. Le palais y est joli, les jardins charmans, et le prince y avait fait tirer un feu d'artifice d'une très grande beauté. J'ai entendu dire à l'empereur que jamais il n'avait rien vu de si beau. Il y avait dans le bouquet vingt mille grosses fusées. L'empereur fit venir l'artificier afin de savoir ce qu'il y avait de fusées, afin, disait-il, de savoir que commander s'il était dans le cas de faire tirer un beau feu d'artifice. Je vis répéter l'illumination qu'il y avait eu le jour du feu d'artifice ; elle était composée de cinquante-cinq mille terrines qui couronnaient toutes les montagnes des chiffres de l'impératrice. Les jardins étaient aussi illuminés ; je n'ai rien vu de plus superbe !

« L'on vint coucher à moitié chemin du pont de pierre. Le lendemain, l'on repassa les lignes de Pérékop où nous dînâmes, et nous couchâmes au pont de pierre. Nous trouvâmes près de là les mêmes Cosaques que nous y avions vus en passant. Je partis à trois heures du matin pour aller voir les terres que j'ai sur le bord du Dniéper ; ce sont les meilleurs pâturages qu'on puisse voir. J'y ai trouvé quarante-six familles et un établissement de six cents chevaux d'artillerie qui vont quitter l'endroit. J'y ai décidé l'établissement de quelques villages et j'y aurai de grands troupeaux. J'ai rejoint l'impératrice et, le lendemain, sa séparation s'est faite avec l'empereur qui passa une heure dans son cabinet, et, au moment où elle allait monter dans sa voiture, il voulut lui baiser la main ; elle s'en défendit et ils s'embrassèrent. Il marcha ensuite devant elle jusqu'au carrosse où il voulut encore lui baiser la main ; mais ils s'embrassèrent très affectueusement. Puis, l'empereur me demanda si je savais où logeait le prince Potemkin, qu'il voulait aller voir. J'allais l'y conduire, mais nous le vîmes arriver. L'empereur redescendit de voiture et alla à celle du prince qui descendit. L'empereur lui fit ses adieux et son compliment sur tout ce qu'il avait fait voir à l'impératrice et puis l'embrassa et remonta en voiture. Nous rejoignîmes l'impératrice et, après dîner, nous prîmes les devans pour venir droit ici où l'impératrice n'arrivera que demain soir. En chemin, nous avons vu un camp de six mille hommes de cavalerie commandé par le général Souwarof et, ici, nous avons eu, toute la journée, de la musique..... »

Ici s'arrête de nouveau, mais cette fois définitivement, le journal du prince de Nassau durant ce voyage. Poussa-t-il jusqu'à Pultawa, comme il se l'était proposé, ou bien, pressé de regagner Varsovie d'où il était absent depuis près de six mois, — alors qu'en quittant la Pologne, il avait cru n'aller faire en Russie qu'une visite de cinq à six jours, — prit-il plus tôt congé de Catherine? Aucune de ses lettres ne nous renseigne à cet égard. La première en date que l'on rencontrera dans la suite de sa correspondance est bien, il est vrai, par une curieuse coïncidence, écrite à Pultawa, mais à Pultawa cinq mois plus tard, le 5 novembre ; or, que d'événemens dans ces cinq mois !

Pour lui, il aura eu le temps d'aller à Varsovie, à Paris, à Madrid, et de revenir auprès de Potemkin au bord du Dniéper d'où, par Pultawa et Moscou, il a hâte de gagner Saint-Pétersbourg. Car ce qu'il va solliciter de l'impératrice, pleinement assuré maintenant de l'assentiment de la France, ce n'est plus seulement une lointaine espérance, mais bien l'honneur immédiat d'un commandement devant l'ennemi. La guerre, qu'il avait cru voir indéfiniment ajournée, est, en effet, déclarée et même commencée; mais, — par un renversement des rôles bien inattendu qui prend la Russie au dépourvu et jette la perturbation dans notre politique, — déclarée et commencée... par la Turquie.

Mis D'ARAGON.

LES

PHOQUES A FOURRURES

Depuis le jour où Franklin fit signer à l'Angleterre mortifiée le document qui stipulait l'indépendance des États-Unis d'Amérique, des motifs de rupture ont souvent divisé les deux nations. Les Anglais, forts de leur droit d'aînesse, ont cru pouvoir, — trop souvent, hélas ! — morigéner leur jeune frère Jonathan. Celui-ci, conscient de sa virilité, entraîné par cette belle sève de jeunesse qui court dans ses veines, n'a répondu aux sermons qu'on lui prodiguait que par de spirituelles impertinences. John Bull se taisant au lieu de les relever, les plus grosses querelles ont dû finir faute d'alimens pour les entretenir.

Il arrive parfois à Venise que deux barques s'entre-choquent dans un canal. Les gondoliers se toisent sans proférer une parole, mais leurs regards échangent des flammes. A mesure que les embarcations se dégagent et s'éloignent l'une de l'autre, ceux qui les dirigent vomissent d'horribles imprécations ; mais quand leur colère est arrivée à ce paroxysme qu'une bataille est inévitable, la lutte est impossible, tellement est grande la distance qui sépare les adversaires. Au moment où l'on suppose qu'Américains et Anglais vont s'entre-déchirer, survient une circonstance providentielle qui les met d'accord. Il y a deux ans, à peine, des bateaux battant pavillon anglais, et en quête de phoques à fourrures dans la mer de Behring, sont saisis par des croiseurs américains. Les capitaines de ces bateaux, ainsi que leurs équipages, sont jetés en prison, jugés et condamnés. D'un tout autre peuple que celui des États-Unis, l'Angleterre eût exigé aussitôt une réparation éclatante et des

indemnités formidables. Elle a préféré un arbitrage qui décidera si ses bâtimens avaient, oui ou non, un droit de pêche dans les mers avoisinant l'Océan-Glacial arctique.

C'est à Paris, au quai d'Orsay, dans un des plus élégans salons du ministère des affaires étrangères, que la question s'élucide. Nulle solution à un différend fort grave ne pouvait être plus pacifique : ce n'est pas nous qui en témoignerons du regret. Comment ne pas en effet se dire que c'est de cette façon si simple que devraient se trancher les contestations entre nations qui se disent civilisées et chrétiennes. Qu'elles aient désormais recours à l'arbitrage, et alors, quelle transformation en Europe où il n'est plus un peuple qui ne ploie sous les charges militaires, où il n'est pas un adolescent sur qui ne pèse l'obligation de servir, à l'heure où les vocations se dessinent et les carrières s'imposent.

M. le baron de Courcel, par suite de l'usage qui veut que la présidence d'un conseil d'arbitrage soit donné au diplomate de la nation où se tiennent les séances, n'a pas manqué d'indiquer, dans un remarquable discours d'ouverture, ce qu'il y aurait d'heureux si les guerres s'évitaient par des moyens pacifiques. « Puisse la divine Providence, a-t-il dit, de qui relèvent toutes les actions des hommes, nous donner la force et nous inspirer la sagesse nécessaire pour accomplir notre difficile mission, et pour marquer ainsi une étape vers la réalisation de la parole pleine de consolation et d'espoir de celui qui a dit : « Bienheureux les pacifiques, car la terre leur appartiendra ! »

Il faudrait posséder cette force à laquelle a fait appel l'honorable M. de Courcel pour aborder, même en l'effleurant, tout ce que les doctes avocats anglais et américains ont accumulé de documens à l'appui de leurs causes. D'aucuns ont failli remonter au déluge, ce qui n'eût pas été sans à-propos puisqu'il s'agissait de pêche ; d'autres ont démontré que la nécessité de vivre obligea l'homme dès sa venue sur terre à créer droit de propriété ; l'étrange maxime de Proudhon, « la propriété c'est le vol, » a été même expliquée par un des éminens avocats avec une certaine apparence de raison ; il en est, — des Anglais, — qui ont soutenu cette vérité bien surprenante tombant de leurs bouches, que les mers étaient des étendues indéfinies sur lesquelles toutes les marines du monde avaient le droit de naviguer à leur guise. Il n'est plus permis d'en douter.

En ce qui concerne cette étude, nous nous bornerons à la description des îles du pôle Nord d'où est parti le conflit qui divise en ce moment la Grande-Bretagne et les États-Unis. Nous dirons la vie des phoques, pauvres amphibies sans défense que l'on y tue par centaines de mille au temps de leurs amours, et que l'on massacre,

prétendent non sans quelque raison leurs bourreaux, pour le plus grand bien de l'humanité.

Est-ce à ce titre que les séances du palais du quai d'Orsay ont été suivies, à leur début, par un public mondain, très élégant, entièrement distinct de celui qui se porte aux débats des drames passionnels d'une cour d'assises? C'est possible. Les plaidoyers que beaucoup de jeunes femmes sont venues durant plusieurs jours entendre au quai d'Orsay n'ont pu les intéresser. Mais palpitante pour elles était la question de savoir si, par suite d'une extermination brutale des phoques, elles allaient être privées un jour de la plus riche des fourrures connues, d'un abri dont la douce chaleur les a si souvent préservées du coup d'air glacé, qui parfois les guette et les tue en pleine éclosion de leur jeunesse.

I.

C'est vers la fin du XVII[e] siècle que des navigateurs russes partirent de Sibérie pour explorer les mers de l'Océan arctique. Presque seuls à sillonner ces immenses solitudes, ils n'y portaient d'autre intérêt que celui de naviguer sous des latitudes nouvelles. En 1728, quatre-vingts ans plus tard, Behring découvrait le détroit qui porte son nom. Au second voyage que le navigateur danois fit dans ces parages, il reconnut le plus grand nombre des îles Aléoutiennes, plus celles du groupe du Commandant sur l'une desquelles son navire échoua. Un hasard heureux fit que l'île où il perdait son bâtiment se trouvait être un des rares repaires, — *rookeries*, — préférés par les phoques de l'espèce aujourd'hui si recherchée du *Callorhinus ursinus*. Ces animaux s'y rassemblaient annuellement en grand nombre ; les femelles y mettaient au monde leurs petits ; les mâles les fécondaient de nouveau et, à l'approche de l'hiver, tous ensemble prenaient la mer pour se diriger, on ne savait alors dans quelle direction. C'était par centaines de mille qu'ils y revenaient aux beaux jours.

On se doute bien de la stérilité qui règne dans l'archipel du Commandant. Nulle créature humaine ne pourrait y vivre des fruits du sol. De rares tribus d'Esquimaux se rencontrent bien aux alentours du détroit de Behring ; il y a aussi quelques indigènes vivant de pêche et de chasse dans les Aléoutiennes, mais il faut descendre plus bas dans le sud-américain pour trouver des Indiens en société ou plutôt en tribus. La péninsule d'Alaska, les côtes nord de la Sibérie sont également rebelles à toute culture. Jusqu'à l'installation des pêcheries que les Américains devaient y établir, les navigateurs ne trouvèrent que solitude et désolation.

La découverte des immenses troupeaux de phoques à fourrures sur l'île où Behring s'était jeté avec son navire impressionna vivement les Russes; ils y virent une source inépuisable de richesse, et, tout en se livrant à l'extermination des animaux que le hasard venait de leur faire rencontrer, ils sillonnèrent la mer de leurs vaisseaux dans l'espoir de trouver de nouveaux repaires. C'est à un baleinier, du nom de Pribylov, un marin audacieux et de grande énergie, que cet avantage fut réservé. Dans les années 1786 et 1787, il aborda à Saint-Paul et à Saint-George, deux îles formant le groupe qui porte aujourd'hui le nom de celui qui les découvrit, groupe dont la richesse en amphibies égalait celle des îles de Behring et de Cooper de l'archipel du Commandant.

Ces îles, formées en partie de roches basaltiques, d'amas de sable que les vents accumulent sur leurs bords, de terres battues par les ébats des phoques, étaient inhabitées. Une herbe drue et d'un vert jaunâtre, la *glyceria angustata* des botanistes, s'y montre maintenant sur divers points autrefois arides. C'est une végétation récente. Elle prouve que l'extermination des amphibies a été poussée à l'extrême, et c'est, en faveur d'une prompte réglementation de la tuerie de ces animaux, l'argument le plus probant qui puisse être donné. Il en est encore un autre : leur destruction a été poussée avec une telle imprévoyance sur les îles Behring et Cooper qu'ils ont disparu presque complètement de cet archipel depuis un siècle et demi (1). Le même désastre eût infailliblement frappé les îles Pribylov, si, lorsqu'elles furent découvertes, les chasseurs de phoques eussent connu la préparation rapide des fourrures telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui. Le temps leur manqua pour accomplir leur œuvre de destruction totale. « De 50,000 à 60,000 phoques à Saint-Paul et de 40,000 à 50,000 à Saint-George furent très régulièrement tués pendant plusieurs années, dit l'évêque Veniaminov. Nulle demande n'exigeait une telle boucherie. Les peaux étaient emmagasinées sans que l'on songeât à connaître leur nombre. En 1803, 800,000 fourrures se trouvèrent entassées dans des dépôts sans qu'il fût possible de les vendre avec quelque avantage. 700,000, envahies par la moisissure, furent jetées à la mer (2)! » Une peau bien préparée vaut aujourd'hui à Londres 1,000 ou 1,200 francs. C'est donc bien près d'un milliard de francs que les exterminateurs de phoques perdirent cette année-là.

En 1806, les Russes, quoique bien tardivement, prévoyant que

(1) Lettre du docteur A.-Th. von Middendorf, de Dorpat, en Livonie, à M. Wurts, chargé d'affaires.

(2) Évêque Veniaminov, *Zapisskie*, ch. XII, t. I, 1848.

les phoques allaient disparaître des îles Saint-Paul et Saint-George, comme ils avaient disparu de l'archipel du Commandant, défendirent aux pêcheurs l'approche des îles Pribylov. La chasse recommença en 1810, trop tôt encore, car les résultats en furent presque nuls. En 1834, nouvelle défense. Cette prohibition dura sept ans, après quoi les phoques commencèrent à reparaître en troupes si compactes que, progressivement, de 1867 à 1889, il en fut tué annuellement plus de 100,000.

Le repeuplement se fit à la suite de l'idée qu'eurent les Russes d'étudier les mœurs des phoques. Ayant reconnu que ces animaux étaient polygames au plus haut degré, ils ne laissèrent la vie qu'à un nombre restreint de mâles ; ils préservèrent du massacre les femelles sans exception, vouant à la mort tous les phoques célibataires. Lorsque, en 1867, ils cédèrent Saint-Paul et Saint-George aux États-Unis, la masse des phoques était aussi compacte qu'au temps où le baleinier Pribylov découvrit leurs repaires. Ce navigateur a raconté qu'en arrivant au milieu de la nuit près de ces îles dont il ne soupçonnait même pas le voisinage, il entendit un bruit aussi terrifiant que celui du Niagara à sa chute. Lorsque le brouillard se dissipa aux premières lueurs du jour, il se rendit compte du phénomène en voyant des lions de mer et des phoques s'ébattre et rugir autour de son navire en quantités innombrables.

Les États-Unis, en devenant acquéreurs des îles Pribylov, montrèrent pendant la première année de leur possession la même insouciance que les Russes lorsqu'ils découvrirent celles de Behring et de Cooper. Leurs droits n'étant pas sans doute bien connus, des pêcheurs de nationalités diverses, mais Anglo-Américains pour la plupart, assaillirent les phoques et en abattirent 240,000 en une seule expédition. Un second massacre allait se produire, quand les Américains firent défense de chasser tout animal vivant sur les territoires qu'ils venaient d'acquérir. Les bateaux surpris en chasse dans les eaux d'Alaska devaient être saisis et capturés par leurs croiseurs. Et, comme l'exploitation directe des phoques n'était guère possible pour un gouvernement, le président des États-Unis la céda à une compagnie qui ne recula pas devant le paiement annuel de 300,000 dollars, plus une taxe frappant tout animal capturé. L'affaire était fort avantageuse pour les États-Unis ; elle n'était pas moins productive pour les Anglais, car Londres est, comme pour beaucoup d'autres produits, le marché des peaux par excellence ; des milliers d'ouvriers y gagnent à ce trafic un plantureux bien-être.

De 1867 à 1889, les locataires des pêcheries abattirent annuelle-

ment 100,000 animaux, chiffre qui ne devait pas être dépassé, et il en eût été sans doute ainsi pendant de longues années, si une nouvelle diminution dans l'arrivage annuel des phoques ne s'était produite. A quoi devait-elle être attribuée? Aux ennemis qui, comme l'espadon, leur font une guerre acharnée? Aux requins qui les happent dès qu'ils s'aventurent dans un courant d'eau chaude? Aux insulaires des Aléoutiennes, à ceux de l'Alaska qui, depuis un temps immémorial, se nourrissent de leur chair et s'habillent de leurs dépouilles? Le mal avait une autre origine. On sut bientôt que des navires montés par des pêcheurs provenant des ports de la Colombie anglaise, et faisant usage d'armes à feu, couraient l'Océan à la recherche des phoques et en faisaient de riches chargemens. La mer de Behring, *maré clausum*, longtemps respectée, fut violée par eux en 1883. Les croiseurs de la marine des États-Unis intervinrent alors, et, en 1886, trois navires de la Colombie anglaise ainsi que d'autres bateaux portant le pavillon étoilé furent conduits au port américain le plus proche. Là, un tribunal les déclara de bonne prise; capitaines et équipages subirent de la détention.

Ainsi qu'on doit bien le supposer, ces captures, coup sur coup répétées, mirent l'Angleterre hors d'elle-même; mais, selon leur invariable habitude, les États-Unis ne s'en émurent pas. Lord Salisbury pour les Anglais, et M. Blaine pour les phoques américains, s'évertuèrent dans une correspondance volumineuse à démontrer que le bon droit n'était que d'un seul côté, le leur bien entendu. De guerre lasse, par suite d'une décision du congrès des États-Unis, il fut décidé qu'on enverrait aux Pribylov un agent spécial, M. Henry Elliot, lequel, ayant visité en 1872 Saint-Paul et Saint-George, ferait un rapport de l'état dans lequel, en 1890, il trouverait ces îles. M. Henry Elliot, de retour de son voyage, publia un lumineux rapport qui ne désarma aucune des parties. C'est alors, ainsi que je l'ai dit déjà, que l'Angleterre et les États-Unis résolurent de porter la question devant un haut tribunal d'arbitrage siégeant à Paris. Pour lui rendre la tâche plus facile, les États-Unis ont recueilli des œuvres des juristes et des économistes de tous les pays, ce qui a été pensé et écrit par eux sur le droit de propriété. Ces extraits, réunis en volume et placés sous les yeux des arbitres, ont été faits en vue de répondre en quelque sorte aux cinq questions suivantes : 1° la terre et ses productions ont-elles été données dès l'origine du monde en commun aux hommes? 2° l'institution de la propriété, et spécialement celle de la propriété privée, n'a-t-elle été créée que pour satisfaire aux nécessités sociales de l'homme? Ces nécessités ne peuvent-

elles être divisées comme suit : paix et ordre ; conservation des produits bienfaisans de la nature, et leur développement obligé, pour faire face à l'accroissement de la race humaine, accroissement qui doit résulter des progrès de la civilisation? 3° l'institution de la propriété n'est-elle pas dominée par les susdites nécessités sociales qu'elle doit satisfaire, et doit-elle s'étendre sur chaque objet? 4° l'autorité, qui fait partie de l'institution de la propriété aussi bien chez les individus que pour les nations, doit-elle se limiter aux droits sociaux qui invariablement lui font cortège? Peut-on détruire sans nécessité, et tout ne doit-il pas tendre au bénéfice du plus grand nombre? Ce qui est superflu à un individu ou à une nation ne doit-il pas être offert dans des conditions raisonnables à qui ne possède pas ? 5° en les lieux où une chose utile, — lisez les phoques, — n'est pas fournie par la nature en quantité suffisante pour subvenir au besoin de chacun et lorsque cette chose utile est menacée de disparaître, ne doit-elle pas être érigée en propriété ?

Ce n'est pas tout. Un appel a été fait aux plus éminens naturalistes de notre époque pour qu'ils donnassent leurs opinions sur la guerre qui est faite anx phoques. Ces opinions sont diverses, et ne pouvant les donner toutes, nous nous bornerons à citer les plus intéressantes.

II.

Le savant professeur T.-H. Huxley, membre de la Société royale de Londres, est d'avis d'interdire la capture des phoques partout, excepté aux îles Pribylov, et d'en limiter la prise au taux que l'expérience aurait démontré ne pas être incompatible avec la conservation de l'espèce. Il termine sa consultation d'une façon inattendue : « L'humanité ne souffrira pas beaucoup, dit-il, si les femmes sont obligées de se passer de jaquettes en fourrure de phoque ; quant à la fraction de la population anglaise, canadienne et américaine, qui vit de l'industrie de la peau de phoque, elle ne saurait être plus à plaindre que le nombre infiniment plus considérable de gens qui ont, maintes et maintes fois, eu à souffrir des caprices de la mode. Certes, si les phoques doivent être une source continuelle de querelles entre deux nations, le plus tôt qu'ils disparaîtront sera le meilleur. »

Notre savant compatriote, M. le D[r] Blanchard, secrétaire-général de la Société zoologique de France, est pour la conservation des animaux utiles : « Ce n'est pas, dit-il, sans une profonde tristesse que le naturaliste voit disparaître une foule d'espèces

animales, dont ce siècle aura consommé la destruction ; quand nos mers ne seront plus habitées par les cétacés et les grands pinnipèdes, quand les airs ne seront plus sillonnés en tous sens par les petits oiseaux insectivores, qui sait si l'équilibre de la nature ne sera pas rompu, équilibre auquel ont concouru puissamment les êtres en voie de destruction ! Avec ses harpons, ses armes à feu, et ses engins de toute sorte, l'homme, chez lequel l'instinct de la destruction atteint au plus haut point, est le plus cruel ennemi de la nature et de l'homme lui-même. »

Notre éminent directeur du Muséum d'histoire naturelle de Paris, M. Milne-Edwards, pense aussi qu'il y a de sérieux avantages à ce que des mesures internationales soient prises afin d'assurer une protection à de précieux animaux. « Aujourd'hui, répond M. Milne-Edwards au docteur C. Hart Merriom, l'un des commissaires américains de la mer de Behring, les facilités de transport dont disposent les pêcheurs sont si grandes, les procédés de destruction dont ils usent sont si perfectionnés, que les espèces animales, objet de leur convoitise, ne peuvent leur échapper. Nous savons que nos oiseaux migrateurs sont, pendant leurs voyages, en butte à une véritable guerre d'extermination, et une commission ornithologique internationale a déjà examiné, non sans utilité, toutes les questions qui se rattachent à leur conservation.

« N'y aurait-il pas lieu de mettre les phoques à fourrures sous la sauvegarde de la marine des nations civilisées ? Ce qui s'est passé dans les mers australes peut nous servir d'avertissement.

« Il y a moins d'un siècle, ces amphibies y vivaient en troupes innombrables. En 1808, lorsque Fanning visita les îles de la Géorgie du Sud, un navire quittait ces parages, emportant quatorze mille peaux de phoques appartenant à l'espèce *Artocephalus Australis*. Il s'en procura lui-même 57,000, et il évalua à 112,000 le nombre de ces animaux tués pendant les quelques semaines que les marins y passèrent cette année-là. En 1822, Weddell visite ces îles et il évalue à 1,200,000 le nombre des peaux obtenues dans cette localité. La même année, 320,000 phoques à fourrures furent tués aux Shetland australes.

« Les conséquences inéluctables de cette tuerie furent une disparition rapide de ces animaux. Aussi, malgré les mesures de protection prises depuis plusieurs années par le gouverneur des Malouines, les phoques sont encore très rares, et les naturalistes de l'expédition française de la *Romanche* ont séjourné près d'une année à la Terre-de-Feu et aux Malouines sans pouvoir en capturer un seul exemplaire. C'est une source de richesse qui se trouve tarie. Il en sera bientôt ainsi du *Callorhinus ursinus* dans l'Océan-

Pacifique Nord, et il est temps d'assurer à ces animaux une sécurité qui leur permette une reproduction régulière.

« J'ai suivi avec beaucoup d'attention les enquêtes qui avaient été faites par le gouvernement des États-Unis à ce sujet. Les rapports des commissions envoyées aux îles Pribylov ont fait connaître aux naturalistes un très grand nombre de faits d'un haut intérêt scientifique et ont démontré que l'on pouvait, sans inconvénient, pratiquer des coupes réglées dans ces troupeaux de phoques où les mâles sont en excès. On applique là, de la manière la plus heureuse, ce que l'on pourrait appeler l'impôt sur les célibataires : il aurait assuré la conservation indéfinie de l'espèce, si les phoques émigrans, à leur retour dans les stations de reproduction, n'avaient été assaillis et pourchassés de toute façon.

« Il y a donc lieu de tirer parti des renseignemens très complets que l'on possède sur les conditions d'existence des phoques à fourrures, afin d'en empêcher l'anéantissement, et une commission internationale peut seule indiquer les règles dont les pêcheurs ne devraient pas se départir. »

M. le professeur T. Salvadori, professeur au musée zoologique de Turin, croit, non sans raison, que le massacre annuel de près de cent mille jeunes phoques aux îles Pribylov doit influer sur la décroissance des troupeaux, spécialement en empêchant la sélection naturelle, laquelle aurait lieu, si les jeunes mâles n'étaient pas tués en nombre aussi considérable. C'est pourquoi il est d'avis qu'avec l'interdiction de la chasse en mer, il y aurait lieu d'empêcher, au moins pendant quelques années, la mort d'un aussi grand nombre de mâles.

M. le docteur Léopold de Shrenck, membre de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg, est aussi d'avis que si la chasse pélagique continue dans les conditions où elle se pratique aujourd'hui, la disparition du phoque à fourrure s'ensuivra certainement.

La communication de M. le docteur Henry H. Giglioli, directeur du musée zoologique de Florence, mérite d'être citée. « Il y a quelques années, écrit le savant naturaliste, au cours de mon voyage autour du monde, à bord du *Magenta*, j'ai eu la bonne fortune de visiter une importante station d'une des espèces de phoques à oreilles, fréquentant le Pacifique méridional, la fameuse *Otaria jubata*, ou lion marin. La station en question se trouve située immédiatement en arrière du cap Stokes, dans le golfe de Peñas, sur la côte méridionale du Chili, et est précisément celle que visita Darwin, au cours de son mémorable voyage à bord du *Beagle*. Je n'oublierai jamais le spectacle dont je fus alors témoin ; des centaines de ces otaries s'offraient à mes regards étonnés, couchés

çà et là sur la grève et sur les rochers de la plage dans toutes les attitudes du repos, ou gracieusement, et sans témoigner la moindre crainte, se livrant autour de notre bateau à toutes sortes de jeux folâtres. Ce jour-là, je fis pour la première fois connaissance avec ces singulières créatures, et, de cette époque, — 1867, — date l'intérêt tout spécial que j'ai toujours éprouvé depuis pour l'étude des Otaridées, l'une des plus curieuses familles du règne animal...

« En ce qui concerne la chasse pélagique du *Callorhinus ursinus* faite en mer par des bateaux pêcheurs, elle doit être doublement condamnée, puisque la destruction atteint presque exclusivement les femelles nourricières ou pleines, c'est-à-dire les animaux qui, dans aucun cas, ne devraient être tués. Il est absolument regrettable qu'une nation civilisée, possédant des règlemens de pêche, permette un pareil gaspillage. Quand on considère que les 62,500 peaux, dont les chasseurs pélagiques se sont emparés en 1891, représentent au minimum le sixième des phoques détruits, soit 375,000 — en admettant que l'on prenne un animal sur trois atteints, et que chacun de ces derniers allaite ou porte un petit, — point n'est besoin de chercher ailleurs la cause de la rapide diminution observée dans les stations des îles Pribylov. Si la chasse pélagique du phoque n'est interdite ou sérieusement entravée dans le Pacifique septentrional et dans la mer de Behring, l'extermination du *Callorhinus ursinus*, au point de vue économique, sera consommée d'ici quelques années. »

La chasse en mer du phoque est aussi condamnée par les savans naturalistes et docteurs Philip Lutley Sclater, de Londres, Alfred Nehring, de Berlin, G. Hartlaub, de Brême, Von Middendorf, de Dorpat, en Livonie, Emil Holub, de Prague, et Carlos Berg, de Buenos-Ayres. A ces autorités il convient d'en ajouter deux non moins illustres en histoire naturelle, MM. W. Lilljeborg et A.-E. Nordenskjold, de Stockholm. « La chasse pélagique, ont écrit ces professeurs, c'est-à-dire la poursuite systématique du phoque en pleine mer, au cours de ses migrations et autour des stations, amènera bientôt l'extermination de cet animal précieux, et d'un intérêt si considérable au point de vue scientifique, d'autant plus qu'un grand nombre des animaux tués de cette façon sont des femelles pleines ou des femelles qui ont quitté momentanément leurs petits pour se mettre en quête de nourriture dans le voisinage de leurs îles. Tous ceux qui ont une expérience quelconque de la chasse du phoque attesteront de même que seulement une petite portion des phoques tués ou blessés gravement en pleine mer peuvent être capturés de cette façon. Nous sommes donc persuadés que l'interdiction de la chasse pélagique du phoque est une

condition nécessaire pour prévenir l'extermination du phoque à fourrure. »

III.

Le *Callorhinus ursinus* se reproduit dans les mers de Behring et d'Okhotsk. Entre toutes les îles de ces mers, il n'en est que cinq de très petite étendue où cet amphibie se plaise. Ce sont les îles du Commandant et le récif de Robben, appartenant à la Russie; les îles Pribylov, propriété des États-Unis; les Kouriles, possessions japonaises. Les îles Pribylov et du Commandant se trouvent dans la mer de Behring; le récif de Robben est situé dans la mer d'Okhotsk, près de l'île de Saghalien, et les Kouriles s'étendent entre Yéso et le Kamtchatka. On ne connaît aucun autre point du globe où l'espèce se reproduise. Nous devons faire remarquer que, par suite de la grande extermination qui s'en est faite autrefois dans les possessions russes, cette espèce est devenue d'une grande rareté.

Les phoques des îles Lobos, de l'archipel Galapagos, de la Basse-Calédonie, en un mot, tous ceux des mers du Sud, sont d'une espèce différente de celle de leurs congénères du Nord. Ceux-là aussi, même ceux que le professeur Giglioli, de Florence, vit en si grande quantité sur la côte méridionale du Chili, ont presque disparu par suite d'une chasse sans merci; l'avidité stupide de leurs persécuteurs a tari probablement là pour toujours une source de grande richesse, et fait disparaître une école de navigation très utile aux marines marchandes.

Lorsque les brouillards de l'hiver commencent à se former sur les eaux du Pacifique septentrional, quand les nuits deviennent sans fin, qu'une neige abondante tombe silencieusement sur les îles où les phoques ont passé leur été, ces amphibies émigrent en masse vers des régions plus tempérées. Ceux des possessions russes et des Kouriles se dirigent au sud en côtoyant les rivages japonais; ceux des îles Pribylov, quittant la mer de Behring par les passes si nombreuses des îles Aléoutiennes, longent les côtes sud-est du continent américain. Le mélange des deux troupes émigrantes ne se fait jamais; été comme hiver, des centaines de lieues marines les séparent.

Ces déplacemens, qui se renouvellent tous les ans, sont conformes à cette loi mystérieuse qui veut que tout animal émigrant suive une route dont rien,— sauf un plomb meurtrier ou un ennemi de son espèce, — ne le fait dévier à l'aller comme au retour. Son instinct lui dit que c'est dans les lieux qu'il a quittés à l'approche

de l'hiver, qu'il trouvera le printemps et qu'il sera convié à de nouvelles amours. Ainsi le veulent les règles de la reproduction et de l'inaltérable conformation de l'espèce.

Les phoques mâles, — les *bulls*, — ainsi que les Américains et les Anglais les appellent, ceux qui sont dans la force de l'âge, en plein pouvoir de leur vigueur, font les premiers leur apparition sur leurs îles préférées, dès la dernière semaine d'avril ou au commencement de mai. Jamais plus tôt, jamais plus tard. Qui leur apprend une telle régularité? Comment dans les profondeurs de l'Océan reconnaissent-ils leur voie? Pourquoi abordent-ils toujours sur les mêmes terres ou plutôt sur quelques roches stériles et comme perdues au milieu d'étendues immenses? Les oiseaux émigrans ont une vue admirable qui les aide à s'orienter, mais les phoques?

Chaque *bull* choisit, dans l'île où il aborde, l'aire rocheuse qui lui convient; il s'y installe en maître dans l'attente de l'arrivée des femelles, à moins qu'un *bull* plus robuste que lui ne l'en déloge et ne l'oblige à se fixer ailleurs. Il y a bataille, naturellement; mais ce n'est que le prélude des combats qui vont se livrer, plus terribles encore, quand les femelles feront leur apparition. Sans boire, sans manger, de mai à novembre, c'est-à-dire pendant sept mois, les *bulls*, jaloux à l'excès, veilleront sur leurs harems, sans autre préoccupation que celle d'en interdire les approches aux phoques célibataires qui s'évertuent d'y pénétrer. Leur rage jalouse évanouie, les phoques à fourrures se nourrissent de poissons, de calmars et de crustacés. La voracité d'un phoque est si grande, que l'on s'est très sérieusement demandé si la valeur du poisson qu'il détruit ne dépasse pas la valeur de sa peau.

Au commencement de juin, les femelles arrivent, mais lentement, par de belles journées, en groupes de cent à la fois. Les *bulls* se les disputent avec fureur jusqu'à ce qu'ils aient pu faire un choix de vingt, trente et même quarante compagnes. Ils procèdent à l'installation de leur sérail, avec ce calme, cette dignité, qui, en ces matières, distingue les pachas de Stamboul. En juillet, une vie intense anime les îles, car les femelles, dès leur débarquement, ont mis bas un petit être dont la gestation n'a pas duré moins de onze à douze mois. C'est à terre qu'elles les allaitent, jamais à la mer. Rien de plus divertissant que les ébats de ces nouveau-nés, qui, par milliers, jouent comme de jeunes caniches, dont ils ont la gentillesse et paraissent avoir l'intelligence. Chaque mère veille attentivement sur sa progéniture, ne la confond jamais avec la multitude de nourrissons qui l'entoure, et ne permet à aucune autre mère de l'allaiter. D'ailleurs, elle ne nourrit que son petit, et

c'est ce qui est cause que tant de phoques en bas âge meurent d'inanition lorsque leur nourrice, obligée de quitter les îles pour aller en quête d'alimens, est tuée au large. Quand les mères reviennent au harem, parfois, après plusieurs jours d'absence, on les voit courir affairées, sans souci des grognemens des *bulls*, en quête de leurs nourrissons, retourner ceux qui dorment, les flairer, repousser ceux qui, orphelins, affamés, se jettent sur leurs mamelles pleines de lait. Cette inquiétude dure jusqu'au moment où elles retrouvent enfin celui qu'elles cherchent. Alors, ce sont de véritables caresses qui s'échangent entre la mère et l'enfant.

On n'ignore pas que l'un des plus grands griefs des États-Unis contre les bateaux canadiens et autres qui chassent le phoque en mer est le grand nombre des femelles qu'ils massacrent, femelles dont la diminution, toujours croissante, menace d'anéantir l'espèce. Les mères, qui ne sont que blessées par les armes à feu dont se servent les pêcheurs, sont à jamais perdues, car elles plongent pour ne plus reparaître. Celles qui meurent tout de suite sont recueillies sur le pont des bateaux, éventrées aussitôt, et c'est un spectacle navrant que celui des flots de sang et de lait qui y coulent. Voilà ce que les Américains, non sans quelque apparence de raison, demandent aux arbitres d'empêcher à l'avenir (1).

La chasse pélagique entraîne avec elle un déchet énorme et détruit l'espèce en s'attaquant aux sources de son existence. Par la nature même des choses, aucun choix ne peut être fait et une grande quantité de phoques tués se trouvent perdus. En raison des particularités que présente l'itinéraire des troupeaux de phoques au cours de leurs migrations, il arrive que 90 pour 100 des animaux tués dans le Pacifique septentrional sont des femelles pleines, ce qui occasionne la destruction de deux phoques pour chaque animal adulte tué. Dans la mer de Behring, on prend aussi un grand nombre de femelles : celles-ci se trouvant dans la période de l'allaitement, leurs nourrissons périssent d'inanition sur les îles.

Les femelles ne mettent bas qu'un seul petit à la fois, et l'on a

(1) Le tableau suivant donne le nombre de peaux de phoques provenant de la chasse pélagique ou pêche en haute mer :

ANNÉE.	NOMBRE DE PEAUX.	ANNÉE.	NOMBRE DE PEAUX.
1878.............	264	1885.............	13.000
1879.............	12.500	1886.............	38.907
1880.............	13.600	1887.............	33.800
1881.............	13.641	1888.............	36.818
1882.............	17.700	1889.............	39.563
1883.............	9.195	1890.............	51.404
1884.............	14.000	1891.............	62.500

tout lieu de croire que le nombre des mâles est, à la naissance, à peu près égal à celui des femelles. Les mères sont obligées de rester sur les îles jusqu'à ce que les petits soient sevrés, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de quatre à cinq mois. Mais comme elles allaitent et qu'elles n'ont aucune raison pour se soumettre à la longue diète de leurs seigneurs et maîtres, elles font, en compagnie de phoques non reproducteurs, des excursions lointaines à la recherche de nourriture. On les trouve fréquemment à 100 ou 150 milles au large des îles et quelquefois à de plus grandes distances. C'est là que les guettent les chasseurs pélagiques.

Les nouveau-nés se réunissent en petits groupes nommés *pods*, à peu de distance de la plage, là où le sable leur permet de s'ébattre et de jouer au soleil. Dès qu'ils peuvent se traîner, ils se dirigent sur le bord de l'eau pour y apprendre à nager. S'ils y mettent trop d'ardeur, ils se noient. Les phoques femelles atteignent leur complet développement à l'âge de quatre ans. Les mâles n'y arrivent qu'à la septième année. Si une mort précoce ne frappe les premières, leur existence est habituellement de douze ans ; la vie des mâles dans les mêmes conditions se prolonge jusqu'à l'âge de dix-huit et vingt ans, et, alors, leur poids est de 250 kilogrammes; celui des femelles ne dépasse jamais 35 et 40 kilogrammes. Elles sont donc très inférieures en poids, en force et en pesanteur à leurs congénères mâles. C'est à l'âge de trois ans, pour les deux sexes, que les fourrures atteignent la perfection et leur plus grande beauté.

Les phoques de deux ou trois ans, ceux qu'on appelle *holluschickies*, sont de tous ces animaux les plus intéressans, car la beauté et la richesse de leur peau, leur célibat forcé, les vouent à une mort violente presque aussitôt après leur arrivée dans les îles. Ils y abordent lorsque les vieux *bulls*, déjà installés sur leurs *rookeries*, n'entendent pas qu'on vienne fleureter autour de leurs compagnes. Tournant sans cesse autour des harems, les *holluschickies* tombent au nombre de 100,000 chaque année, sous le gourdin des agens de la compagnie concessionnaire; s'il en est de préservés, c'est parce qu'une sage réglementation empêche qu'il n'en soit abattu davantage. Les survivans errent alors tout le long des îles dans l'espoir de quelque bonne fortune; si elle se présente, ce n'est qu'à la fin de la saison, lorsque la surveillance des mâles épuisés par un long jeûne est devenue moins active. Que de souffrances, que de rebuffades, que de coups de griffes, que de plongeons, ils doivent supporter avant que sonne l'heure de l'émigration hivernale ! Toujours aux Pribylov, le seul rassemblement vraiment important de ces amphibies, les célibataires formés en

colonne compacte, poussés par un irrésistible instinct, tentent, sans trêve ni repos, l'assaut et la conquête des harems. Les vieux *bulls*, incapables de repousser cette masse toujours ascendante, sont contraints de lui abandonner une sorte de sentier par lequel s'effectue un défilé sans fin. Malheureusement pour les célibataires, le défilé aboutit toujours au sommet escarpé d'une falaise, et, comme ceux qui l'atteignent sont dans l'impossibilité de rebrousser chemin, ils sont, comme Télémaque, précipités dans la mer et parfois sur des pointes de rochers sur lesquels quelques-uns se tuent ou se blessent. Le plus grand nombre sort pourtant intacts de l'effroyable culbute, et, aussitôt faisant à la nage le tour de l'île, les jeunes phoques reviennent à leur point de départ pour parcourir une seconde, une troisième et même une quatrième fois, la voie douloureuse.

IV.

Les indigènes chargés de conduire au champ du massacre les jeunes phoques mâles quittent dès l'aube leur village pour se rendre aux plages sur lesquelles dorment les *holluschickies*. A leur vue, les amphibies font une légère tentative pour gagner la mer, mais menacés du bâton et le chasseur se tenant entre eux et l'eau, ils se résignent et on les conduit à l'abattoir avec aussi peu de difficulté qu'il en faut pour conduire des troupeaux de moutons à celui de La Villette. En tout temps, d'ailleurs, l'aspect de l'homme ne leur cause pas grande frayeur. M. Henry-W. Elliot, dont j'ai déjà parlé, cet agent spécial envoyé, en 1890, par un acte du congrès aux Pribylov pour y étudier l'état des pêcheries, — a raconté qu'il s'est promené au milieu d'une multitude de phoques et même dans leurs harems sans leur causer le plus petit étonnement et le moindre trouble. M. Henry-W. Elliot est certainement de tous les naturalistes celui qui connaît le mieux les mœurs de ces amphibies; aussi est-ce à lui qu'il nous a fallu recourir pour la plus grande partie des descriptions que nous en faisons.

Le troupeau des victimes est conduit avec mesure et douceur, dans la crainte qu'une trop grande fatigue n'altère la beauté des fourrures. On leur fait faire des haltes fréquentes pendant lesquelles les phoques s'éventent avec leurs nageoires. Les regards qu'ils jettent, assure-t-on, en ces momens de repos, sur leurs impassibles guides, ont quelque chose d'humain et de suppliant. Quand leurs flancs ont cessé de battre avec force, la marche funèbre recommence. Il est des vieux phoques dans le nombre qui préfèrent subir des mauvais traitemens plutôt que de continuer une course qui leur est extrêmement pénible. Comme leurs fourrures sont

reconnues inférieures à celles des jeunes, on n'insiste pas, et on les abandonne sur la voie, rugissans et pantelans. A fur et à mesure que l'on approche du champ de carnage, l'allure des phoques devient plus saccadée, et c'est par de légers bonds, interrompus par des temps d'arrêt qui ressemblent à une muette protestation, qu'ils atteignent le but. Là, ils tombent exténués, et le temps qu'il leur reste à vivre est juste celui qu'il leur faut pour revenir à leur état normal.

Vers les sept heures du matin, aussitôt après le déjeuner, les indigènes quittent leurs villages et se rendent sur le terre-plein où leurs victimes se trouvent assemblées en plusieurs groupes de cent à cent cinquante à la fois. Les sacrificateurs sont vêtus d'une chemise de flanelle, d'un pantalon de toile, et chaussés de fortes bottes. S'il pleut, ils couvrent leurs épaules d'une sorte de manteau Henri II en peaux de phoques et de lions de mer. Ils ont à la main un fort gourdin en bois de chêne, fabriqué spécialement à leur usage, à New-London, dans le Connecticut. Il est d'une longueur de cinq à six pieds, et son diamètre à l'une des extrémités est de trois pouces; l'autre bout est arrondi de façon à bien tenir dans une forte main d'homme. Chaque indigène est aussi porteur d'un couteau à dépecer qu'il pose sur la terre, à côté de lui.

Très docilement, les phoques se laissent former en cercle, leurs têtes très rapprochées, tournées vers le centre, et à bonne portée des gourdins. Avant de commencer l'exécution, un chef indigène passe une inspection attentive des bêtes; il indique celles qui doivent être épargnées, soit qu'il les trouve trop jeunes, soit qu'il les déclare trop âgées, soit encore parce que leur peau est quelque peu endommagée. Au commandement de : Frappez! les gourdins s'abattent, et en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, avec une rapidité vraiment foudroyante, les phoques désignés pour mourir restent sur le sol sans aucune apparence de vie. Les couteaux entrent aussitôt en fonctions, et pénètrent jusqu'à deux fois dans le cœur des victimes; ils y creusent deux larges plaies par lesquelles le sang s'écoule jusqu'à la dernière goutte afin d'éviter les taches ou maculations. Le chef indique le moment où l'animal doit être dépouillé de sa riche toison, et c'est une rude et délicate besogne, paraît-il, car on y emploie des lames aussi tranchantes que celles des instrumens de chirurgie. Toutefois, l'opération n'est pas longue, et quatre minutes au plus suffisent. Les dépouilles mises à part, les indigènes chargent leurs épaules de la carcasse de l'animal, et vont la jeter sur des dunes sans nul souci des putrides émanations qui bientôt vont s'en dégager sans que,

jusqu'ici, jamais personne en ait souffert. Une fois sur dix, un fait assez curieux se produit. L'indigène qui porte au charnier et sur ses épaules la carcasse encore chaude d'un phoque, se sent tout à coup mordu à la jambe. L'animal, auquel il est sans doute resté quelque vitalité, se venge, dans un dernier spasme, en mordant son porteur. Ces blessures se guérissent aisément par l'application de compresses antiseptiques.

Les peaux sont transportées des lieux du massacre dans des hangars voisins appelés « maisons de sel, » où elles sont de nouveau examinées, ainsi que leurs fourrures, avec le plus grand soin. Toute peau reconnue irréprochable est largement saupoudrée, mise en fardeau, et portée à bord des bateaux à vapeur qui, leur chargement terminé, mettent le cap sur la Grande-Bretagne. Le sel est le meilleur préservatif contre la décomposition de tous les tissus membraneux. Avant que son emploi ait été adopté, les peaux étaient desséchées au grand air. Avec un personnel forcément restreint, il était impossible d'en préparer plus de quarante à cinquante mille par saison. Avec le nouveau procédé, on atteint le chiffre énorme de cent mille, mais ce n'est pas sans peine aujourd'hui, car il faut aller chercher les jeunes mâles destinés à être abattus, là où autrefois on les laissait vivre en paix. Évidemment, une nouvelle diminution de ces animaux se produit, et elle ne peut être motivée que par le massacre qui se fait des femelles au large, bien au-delà des limites, — à trois milles marins des côtes, — dans lesquelles la pêche est habituellement interdite aux étrangers.

V.

La population qui vit à poste fixe sur les îles Saint-George et Saint-Paul est trop différente de celle des insulaires en général, pour que nous n'en parlions pas. L'été fini, après trois mois d'un dur labeur, à quoi s'occupe-t-elle pendant les neuf autres mois d'hiver sur des rochers où nulle culture n'est possible, où nulle industrie ne peut se créer? Cette question, on se l'est posée souvent, et grâce à l'étude qu'en a faite sur les lieux M. Henry Elliot, il est aisé d'y répondre.

Lorsque le baleinier russe Pribylov, en juillet 1786, prit possession de l'île Saint-George, il la trouva inhabitée; il comprit tout de suite la nécessité d'y amener des individus qui, moyennant une faible rétribution, l'aideraient dans la chasse aux phoques et dans le très fatigant séchage à l'air de leurs fourrures. La conservation des peaux par le sel, ainsi que je l'ai dit, était encore ignorée. Pribylov se rendit aux îles Aléoutiennes, où vit une population misé-

rable s'il en fut jamais, et, d'Unalashka et d'Atka, il enleva une cinquantaine d'insulaires. Le caractère de ces émigrans étant fort doux, Pribylov les installa dans l'est de l'île, dans un lieu appelé encore aujourd'hui *Starry Ateel*, ou vieille factorerie. Pribylov fit de même pour l'île Saint-Paul; mais de rudes et hardis marins s'y étaient installés comme lui; il y eut des revendications inévitables, et, à leur suite, des rixes d'autant plus violentes que le rhum y était très en faveur. L'extermination des phoques fut conduite à Saint-Paul avec une énergie tellement sauvage, que leur complète disparition eût été inévitable, si le territoire d'Alaska n'eût passé sous la domination absolue d'une compagnie russe américaine; le groupe des îles Pribylov fut compris dans cette cession, et le premier soin des nouveaux occupans fut de chasser les aventuriers qui s'y étaient installés. Un seul homme, Baronov, devait y être obéi, et sous sa volonté de fer, l'existence des Aléoutiens devint un véritable martyre. — Traités en esclaves, sans appel contre les coups dont on les accablait, ces malheureux vécurent à l'état de brutes jusqu'au jour où, par un acte du congrès de Washington, les îles à phoques furent louées pour une durée de vingt ans à une société américaine de San-Francisco, *the Alaska commercial company.* Elle dut prendre l'engagement de traiter les indigènes avec douceur et de fournir largement à leurs besoins. Il devait y avoir à leur usage des dépôts de saumon fumé, de sucre, de *crackers* ou biscuits, de thé, de charbon, de l'huile à brûler, en résumé, tout ce qui est nécessaire dans un campement hivernal sans communication pendant neuf mois avec le reste du monde. On leur accorda une liberté qui leur avait été toujours refusée, celle de passer d'une île à l'autre, de travailler ou de ne rien faire, la compagnie, bien entendu, se réservant le droit de remplacer les absens par qui bon lui semblerait. La compagnie, comprenant que mieux elle traiterait ses ouvriers, et plus elle en tirerait de profit, leur fit construire des habitations qui les garantirent du froid et surtout de l'humidité très grande dans ces régions à brouillards. Le résultat de ces sages mesures ne se fit pas longtemps attendre; les indigènes, au début, n'arrivaient jamais à abattre les cent mille phoques que les concessionnaires avaient le droit de se procurer annuellement; peu à peu, ce chiffre formidable fut atteint dans l'espace de cent à cent vingt jours, et il n'a pas été moindre jusqu'en 1890.

La population primitive s'est si bien confondue avec un certain nombre de Russes, d'Américains et de Kamtchales, qu'on y trouve tous les types, depuis celui du nègre jusqu'au Caucasien. En général, les indigènes se distinguent par leurs yeux grandement

séparés et les pommettes des joues saillantes; leurs cheveux sont très noirs, courts et épais; les pieds petits et bien formés; les visages sont bruns et sans couleur. N'ayant plus la rudesse des premiers temps, on les voit se visiter, quoique n'ayant absolument rien à se dire; que pourraient-ils se communiquer puisque ce que chacun gagne, consomme, achète, est connu de tous! Les femmes sont loin d'être jolies, mais, par un heureux privilège, elles caquettent à tout propos sans qu'il soit possible de prendre à leur bavardage un intérêt quelconque. Les hommes, graves et silencieux, qui les écoutent sans les interrompre, éprouvent peut-être ce singulier plaisir que certaines personnes ressentent à entendre le chant d'un oiseau parleur en cage. Qu'on accorde à un interné de Mazas une pie-grièche, est-ce que l'interné n'en fera pas ses délices?

A l'heure actuelle, à Saint-George et à Saint-Paul, on compte 63 familles dans chacune de ces îles. Pour développer leurs instincts moraux et religieux, on a construit des villages, des églises et des écoles. Chaque famille vit dans une maison parfaitement close, dont les murs intérieurs sont recouverts de toiles imperméables et de papiers de couleur. Nulle misère ne s'y montre et nulle malpropreté ne choque dans les villages; c'est un grand contraste avec l'état d'abandon dans lequel croupit la population de l'Alaska. Chose encore plus extraordinaire, on n'y voit ni tribunal, ni justice de paix, ni l'ombre d'un gendarme ou d'un sergent de ville. En somme, de quelle existence peuvent donc vivre ces gens-là? Ils végètent pendant neuf mois de l'année, et, pendant trois autres mois, ils vivent dans le sang des phoques et dans leurs chaudes dépouilles.

Ce qui élève leurs âmes un peu au-dessus des brutes qu'ils immolent, c'est la stricte observation des rites de l'Église grecque à laquelle ils appartiennent. Sans nombre sont leurs fêtes religieuses, celles des anniversaires d'une mort ou d'une naissance. Un tiers de leur existence y est consacré. S'il y a un paradis ouvert aux popes, ce dont il n'est pas permis de douter, c'est bien à ceux qui viennent aux îles Pribylov pour y prêcher la résignation et l'espoir d'un monde meilleur qu'il est réservé.

EDMOND PLAUCHUT.

LA

REPRODUCTION ARTIFICIELLE

DU DIAMANT

La reproduction artificielle du diamant, qui a donné lieu tout récemment à des expériences nombreuses couronnées d'un certain succès, a appelé l'attention du monde savant sur le carbone, ce corps abondamment répandu dans la nature à l'état de corps simple et qui se présente à nous sous un grand nombre de formes aux caractères divers nettement tranchés. Seule, en effet, l'étude approfondie des différentes variétés de carbone et ensuite les conclusions auxquelles pouvait conduire cette étude touchant les lois spéciales qui ont amené la formation de ses différentes variétés étaient à même de permettre de fixer d'une façon à peu près certaine la marche à suivre pour reproduire artificiellement une espèce déterminée de carbone et, parmi elles, la plus précieuse : le diamant.

Longtemps on a cru que les différens états physiques que revêt le carbone dans la nature : diamans, graphites, anthracites, etc., étaient dus pour la plupart à de simples arrangemens moléculaires spéciaux de ce corps simple à l'état de pureté absolue; aujourd'hui la puissance des analyses chimiques, aidées des méthodes spectroscopiques, a montré que ces divers carbones naturels contiennent

quelques matières étrangères dont la présence n'est peut-être pas totalement sans influence sur l'aspect spécial et les propriétés physiques particulières de la masse de carbone dans laquelle elles sont noyées.

Si les diverses variétés de carbone diffèrent entre elles profondément par certains caractères, tels que couleur, dureté, conductibilité pour la chaleur et l'électricité, etc., elles ont cependant des propriétés générales communes, dont quelques-unes caractéristiques permettent de les distinguer nettement des autres corps. Le carbone se présente sous un état solide d'une grande fixité, son infusibilité est complète aux températures des fourneaux et c'est seulement par l'action d'une pile de 500 élémens que Despretz est parvenu à le ramollir et à le volatiliser partiellement. Il est insoluble dans les liquides, mais quelques métaux en fusion sont capables d'en dissoudre de petites quantités que par refroidissement ils laissent ensuite déposer sous forme de graphite en paillettes d'un gris noirâtre. Le caractère essentiel du carbone est, comme l'on sait, que 6 grammes de l'une quelconque de ses variétés combinées à 16 grammes d'oxygène donnent 22 grammes d'acide carbonique.

Les différentes formes sous lesquelles se présente le carbone, soit à l'état de pureté, soit à l'état de simple mélange, peuvent être classées en deux catégories : les charbons naturels : diamant, graphite ou plombagine, anthracite, houille, lignite, etc., et les charbons artificiels : coke, charbon de cornues, charbon de bois, noir de fumée, noir animal, etc.

Les conditions qui ont présidé à la formation de ces multiples espèces de charbon sont pour beaucoup dans leurs variétés d'aspects et de propriétés et il est remarquable que certaines de leurs propriétés se modifient proportionnellement à l'intensité des causes qui ont déterminé leur formation, ce qui prouve bien une corrélation étroite entre une certaine propriété du corps et une certaine cause extérieure indépendamment de toute action de substances étrangères. Ainsi la température de formation de la variété de carbone, la pression, la dissolution, le refroidissement plus ou moins brusque du milieu de formation modifient l'état du corps résultant d'une façon régulière quand varie régulièrement leur intensité d'action.

Il est d'ailleurs facile de vérifier cette corrélation sur les charbons artificiels, même sur ceux qui contiennent une forte proportion de matières étrangères.

Les charbons de bois préparés à basse température conduisent

mal la chaleur et l'électricité et s'enflamment facilement; les charbons préparés à 1,200 degrés et au-dessus conduisent bien la chaleur et l'électricité et ne s'enflamment qu'au rouge, conséquence naturelle de ce que, la chaleur circulant facilement dans leur masse, l'un de ses points acquiert plus difficilement la température nécessaire à la combinaison de son carbone avec l'oxygène de l'air. Les charbons de bois préparés à des températures intermédiaires ouissent de propriétés moyennes variant en fonction de ces températures.

Le charbon des cornues qui provient de la décomposition au contact des parois fortement chauffées des cornues à gaz, des produits très carburés de la houille qui déposent leur charbon, est d'autant plus dur (sa densité peut presque atteindre celle du diamant) et conduit d'autant mieux la chaleur et l'électricité que sa formation a été plus lente et s'est produite en présence de parois plus fortement chauffées.

Enfin le carbone noyé dans la fonte revêt des états particuliers que l'on peut faire varier par un traitement spécial de cette fonte: dans la fonte blanche, il demeure invisible, tout entier combiné au fer; dans la fonte grise, il est en partie disséminé à l'état de graphite dans toute la masse, et les paillettes de ce graphite y sont nettement perceptibles. En fondant une fonte blanche et en la laissant refroidir lentement, une partie du carbone se sépare et cristallise en paillettes. La fonte grise, en revanche, fondue et refroidie brusquement, prend les caractères de la fonte blanche parce que le carbone n'a pas eu le temps de cristalliser à part.

L'étude de ces phénomènes a pu, on le conçoit, amener à conclure que le diamant, noyé généralement dans des terrains abondamment riches en graphite, pourrait être dû à une action mécanique combiné ou non avec une action physique, amenant la modification de l'état du carbone, en le transformant en graphite d'une façon générale, et en diamans en certains points où la combinaison des actions mécaniques et physiques s'est trouvée, soit plus énergique, soit plus circonstanciée. Ce principe admis, il restait, pour obtenir le diamant artificiel, à chercher à imiter le plus parfaitement possible la nature dans son travail de formation des graphites diamantifères. L'étude de la formation naturelle du graphite et de sa reproduction artificielle par des moyens, autant qu'il serait possible, semblables à ceux employés par la nature, s'imposait tout d'abord.

En particulier, lors des débuts de ses recherches sur la préparation du carbone sous forte pression, qui devaient le conduire à la production artificielle des diamans microscopiques, M. Henri

Moissan s'occupa tout d'abord d'étudier les propriétés et les conditions de formation des trois variétés de carbone: diamant, graphite, et carbone amorphe, puis il étudia la question de la préparation des carbones de grande densité. Ces remarquables travaux ont permis d'établir la composition : exacte des cendres du diamant, du boort et du carbonado; l'existence du graphite, du carbonado et de diamans microscopiques transparens dans la terre bleue du Cap et dans la météorite de Cañon Diablo; des propriétés jusqu'ici ignorées du carbone cristallisé.

En dissolvant le carbone dans certains métaux et dans le silicium, il a été possible d'obtenir des variétés nouvelles de graphite, cette forme de carbone si curieuse elle-même par la multiplicité de ses aspects; ces expériences de simple dissolution n'ont pas permis de parvenir aux carbones de grande densité.

Parmi ces préparations toutes récentes (mars 1893) de variétés curieuses de graphite, il en est une qui mérite une mention particulière, c'est celle du graphite foisonnant, variété qui, chauffée en présence de certains mélanges acides, tels qu'un mélange d'acide sulfurique et de chlorate de potasse, acquiert la propriété remarquable de foisonner abondamment au rouge sombre. M. Luzi a trouvé de nombreux graphites de cette sorte dans l'État de New-York, à Ceylan, à Québec, en Espagne, en Norvège, etc., il en a encore été découvert dans la terre bleue diamantifère du Cap.

En refroidissant brusquement dans l'eau la fonte en fusion, on obtient, à la surface du graphite ordinaire, une certaine quantité de ce graphite foisonnant. En employant, à la place de la fonte, le platine comme dissolvant, on obtient presque uniquement cette dernière variété. Ce foisonnement semble pouvoir être attribué à un brusque départ de gaz dû à l'attaque au rouge sombre par l'acide d'une petite quantité de carbone amorphe comprimé entre les lames hexagonales du graphite, laquelle a produit de l'oxyde graphitique qui ensuite se décompose.

Le diamant qui ne se rencontre jamais dans la nature sans être accompagné de masses de graphite et dont, par suite, la formation semble avoir suivi des lois analogues à celles qui ont présidé à la formation du graphite, diffère cependant essentiellement de cette variété de carbone par plusieurs propriétés caractéristiques.

Comme le graphite, le diamant est du carbone pur; il résiste à la chaleur rouge, mais l'action calorifique d'une forte pile le gonfle, le noircit et le change en graphite; sa densité varie de 3.50 à 3.65 et il est mauvais conducteur de la chaleur et de l'électricité. Chauffé avec un mélange d'acide azotique et de chlorate de potasse, il reste inaltéré, tandis que, sous la même influence, les

charbons amorphes se dissolvent et que le graphite se change en acide graphitique ; cette propriété permet de séparer le diamant de diverses variétés de carbone, avec lesquelles on eût pu être exposé à le confondre, en raison de leurs propriétés physiques communes.

Si le diamant est chimiquement du carbone pur, physiquement il paraît contenir certaines impuretés à l'état de mélange, dans des proportions à peu près invariables pour une même sorte de diamant; les analyses de cendres de diamant exécutées au commencement de cette année (1893) ont permis de déterminer exactement la nature de ces impuretés. Les quantités de cendres sur lesquelles il était possible d'opérer étaient des plus faibles, vu la cherté du diamant, et cette dernière considération avait fait choisir, pour être analysés, des fragmens de boort de moindre valeur et qui contiennent une plus grande quantité de matières étrangères que les pierres plus pures. C'est surtout grâce à la puissance des moyens d'investigation fournis par les études microchimiques et par l'analyse spectrale que ces délicates analyses ont pu être menées à bien.

Le fer, dont la présence rend difficile l'étude des autres corps par la spectroscopie, car il fournit un grand nombre de raies, la silice, la titane, le calcium et le magnésium, semblaient être les impuretés dominantes de la majorité des diamans. En général, le fer est plus abondant, le silicium vient ensuite; on ne rencontre guère que des traces de magnésium et de calcium; quant au titane, il est très peu abondant et certains diamans paraissent n'en pas contenir du tout.

Dans le carbonado ou diamant noir, le fer est à l'état de sesquioxyde de fer; d'ailleurs le carbonado est une variété très bizarre de diamant qui n'est ni cristallisé ni amorphe, c'est une sorte de charbon fondu, puis vitrifié.

La température d'action de l'oxygène sur le diamant est très variable; elle a pu être étudiée avec précision, grâce à la pince thermo-électrique de M. Le Chatelier.

Si on élève lentement la température, la combustion du diamant se produit sans dégagement visible de lumière; puis si l'on dépasse de 40 degrés à 50 degrés la température du commencement de la combustion, elle se fait alors visible, très nette, avec éclat et le fragment de diamant émet une flamme vive.

Les expériences ont donné pour ces températures de combustion les chiffres suivans :

Le carbonado de couleur ocreuse brûle avec flamme à 690 degrés.

Le carbonado noir à aspect chagriné brûle avec flamme entre 710 degrés et 720 degrés.

Le diamant transparent du Brésil commence à brûler sans flamme entre 760 degrés et 770 degrés.

Le diamant transparent du Brésil nettement cristallisé commence à brûler sans éclat entre 760 degrés et 770 degrés.

Le diamant taillé du Cap commence à brûler sans éclat entre 780 degrés et 790 degrés.

Le boort du Brésil commence à brûler sans éclat à 790 degrés et avec flamme à 840 degrés.

Le boort du Cap brûle sans éclat à 790 degrés et avec flamme à 840 degrés.

Le boort très dur commence à brûler sans flamme à 800 degrés et avec éclat à 875 degrés.

Dans l'hydrogène et à 1,200 degrés les diamans du Cap ne changent pas de poids, ils s'éclaircissent parfois et d'autres fois gardent de leur limpidité ou changent de teinte.

La vapeur de soufre n'attaque le diamant blanc que vers 1,000 degrés, mais le sulfure de carbone se produit facilement avec le diamant noir dès 900 degrés.

Le fer, à son point de fusion, donne avec le diamant une fonte qui, par refroidissement, laisse déposer du graphite.

La découverte de ces propriétés nouvelles du diamant et les conclusions qu'elles ont permis de tirer, savoir que plus le diamant est dur, plus sa température de combustion est élevée et que les diamans ne paraissent renfermer ni hydrogène ni hydrocarbure, sont dues pour la plupart aux recherches toutes récentes de M. Moissan ; elles ont jeté un jour assez grand sur la question si mystérieuse de la formation du diamant dans la nature, et, par cela même, ont aidé à découvrir la marche à suivre pour reproduire artificiellement cette précieuse variété de carbone.

L'étude du diamant lui-même doit naturellement se compléter par celle des milieux dans lesquels on le rencontre, étude qui, elle aussi, est fertile en enseignemens utiles à la solution de la question de reproduction artificielle.

Deux de ces milieux présentant un intérêt plus particulier ont été l'objet d'études plus complètes : la terre bleue diamantifère du Cap et la météorite de Cañon Diablo.

Les diamans se rencontrent au Cap dans des puits qui contiennent une terre bleue que l'analyse a démontré être composée de quatre-vingts espèces minérales différentes. A la main et à l'aide de tamis on en retire les diamans qui y sont en très petit nombre ;

les diamans microscopiques s'y trouvent en revanche en assez grande quantité, leur présence n'a qu'un intérêt scientifique. En traitant cette terre bleue par des agens chimiques appropriés, on y a déterminé, comme variété de carbone, des graphites de différentes espèces, des cristaux brillans de natures diverses et du carbonado ou diamant noir. Les diamans y sont inclus dans une matière jaune ambrée contenant une forte portion de fer, matière jaune qui se rencontre encore dans les anfractuosités des gros diamans naturels et dans certains culots de fonte.

En mars 1891, des fragmens de fer natif épars sur le sol furent découverts dans l'Arizona (Mexique), près de Cañon Diablo. Ces blocs étaient d'une si excessive dureté que leurs fragmens mirent hors de service des meules à l'émeri, au moyen desquelles on chercha à les user. M. Kœnig y constata l'existence de petites cavités remplies d'une matière noire contenant des diamans de dimensions appréciables, puisque l'un d'eux atteignait un demi-millimètre de diamètre. Ces diamans rayaient le corindon.

Dans certaines de ces pierres, auxquelles après de longues hésitations on a été amené à attribuer une origine météorique, les diamans forment des saillies d'un millimètre; arrondis et noirs, ces diamans sont si durs qu'ils raient même le diamant blanc.

Certains savans, se fondant sur la présence près de ce gîte d'une colline cratériforme dont certaines apparences sembleraient d'après eux déceler une origine volcanique, ont émis l'idée que ce fer provient peut-être d'éruptions antérieures; quoi qu'il en soit, cette découverte de l'existence du diamant au milieu du fer natif vient confirmer les opinions émises par M. Daubrée touchant l'origine des diamans de l'Afrique australe.

Si on observe une section faite mécaniquement dans l'une de ces météorites, on y voit surtout du fer et aussi du graphite se présentant sous forme d'écailles, ainsi qu'on le rencontre dans certaines roches métallifères telles que celles du Cumberland.

Le fragment de la météorite de Cañon Diablo, qui a pu être étudié en France, possédait une pointe capable de rayer l'acier, entourée d'une gaine noire formée de carbone et de carbure de fer. Sans homogénéité, ce fragment contenait une poussière impalpable de charbon et un charbon en rubans minces, de couleur marron, analogue à celui que l'on rencontre dans les culots de fonte brusquement refroidie; il renfermait encore un charbon dense entourant deux fragmens jaunâtres dont l'aspect rappelait celui du boort ou diamant jaune. Ces fragmens très lourds rayaient le rubis; l'un d'eux, brûlé dans l'oxygène, laissa un résidu de fer, le plus gros mesurait $0^{mm},7$ sur $0^{mm},3$ et était légèrement translu-

cide. Dans ce fragment, M. Moissan découvrit encore quelques morceaux de diamant noir à la surface chagrinée et M. Friedel y constata la présence du diamant blanc. Une conclusion incidente à tirer de ces études est que le diamant peut exister sur d'autres planètes que la terre.

Ce manque d'homogénéité de la météorite de Cañon Diablo, ainsi que la présence dans son sein de granules de fer innombrables, est expliqué par M. Daubrée par le passage brusque de l'état gazeux à l'état solide de la matière qui forma la météorite, et cette hypothèse de ce savant se trouve confirmée par les expériences de M. Stanislas Meunier, lequel est arrivé à reproduire par ce moyen la constitution hétérogène des météorites.

M. Friedel, qui s'occupe de la solution du problème si passionnant de la reproduction artificielle du diamant, pensa que les élémens chimiques qui composent la météorite de Cañon Diablo n'étaient peut-être pas étrangers à la présence du diamant dans ces masses de fer météorique. Ces élémens étant le fer, le soufre, le nickel et le phosphore, il admit que les deux premiers ont joué un rôle prépondérant dans cette formation du diamant. D'autre part, ses expériences sur les changemens de coloration des diamans du Brésil l'ayant amené à conclure qu'ils s'étaient formés à basse température, c'est dans ce sens qu'il dirigea ses essais.

Il étudia d'abord l'action du sulfure de carbone sur le fer sous pression; pour cela, il enferma le sulfure de carbone dans une cavité filetée pratiquée dans une masse de fer, puis au moyen d'une vis puissante très bien travaillée, il exerça une pression considérable en agissant sur elle avec une clé. Le sulfure de carbone se décomposa, laissant un résidu de carbone amorphe; le soufre s'était diffusé jusqu'à une certaine distance dans la masse d'acier.

Ces expériences ne lui ayant donné aucune trace de diamant, il les reprit en faisant réagir en vase clos, à une température voisine de 500 degrés, du soufre sur des copeaux de fonte et pendant un temps assez long; il obtint ainsi une poudre noire qui rayait le corindon.

Pour contrôler l'existence du diamant existant à l'état naturel dans des milieux diamantifères ou produit artificiellement à la suite d'expériences de laboratoire, la méthode suivie par M. Moissan est la suivante : il traite la masse diamantifère par une série d'acides qui dissolvent les matières autres que le diamant, puis il étudie la densité et la dureté du résidu; pour l'étude de cette dernière propriété, il frotte la poussière de diamant sur une plaque polie de rubis en se servant d'un morceau de bois dur et il examine à la loupe les stries ainsi produites; enfin, il chauffe le résidu dans l'oxygène et constate à quelle température se forme l'acide carbonique. Cette

méthode est si excellente qu'elle a permis de séparer et d'analyser quelques milligrammes de diamant contenus dans 1 kilogramme de la terre bleue du Cap, laquelle est composée de plus de quatre-vingts espèces minérales différentes.

Pour obtenir la puissante pression qu'il jugeait nécessaire à la formation du diamant, M. Moissan eut l'idée d'utiliser la propriété que possèdent certains corps d'augmenter de volume en passant par refroidissement de l'état liquide à l'état solide. Il plaça de l'argent et du charbon de sucre dans un four électrique et amena le métal en pleine ébullition, une certaine quantité de carbone fut alors incorporée par la masse métallique liquide agissant comme dissolvant; le lingot incandescent fut ensuite jeté dans l'eau et se recouvrit aussitôt d'une couche extérieure d'argent solide; quand sa température se fut abaissée au rouge, il fut retiré de l'eau et on le laissa ensuite refroidir lentement à l'air libre. A l'intérieur de la carapace d'argent solide, un noyau liquide contenant du carbone en dissolution subsista pendant un certain temps qui, au moment de sa solidification lente, subit par suite de sa dilatation et de la résistance des parois qui l'enveloppaient une énorme pression à laquelle participait le carbone qu'il déposait par refroidissement. Cette expérience de l'éminent savant fut couronnée de succès et il obtint ainsi une poussière de diamans noirs microscopiques.

A la suite de cette expérience il tenta de nouveaux essais en utilisant le fer comme métal dissolvant. Si l'on sature le fer de carbone à des températures de plus en plus élevées, on obtient par refroidissement (quand la température n'a pas dépassé 1,200 degrés) un mélange de carbone amorphe et de graphite de plus en plus abondant; si l'on fait intervenir une forte pression pendant le refroidissement, la nature des cristallisations change complètement.

Or, comme l'argent, la fonte se dilate en se solidifiant; l'utilisation de cette propriété était tout indiquée pour obtenir la forte pression nécessaire, en suivant, lors d'un premier essai, une marche analogue à celle qui avait été employée avec l'argent comme dissolvant.

Tout d'abord l'expérimentateur refroidit la masse de fonte en fusion en la jetant directement dans l'eau, mais il reconnut par la suite que l'expérience donnait de meilleurs résultats quand le culot de fonte était enveloppé de fer doux.

Il opéra de la façon suivante : il comprima fortement dans un cylindre de fer doux fermé par un bouchon de même métal une certaine quantité de charbon de sucre qu'il avait reconnu plus avantageux que le charbon de bois; puis il introduisit ce cylindre ainsi préparé dans un bain liquide de 200 grammes de fer fondu au four

électrique. Le creuset ayant été sorti du four, il le trempa alors brusquement dans l'eau, puis quand la couche extérieure solide se fut formée, il laissa la masse se refroidir à l'air libre.

Il obtint ainsi du graphite, un charbon de couleur marron et une certaine quantité de carbone très dense qu'il isola par des procédés chimiques. Ces derniers fragmens rayaient le rubis et brûlaient dans l'oxygène à la température de 1,000 degrés en donnant de l'acide carbonique ; c'étaient donc des diamans ; les uns d'un noir chagriné, les autres, brillans.

Les diamans brillans obtenus par ce procédé sont généralement entourés d'une gaine de carbone noir dont il faut les séparer par de nouvelles actions d'agens chimiques. En les brûlant dans l'oxygène à 1,050 degrés, ils donnent une cendre légèrement ocreuse ayant conservé la forme du cristal et tout à fait identique à celle des échantillons de diamans impurs.

On peut obtenir des résultats analogues en faisant refroidir hors de la présence de l'oxygène un culot de fonte saturé de charbon de sucre et chauffé tout d'abord à 2,000 degrés. On obtient ainsi de petits cristaux transparens analogues à ceux des diamans des terres bleues du Cap. Le rendement en diamans par les procédés au fer est très faible et bien inférieur à celui du procédé à l'argent, mais par l'entremise de ce dernier métal il n'a pas été possible d'obtenir les diamans brillans que donne l'emploi du fer comme dissolvant.

M. Berthelot a tenté, sans résultat satisfaisant, d'arriver à une reproduction analogue du diamant par des moyens purement chimiques ; il a bien obtenu par ce moyen le carbone dans un état particulier, mais il n'a pu parvenir au diamant.

Les procédés employés dans les expériences de M. Moissan semblent se rapprocher beaucoup de ceux que la nature a utilisés pour donner au carbone la forme particulière connue sous le nom de diamant, et il est de toute vraisemblance qu'en continuant dans cette voie, on arrivera peu à peu à augmenter le volume des diamans produits.

Aujourd'hui on est, en effet, en possession d'une méthode régulière qui permet d'obtenir des diamans microscopiques noirs chagrinés et brillans en tous points identiques à ceux que l'on rencontre mêlés aux mêmes variétés de carbone et dans la terre bleue du Cap et dans les météorites diamantifères.

LEO DEX.

UNE

ENQUÊTE SUR L'ÉGYPTE

L'Egypte et les Égyptiens, par le duc d'Harcourt. Paris, 1893; Plon, Nourrit et Ce.

M. le duc d'Harcourt nous avait donné en 1887 un premier livre, *Quelques réflexions sur les lois sociales.* Ceux qui eurent la bravoure de passer par-dessus ce titre rébarbatif n'ont certainement pas oublié l'ouvrage, où se manifestait un esprit indépendant et original ; ni la surprise toujours délicieuse qu'ils éprouvèrent en trouvant un homme au lieu d'un auteur. L'homme n'invoquait que sa propre expérience, il regardait les choses par-dessous les mots, il brisait résolument les clichés qui déforment les images des faits réels dans toutes les représentations de notre vie politique et sociale : c'était une joie de suivre cette intelligence qui cherchait avec tant de bonne foi, avec tant de mépris du convenu, les vérités encrassées par une épaisse couche d'encre d'imprimerie.

Le voyageur nous rapporte aujourd'hui d'Égypte de nouvelles réflexions. Je viens de lire *l'Égypte et les Égyptiens* avec une double curiosité. Le sujet est des plus intéressans parmi ceux qui peuvent occuper un Français de nos jours ; et j'attendais de l'homme qui le traite les vues personnelles dont il est coutumier. Mon attente n'a pas été déçue : c'est bien le même procédé d'investigation directe qu'il appliquait aux lois sociales, la même crainte d'être dupe des préjugés, des apparences ; avec un grain de scepticisme et d'ironie,

un je ne sais quoi de fantasque dans une sagesse très réfléchie, trait de physionomie où se décèle un petit-fils de Montaigne. J'ai pu contrôler son livre avec les souvenirs qu'il ravivait dans ma mémoire, avec les notes recueillies durant deux séjours dans la vallée du Nil. Ah! ces pauvres paperasses, vieilles aujourd'hui de dix-sept ans! Comme elles éclairent les origines de la longue erreur qui fut toute notre politique égyptienne! J'ai été souvent tenté d'en faire usage : mais elles retracent une laborieuse négociation sur les affaires publiques; dussé-je faire sourire les diplomates d'une autre école, je crois qu'en pareille matière la mort seule délie de l'obligation du silence.

Je ne puis donner raison sur tous les points à l'écrivain. Sa vision d'ensemble m'apparaît un peu trop noire, je crains qu'il ne pousse aux extrêmes le pessimisme et le mépris pour la malheureuse race de Mizraïm. L'impression que l'observateur a gardée et nous communique est d'autant plus assombrie qu'il nous entretient uniquement des institutions et des hommes. Serait-il insensible à cette incomparable nature, dont la douceur tempère ce que la condition humaine aurait ailleurs de trop rigoureux? Être, c'est déjà du bonheur, en Égypte. Comme la plante ou l'animal, l'homme y peut supporter beaucoup, ranimé qu'il est sans cesse par la sève qui monte de ce limon nourricier, par la joie paisible qui tombe de ce ciel indulgent. Le fellah de l'Ancien Empire l'attestait, il y a cinquante siècles et plus, quand il psalmodiait l'hymne au soleil d'Égypte : « Tu t'éveilles bienfaisant, Ammon-Râ, tu t'éveilles véridique... Avance, Seigneur de l'éternité. Ceux qui sont goûtent les souffles de la vie... Par son action dans l'abîme ont été créées les délices de la lumière. » — Ce fellah de la première histoire, qui avait la même existence et souffrait les mêmes misères que son descendant actuel, sous des maîtres aussi durs que ceux dont le voyageur contemporain nous raconte les exactions, il faisait pourtant graver sur sa tombe une épitaphe où l'on voit pourquoi la vie lui était malgré tout aimable : « Je pleure après la brise, au bord du courant du Nil, qui rafraîchissait mon chagrin. »

M. d'Harcourt ne s'abandonne pas à cette poésie du sol, de la lumière, et du fleuve divin qui est à lui seul toute l'Égypte. Il demeure indifférent, ce semble, au pittoresque du Caire, aux enchantemens de l'art sarrasin dans la cité reine du monde oriental; et il n'a pas subi, devant les monumens pharaoniques, ce vertige de l'intelligence qui s'engouffre dans le plus ancien passé de l'humanité. Vous tous qui avez aimé l'Égypte, et qui savez de science certaine que le jardin d'Adam ne pouvait être ailleurs, ne cher-

chez pas dans ce livre l'image et le cher regret du paradis terrestre, — du paradis perdu pour nous, hélas! En Égypte, M. d'Harcourt n'a voulu voir que les Égyptiens et leurs maîtres divers. Le grand souci de cet esprit appliqué, c'est l'homme et les lois historiques qui déterminent la destinée d'un peuple. Suivons-le donc sur le large terrain où il nous appelle.

Dès la première ligne, au sommaire du premier chapitre, j'admire et reconnais le philosophe qui m'était apparu dans les *Réflexions sur les lois sociales*, avec son regard sagace, son habileté à discerner le point central d'un sujet, son tour de plume gravement humoristique. Retenons-la bien, cette première ligne : « Les Égyptiens. — Leur aptitude à recevoir des coups. » Cela n'a l'air de rien, vous diriez une simple boutade; c'est tout l'argument du livre, le clou auquel l'auteur va suspendre la chaîne de ses déductions, et autour duquel on peut construire toute l'histoire de l'Égypte. Cette idiosyncrasie explique seule une histoire si particulière. Si le peuple égyptien a exécuté les plus grands travaux que le génie humain ait conçus, depuis les pyramides jusqu'au canal de Suez, c'est grâce à son « aptitude à recevoir des coups; » grâce à elle, il a supporté sans une révolte et enrichi successivement tous ses maîtres. Hyksos, Pharaons de Nubie, Perses, Grecs, Romains, Arabes, Turcs, Albanais se sont passé la même trique, comme le flambeau des coureurs dans la métaphore classique. De tout temps, la bastonnade a été pour les agens du fisc un moyen de perception aussi régulier que l'est chez nous la signification de la cote personnelle. M. d'Harcourt relève dans Ammien Marcellin un passage où l'auteur latin dit des Égyptiens : « On rougit parmi eux, quand on n'a pas à montrer de nombreuses cicatrices de coups de fouet, conséquence du refus de payer l'impôt. » Faute d'avoir connu ce peuple et son aptitude à recevoir les coups, nos politiques ont pris au sérieux la rébellion d'Arabi; ils n'ont pas su et d'autres leur ont enseigné que l'on comprime vite les plus violens mouvemens de l'Égypte, avec quelques hommes et quelques livres sterling.

Inattaquable dans cette démonstration, notre informateur la pousse trop loin, à mon sens, quand il refuse aux Égyptiens toute valeur militaire. Ils ne sont jamais bons soldats pour leur propre compte et sur leur propre sol; au dehors, encadrés et commandés par des maîtres étrangers, on en peut tirer parti. Les troupes d'Ibrahim, qui firent trembler Constantinople après la victoire de Nézib, n'étaient pas uniquement composées d'Albanais. Plus près de nous et sous nos yeux, dans la dernière guerre russo-turque, les deux régimens envoyés par le khédive à

son suzerain n'ont pas mal fait. M. d'Harcourt cite à l'appui de sa thèse le désastre de la colonne dirigée contre les Abyssins, en 1875. J'étais alors au Caire, j'ai recueilli de la bouche des rares survivans européens les détails de cette boucherie; écrasés par les masses du Négus dans un défilé de montagne, les Égyptiens avaient bien vendu leur vie. Cela n'est pas inconciliable avec le trait sur lequel nous sommes d'accord, l'éternelle passivité dans la servitude.

L'écrivain rattache à ce trait caractéristique tous les autres indices qui attestent la persistance d'une même race sur les bords du Nil, durant la plus longue période de siècles qu'il nous soit donné de connaître. Pour s'en convaincre, il suffit d'entrer au musée et de regarder en sortant l'ânier qui attend à la porte : c'est la réplique vivante des anciens visages que l'on vient de voir, sculptés dans le basalte ou peints sur les tombeaux. Ce phénomène unique d'inaltérabilité dans une famille humaine, Bossuet en avait deviné la cause, quand il disait de l'Égypte : « La température toujours uniforme du pays y faisait les esprits solides et constans. » M. d'Harcourt n'approuverait point ces beaux mots, lui qui refuse aux Égyptiens toutes les qualités morales; il se borne à leur accorder l'invariabilité physique de l'espèce. Et qu'on ne parle point ici de ces substitutions étrangères qui altèrent à la longue les races les plus homogènes. Par un curieux contraste, cette terre si conservatrice des élémens autochtones est implacable pour les élémens étrangers; elle les élimine ou les absorbe rapidement; à la troisième génération, le peu qui en survit est complètement réduit à l'immuable type national. C'est la revanche de l'aptitude à recevoir les coups de ces étrangers. Ainsi s'explique une singularité sans seconde dans l'histoire, le gouvernement des mamelouks; ces maîtres toujours nouveaux pendant cinq cents ans, qui ne réussirent jamais à se perpétuer par la filiation naturelle, qui devaient se recruter incessamment parmi les enfans razziés sur tous les rivages de la Méditerranée. Aujourd'hui, la loi se prouve par l'extinction ou la dégénérescence des Turcs à la troisième génération, et les Européens établis en Égypte pour leurs affaires y perdent presque tous leurs enfans, quand ils ne peuvent les préserver par de fréquentes et longues absences. Comme le remarque justement le voyageur, cet air, d'où semble émaner pour l'indigène un baume comparable à celui qui conserve incorruptibles les momies, distille pour l'étranger un poison subtil; lors même qu'il n'est pas mortel, il désorganise promptement les corps et les âmes, il les énerve et les assimile au peuple ambiant.

M. d'Harcourt établit fortement ces données essentielles dans

l'histoire passée et présente des Égyptiens; il examine ensuite comment l'état social qui en dérive a été modifié, aggravé selon lui, par l'islamisme et par l'influence arabe, longtemps prépondérante sur le Nil. Ici, je suis bien forcé de relever une pointe de paradoxe dans l'argumentation de l'écrivain contre la civilisation arabe; elle est spécieuse, elle entraîne d'abord, mais l'intelligence ébranlée se ressaisit vite, avec un sentiment d'insécurité. Plus d'une fois, en lisant M. d'Harcourt, j'ai pensé à un esprit de même nature, à cet érudit et spirituel comte de Gobineau, qui avait entrepris de refaire à sa façon l'histoire du vieil Orient. Il se plaçait au point de vue des Perses; avec les rares documens de source iranienne, il s'efforçait de prouver que la Grèce fut une petite peuplade, écrasée, comme tant d'autres, par le Grand Roi, et que l'épisode insignifiant des guerres médiques nous est arrivé grossi et dénaturé par les hâbleries des historiens helléniques. Je me souviens du temps où les théories de Gobineau avaient plus ou moins séduit tous ceux qui s'occupaient de ces questions sur place; tant il tirait un merveilleux parti de sa connaissance de l'Orient contemporain et des analogies qu'il excellait à grouper.

Nous avions tous cru jusqu'à présent qu'il fallait accorder au moins deux supériorités aux Arabes : l'invention d'une architecture originale et charmante, la création de foyers scientifiques dont le moyen âge occidental aurait largement bénéficié. Erreur, dit M. d'Harcourt; et il n'épargne rien pour nous détromper. L'art élégant des architectes du Caire, de Perse et d'Espagne, il n'en fait pas grand cas; à peine s'il consent à reconnaître une certaine noblesse dans la mosquée type de Sultan-Hassan, tout en la déclarant très inférieure aux édifices gothiques; et il restreint au minimum la part d'invention du génie arabe dans les formes auxquelles le nom de cette race resté attaché. Je ne veux pas entamer des controverses archéologiques et esthétiques qui nous mèneraient trop loin; mais si je vois bien dans une mosquée turque la lourde imitation des Byzantins, je ne puis retrouver des élémens grecs dans les dispositions générales et dans le détail ornemental de ces bijoux de pierre ou de stuc qui font la gloire du Caire; du moins je les retrouve tellement transformés qu'ils en sont méconnaissables. Comme à tous les voyageurs sans parti-pris, les tombeaux dits des khalifes me représentent les plus gracieuses fantaisies qui soient jamais écloses de l'imagination des brodeurs de pierres; et Sultan-Hassan, avec la tranquille hardiesse de ses lignes sévères, me paraît être l'une des plus magnifiques expressions de la pensée religieuse. Rien ne sort de rien, sans doute; mais si l'on refuse aux Arabes le mérite d'avoir construit ces chefs-d'œuvre, je

cherche vainement, dans tout ce que nous savons d'histoire, quels ouvriers auraient travaillé pour eux, et la source étrangère où ces artistes inconnus auraient puisé leurs inspirations.

En ce qui touche la renaissance scientifique, sous les grands khalifes, la thèse de M. d'Harcourt est celle-ci : les Arabes ne furent que les prête-noms des Grecs, qui ravivaient à ce moment les étincelles de l'ancien savoir; les cavaliers du Hedjaz étaient incapables d'y rien ajouter; la meilleure preuve de leur incapacité est le misérable état des écoles actuelles, certainement semblables à celles d'il y a dix siècles. Tous ces raisonnemens me paraissent fort aventureux. Je ne sache pas qu'il y eût beaucoup de Grecs à Bagdad et surtout à Samarcande; les noms des savans musulmans qui s'illustrèrent dans ces universités n'ont pas péri; et la décadence actuelle des grandes écoles asiatiques ne prouve point que leur splendeur de jadis ait été une pure fable. Mais revenons au Caire. Notre auteur est bien obligé de constater que les mahométans ont eu avant nous le souci de l'instruction primaire pour tous; des fondations charitables, ces *médressés* qui entourent chaque mosquée, y pourvoient abondamment. Instruction très courte, sans doute; il n'en est pas moins vrai que l'illettré complet n'est guère connu dans le monde musulman. Depuis combien de temps pouvons-nous en dire autant, et le pouvons-nous aujourd'hui?

L'enseignement supérieur, tel qu'on le distribue à la mosquée d'El-Azar, n'inspire que de la pitié à M. d'Harcourt; il nous parle fort irrévérencieusement de cette Sorbonne de l'Islam, où les prêtres et les juges de tout l'Orient musulman viennent chercher le prestige qu'un étudiant d'El-Azar rapporte aux confins de l'Afrique et de l'Asie. Je crains que l'écrivain français, contrairement à ses libres habitudes, n'ait regardé cette fois des choses lointaines en se plaçant dans le Paris de 1893 ; elles s'éclairent et se rapprochent, si l'on se reporte au Paris du XIIIe siècle. Arrêtons-nous un instant sur le parvis d'El-Azar, entre ces colonnes autour desquelles les groupes de disciples, accroupis en rond, écoutent les professeurs également accroupis, qui enseignent d'une voix nasillarde en dodelinant de la tête. J'ai passé de longues heures dans ce lieu et aux alentours, parce qu'il évoquait à mes yeux la fidèle image de la montagne Sainte-Geneviève et de la rue du Fouarre, à l'époque où l'on fabriquait nos vieux clercs par des procédés tout semblables ; avec cette seule différence que le droit canon et civil découlait chez nous de la Bible; qu'il découle ici du Coran. Je résume brièvement les renseignemens que les professeurs m'ont fournis.

La *Gâma El-Azar*, fondée par Gower-el-Kaïd en 359 de l'hégire (969 de notre ère), donnait à l'origine un enseignement qui embrassait l'encyclopédie musulmane, théologie, droit canon et civil, grammaire, mathématiques. Aujourd'hui, le Coran, la tradition, le droit sont les seules matières de cet enseignement; chaque professeur explique un livre du Coran, toujours le même. Quand il juge un de ses élèves assez docte sur ce livre, le maître certifie son opinion en apposant son cachet sur l'exemplaire manuscrit dudit élève et l'envoie au cours suivant. Les chaires possèdent un revenu variant de 30 à 300 piastres par mois (8 à 80 francs). L'élection d'un certain nombre de professeurs est remise au suffrage commun. Un étudiant se fait remarquer par ses condisciples, dans les groupes du parvis; il s'attache quelques admirateurs; un jour, quand il se sent assez sûr de lui, il entre dans la mosquée, s'accroupit au milieu de ses fidèles et enseigne. On le laisse faire. Si le cercle se disperse, c'est que le professeur n'est pas pris au sérieux; sa tentative avorte, il retourne dans la cour. Si les auditeurs augmentent, les cheiks s'approchent peu à peu, écoutent, interrogent, *collent* le débutant; se tire-t-il de l'épreuve à son honneur, les cheiks de première classe, qui forment le conseil universitaire, le reçoivent professeur. Quelques maîtres sont nommés aux chaires fondamentales par le ministre, sur la présentation du conseil.

Le chiffre des étudians inscrits était, il y a quinze ans, de 11,300. Leur âge variait entre cinq et soixante-dix ans. Des vieillards restent là jusqu'à leur mort, pour toucher la distribution de vivres. Les étudians se divisent en trente-deux *rikât* ou langues, selon leur nationalité. Langues des Algériens, des Moghrebins, des Abyssins, des gens du Darfour et de l'Afrique centrale, des Hindous, des Bokhariotes, des Javanais d'Atchin... Chaque *rikât* a sa dotation spéciale, qui subvient aux distributions de pain, de lentilles, de vêtemens. Le *rikât* des Barabrâ, qui habitent vers les cataractes du Nil, a droit aux miettes des autres; on réunit pour lui dans la cour tous les rogatons qui traînent. Il y a aussi la chapelle des aveugles, Zawiet el Omiân, une des plus anciennes parties de l'édifice, fréquentée par 322 étudians privés de la vue. Des logettes sur le pourtour de la mosquée sont affectées aux divers *rikât*, aux coffres qui renferment les manuscrits et les hardes. Sur les 11,000 étudians, plus de 4,000 n'ont d'autre logis et d'autre couche que les nattes d'El-Azar; le reste gîte dans les taudis de l'enceinte privilégiée, sous la surveillance du cheik qui a la police de la mosquée. Pour les grandes chaires, le titulaire actuel peut se rattacher, par une tradition ininterrompue, aux Ansar, compa-

gnons du Prophète. Il faudrait intercaler dans une de ces listes le nom de Bonaparte, qui lut le Coran à El-Azar, le 20 août 1798. Après l'achèvement des études, c'est-à-dire quand l'exemplaire manuscrit de l'élève est estampillé jusqu'à la fin, le jeune homme quitte l'université avec ce livre qui lui tient lieu de diplôme; il va chercher une place de cadi ou de mollah, de juge ou de prêtre, parfois jusqu'aux extrémités de la terre des croyans. Où qu'il aille, l'arrivant d'El-Azar sera reçu avec vénération, et la meilleure prébende écherra à ce savant homme.

Vous représentez-vous autrement l'existence et le dressage d'un clerc de la rue du Fouarre? Pensez-vous que l'étendue du savoir, chez ce dernier, et l'ensemble d'idées qu'il attachait à ce mot, la science, différassent sensiblement des conceptions qui se forment aujourd'hui dans le cerveau d'un étudiant d'El-Azar? Je parle, bien entendu, de notre haut moyen âge et de son premier éveil scientifique. Les docteurs musulmans nous ont devancés sur le chemin des clartés rationnelles; ils ont fait halte à un certain point; nous les y avons dépassés, nous avançons constamment depuis lors. L'Orient en est encore à l'aurore du moyen âge; lorsque M. d'Harcourt se montre sévère pour cette stérilité intellectuelle, il condamne du même coup un état mental et social par lequel nous avons passé, et qui ne fut pas sans grandeur. L'excellent observateur développe avec finesse la différence qui existe entre notre esprit scientifique, fait d'une inquiétude perpétuelle de la vérité recherchée pour elle-même, et celui des Égyptiens, qui estiment seulement dans nos connaissances l'utilité immédiate qu'on en peut retirer. Nos arts et nos découvertes représentent pour eux de meilleurs canons, de meilleurs vaisseaux, des moyens de locomotion perfectionnés, des instrumens de force et de jouissance; jamais une pure satisfaction de l'intelligence. Les blâmer de sentir ainsi, cela revient à plaider la cause de l'esprit moderne contre l'esprit du moyen âge. Notre inquiétude de la vérité est un grand stimulant, nous avons droit d'en prendre de l'orgueil; mais on aurait tort de trop mépriser le sommeil paisible où nous fûmes longtemps, où est encore l'Orient, avec son indifférence aux spéculations de la raison, sa confiance absolue dans une parole qu'il tient pour divine. Si cette autre disposition de l'âme n'aide en rien ce que nous appelons le progrès, elle comporte certaines vertus, certaines conditions de stabilité qui ont bien leur prix pour une société.

M. d'Harcourt estime que l'islamisme a encore renforcé les défauts naturels de la race égyptienne; il motive vigoureusement son réquisitoire contre ce culte. S'il ne veut que prouver l'immense supériorité sociale du christianisme, nous sommes d'accord; je crains

toutefois qu'il n'impute à la religion de Mahomet plusieurs effets fâcheux dont elle est innocente. Par exemple, quand il insiste sur la confusion d'une société où les noms de famille n'existent point encore, où l'individu n'est désigné que par un prénom, suivi tout au plus d'un rappel du nom paternel. L'observation est juste; mais elle s'applique également à tout l'Orient chrétien, à la majorité des classes inférieures en Russie et en Grèce. Les peuples enfans, encore inorganiques, ne sentent pas le besoin des distinctions nettes et durables que nos organisations compliquées nécessitent. — Mais je n'aurai garde de me perdre dans une discussion sur les mérites très relatifs de l'islamisme. Les lecteurs de l'*Égypte et les Égyptiens* corrigeront d'eux-mêmes ce qu'il y a d'excessif dans le réquisitoire; ils en approuveront sans réserve les parties solides autant qu'ingénieuses.

D'abord le chapitre des femmes et des harems. L'écrivain dépeint avec verve ces animaux de paresse et de plaisir; il s'étonne à juste titre que l'on puisse trouver quelque chose de bon chez les enfans élevés par ces créatures ignorantes. Quand elles ne sont plus tout à fait ignorantes, c'est encore pis. Notre voyageur a entrevu le singulier « état d'âme » de quelques princesses de harem, façonnées par des institutrices anglaises ou françaises. Si je disais que j'en ai vu de curieux exemples, on ne me croirait pas; et si l'on m'en croyait, ce serait fort pénible. Mais les récits des dames européennes qui fréquentent ces victimes de l'instruction nous renseignent suffisamment. Telle femme de pacha, à Constantinople ou au Caire, passe ses journées à dévorer les romans de Dumas père et de George Sand; elle n'imagine pas la vie normale de ses sœurs d'Occident autrement faite que celle d'*Indiana* ou de *Lélia;* elle raisonne inversement comme un bon bourgeois qui croirait avoir lu une description exacte de la Perse en achevant les *Mille et une Nuits*. Qu'on juge après cela du désespoir de la malheureuse, enfermée derrière les barreaux de sa cage, et rêvant du pays où toutes les femmes mènent une existence si remplie d'agrément! Il y a d'ailleurs au Caire, si j'en crois ce livre, des symptômes d'émancipation féminine; au dire de l'auteur, « les Européens assez qualifiés pour être admis, dans les circonstances solennelles, à présenter leurs devoirs à la femme du khédive, vont au palais d'Abdin remettre leur carte; le chef eunuque se présente, la reçoit, la porte immédiatement dans l'intérieur des appartemens, et revient au bout de peu d'instans vous dire que Son Altesse a été fort sensible... » Voilà de grandes nouveautés pour nous autres vieux Orientaux!

Lorsqu'il passe à une autre plaie sociale, l'esclavage, M. d'Har-

court est moins affirmatif dans la réprobation; sa naturelle liberté de jugement regimbe et lui fait voir combien cette question de l'esclavage est complexe, combien les mots y ont un sens relatif. Si l'on amenait un esclave dans notre Paris, il s'estimerait bientôt par comparaison le plus infortuné des êtres; en Égypte et dans toute l'Afrique, cette même comparaison l'attache souvent à son état. Tous les citoyens étant plus ou moins esclaves, la condition qualifiée ainsi n'est qu'une différence de degré; et le dernier en apparence n'est pas toujours le pire. L'individu soi-disant libre doit suer de l'or pour le fisc, parfois sous le bâton, acquitter la corvée, et il se voit à chaque instant menacé d'être dépouillé de son bien; à côté de lui, l'esclave bien traité est un homme heureux. Aussi les bonnes et aveugles intentions des libérateurs sont-elles souvent très mal comprises par les libérés. Gordon était arrivé à Khartoum plein d'un beau feu pour l'abolition de l'esclavage : « Quand le Mahdi prit les armes, en se déclarant ouvertement partisan de la traite, presque toute la population esclave passa de son côté. Le fait est constaté dans une note du ministère anglais, publiée depuis à l'occasion de la troisième et fatale mission de Gordon dans ce pays; aussi celui-ci, qui avait conscience de l'état des esprits, crut-il nécessaire de s'appuyer provisoirement sur les traitans, et il demanda l'autorisation de permettre de nouveau le commerce des esclaves, ce à quoi le gouvernement anglais ne voulut pas consentir. On connaît sa fin lamentable; sans doute, s'il eût voulu abolir, au lieu de l'esclavage, une liberté de longtemps chère aux populations, les choses n'auraient pas dû se passer autrement. » Les philanthropes qui ont lu M. de Mandat-Grancey et qui lisent M. d'Harcourt sont jetés en de terribles perplexités; à moins qu'ils n'aient cette heureuse inconscience qui permet d'abstraire un fait, de le transporter dans un autre état de civilisation et de le juger isolément, sans tenir compte des faits connexes qui lui donnaient une signification différente, à la place où on l'a pris.

Je ne prétends pas suivre notre guide dans toutes ses investigations, et j'ai hâte d'arriver aux conclusions qu'il en tire. Pour lui, l'Europe a été dupe d'un grossier mirage, lorsqu'elle a cru à une transformation de l'Égypte et des Égyptiens depuis Méhémet-Ali. Écoles et institutions à la franque, théâtres et palais neufs, réforme judiciaire et contrôles financiers, tout cela n'est qu'un trompe-l'œil, une façade pompeuse derrière laquelle on retrouve le peuple des Pharaons, abâtardi par les mamelouks et achevé par les Turcs. Je ne contredirai certes pas à cette opinion, — sauf pour les effets de la réforme judiciaire, qui ont été sensibles, car ce n'est jamais

en vain que l'on donne aux hommes une meilleure justice. Je diffère d'avis avec M. d'Harcourt, quand il condamne sans appel les mœurs et les coutumes de l'Orient, qui ont leur raison d'être; mais je lui concède volontiers qu'un état social discutable en principe devient exécrable, lorsqu'on veut le plier brusquement à des services pour lesquels il n'est point fait. L'Égypte a été mise en mal de mort par les furieux besoins d'argent des derniers vice-rois; toute la fantasmagorie dont on nous a éblouis n'avait qu'une seule fin : capter la confiance des banquiers européens. On est arrivé ainsi au curieux état économique défini en ces termes dans *l'Égypte et les Égyptiens :* « Un Bédouin du désert, transformé en fellah, est devenu par le fait le simple fermier d'un financier de Londres; car le vice-roi a abandonné ses domaines à M. de Rothschild, comme gage d'un emprunt, et ce sont les agens de ce dernier qui exercent tous les droits de propriétaire. » Or, l'exacteur égyptien de jadis était dur, mais par saccades, avec des répits, sans esprit de suite; on lui échappait. Les organisations financières d'Europe sont plus régulièrement, plus lourdement exigeantes, mais elles exercent leurs droits chez nous par des intermédiaires équitables et policés. La combinaison de ces exigences méthodiques et des procédés brutaux qui les servent dans l'administration égyptienne a fait peser sur ce malheureux pays une intolérable oppression. Et les vices de notre civilisation, greffés sur la barbarie des mœurs locales, composent un joli assortiment qui justifie toutes les critiques de M. d'Harcourt. Son livre est bien fourni d'anecdotes piquantes ou tragiques. J'en pourrais ajouter beaucoup à la collection. Ceux qui n'ont pas vu de près le prodigieux gaspillage de l'avant-dernier règne et les ruses géniales par lesquelles on y pourvoyait, ceux-là ne sauront jamais comment on peut tondre un troupeau jusqu'au sang, vendre trois et quatre fois sa laine, la vendre pour de la soie, et faire croire aux spectateurs bénévoles que la sollicitude du berger a transformé les maigres brebis en heureux moutons d'idylle.

Méhémet-Ali avait eu du moins quelques rudes et grandes parties d'un souverain. Gobineau, l'intrépide faiseur de rapprochemens dont je parlais plus haut, n'eût pas hésité à le comparer à Alexandre; il y a des ressemblances entre les deux aventuriers macédoniens qui firent trembler l'Asie avec une petite phalange d'Albanais, à vingt siècles de distance. Si le pacha d'Égypte n'eût pas trouvé devant lui la puissante Europe de nos jours, l'empire ottoman serait probablement tombé sous ses coups, comme l'empire perse sous ceux de son devancier; et il aurait laissé aux Quinte-Curce de l'avenir les matériaux d'une légende

tout aussi fabuleuse que celle de l'autre conquérant. J'ai encore vu, dans les villages du Haut-Nil, quelques-uns de ces vieux Arnautes qui firent la fortune du pacha; il leur suffisait d'un froncement de sourcils pour tenir en respect toute une population. Leurs ancêtres, ces archers du Pinde que nous prenons si plaisamment pour des Grecs, ne devaient pas jouir d'un plus grand prestige dans les fiefs asiatiques où ils s'étaient établis. Méhémet fut cruel et sans scrupules; mais croyez-vous très fort aux vertus et aux lumières d'Alexandre? Méhémet eut l'intelligence de n'emprunter à l'Europe que des élémens utilisables pour une besogne turque. Uniquement soucieux de fortifier sa puissance militaire, il ne s'amusa pas à déguiser l'Égypte en Parisienne des boulevards; il fit avec nos armes nouvelles des gestes héréditaires, compris et respectés de son peuple, de tous les peuples d'Orient. Il se servit de l'Europe pour de grands desseins d'ambition; ses successeurs ont servi l'Europe, comme de petits commerçans servent l'usurier qu'ils appellent à leur secours.

Après Abbas, le monstre dont un Suétone pourrait seul raconter la vie et la mort, Saïd et Ismaïl firent de l'Égypte une maison d'agiotage et de plaisir. Ils épuisèrent l'inépuisable limon du Nil au profit des étrangers. Ils n'eurent qu'un but politique, s'émanciper de leur vasselage vis-à-vis du sultan. Leur courte astuce ne comprit pas que le joug nominal de la Porte était la plus sûre garantie de l'indépendance égyptienne, et qu'ils ne s'en débarrasseraient que pour tomber entre des griffes plus redoutables. Ils ne soupçonnèrent pas davantage la révolution économique qui s'accomplissait en Europe, la pesée croissante des intérêts matériels sur les calculs diplomatiques, à mesure que ces intérêts se répartissaient sur un plus grand nombre de têtes dans les pays où l'opinion gouverne. Habitués à pressurer les changeurs d'Alexandrie, qui venaient réclamer leur argent en demandant pardon de la liberté grande, les vice-rois se frottaient joyeusement les mains quand ils avaient placé un bon emprunt chez les gogos de Londres et de Paris; ils ne prévoyaient pas que les porteurs de leur papier seraient un jour assez puissans pour remuer les chancelleries, et au besoin les flottes et les armées. Bref, par leur rébellion vaniteuse contre la Porte et par leur soif insatiable d'argent, ils appelaient fatalement l'intervention étrangère. Tristes souverains, qui ont gâché des milliards sans qu'il en reste sur le sol de l'Égypte une œuvre vraiment grande, une fondation vraiment utile, un beau monument, un souvenir de gloire militaire.

Quelle a été l'efficacité de l'intervention étrangère pour le bien du pays, et quel sera l'avenir d'un établissement que les bonnes

gens appellent provisoire? C'est la question, brûlante pour nous, où nous attendions M. d'Harcourt; plus d'un lecteur ira droit au chapitre qui traite de l'occupation anglaise, sans s'attarder aux considérations historiques dont je viens de rendre compte. L'écrivain s'exprime sur ce sujet avec un grand désintéressement, son langage ne trahit ni chauvinisme ni jalousie; il se place d'abord au point de vue des intérêts de l'Égypte et du soulagement que peut lui apporter le chirurgien rival auquel nous avons cédé bénévolement notre clientèle. — « Je ne mets pas en doute que le peuple égyptien, le fellah, ne soit, sous la domination anglaise, plus heureux quant aux conditions matérielles de l'existence qu'il ne l'était sous les Turcs. » Une administration économe et plus humaine, la disparition progressive de la bastonnade et de l'esclavage, c'est bien quelque chose. Mais comme les Anglais ne sont pas gens à travailler au bonheur du fellah sans réclamer leur juste salaire, comme la richesse productive du pays tient moins encore à la fertilité du sol qu'au peu de besoins de la race, qui a moissonné jusqu'à présent pour ses maîtres et pour leurs banquiers, en ne prélevant que le strict nécessaire sur les fruits qu'elle faisait pousser, M. d'Harcourt ne pense pas que l'aisance de la population s'accroisse sensiblement; elle continuera de peiner pour payer un tribut et les arriérés des folies passées. Quant au relèvement moral et social de ce peuple, le sentiment de notre observateur était facile à prévoir d'après les opinions pessimistes qu'il s'est faites et que j'ai rapportées. A son avis, et je m'y range volontiers, la domination anglaise ne modifiera en rien des élémens trop réfractaires; le fellah demeurera ce qu'il est depuis les Pharaons. Le climat interdit aux nouveaux maîtres, comme à tous les étrangers de toutes les époques, l'établissement individuel, permanent, héréditaire, qui pourrait seul exercer une influence sociale. Le fonctionnaire et l'officier britanniques passeront en Égypte comme ils font aux Indes, ils exploiteront la vallée du Nil comme celle du Gange, sans pénétrer dans les âmes mystérieuses de leurs sujets. « L'abaissement de la race égyptienne paraît tenir à des causes trop profondes pour qu'un changement dans les procédés administratifs puisse apporter un changement notable dans sa situation... L'Égypte, si tant est qu'on entende par ce mot un peu vague la collectivité de ses habitans, restera donc à peu de choses près ce qu'elle est depuis longtemps. »

Si l'on restreint au contraire le nom d'Égypte à la façade officielle dont l'Europe s'occupe, tout y est ou sera bientôt renouvelé. Le témoin français rend hommage à l'habileté tenace des Anglais dans

leur œuvre d'élimination de l'ancien personnel, Turcs, Orientaux chrétiens, aventuriers européens, survivans du *condominium*. — « Les nouveaux fonctionnaires s'introduisent sans bruit, sans scandale, et prennent les places lucratives ou importantes, en laissant, jusqu'à nouvel ordre, celles dont ils ne veulent pas encore ; ce personnel est censé au service du khédive, et, en effet, celui-ci le paie, mais en réalité il est au service de l'Angleterre. Ordinairement, on attend qu'une place soit vacante pour y introduire un Anglais ; dans ces conditions, tout est parfaitement normal ; c'est le khédive qui nomme ; comment trouver mauvais qu'il prenne qui bon lui semble, fût-ce un Anglais? Parfois cependant, à ce que je me suis laissé dire, la patience ne va pas jusqu'à attendre la vacance naturelle ; sous prétexte d'économie, on supprime d'abord la place convoitée, et le titulaire, devenu ainsi inutile, est congédié très poliment. Quelque temps après qu'il a déguerpi, on reconnaît que le service est surchargé de besogne et qu'un fonctionnaire de plus est indispensable ; on le nomme donc, Anglais bien entendu, et on lui rend peu à peu les attributions du fonctionnaire évincé. Admirez comme cette introduction de l'Angleterre se fait doucement et sans à-coups. »

Voilà qui est parfait, mais non pas pour tout le monde. Il nous reste à interroger M. d'Harcourt sur les chances que nous conservons de reprendre notre plate-bande dans le jardin que nous avions défriché, créé, mis en valeur depuis un siècle, et d'où nous nous sommes évadés un beau jour, à la suite d'une panique politique incompréhensible. Sur ce point délicat, je retrouve l'exquis ironiste qui nous faisait, dans son premier livre, de si piquans tableaux de la vie parlementaire. — « Je dois avouer, en ce qui me concerne, que mes électeurs, dans l'arrondissement de Falaise, étaient absolument indifférens au khédive, au ministère de Nubar-Pacha et au *condominium*. Le gouvernement, en se désintéressant de l'Égypte, a donc certainement conformé sa politique aux intentions des électeurs ; en le jugeant avec les principes nouveaux, il est irréprochable... En définitive, il faut souhaiter de voir arriver le moment où tous les électeurs de nos campagnes auront assez étudié la question d'Égypte pour la connaître à fond ; mais en attendant que ce moment arrive, puisque c'est d'eux que doit venir la direction de notre politique étrangère, prenons notre parti avec le plus de philosophie que nous pourrons du rôle peu glorieux qui est devenu celui de la France... Est-ce à dire qu'il soit absolument impossible que notre influence renaisse jamais en Égypte? Assurément non ; il suffirait, en effet, que de l'autre côté de la Manche on eût notre gouvernement et que, de notre côté, nous prissions le leur ; or on

voit dans l'histoire bien des vicissitudes pareilles, et il n'est pas improbable que, dans le cours des siècles à venir, les Anglais se laissent aller à sacrifier à leur tour leurs intérêts les plus positifs à la beauté des principes. »

Vous n'obtiendrez pas du noble écrivain d'autre réponse que ces mordantes boutades. Essayons de suppléer aux indications qu'il nous refuse. Je suis moins sceptique que M. d'Harcourt sur les illuminations instinctives du suffrage universel. Notre peuple a su deviner l'obscure et lointaine Russie, il a poussé de ce côté ses gouvernans, souvent malgré eux. Il pourra comprendre et partager la douleur de ceux qui savent ce que nous avons perdu en perdant l'Égypte; pourvu qu'on l'instruise sur l'étendue de la perte, qu'on fasse appel à sa finesse et à son bon sens. Au contraire de M. d'Harcourt, ce n'est pas de l'initiative improbable d'un cabinet que j'attends la reprise de nos traditions politiques; je ne l'espère plus que d'un mouvement irrésistible de la conscience nationale mieux éclairée.

Faisons d'abord justice d'une litanie agaçante; celle des voyageurs vertueux et sensibles qui croient nous consoler, lorsqu'ils répètent que les Français sont seuls aimés en Égypte, qu'on regrette leur bonté charmante en la comparant au dur formalisme des maîtres actuels, que notre influence morale n'a diminué en rien... On a vu l'opinion de M. d'Harcourt sur les Égyptiens. Même en adoucissant beaucoup ses jugemens, se figure-t-on le fellah, qui ne s'est jamais révolté contre personne, bravant les baïonnettes britanniques pour rappeler le Français bien-aimé? Croit-on que les événemens changeront de face pour récompenser les bons points de conduite que nous donnent quelques journalistes d'Alexandrie? Ces illusions naïves ressemblent trop à celles d'une femme répudiée qui se flatterait d'être reprise par son époux, remarié ailleurs, parce qu'il lui témoigne certains égards de politesse et quelques regrets des bons momens passés jadis auprès d'elle.

L'ergotage perpétuel avec les Anglais sur la cessation de l'occupation *provisoire* n'est pas moins irritant, à la longue. On le comprenait pendant les premiers temps; après dix ans écoulés, et devant un dessein politique aussi manifeste, il frise le ridicule. — Quand partez-vous? ferez-vous bientôt vos malles? — Les négociations avec le cabinet de Londres sur cette question ne sont pas seulement inutiles; elles finiraient par entamer notre dignité; elles risquent de nous arracher quelque jour une reconnaissance tacite de la position que nous contestons, une de ces sanctions diplomatiques qui se créent lentement par le seul fait de trop causer d'un acte litigieux, ce qui équivaut à en reconnaître l'existence formelle et la valeur pratique.

Persuadons-nous que les conversations utiles ne doivent pas être échangées à Londres, mais au Caire. Par bonheur, nous n'avons jamais reconnu et personne n'a reconnu les arrangemens particuliers faits en Égypte depuis 1882; ils n'ont aucune sanction internationale. Oublions ces dix années, agissons du moins comme si nous les avions oubliées; le jour où les circonstances générales s'y prêteront, reprenons là-bas l'attitude que nous avions naturellement avant notre désertion. On demande au vice-roi des emplois, des nominations de fonctionnaires, des contrôles sur tous les services! Ayons les mêmes exigences, appuyons-les près de lui, et près de lui seul, par tous les moyens de pression légitimes qui sont en notre pouvoir. Causons avec lui comme s'il n'y avait point de régimens britanniques en Égypte, démontrons-lui péremptoirement que nous voulons ignorer ce détail. L'Angleterre marquera d'abord quelque étonnement, quelque mécontentement sans doute. Mais si l'on veut bien se rappeler tous les événemens où elle a été mêlée depuis vingt ans, de l'Asie centrale jusqu'au Bosphore, du Bosphore jusqu'en Afrique, on remarquera que cette grande nation, si sage et si pratique, ne s'obstine jamais contre les volontés raisonnables qu'elle devine très fermes, et ne s'entête pas contre un plus entêté qu'elle.

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de M. le duc d'Harcourt devra désormais figurer au dossier de la question d'Égypte, pour tous ceux qui voudront étudier sérieusement cette question. Il me pardonnera d'avoir exposé franchement mes réserves sur quelques-unes de ses opinions historiques : je ne pouvais mieux lui témoigner l'intérêt et l'estime qu'inspirent ses travaux, quand on a goûté une fois ce qu'il y a de force et de sincérité dans les pages trop rares où il dépose son expérience du monde.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 juillet.

M. le président du conseil qui, par son discours de Toulouse, avait seulement enfermé les révolutionnaires dans un dilemme, s'est vu forcé d'offrir à quelques-uns d'entre eux une prison plus solide à la suite des troubles parisiens de cette dernière quinzaine.

Pendant qu'à Berlin Guillaume II, inaugurant son nouveau Reichstag, appelait sur les travaux du parlement de l'empire les bénédictions du ciel ; pendant qu'à Londres le prince de Galles mariait son fils et héritier présomptif, au milieu de l'allégresse loyaliste de la Grande-Bretagne, et que M. Gladstone commençait à Westminster l'exécution de l'horaire inflexible dans lequel il a enfermé le vote du *home-rule*; tandis qu'à Vienne le parti avancé s'occupait des préparatifs d'un meeting monstre en faveur du suffrage universel ; qu'à Rome M. Giolitti emportait enfin le vote de la loi des banques, où sa majorité avait menacé de se fondre ; et tandis qu'à Madrid enfin M. Sagasta, irrésolu, s'arrêtait à la bifurcation des chemins de la routine et de la réforme, et se demandait avec mélancolie quel serait celui de ses collègues qu'il lui faudrait sacrifier, — pendant ce temps Paris voyait brûler des kiosques et culbuter des omnibus.

Le désordre avait commencé par une manifestation d'étudians, un *monôme*, puisque ce vocable fait désormais partie de la langue d'un pays libre. Ces jeunes gens, désireux de témoigner, d'une part à M. Bérenger, président de la « ligue contre la licence des rues, » le mépris que cette institution leur inspire, d'autre part à leur camarade, M. Guillaume, la douleur qu'ils avaient ressentie de la condamnation à lui infligée, pour son rôle dans un bal artistique, mais décolleté à profusion — condamnation d'ailleurs bénigne, à 100 francs d'amende, avec application... de la loi Bérenger ; l'honorable sénateur se trouvant

adoucir ici les peines qu'il avait requises, — ces jeunes gens avaient parcouru Paris en troupe tumultueuse et agressive. Quelque opinion que l'on professe sur l'utilité pratique de l'association respectable dont M. Bérenger est l'initiateur, il est du moins une « licence des rues » que nul ne saurait admettre : celle en vertu de laquelle les successeurs des « escholiers, » qui rossaient si noblement le guet au temps jadis, se croiraient en droit de « faire des remuemens » dans le Paris de 1893, parce que le tribunal de la Seine froissait leurs convictions esthétiques, en frappant des jeunes personnes dont la supériorité plastique n'avait pu se révéler impunément au monde civilisé.

Les attroupemens ayant continué au quartier Latin, malgré la police chargée de les disperser, il s'ensuivit au café d'Harcourt, entre les agens et les manifestans, une bagarre où chacun se servit des armes qu'il trouvait sous sa main et dans laquelle un consommateur inoffensif reçut une blessure mortelle. Ce déplorable événement fit aussitôt dégénérer en une émeute véritable ce qui n'était au début qu'une rixe sans importance. Dès lors qu'il y avait un cadavre, les professionnels du désordre, les élémens révolutionnaires que toute grande ville renferme dans son sein, sentirent le parti qu'ils en pouvaient tirer; les journaux radicaux profitèrent de l'incident pour débiter toutes espèces de folies sur la « police assassine; » et les députés socialistes en profitèrent pour interpeller avec violence le gouvernement, qu'ils rendaient responsable de ce malheur.

Une certaine indécision parut régner, pendant vingt-quatre heures, dans l'administration supérieure de la préfecture, invectivée à outrance parce qu'elle ne savait pas donner des bourrades avec courtoisie, — ce qui proprement revient à demander de nettoyer les écuries d'Augias avec un plumeau. — Les soldats de l'émeute, fortifiés par un de ces badauds imbéciles, que tous les gouvernemens doivent protéger contre eux-mêmes, voyant la faiblesse de la résistance qui leur était opposée, se mirent à frapper des gardiens de la paix et à ébaucher des barricades. Aux environs de l'église Saint-Germain-des-Prés et de l'hôpital de la Charité, où avait été transporté le corps de la victime du café d'Harcourt, les événemens prirent une tournure réellement grave. Grilles d'arbres arrachées, réverbères et bancs brisés, omnibus renversés, pavés amoncelés, coups de revolver, kiosques incendiés, tous les signes ou symptômes d'une révolution commençante se renouvelèrent dans une échauffourée de plusieurs heures. Le soir, une foule hurlante faisait le siège de la préfecture de police; de lourds projectiles, lancés à toute volée, cassaient les vitres et venaient tomber dans l'intérieur des appartemens, au risque de blesser les personnes qu'ils renfermaient et qui s'enfuyaient affolées ; de véritables béliers battaient furieusement la porte massive, et ce fut seulement lorsqu'elle allait

céder qu'on se décida à faire sortir par derrière un groupe d'agens qui réussit à déblayer le terrain.

Ce spectacle odieux n'a pas tardé à faire sur l'opinion publique une impression salutaire : les étudians d'abord, par des déclarations énergiques, émanant de la seule association qui ait quelque titre pour les représenter, tinrent à se dégager hautement de toute promiscuité avec les gredins qui cherchaient à les compromettre ; puis le premier ministre que, dans une circonstante toute récente, — lors des ordres contradictoires donnés au préfet de Seine-et-Oise, M. Bargeton, pour son assistance au banquet Hoche, — nous avions eu le regret de trouver affreusement indécis, et rappelant ce personnage qui

> Changeait de dessein comme on change d'habit;
> Mais il fallait toujours que le dernier se fît,..

se montra cette fois plus déterminé. M. Dupuy tint à la chambre le langage d'un chef de gouvernement ; la chambre tout entière l'entendit. L'opposition de droite, par exemple, tint à honneur de protester ostensiblement contre l'attitude d'un de ses membres, peu au courant de la valeur du silence, qui cherchait à envenimer la question.

Dès le surlendemain la garde républicaine, assistée des troupes de ligne qu'on avait fait sortir de leurs casernes, circulait librement dans les rues pacifiées. Il avait suffi de l'annonce d'une répression sérieuse, pour que cette portion malsaine, lie ou écume du peuple, rentrât dans le repos, et se séparât de la masse parisienne, à laquelle toute fermentation passagère a pour effet de la mélanger.

Cette première semaine de juillet commandait au pouvoir une attitude d'autant plus ferme, qu'elle coïncidait avec l'expiration du délai d'un mois, donné au comité directeur de la Bourse du travail et aux syndicats y installés, pour se soumettre à la loi. Une pareille mise en demeure, après l'accueil provocateur qu'elle avait reçu des intéressés, n'aurait pu rester lettre morte sans que le gouvernement fût couvert lui-même de confusion à la face de la France. Cependant il était à craindre que les corporations, illégalement constituées, profitassent de l'effervescence ambiante pour créer un courant en leur faveur et amener de nouveaux troubles. Le ministre de l'intérieur avait commencé par leur couper les vivres, en interdisant le paiement de la subvention mensuelle que le conseil municipal allouait à ces syndicats avec les fonds des contribuables parisiens. Il a achevé son œuvre de répression, avec l'approbation de la chambre, en faisant évacuer *manu militari* le bâtiment de cette Bourse qui n'avait du travail que le nom ; montrant ainsi, quelques jours avant l'anniversaire du 14 juillet, que si la France fête la démolition de la Bastille, pour symboliser en somme

l'égalité de tous les Français devant la loi, ce n'était pas avec l'intention d'en rebâtir une autre au profit des grands seigneurs du prolétariat.

Le 6 juillet au soir, il ne restait plus, à l'intérieur de la Bourse du travail, qu'un bivouac de gardiens de la paix, faisant vis-à-vis à un tableau noir, sur lequel les locataires sortans avaient concentré leur doctrine en ces mots :

L'anarchie, c'est le salut !
Vive la révolution !

Il y a ainsi chaque mois, chaque année, sur un point déterminé de l'Europe, dans les monarchies ou dans les républiques, quelque tapage, quelques coups de couteau ou de fusil, dont plusieurs ont une issue funeste. La quinzaine dernière, c'était le tour de la paisible Suisse, patrie classique de la liberté, où la petite affaire de Saint-Imier était suivie des troubles beaucoup plus graves de Berne. Il y a trois mois, c'était en Belgique que l'on échangeait force horions ; il y a un mois, c'était à Prague. L'an dernier, on pillait à Berlin les boulangeries et les boucheries et il fallait déployer des forces militaires. Précédemment, c'était en Angleterre, où les *life-guards*, il y a quelques années, devaient charger les « inemployés » dans Trafalgar square.

Paris a, du reste, ce privilège de faire plus de bruit chez les autres que les autres n'en font chez lui : c'est ainsi que M. de Manteuffel, l'un des chefs du parti conservateur allemand, voulait bien s'inquiéter à la tribune, il y a huit jours, au cours de la discussion militaire, de ce qu'il appelait « l'impuissance de notre gouvernement à réprimer nos troubles intérieurs. » Peut-être cela tient-il à ce que, la première parmi les grandes nations du continent, la France a proclamé ce dogme redouté de la souveraineté du peuple, qu'elle a depuis violé souvent, quoique le propageant toujours. Mais ce principe même, qui fait aujourd'hui le fond incontesté de notre constitution, est précisément ce qui doit rassurer nos voisins sur l'inanité future de toute violence populacière. Le gouvernement étant forcément chez nous l'expression de la majorité actuelle des citoyens, il s'ensuit que l'émeute ne peut jamais représenter qu'une minorité. Ce sentiment qu'ils ont d'agir exclusivement au nom du pays légal procure aux chefs de l'État une autorité morale extraordinaire ; et c'est au contraire une cause d'extrême faiblesse, pour les mécontens qui seraient tentés d'en appeler aux armes, que de ne pouvoir se recommander de l'opinion publique.

La chambre, qui a consacré quelques heures à ces incidens de la rue, n'en a pas moins commencé et poursuivi avec une fébrile activité

la discussion du budget de 1894. Cette hâte était nécessaire pour que le sénat, où la commission des finances a déjà fonctionné officieusement depuis le 1[er] juillet, fût prêt lui-même en temps utile, de façon que la session soit à peu près terminée vers la fin du présent mois. Si le gouvernement persiste alors à fixer au 20 août la date des élections législatives, il lui restera tout juste les vingt jours de la période réglementaire.

On avait mis quatorze mois, au palais Bourbon, à voter le budget de 1893; quatorze jours ont suffi à nos députés pour expédier le budget de 1894. Une fois encore, en matière d'économie, le parlement a pratiqué la vieille maxime orientale, qui consiste à ne jamais faire le jour ce qu'on peut remettre au lendemain. Nous avons aussi vu reparaître dans les deux sortes de journaux, journaux d'opposition, journaux ministériels, les jeans qui pleurent et les jeans qui rient de la question d'argent; ceux qui voient tout en noir, ceux qui voient tout en rose. Il n'est pas de sujet où le pour et le contre se puissent plus aisément soutenir que celui des finances, parce qu'il n'y a pas un impôt qui ne soit odieux, et pas une dépense qui ne soit utile. A écouter l'orateur qui critique les premiers et vante les secondes, on se sent, devant des argumens si péremptoires, envahi d'une grande bonne volonté de supprimer tous les impôts et d'augmenter toutes les dépenses.

Tiraillés par ces sentimens contraires, les représentans du pays nous gratifient d'un budget qui contient à la fois des impôts nouveaux et des suppressions d'impôts anciens, qui renferme aussi des chapitres de dépenses nouvelles, chapitres dont quelques-uns sont à peine à l'état adulte, et promettent d'avoir un âge mûr coûteux et une vieillesse ruineuse, comme celui des garanties d'intérêts aux chemins de fer. Trois milliards et demi en chiffres ronds (exactement 3,438 millions de francs), tel est le total du prélèvement que fera, dans le cours de l'année prochaine, l'État français sur la bourse française. Si l'on y joint les budgets départementaux et communaux, nous dépassons les quatre milliards. C'est à peu près le sixième de la masse des revenus et des salaires des trente-neuf millions d'habitans de notre pays, que l'on est d'accord pour évaluer à 25 milliards de francs environ par an. Seulement il ne serait pas exact de dire que le Français de 1893 verse, en moyenne, à la collectivité le sixième de ses recettes annuelles; parce que, d'une part, nul ne peut dire quelle est au juste la répercussion, — ce que les économistes appellent l'*incidence*, — de l'impôt; et que, d'autre part, le plus grand nombre de nos impôts directs portent exclusivement sur le capital et que les plus lourds de nos impôts indirects portent sur des objets d'un luxe relatif, sur des jouissances, comme le tabac et l'alcool, et non sur des consommations de première nécessité.

Par suite, l'ouvrier est loin de payer le sixième de son salaire, et

le rentier paie beaucoup plus du sixième de son revenu. On a estimé néanmoins, et, selon nous, on a bien fait, qu'il fallait aller plus loin encore dans la voie du dégrèvement des impôts qui pèsent sur les classes les moins fortunées, quitte à rejeter le fardeau sur les autres. Ç'a été l'esprit qui avait dicté la réforme de la taxe des boissons, telle qu'elle a été votée par le sénat, et telle qu'elle aurait dû être adoptée par la chambre, pour être incorporée dans le budget de l'an prochain.

Cette réforme, attendue depuis un demi-siècle et principalement depuis quinze ans, comportait la suppression du droit de détail chez les débitans. Ce droit gothique du XIVe siècle, sur les boissons « vendues à pot et assiette », pèse exclusivement sur les individus qui ne peuvent avoir de provisions chez eux, soit parce qu'ils n'ont pas de chez eux, comme les ouvriers logés en garni, ou de professions nomades; soit parce qu'ils n'ont pas assez d'argent, de crédit ou de place dans leur logement, pour acheter un fût de vin ou de cidre. Au lieu du droit de circulation de 1 et 2 francs par hectolitre de vin, ces catégories paient 12 pour 100 de la valeur des boissons consommées chez le débitant. Désormais la taxe eût été la même, dans les campagnes ou les petites villes, pour les débitans et pour les particuliers; elle ne dépassait pas le droit de circulation actuel, qui était maintenu.

Quant au droit d'entrée urbaine, aujourd'hui perçu au profit du trésor sur les boissons hygiéniques, il eût été supprimé purement et simplement dans les villes qui ne perçoivent aucune taxe d'octroi sur ces liquides. Dans les villes qui conservent des taxes municipales de cette nature, — et c'est le plus grand nombre, pour ne pas dire la presque totalité, des 1,519 cités françaises ayant des octrois, — le droit d'entrée eût été réduit de 0,40 à 2 fr. 50 par hectolitre, c'est-à-dire à peu près à la moitié de ce qu'il est aujourd'hui; et à partir de la mise en vigueur du nouveau régime, les tarifs d'octrois communaux auraient dû être ramenés au même chiffre que ceux des droits attribués à l'État.

La réforme de l'impôt des boissons se trouvait ainsi donner, dans une certaine mesure, satisfaction au vœu de la chambre, qui avait décrété ce printemps la suppression des octrois. Cette abolition d'environ 305 millions de recettes municipales, constituant à peu près les deux tiers des ressources des 36,000 communes françaises, prises en masse, n'aurait pu être opérée aussi brusquement sans danger; la commission du sénat, chargée d'examiner le projet, s'était montrée formellement hostile à une opération aussi radicale. Elle avait fait remarquer, par exemple, que nos grandes villes sont presque toutes fort endettées, qu'elles ont à servir les intérêts et l'amortissement de lourds emprunts, qui se montent actuellement à 3 milliards 350 millions, sur lesquels la ville de Paris doit, à elle seule, plus de 2 milliards. La période de remboursement variant de vingt à quarante ans, l'avenir est lourdement grevé; si l'on enlevait à ces municipalités l'ensemble du

produit de l'octroi, qui leur permet de faire face aux engagemens qu'elles ont contractés, on peut se demander jusqu'à quel point les taxes directes, par lesquelles on remplacerait cet impôt de consommation locale, en fourniraient l'équivalence.

La réforme partielle, à laquelle le gouvernement et le sénat s'étaient arrêtés, aurait eu déjà sur les finances communales un contre-coup assez sensible, et les eût obligés à chercher, dans de nouvelles contributions, l'équilibre de leur budget. C'est ainsi qu'à Paris la loi nouvelle réduisait de 35 millions environ le produit des taxes sur les boissons hygiéniques (vins, cidres et bières).

Quant à l'État, c'est par un supplément au droit sur l'alcool, porté de 156 à 190 francs l'hectolitre, qu'il entendait boucher, dans ses recettes indirectes, le trou que la détaxe des autres boissons allait créer. Mais, au dernier moment, la chambre a repoussé le projet voté par le sénat, et lui a substitué l'abolition complète des droits perçus sur les boissons hygiéniques; système d'autant moins praticable en ce moment que la majorité des députés refusaient au gouvernement les ressources nécessaires pour accomplir un semblable dégrèvement. Dès lors la réforme, depuis longtemps promise, sur laquelle le pays était en droit de compter, est tombée dans l'eau, et ne sera vraisemblablement pas incorporée au budget de l'année prochaine. En tout cas, il eût été prudent de n'admettre dans ce budget aucune dépense nouvelle, et même de faire la part du déficit que les résultats de l'exercice en cours, relativement à des prévisions trop optimistes, paraissent nous ménager.

Ce n'est pas là cependant ce qu'on a fait, et l'on doit présumer que le budget de 1894, comme celui de 1893, se soldera en perte. Les défenseurs du budget actuel, et, en première ligne, le ministre des finances un moment démissionnaire, M. Peytral, et le rapporteur-général, qui, par définition, sont des « médecins tant mieux, » font valoir l'unification budgétaire obtenue par la dernière législature. Il est vrai que l'on a fait à peu près disparaître les petits budgets d'à côté, reposant sur ce que M. Henri Germain, dans un discours demeuré célèbre, appelait « le coup des caisses. » Quand on voulait faire une dépense nouvelle, dont on n'avait pas le premier centime, on créait une caisse, — caisse des écoles, des chemins vicinaux, des grands travaux publics ou de liquidation. — Dans cette caisse, on ne mettait rien, puisqu'on n'avait rien; mais on lui empruntait 300, 400 millions ou davantage. Dès lors, puisqu'elle avait un débiteur solvable, qui n'était autre que l'État, cette caisse devenait riche; et nous avions ainsi trois ou quatre comptes, toujours en découvert, que l'on réglait de temps à autre au moyen de l'emprunt.

Ces agissemens ont pris fin, mais pas autant qu'on veut bien le dire; témoin les 80 millions de garanties d'intérêts qui restent cette

année en dehors du budget, parce qu'on n'a pas trouvé moyen de les y faire entrer; témoin les obligations sexennaires que l'on renouvelle; ce qui ne veut pas dire qu'on augmente la dette flottante, mais ce qui veut dire qu'on ne la rembourse pas. Or une dette flottante, que l'on ne rembourse pas et que l'on n'a aucune intention ni aucun moyen de rembourser, sur des ressources ordinaires et annuelles, ressemble étonnamment à une dette consolidée.

Ce budget même de 1894 ne doit son équilibre qu'à une somme de 40 millions, qui n'est autre chose que le montant probable de dépenses autorisées précédemment, que l'on pourrait faire, que l'on ne fait pas, du moins pour le moment, et que, par un singulier abus de langage que nul particulier n'oserait se permettre dans ses comptes privés, on se croit en droit d'appeler une recette. Tout cela ne veut pas dire que « la banqueroute soit à nos portes, » selon le cliché des esprits chagrins ou des organes de mauvaise foi; mais les gens de sens rassis sont toutefois en droit de rappeler à ceux qui tiennent les clés du trésor national ce mot d'un surintendant de l'ancien régime que « le moment est venu de régler la dépense sur la recette, n'étant plus du tout moyen de régler la recette sur la dépense. »

C'est ce conseil que va suivre, il faut l'espérer, le congrès des États-Unis, convoqué extraordinairement pour le 7 août, par le président Cleveland, pour abroger la loi Sherman, qui oblige le trésor américain à des achats réguliers d'argent. Grâce à la détestable politique fiscale des républicains, le drainage de l'or a pris, au-delà de l'Atlantique, des proportions inquiétantes. Tous les mois, l'État jette dans la circulation pour 22 millions de francs de papier qu'il émet en échange des lingots d'argent achetés par lui aux mineurs. Le total des « bons de lingots » se monte actuellement à 2 milliards et demi, et est bien loin de valoir cette somme; puisque le gouvernement achète l'argent au cours commercial, et que ce cours n'a cessé de baisser depuis 1890, où la loi dont il s'agit a été arrachée au congrès par des politiciens aux abois, désireux de se rattacher quatre ou cinq états miniers qui leur échappaient.

L'administration nouvelle, qui n'était nullement responsable de cette loi, désastreuse pour le crédit de la république, avait, depuis plusieurs mois déjà, fait connaître son intention d'en demander le retrait. Si la réunion du congrès, prévue d'abord pour le 1er septembre, est ainsi avancée de trois semaines, nos lecteurs savent quel en a été l'impérieux motif: la suppression de la frappe libre de l'argent aux Indes, et la baisse considérable du métal blanc qui en a été la conséquence. L'unité monétaire des Indes anglaises, où l'or n'existe pour ainsi dire pas dans la circulation, est la roupie d'argent, dont la valeur réelle était, jusqu'aux environs de 1874, de 2 fr. 40 ou 22 pence.

A cette époque survint la baisse, qui n'a cessé depuis de s'accen-

tuer. Cette baisse n'était nullement due à l'adoption, par l'Allemagne, de l'étalon d'or, comme l'ont cru quelques personnes peu au courant de la question. L'étalon d'or, inauguré à Berlin en 1873, et dont on célébrait à Berlin, le 9 juillet dernier, le vingtième anniversaire, avait pour conséquence la démonétisation *théorique* de 6 millions de kilos d'argent; mais, en fait, le gouvernement allemand n'a pu se défaire que de la moitié environ de ce stock. Et cette masse de 6 millions de kilos, quand bien même l'Allemagne aurait pu la rejeter, de façon ou d'autre, depuis vingt ans, dans la circulation des autres pays, ne représenterait pas beaucoup plus que la production du métal blanc de la seule année 1892.

La vraie cause de dépréciation de l'argent a été le développement excessif de l'extraction minière depuis un quart ou un tiers de siècle. De 200 millions de francs par an vers 1862, nous voyons la production s'élever à 400 ou 450 millions vers 1872, à 600 millions vers 1882, et à plus d'un milliard en 1892. Voilà le fait capital. L'argent surabonde; les mines d'où on l'extrait, soit seul, soit associé à quelque autre métal, croissent à la fois en nombre et en puissance.

En Europe, l'Angleterre et l'Allemagne se sont peu ressenties de la baisse, parce qu'elles étaient au régime de l'étalon d'or; l'Autriche et la Russie ont été également peu éprouvées, parce qu'elles vivaient sous le règne du papier-monnaie. Quant à l'union latine (France, Italie, Belgique et Suisse), elle a amorti le choc en établissant pratiquement l'étalon d'or et en ne gardant qu'un bi-métallisme nominal. Il est, par conséquent, permis de dire qu'aujourd'hui le monde entier *compte en or*, que l'or est la seule monnaie internationale. Et la preuve, c'est que, dans le changement de valeur des deux métaux, par rapport l'un à l'autre, l'or n'a pas fait prime ; mais que l'argent a perdu un quart, un tiers et jusqu'à la moitié de son prix. Si l'on veut: on a évalué l'argent en monnaie d'or et non pas l'or en monnaie d'argent, comme on l'avait fait en des siècles antérieurs.

Cette situation ira-t-elle en s'aggravant? Est-elle même définitive? Rien ne permet de l'affirmer. L'histoire, cette grande école de scepticisme, nous apprend qu'on outre toujours les faits présens et leurs conséquences. Il suffirait, pour rétablir la valeur de l'argent, que des contrées nouvelles, comme l'Afrique, où la vie demeurera longtemps à bon marché, et exigera par suite, dans les transactions journalières, l'emploi d'un métal peu coûteux, fussent ouvertes à la civilisation. Il suffirait aussi que les mines d'or du Cap, qui actuellement ne produisent pas grand'chose, donnassent un rendement plus abondant, pour que l'or perdît de son prix par rapport au métal blanc.

Il est certain que, depuis les temps les plus reculés, on n'a jamais vu entre les deux métaux un écart aussi grand, une proportion aussi défavorable à l'argent. Dans l'antiquité, le kilo d'or ne valut jamais

moins de 10 fois, et jamais plus de 13 fois le kilo d'argent. Au moyen âge et jusqu'à l'an 1600, 12 kilos d'argent représentent en moyenne un kilo d'or. Un phénomène analogue à celui auquel nous assistons se produisit sous les règnes d'Henri IV et Louis XIII (1602-1640) où la proportion des deux métaux passa de 11.75 à 14.75. Elle s'était élevée de 1 à 15.50 sous Louis XVI, pour se fixer à peu près à ce taux jusqu'à nos jours. Depuis vingt ans, l'or vaut 18, 20, 22, et, il y a deux semaines, il valut, sur le marché de Londres, jusqu'à trente fois l'argent. C'est dire que notre pièce de 5 francs ne représenterait plus, en or, que 2 fr. 50.

Cette situation préoccupait de longue date le gouvernement anglais, pour les Indes : à tort, selon nous, puisque le régime de la roupie argent, dépréciée en or, offrait moins d'inconvéniens que celui de l'attribution à cette pièce de monnaie d'une valeur légale nouvelle, valeur arbitraire, qui n'était même plus exacte le lendemain du jour où elle était promulguée. Il résulte de cette mesure que la roupie devient comme la pièce de 5 francs de l'union latine ou comme le dollar argent américain, une monnaie partiellement réelle et partiellement fiduciaire, et que l'administration des Indes se trouvera désormais responsable de la différence entre le cours de 16 pence, qu'elle a décrété pour la roupie, et la valeur commerciale de cette monnaie, si elle vient à ne correspondre en or qu'à 12 pence, comme ç'a été un moment le cas.

Tandis que le trésor de Washington se déclare vaincu dans cette lutte insensée contre la force des choses, qu'on lui avait fait entreprendre, le Mexique va rester, seul au monde, le champion convaincu de l'argent ; le ministre des finances de cette république fait annoncer son intention d'augmenter encore la frappe de ce métal, que toutes les nations repoussent, et que ce fonctionnaire déclare, avec un grand sérieux, « être plus rare et plus demandé que jamais. »

L'abrogation de la loi Sherman n'est pas la seule question qui s'impose au congrès des États-Unis. Il aura à s'occuper encore, sinon le mois prochain, du moins dans sa session ordinaire d'automne, de la revision des tarifs de douane dans un sens plus favorable aux échanges internationaux, plusieurs fois promise par le parti démocratique, et que prépare dès à présent le ministre Carlisle, assisté de M. David A. Wells, libre-échangiste connu. Une autre réforme devra être celle de la loi des pensions, dont le tiers, paraît-il, est fondé sur des titres frauduleux. L'opinion publique s'est émue d'un état de choses qui a donné matière à de cyniques abus : le Farnham-post de New-York, l'une des associations qui représentent les pensionnés, s'est énergiquement prononcé contre les rentes accordées à des personnes qui ne le méritent pas. Tout individu qui est aujourd'hui malade,

même passagèrement, peut, s'il a servi entre 1861 et 1865, fut-ce pendant quelques mois, obtenir, avec quelque habileté, jusqu'à 300 fr. par mois, avec effet rétroactif depuis trente ans. C'est donc un véritable pillage.

Un nouvel examen de la loi Geary sur l'expulsion des Chinois, loi qui porte atteinte aux principes proclamés par les fondateurs de la grande république, enfin la réorganisation de l'administration civile dont M. Cleveland songe à modifier le recrutement, tel est le programme très chargé que le gouvernement et le congrès se proposent de remplir.

Quoiqu'il n'ait pas à résoudre des problèmes aussi compliqués, le parlement de Belgique n'en semble pas moins fort embarrassé jusqu'ici, pour mener à bien la revision constitutionnelle, où l'adoption du suffrage universel, avec vote plural, avait, en avril dernier, marqué une étape décisive. Depuis trois mois bientôt les représentans belges piétinent sur place, sans parvenir à enfanter un sénat. Tous les systèmes connus ont été successivement discutés et repoussés. Il faut, d'un côté, faire œuvre libérale : il ne saurait suffire d'abaisser à 1,500 francs le cens des éligibles, qui est actuellement de 2,100, et d'entr'ouvrir timidement la chambre haute à quelques capacitaires. D'autre part, il convient de ne pas créer deux assemblées absolument identiques, ce qui rendrait les conflits insolubles. Depuis soixante-deux ans les électeurs du sénat ont été les mêmes que les électeurs de la chambre; sénateurs et députés continueront-ils à avoir le même corps électoral aujourd'hui où, par l'adoption de la proposition Nyssens, l'ancien effectif de 200,000 votans va se trouver augmenté d'un million? Le chevalier Descamps conseillait de porter à trente-cinq ans l'âge des électeurs du sénat, ce qui eût éliminé 420,000 citoyens, et d'instituer le suffrage à deux degrés. Cette « amputation » du corps électoral a soulevé les protestations d'une partie notable de la presse.

Une autre combinaison consisterait à essayer, avec le suffrage universel pur et simple, la « représentation des intérêts » ou, pour mieux dire, des forces sociales catégorisées. Il nous semble à nous que c'est là un système de cabinet, une machine d'un autre âge, bien qu'elle soit préconisée par des radicaux et des esprits très alertes, comme M. Feron, le député de Bruxelles. Quand on serre de près une semblable formule, on voit combien l'organisation, le dosage de ces forces sociales, qu'il s'agit de mesurer et de parquer, devient difficile. Rien n'est donc fait encore, et il est probable que, pour en finir, on en viendra à l'une de ces transactions, acceptées par tout le monde sans satisfaire absolument personne, ce qui, du reste, est le caractère de toutes les transactions.

Vte G. d'Avenel.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Les transactions financières n'ont présenté un peu d'animation qu'au moment de la liquidation de fin juin, liquidation qui s'est faite en réaction sur la rente française et sur quelques fonds étrangers. Malgré l'abondance des disponibilités, le crédit a été mesuré à quelques positions trop aventurées d'acheteurs, à des syndicats dont les forces s'épuisaient à soutenir depuis plusieurs mois un fardeau dont le public n'a pas voulu les alléger. Les cours de compensation une fois fixés et les comptes réglés, un certain équilibre des cours s'est établi et n'a plus été troublé que sur quelques points isolés. Le public financier, après avoir protesté, avec toute l'énergie dont il est capable, contre les difficultés d'application de l'impôt sur les opérations de Bourse, a fini par s'accommoder d'un état de choses qu'il lui fallait bien subir, la loi étant de sa nature inflexible. Après avoir maudit « l'instruction de l'enregistrement » et le fameux « répertoire à onze colonnes, » les intermédiaires se sont décidés, pour se mettre en règle, à tenir ce répertoire. Un mois s'est écoulé, et les premiers versemens faits au fisc révèlent ce fait curieux, qu'en dépit du ralentissement incontestable du mouvement d'opérations en juin, le rendement de l'impôt a été, pour cette période d'inauguration, aussi satisfaisant que possible. Il se trouvera en fin de compte que l'impôt, grâce à l'étendue de la matière imposable, rendra vraisemblablement tout ce que le législateur en attendait et même un peu plus.

Les impôts, revenus indirects et monopoles de l'État ne donnent cependant pas, d'une manière générale, depuis le commencement de l'année, des résultats dont le trésor ait à se féliciter. Aux moins-values des mois précédens, juin en ajoute de nouvelles, s'élevant à 7,048,700 fr. par rapport aux évaluations budgétaires et à 2,022,800 francs comparativement au même mois de 1892. La politique n'a exercé qu'une bien faible action sur les cours. Pendant la période des troubles, la rente s'est tenue à 97.50 environ, elle s'est relevée de 30 cen-

times après le rétablissement de l'ordre dans la rue, et le vote de confiance obtenu par le ministère. La démission donnée, puis retirée par M. Peytral a causé un mouvement de recul de 15 centimes, en sorte que le 3 pour 100, après avoir oscillé de 97.50 à 97.80, est revenu s'établir à 97.65. Les deux autres fonds restent à 97.70 et 106.65, conservant une avance de quelques centimes sur les derniers cours de compensation. La spéculation semble avoir au surplus complètement abandonné nos fonds publics pour quelques mois; la marge à la hausse est évidemment insignifiante aux cours actuels, et les vendeurs à découvert ont appris à leurs dépens qu'il est impossible de déterminer, en l'absence d'événemens très graves, un mouvement sérieux de baisse sur un fonds qui est devenu le refuge favori de l'épargne. C'est donc le comptant qui, en ce moment, établit seul le niveau des prix sur nos rentes, comme il le fait depuis si longtemps sur les obligations de chemins de fer.

Le projet de budget pour 1894, présenté par M. Peytral, a été très rapidement étudié par la commission de la chambre et celle-ci en a abordé sans retard l'examen. Cependant le budget des dépenses ayant absorbé un certain temps, et celui des recettes impliquant deux réformes importantes, l'idée d'en finir avec la loi de finances avant le 14 juillet paraissait il y a peu de jours chimérique. On verra plus loin que la chambre renonçant à toute réforme, a renvoyé à la prochaine législature la solution des difficultés innombrables que soulèvent les questions de l'impôt sur les portes et fenêtres et de la réorganisation du régime des boissons.

L'événement financier de la quinzaine a été le mouvement de baisse, déterminé avec brutalité par la spéculation sur la rente Extérieure d'Espagne. Les explications données étaient fort plausibles, hausse du change, de 17 à près de 20 pour 100, échec complet de l'émission de bons du trésor tentée dans les derniers jours de juin. Sur 250 millions offerts, le public n'a souscrit qu'environ 55 millions. La Banque d'Espagne avait des paiemens considérables à effectuer, tant pour son compte que pour celui du trésor, coupons trimestriels de la dette, et remboursement des avances de la Banque de Paris. Les bilans de la Banque d'Espagne n'ont accusé toutefois qu'une augmentation d'une vingtaine de millions dans le montant de la circulation fiduciaire. Sans doute encore la question budgétaire attend sa solution, l'opposition conservatrice veut faire échec au programme réformateur de M. Gamazo, les choses peuvent aller de mal en pis; mais elles peuvent aussi s'améliorer, et les informations les plus récentes de Madrid inclinent dans ce sens. D'une part, les conservateurs ont fait des concessions pour le vote du budget de 1893-1894 dans le plus bref délai possible; de l'autre, M. Gamazo peut alléguer en faveur des

réformes qu'il présente comme nécessaires l'argument excellent des résultats obtenus. Le rendement des impôts en juin dernier est en augmentation de 5 millions de pesetas sur celui de juin 1892, et l'accroissement total des recettes de 1892-1893 sur 1891-1892 est de 32 à 33 millions, plus-value qui a été réalisée presque exclusivement dans les derniers six mois et sous le nouveau cabinet. Il est notoire qu'en Espagne les impôts ne produisent pas ce qu'ils devraient donner, parce que des abus invétérés permettent de dissimuler la matière imposable. C'est à ces abus que M. Gamazo a déclaré une guerre acharnée, ainsi qu'aux innombrables sinécures de l'administration, et l'on ne triomphe d'ennemis de ce genre qu'à force de patience, d'énergie soutenue. Les abus ne se déracinent pas d'un trait de plume ; il n'est pas étonnant que les efforts de M. Gamazo pour rendre la perception plus rigoureuse aient provoqué dans toute la péninsule une furieuse coalition d'intérêts menacés. Au point de vue boursier, la spéculation a très habilement vu le parti qu'elle pouvait tirer des difficultés de l'heure présente contre les acheteurs à terme de la rente Extérieure. De là cette chute de 66 1/2 à 62 1/2, ex-coupon de juillet.

Un autre fonds a été malmené, la rente italienne, mais avec un écart bien moindre de cours. A la fin de juin la cote était 92 environ, le dernier prix est 88.90. Dans l'intervalle a été détaché un coupon semestriel de 2 fr. 17. La baisse est donc seulement de moins d'une unité. Elle est due aux difficultés de report auxquelles se sont heurtés à Paris et à Berlin de fort acheteurs de rente italienne. Le ministère Giolitti est d'ailleurs maître de la situation parlementaire à Rome et la fameuse loi sur les banques est votée, mais le change est élevé et dépasse 5 pour 100.

Les valeurs helléniques semblent enfin arrivées à leurs prix nouveaux de fonds en souffrance. L'obligation 1881 ne vaut plus que 235 et celle de 1884, 228. Le 4 pour 100 du monopole (1887), sur lequel seul a été payé le coupon de juillet, a baissé jusqu'à 230. Le Portugais, un autre de ces fonds auxquels M. Paul Leroy-Beaulieu a donné la pittoresque qualification d' « avariés, » s'est de nouveau affaissé d'une unité après le détachement d'un coupon de 50 centimes, représentant le tiers de l'ancien coupon semestriel de 1 fr. 50. Le gouvernement de Lisbonne persiste malheureusement à laisser sans solution la réorganisation des chemins de fer de la compagnie royale, où sont engagés les intérêts de tant de petits obligataires français.

Le marché de Vienne est calme, silencieux. La spéculation l'a déserté pour quelques mois. La dépréciation du métal blanc a causé un peu d'émotion dans les cercles financiers et gouvernementaux, bien que le nouveau système monétaire établi sur la couronne, *krone*, monnaie d'or, soit suffisamment solide pour n'être pas ébranlé par cette

crise. Le seul résultat a été une tension passagère de l'agio de l'or au-dessus du taux légal du florin nouveau valant 2 fr. 10, agio qui s'est élevé à environ 3 pour 100. Les valeurs austro-hongroises ont eu peu de mouvement, la rente 4 pour 100 à 94 3/4 ex-coupon, les Chemins autrichiens à 640, les Lombards à 222, le Crédit foncier d'Autriche à 1,160. Des coupons ont été détachés le 6 courant sur ce dernier titre et sur les Chemins autrichiens, de même que sur la Banque de Paris, le Crédit foncier, le Nord, le Midi, les valeurs du canal de Suez, les Omnibus, les Voitures, les Chemins andalous, les Méridionaux, etc. En général, les cours nouveaux, après déduction du montant des répartitions, n'indiquent ni progression, ni mouvement de recul.

Les valeurs ottomanes sont restées très calmes; on s'habitue peu à peu à considérer comme normaux les cours auxquels les a portées un long mouvement de hausse. L'obligation Douanes, arrivée à 500 francs, est mûre pour une conversion prochaine; la priorité s'établit au-dessus de 450, et l'Ottomane consolidée se rapproche du prix de 400 francs, où son rendement sera exactement de 5 pour 100. La spéculation laisse aux portefeuilles ces divers titres et ne s'occupe que de la Dette générale, série D, qu'elle fait osciller aux environs de 22 (dernier cours 21.80) et de la Banque ottomane qui, après détachement du coupon de dividende de 17 fr. 50 pour 1892, se tient aisément à 575.

La liquidation qui a eu lieu au Stock-Exchange les 11 et 12 courant a été très légère, mais les différences contre les haussiers étaient considérables, et plusieurs faillites, dont quelques-unes d'une certaine importance, ont été déclarées. Les pertes ont porté principalement sur les chemins américains, sur les valeurs minières de l'Afrique méridionale, et notamment sur l'action de Beers (mines de diamans) qui a reculé jusqu'à 430, sur l'Extérieure d'Espagne, et sur les rentes brésiliennes 4 1/2 et 4 pour 100. La guerre civile continue à sévir dans la province de Rio-Grande do Sul, et l'agio de l'or se tend à Rio-de-Janeiro. Les fonds argentins sont restés calmes, sur l'acceptation de l'arrangement proposé par l'ex-ministre des finances, M. Romero, pour le règlement de la dette extérieure de la république. Nous avons déjà fait connaître les bases principales de la convention. Pendant cinq années la plupart des emprunts recevront en or les deux tiers environ du taux nominal de l'intérêt stipulé, le 5 pour 100 1886 recevra 4 pour 100 au lieu de 5 pour 100, le Funding Loan ou emprunt du moratorium, 5 pour 100 au lieu de 6 pour 100. Le montant annuel des sommes consacrées ainsi au service de la dette (tout amortissement étant suspendu) atteindra 1,565,000 livres sterling.

Le marché des titres des établissemens de crédit est très peu suivi. Offres et demandes sont également rares; le plus souvent la cote n'en-

registre que des cours nominaux. La direction du Crédit foncier a été attaquée à la fois à la chambre et au sénat, mais énergiquement défendue par le ministre des finances. Un petit nombre seulement des actions de banque ont été cotées régulièrement, le public ne manifestant que peu de goût pour ce genre de placement. Les actions et obligations de chemins de fer ont été recherchées par l'épargne et délaissées par la spéculation, sauf le Nord et le Lyon dont les prix présentent une grande fermeté. L'Orléans reste grand favori ; ses actions ont monté de 25 francs depuis le commencement du mois, de 1,591.25 à 1,615. Parmi les titres des chemins secondaires, ceux de la compagnie des chemins de fer du Sud ont subi un véritable effondrement. L'action a reculé de 355 à 235, l'obligation de 385 à 355. Sur l'action, on peut craindre beaucoup, les difficultés de règlemens de comptes avec l'État, la nécessité de travaux complémentaires pour la voie et de remplacement d'un matériel roulant insuffisant, étant de nature à absorber à bref délai la partie du montant de la garantie de l'État qui servait jusqu'ici à payer un dividende aux actionnaires. Il ne semble pas, au contraire, qu'aucun péril menace le service des obligations.

Les Omnibus ainsi que les Voitures se tiennent avec une fermeté qui défie les bris et incendies de voitures et le chômage de la grève. Les chemins espagnols sont négligés et lourds.

Aux États-Unis, le président, M. Cleveland, a convoqué le 53e congrès pour le 7 août ; on persiste à penser que la loi Sherman sur les achats d'argent sera abrogée dans cette session. La majorité de la chambre des représentans paraît dès à présent acquise à cette abrogation ; celle du sénat fera plus de résistance. C'est là que réside la puissance des *silvermen*, groupe compact composé des sénateurs des États producteurs d'argent. La frappe libre de l'argent sera certainement proposée comme *substitute* à la loi Sherman. Ce serait une solution boiteuse ; le bon sens du peuple américain en empêchera l'adoption. La fermeture d'un grand nombre de mines d'argent aux États-Unis a été annoncée, un peu prématurément, ce semble. Dans le Montana, notamment, aucune exploitation importante n'a encore été interrompue.

L'équilibre qui avait été maintenu pendant quelques jours a été rompu le 12 courant par le désarroi où la place de Londres s'est trouvée à l'heure critique de la liquidation. Les titres de chemins de fer américains subissaient à New-York et au Stock-Exchange un vif mouvement de baisse, et la spéculation anglaise, engagée fortement à la hausse sur ces valeurs, a été prise de panique. Aux différences si importantes sur cette catégorie d'engagemens, se sont jointes celles que la cote indiquait déjà sur l'Extérieure, l'Italien, les fonds helléniques, les rentes brésiliennes, les actions de mines et notamment les De Beers.

Sous l'influence de cette déroute du marché anglais, les places du continent ont fléchi plus ou moins. A Vienne, l'effet a été presque nul. A Berlin, où le séjour de trois heures fait par le tsarewitz à son passage vers Saint-Pétersbourg a été diversement commenté, le rouble a été plus faible, et l'emprunt d'Orient a été ramené de 69.50 à 69.10. A Paris, les cours ont cédé sans résistance à l'action d'offres peu nombreuses. La rente a reculé de 97.67 à 97.50, l'amortissable de 97.70 à 97.60. Le Crédit foncier a perdu 7.50 à 950, la Banque de Paris 5 francs à 625, le Suez 5 francs à 2,650, l'Extérieure une demi-unité à 62.05, l'Italien 0 fr. 20 à 88.72. La baisse, qui paraissait enrayée sur les fonds helléniques, s'est accentuée vivement, et les obligations des trois catégories, 1881, 1884 et 1887, ont perdu de 10 à 20 francs, à 223 et 215 francs. Ce sont des cours d'effondrement. Le Brésilien a été offert vainement de 62.75 à 62.25. Le Portugais a reculé de 21.90 à 21.60. Les Chemins andalous, qui ont valu naguère 360, ont encore fléchi de 7.50 à 302.50, le Saragosse a perdu 3.75 à 176.25.

La journée du 12 a donc été mauvaise sur toute la ligne pour les acheteurs. Notre liquidation du 15 toutefois ne saurait en être sérieusement affectée, les engagemens étant réduits au minimum sur notre place. La situation actuelle ne semble pas devoir se modifier prochainement. La chambre a voté la disjonction du budget de 1894, la réforme de l'impôt sur les portes et fenêtres et celle de l'impôt sur les boissons. La discussion de la loi de finances n'est plus dès lors qu'une formalité dont le sénat s'acquittera en quelques jours, et tout fait supposer qu'avant la fin de la semaine prochaine le parlement se sera séparé. Les élections générales devant avoir lieu le 20 août, la campagne électorale est pratiquement ouverte.

Le directeur-gérant : Ch. Buloz.

